



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

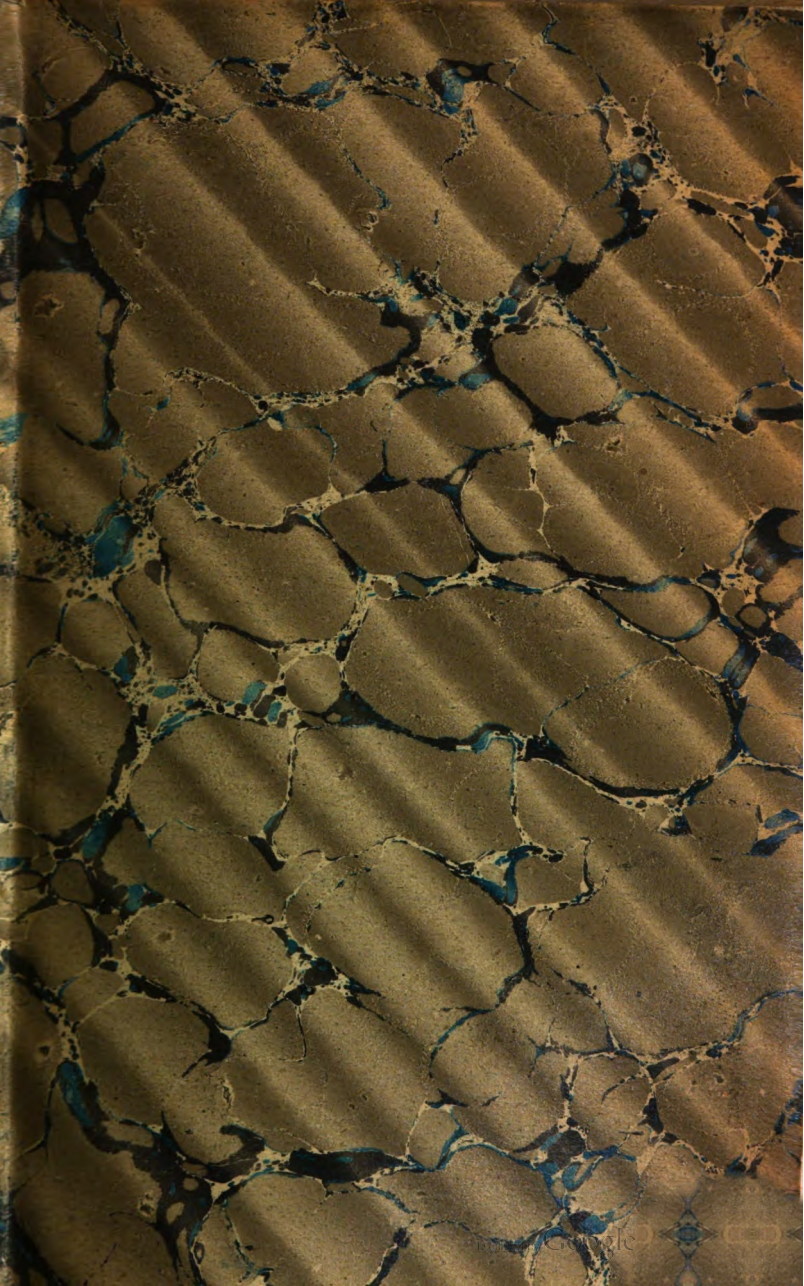
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





A 217/2

CENT CINQUANTE
BEAUX MIRACLES
DE
NOTRE-DAME DE LOURDES

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

CENT CINQUANTE

BEAUX MIRACLES

DE

NOTRE-DAME DE LOURDES

RECUEILLIS

D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

PAR

MGR DE SÉGUR.

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1882

Tous droits réservés

GENT CINQUANTE BEAUX MIRACLES

DE

NOTRE-DAME DE LOURDES

Année 1874 (*suite*¹).

X

GUÉRISON SUBITE DE MADEMOISELLE LESBROUSSART

INFIRME DEPUIS CINQ ANS

Lourdes, le 19 août 1874

Mademoiselle Angèle Lesbroussart, de Valdampierre, au diocèse de Beauvais, n'avait pas encore seize ans, lorsque, au mois de mars 1869, sans aucune cause apparente, elle fut subitement atteinte aux genoux d'abord, puis aux pieds, de violentes douleurs rhumatismales. Quinze jours plus tard, des secousses multipliées, des contractions spasmodiques se produisent dans les bras et dans les membres inférieurs, lui causent les douleurs les plus aiguës, et bientôt ses jambes, affaiblies par la maladie, se refusent à la porter. Jusque-là, sa santé

¹ Voir le sommaire de 1874, tome 1^{er}, page 358.

avait été excellente, et elle s'était toujours montrée pleine de vie, d'entrain et de gaieté.

En dépit de divers traitements plus énergiques les uns que les autres, son état ne fait qu'empirer ; et trois mois se passent ainsi dans des souffrances qu'aucun remède ne parvient à calmer. Elle en est réduite à ne plus pouvoir marcher.

Durant deux années, les excellents docteurs Duclos et Bourdon, de Méru, emploient toutes les ressources de leur art. La maladie résiste à tout, et suit inexorablement son cours.

Malgré cette terrible épreuve et ces insuccès répétés, Angèle conserve une patience et une douceur inaltérables, qu'elle puise dans son amour pour Notre-Seigneur, et dans sa confiance en la protection de la Sainte-Vierge.

Au mois d'avril 1871, cependant, une amélioration momentanée se produit dans la marche, bien que les genoux et les talons ne cessent de lui causer les plus vives douleurs. Mais tout à coup, au mois de février 1872, par un de ces retours terribles qui désespèrent d'autant plus qu'on a commencé à espérer davantage, le mal saisit avec une violence étrange le corps affaibli de la pauvre patiente, pour ne plus lui laisser ni trêve ni repos.

La paralysie se déclare avec une extrême gravité, et la malade ne peut plus désormais se soutenir qu'à l'aide de deux béquilles. La colonne vertébrale devient si douloureuse et si sensible, qu'il lui est impossible de se coucher sur le dos ; la seule appréhension d'y être touchée lui donne un frisson général.

Durant plusieurs mois, elle ne peut supporter aucun

aliment. Elle étouffe à tout propos, et sa faiblesse est si grande, que, plusieurs fois par jour, elle perd connaissance.

Sa bonne mère, qui la soigne jour et nuit, s'aperçoit de plus en plus que, du côté de la science humaine, il n'y a plus rien à espérer : elle recourt à la prière, et fait célébrer de temps à autre le saint sacrifice de la Messe aux intentions de sa chère enfant. Chaque fois, l'on peut constater un adoucissement très réel aux tortures de la pauvre malade, qui néanmoins fait toujours peine à voir. Selon le rapport d'un médecin, « la marche ne s'exécute plus que par des mouvements de la totalité des membres, c'est-à-dire que chaque pas en avant fait décrire à la pointe du pied un arc de cercle à convexité extérieure ; en un mot, elle marche en fauchant, la tête penchée en avant ».

A l'approche de l'hiver de 1872, ses pauvres parents, modestes négociants, conduisent la malade à Paris, et consultent plusieurs célébrités médicales. Le docteur Legroux ordonne, pour chaque semaine, deux bains sulfureux et deux vésicatoires volants le long de la colonne vertébrale, ajoutant, pour toute consolation, que ce traitement pourra durer deux années entières. Le célèbre professeur Nélaton prescrit un traitement plus terrible encore : trois fois dans l'année, vingt à vingt-trois pointes de feu profondes le long de l'épine dorsale. Plus de doute, Angèle est atteinte d'une affection très grave de la moelle épinière.

Elle s'y résigne et suit scrupuleusement le premier traitement jusqu'en avril 1874. Pendant plus de quinze mois, la courageuse enfant a la région de la colonne

vertébrale, déjà si douloureuse, continuellement mise à vif. Elle n'a plus de repos ni jour ni nuit, et endure des souffrances inouïes. D'affreuses crises névralgiques se déclarent ; la malheureuse jeune fille, affolée de douleurs, se frappe la tête contre la muraille et pousse des cris si déchirants, qu'on les entend de l'autre côté de la rue.

Elle a avoué depuis que, sans la crainte de DIEU et la pensée de l'éternité, elle eût succombé à la tentation de mettre fin à ses jours.

Un nouveau traitement du docteur Legroux, qui devait procurer un prompt soulagement, n'a d'autre résultat que d'amener aux yeux une violente inflammation.

Désespérant dès lors de guérir par les moyens naturels, Angèle conçoit l'idée d'un pèlerinage à Lourdes. Une voix secrète lui dit que là seulement elle retrouvera la santé. Son père à qui, depuis deux ans, on avait parlé des merveilleuses guérisons que la Sainte-Vierge opérerait à Lourdes, avait toujours résisté, parce qu'il ne croyait pas aux miracles. Mais n'ayant plus maintenant aucune espérance dans la médecine, et voyant approcher à grands pas la mort de son enfant, le pauvre père cède enfin, et permet à sa fille de se joindre au grand pèlerinage national qui, après l'Assomption, allait amener aux pieds de Notre-Dame de Lourdes des centaines de pèlerins et de malades.

Le 15 août, elle fait donc ses adieux à son père, et, accompagnée de sa mère et de l'un de ses cousins, fort chrétien, M. Ratel, elle part le lendemain pour Lourdes. Pendant tout le voyage, elle est comme anéantie, et sa

mère, son cousin et tous les pèlerins qui l'entourent tremblent qu'elle n'arrive pas vivante à Lourdes.

Enfin, le mercredi 19 août, à sept heures du matin, le train s'arrête, et la foule des pèlerins se hâte d'aller à la basilique pour y entendre la Messe et pour y communier. Les pauvres malades, retardés par leurs infirmités, suivent comme ils peuvent ; et quand mademoiselle Lesbroussart arrive, avec sa mère et ses amis, la basilique est comble, et déjà l'on donne la sainte communion. Elle s'assied alors péniblement sur une marche pour se reposer et se recueillir. Au bout de quelques minutes, son cousin lui conseille, pour éviter une plus grande fatigue, d'aller immédiatement recevoir la sainte communion.

Elle y consent volontiers ; mais elle craint de s'avancer seule avec ses deux béquilles à travers la foule, qui pourrait la renverser. Soutenue alors d'un côté par une amie, madame Hénocq, et de l'autre s'appuyant sur sa béquille, la pauvre infirme traverse, non sans grande difficulté, les rangs pressés des pèlerins, dont elle attire ainsi l'attention ; et ceux-ci, touchés de compassion, ne peuvent s'empêcher de la suivre du regard jusqu'à la Table sainte. Là, une inspiration soudaine excite vivement Angèle à essayer de s'agenouiller, ce qu'elle n'avait pu faire depuis le commencement de sa maladie... et, à sa grande surprise, elle réussit sans effort, sans souffrance, à plier ses genoux, jusque-là rebelles et si douloureux !... Elle reçoit le Corps du Seigneur avec un calme profond. Au même instant, une secousse indéfinissable, extraordinaire, se produit dans tout son être : toutes ses douleurs cessent !... son extrême faiblesse

disparaît!... Elle comprend, elle sent qu'elle est guérie. Une joie immense s'empare de son âme, la remplit d'un indicible bonheur, et lui fait verser des larmes de reconnaissance et d'amour.

Mais déjà elle s'est relevée avec facilité, et s'éloigne seule et sans appui, d'un pas assuré. Madame Hénocq, qui l'aperçoit, craint quelque accident, et lui présente vivement ses béquilles. « Merci, lui dit doucement Angèle, je n'en ai plus besoin. » A cette simple mais significative réponse, cette dame a tout compris, et, toute saisie, elle ne peut retenir ce mot : « Miracle! Miracle! » Une émotion indescriptible, rapide comme l'éclair, parcourt l'assistance, et, du cœur attendri de ces milliers de chrétiens, s'échappe avec enthousiasme le cantique d'action de grâces.

Pendant ce temps, l'heureuse jeune fille s'est avancée jusqu'au milieu de la nef. Mais les larmes qu'elle ne cesse de répandre lui troublent la vue et obscurcissent ses lunettes. Elle veut alors les essuyer, lorsque, saisie d'un nouvel étonnement, elle s'aperçoit que ses yeux aussi sont parfaitement guéris.

A ce moment, elle est assaillie de toutes parts par la foule des pèlerins, avides de la voir et de la toucher, et elle court un véritable danger. Pour la protéger, deux personnes sont obligées de la prendre par le bras et de l'aider à sortir. Émue au delà de toute expression, l'heureuse enfant ne s'appartient plus et se laisse [conduire sans résistance à la maison des Missionnaires, voisine de la basilique.

Là seulement, Angèle s'aperçoit qu'aucun de ses parents et amis n'a pu la suivre. Sur sa demande, un des

Missionnaires va les chercher. Sa mère, qui a tout vu, n'ose pas croire encore à une guérison complète. Arrivée à la maison des Pères, et voyant sa fille marcher tout à son aise, elle peut à peine en croire ses yeux. A plusieurs reprises, pour se convaincre, elle l'interroge, et constate avec bonheur que toutes ses infirmités ont disparu.

Mais une foule de deux à trois mille pèlerins s'est rapidement amassée devant la maison des Pères : tout le monde veut voir la miraculée. On la presse de questions ; sa mère et son cousin répondent à sa place. Quant à elle, elle donne la meilleure de toutes les réponses : elle marche, elle marche encore. La guérison est évidente, et, séance tenante, le P. Bailly, Religieux de l'Assomption et directeur du pèlerinage national, annonce, par un télégramme, la grande nouvelle à l'évêché de Beauvais.

A cause de la foule qui augmente à chaque instant, on croit prudent de ne pas laisser la jeune fille retourner à pied à Lourdes, et elle monte lestement en voiture avec sa mère et son cousin. En un instant, cette foule immense s'ébranle comme un seul homme, et reconduit l'heureuse miraculée comme en triomphe. Les cris de *Vive Notre-Dame de Lourdes !* éclatent de toutes parts et se répètent sans interruption. L'enthousiasme croît et grandit à chaque pas. Chacun se presse et veut voir la privilégiée de la Sainte-Vierge et l'approcher. L'émotion la plus vive gagne tous les cœurs. Tous les yeux sont remplis de larmes. La mère de la miraculée, ne pouvant plus résister à un tel spectacle, éclate en sanglots de joie et de bonheur, pendant que la jeune fille se dérobe

comme elle peut aux ovations de la multitude, dès sa rentrée à l'hôtel.

Mais elle doit se montrer à la grande procession qui, au milieu du jour, en dépit de la grande chaleur, se rend de l'église paroissiale à la Grotte et à la basilique, et ainsi chacun peut satisfaire sa légitime curiosité et constater de ses propres yeux ce grand, cet incontestable miracle. Angèle passe le reste de la journée en grande partie à la Grotte, au milieu des pèlerins qui, vingt fois, lui font redire l'histoire de sa longue maladie et de sa guérison subite ; et, après avoir parcouru, dans la journée, quatre à cinq kilomètres, elle rentre à l'hôtel à onze heures du soir.

Elle passe deux jours encore dans ces lieux bénis ; elle retourne, avec un indicible bonheur, s'agenouiller à la Table sainte, à la place même où elle a été guérie miraculeusement. Puis il faut partir.

Le retour à Valdampierre est une véritable fête ; et c'est dans la nuit du samedi au dimanche que l'heureuse enfant peut enfin se jeter dans les bras de son père, muet de saisissement, d'émotion et de bonheur.

Le matin, mademoiselle Lesbroussart, que ce voyage de deux cent cinquante lieues n'a point fatiguée, a hâte d'aller surprendre ses parents, sa fidèle compagne des jours d'épreuve, ainsi que les amis de sa famille, et tous, en la voyant si pleine de santé, s'échappent en cris d'étonnement, et hésitent un instant à croire à l'évidente réalité qui les confond.

C'était un dimanche. Angèle assiste avec bonheur aux offices, devant toute la population émerveillée ; et après vêpres, à l'occasion de la bénédiction d'un cal-

vaire, elle porte elle-même, à la procession, la bannière de la Sainte-Vierge, aller et retour.

Dès le lendemain, lundi 24 août, les principaux habitants de Valdampierre, témoins irrécusables durant cinq longues années de la maladie et des infirmités de cette jeune fille, et témoins émerveillés de sa complète guérison, tiennent à honneur d'attester d'une manière éclatante un fait aussi prodigieux, et n'hésitent pas à signer, au nombre de trente et un, la déclaration suivante :

« Nous, maire, membre du conseil municipal et principaux habitants de la commune de Valdampierre, certifions et attestons : que la demoiselle Angèle Lesbroussart, âgée de vingt ans, née et domiciliée dans notre commune, était depuis plus de cinq ans dans l'impossibilité de marcher sans avoir une canne à chaque main ou une personne sur le bras de laquelle elle s'appuyait, avec une canne de l'autre main; qu'elle a suivi pendant ce temps les ordonnances de plusieurs médecins de Paris, sans le moindre résultat; au contraire, depuis plusieurs mois, elle portait des lunettes bleues, ne pouvant soutenir la lumière du jour.

» Enfin, n'ayant plus d'espoir qu'en Dieu, un voyage à Notre-Dame de Lourdes fut décidé par la famille. Le 16 courant, elle partit avec le pèlerinage national de Paris. Revenue le 22 à Valdampierre, elle excita la surprise et l'admiration générale, puisqu'elle marchait comme si elle n'eût jamais été infirme, et qu'elle avait quitté ses lunettes. Le lendemain 23, une procession eut lieu pour la bénédiction d'un calvaire; elle voulut porter la bannière de la Sainte-Vierge, ce qu'elle fit sur un parcours d'environ trois kilomètres, aller et retour, sans la moindre fatigue, aux yeux de toute la population émerveillée.

» En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat, pour rendre hommage à la vérité.

» Valdampierre, le vingt-quatre août mil huit cent soixante-quatorze.

» GUIENET, *maire*; GOBERT, *adjoint*; etc...

» Vu à la mairie de Valdampierre, pour légalisation des signa-

tures apposées ci-dessus, comme étant celles des conseillers municipaux et notables habitants de Valdampierre.

» GUIGNET.

» Valdampierre, le 25 août 1874. »

De Valdampierre, la nouvelle du miracle se répand rapidement de tous côtés ; et, pendant plusieurs semaines, de nombreux visiteurs, — jusqu'à trente et quarante en un jour, — accourent pour constater de leurs yeux la réalité des faits. Des lettres arrivent de tous les points de la France, et jusque de l'Amérique.

Infatigable, Angèle suffit à tout, reçoit tous les visiteurs, satisfait à leurs questions, rend elle-même de nombreuses visites, et ne laisse aucune lettre sans réponse.

Sa guérison est et demeure complète.

La mauvaise presse (c'était tout simple) commença à s'en moquer. En travestissant le témoignage si concluant de la municipalité et des principaux habitants de Valdampierre, un de ces soi-disant esprits-forts ajoutait, dans *le National*, que « ce certificat serait beaucoup plus probant s'il portait la signature d'un médecin. » L'attestation du médecin ne se fit point attendre ; et le railleur, avec la mauvaise foi habituelle à ses compères, ou plutôt à ses complices, n'en dit mot.

Voici cette attestation. Au risque de fatiguer un peu le lecteur, nous croyons devoir la reproduire ici en entier, ainsi que l'ont fait les *Annales de Lourdes* (février 1876). C'est plus qu'un certificat : c'est une étude médicale et consciencieuse sur la guérison de mademoiselle Lesbroussart. Elle fait grandement honneur à la

science et au courage de M. le docteur Dupuis. Elle est adressée à M. l'abbé Sabatier, à Beauvais.

« Monsieur l'abbé,

» Vous m'avez demandé de vous exprimer mon opinion et de vous dire ce que, — en ma qualité de médecin, — je pensais au sujet de la guérison subite de mademoiselle Angèle Lesbroussart, de Valdampierre (Oise).

» Pour répondre pertinemment à votre question, j'ai dû scrupuleusement étudier le fait ; c'est cette étude sévère que je vais reprendre avec vous, succinctement, mais dans toutes ses particularités. Vous voudrez bien me suivre, malgré l'aridité technique des détails dans lesquels je vais entrer et la sécheresse inséparable d'un pareil travail.

» De quoi s'agit-il donc ?

» Je le rappelle sommairement : Mademoiselle Angèle Lesbroussart, âgée de vingt ans et quelques mois, était depuis cinq ans et demi affectée d'une paralysie incomplète du mouvement des membres inférieurs ; depuis trois ans, elle ne marchait, et encore au prix de vives souffrances, qu'avec des béquillons ; or, après que sa maladie eût toujours été en empirant, et cela malgré les traitements divers, très énergiques et régulièrement suivis de plusieurs médecins distingués de Paris, elle s'est trouvée, devant plusieurs centaines de témoins, guérie le 19 août 1874, à l'instant même où elle recevait la communion dans la Basilique de Lourdes.

En présence de ce fait incontestable, il est naturel de se poser cette question : De quelle maladie était atteinte cette jeune fille ? Cette maladie était-elle de celles qu'une commotion nerveuse peut guérir subitement, ou bien, au contraire, présentait-elle un caractère de gravité tout spécial ?

» C'est ce que nous allons rechercher ensemble. Constatons toutefois, en passant, que si la maladie n'était pas de sa nature incurable, la science médicale n'a rien négligé pour lui donner, durant cinq ans, un cachet d'incurabilité malheureusement aussi incontestable.

» C'était une maladie grave et jusque-là incurable.

» Relativement à sa nature, les médecins se sont accordés à reconnaître une influence rhumatismale.

» Quels en étaient les symptômes ?

» Les voici. Leur description nous aidera à poser ce qu'on appelle le diagnostic, c'est-à-dire à discerner la maladie des affections similaires, en lui attribuant les caractères propres qui la constituent.

» Dans les symptômes nous distinguerons :

» 1° Ceux qui intéressent la sensibilité ;

» 2° Ceux qui intéressent le mouvement.

» A. — Symptômes qui intéressent la sensibilité : La malade atteint sa quinzième année au moment où les accidents débutent. Elle se plaint tout d'abord d'engourdissement dans les membres inférieurs. La colonne vertébrale est le siège de douleurs très vives ; ces douleurs, vers le milieu de la maladie, prennent un caractère d'intensité plus marqué. Le décubitus dorsal en devient impossible. Dès les premiers jours elles ont envahi les genoux, les cou-de-pieds et les talons ; les bras mêmes deviennent quelquefois douloureux pendant un certain temps ; toutefois, les variations atmosphériques exercent une grande influence sur la production ou la cessation de ces dernières grandes douleurs. Les genoux et les talons, au contraire, ne cessent jamais d'être douloureux. Enfin, contrairement à ce qui a lieu dans le rhumatisme de moyenne intensité, la locomotion est constamment pénible ; le repos, au contraire, s'accompagne habituellement d'un calme relatif.

» Comme on le voit, la paralysie n'affecte point les nerfs sensitifs ; au contraire, la sensibilité des membres malades reste entière. Notons ce nom ; dans un instant nous en tirerons les conséquences.

» B. — Passons aux symptômes qui intéressent le mouvement. Dès le début et jusqu'à la guérison, la malade se plaint constamment de secousses, ou contractions involontaires dans les bras et les jambes, plus spécialement à gauche. Les mouvements sont raides et embarrassés ; pour se mouvoir, suivant son expression, elle saute sur un pied. Au bout de deux mois d'hésitation dans la marche, les membres inférieurs sont brusquement envahis par une paralysie qui va toujours croissant. En effet, la locomotion

ne s'accomplit bientôt qu'à la condition de ne point fléchir les genoux ; car si l'articulation fémoro-tibiale plie, la malade tombe immédiatement. Au bout de deux ans et demi environ, mademoiselle Lesbroussart arrive à ne pouvoir progresser qu'à l'aide de deux béquillons. La marche ne s'exécute plus (les genoux ne plient point) que par des mouvements de la totalité des membres, c'est-à-dire que chaque pas en avant fait décrire à la pointe du pied un arc de cercle à convexité extérieure ; en un mot, elle marche en fauchant, la tête penchée en avant.

» Les fonctions de la vie animale s'exécutent néanmoins assez régulièrement. La respiration se fait bien, à part quelques étouffements survenant de temps en temps. Les troubles digestifs : dégoût des aliments, vomissements, etc., ne durent guère plus de six mois.

» Vers la fin de la maladie, tous les symptômes s'aggravent ; la vision s'altère ; la malade est obligée de porter des lunettes ; les yeux deviennent, en dernier lieu, le siège d'une inflammation aussi intense que douloureuse.

» Au milieu de tout ce désordre, les facultés intellectuelles restent toujours les mêmes.

» Tel se déroule, pendant une durée de plus de cinq ans, le tableau d'une maladie des plus cruelles, en dépit des traitements les plus rationnels, suivis punctuellement malgré leur inefficacité désespérante, et cependant la malade a recours à des médecins de premier ordre, parmi lesquels il suffit de citer le professeur Nélaton, MM. Alexis Legroux et Triboulet, médecins des hôpitaux.

» Je ne veux point détailler ici, Monsieur l'abbé, la série des traitements divers suivis pendant cinq ans et demi avec une persévérance digne d'un meilleur sort ; mais voici l'énumération sommaire d'un certain nombre d'entre eux : frictions, purgations, douches en pluie et en jet, enveloppement dans une couverture, sudations, vésicatoires, au nombre fabuleux de plus de cent vingt, tout le long de la colonne vertébrale ; sinapismes, bains sulfureux, toniques sous toutes les formes, ferrugineux, huile de foie de morue, quinquina ; antispasmodiques, excitants spéciaux, tels que cantharides et strychnine, électricité, etc., etc. Nélaton avait conseillé, trois fois par an, une application de vingt-trois pointes

de feu, profondes, le long de la colonne vertébrale. Ce traitement n'a pas été suivi.

» La malade est invariablement d'une docilité telle, et le désir de guérir un mal aussi désespérément rebelle, si grand chez tous les médecins, que la thérapeutique se donne carrière en vain, hélas ! Je me trompe. Quelque temps après l'apparition des premiers symptômes, à la suite de l'emploi de moyens relativement peu énergiques : douches, frictions, toniques à l'intérieur, une amélioration de huit mois de durée, la seule, d'ailleurs, qu'on puisse noter, se manifeste ; mais toutefois avec persistance des douleurs aux genoux et aux talons, douleurs qui n'ont, du reste, jamais entièrement cessé.

» Tels sont donc les symptômes, tel le traitement, tel, hélas ! le résultat.

» Essayons maintenant de poser notre diagnostic ; tâchons de déterminer l'espèce de la maladie dont nous venons de rapporter l'histoire. La description qui précède nous facilitera la solution de ce problème.

» Les traits les plus saillants de l'affection dont souffre mademoiselle Lesbroussart sont : 1° une douleur fixe tout le long de la colonne vertébrale ; 2° des symptômes spasmodiques dans les membres inférieurs surtout ; une paralysie de ces mêmes membres. Le tout coïncidant avec une intégrité complète des facultés intellectuelles. En voilà assez, selon Grisolle, pour caractériser une maladie de la moelle épinière. Reste à déterminer, cependant, entre les différentes affections de la moelle, celle à laquelle nous avons affaire ; l'étude du diagnostic différentiel va nous l'apprendre.

» Avons-nous affaire à une arachnitis spinale (inflammation d'une des membranes enveloppantes du cordon médullaire) ? — Mais dans l'arachnitis il y a une douleur locale, vive en un point du rachis (colonne vertébrale) ; chez mademoiselle Lesbroussart, la douleur existe du haut en bas. Dans l'arachnitis, on remarque une raideur convulsive des muscles vertébraux, et une sensibilité très exaltée de la peau. Le premier de ces symptômes fait défaut ; quant au second, il n'est pas mieux établi, car la sensibilité cutanée, nous l'avons remarqué plus haut, est conservée, mais nulle-

ment exaltée. Enfin, dans l'arachnitis, les symptômes spasmodiques dominent; ce qui domine, au contraire, dans la maladie qui nous occupe, c'est la paralysie.

» Nous ne parlons que pour mémoire de la congestion de la moelle, maladie fort peu connue, n'existant jamais qu'à un faible degré, d'une durée assez courte, et devant, si elle se prolonge, dégénérer en ramollissement de la moelle. Cette dernière affection est surtout caractérisée par une abolition de la sensibilité et du mouvement, tenant à l'altération anatomique simultanée des faisceaux antérieurs et postérieurs de la moelle (Grisolle, t. II, p. 225). Or, chez mademoiselle Lesbroussart, nous avons vu que la sensibilité, — qui est sous la dépendance des faisceaux postérieurs, — était conservée. Passons donc.

» Avons-nous affaire à une induration? L'induration, d'après M. Calmeil, serait caractérisée par une succession marquée de phénomènes de paralysie, qui atteindrait d'abord un, puis deux membres du même côté, pour frapper ensuite, toujours successivement, les deux membres du côté opposé; rien de semblable chez notre malade, puisque la paralysie envahit simultanément et rapidement les membres pelviens.

» Restent encore, en fait d'affection de la moelle, l'atrophie, qui, quand elle n'est pas le fait de la sénilité, résulte du ramollissement médullaire, d'après lequel il est impossible de le distinguer, et l'hypertrophie, dont la symptomatologie se confond avec celle de la congestion et du ramollissement, et dont l'histoire reste encore tout entière à tracer.

» Les symptômes qui caractérisent, d'ailleurs, ces affections encore mal connues, Monsieur l'abbé, ne se rapportent qu'incomplètement à la maladie que nous avons sous les yeux; poursuivons donc notre étude et cherchons, en dehors de l'arachnitis, de la congestion, du ramollissement, de l'induration, de l'atrophie et de l'hypertrophie de la moelle; nous ne trouvons plus qu'une seule affection, la myélite, qui se rapporte exactement d'ailleurs au portrait que nous avons tracé de la maladie de mademoiselle Lesbroussart.

» Nous voici donc en présence d'une myélite, et d'une myélite que sa durée de cinq ans nous donne bien le droit d'appeler chronique.

En effet, dans la myélite chronique, on rencontre une douleur persistante le long du rachis, des accidents spasmodiques, une paralysie toujours croissante, des douleurs fixes dans les membres pelviens; quelquefois les mêmes accidents se manifestent dans les membres supérieurs; peu de troubles généraux, d'ailleurs; enfin, l'intégrité des facultés intellectuelles est remarquable. Or, tous ces symptômes figurant dans la maladie de mademoiselle Lesbroussart, nous devons conclure chez elle à l'existence d'une myélite chronique de nature rhumatismale, avec altération des faisceaux antérieurs de la moelle rachidienne dans sa portion lombaire.

» Si maintenant on cherchait, en dehors des maladies de la moelle, une affection nerveuse susceptible de produire quelques-uns des symptômes de la myélite et d'être favorablement influencée par une émotion morale, on ne trouverait que l'hystérie.

» Eh bien! mademoiselle Lesbroussart n'était pas hystérique, d'après le témoignage du docteur Legroux, qui l'a traitée longtemps d'abord, et d'après les symptômes qu'elle n'a cessé de présenter. Mademoiselle Lesbroussart est incontestablement d'un tempérament très calme, peu impressionnable, froid jusqu'à l'impassibilité, bien que particulièrement sensible à l'action de l'électricité atmosphérique, qui agissait fort désagréablement sur son système nerveux. (Depuis sa guérison, les orages les plus violents, celui entre autres qui éclata dans la nuit du 3 au 4 septembre, l'ont laissée absolument calme.)

» Jamais elle n'a présenté de symptômes tels que la sensation de boule ou de clou hystérique, le rire convulsif, les spasmes, le hoquet, la toux hystérique. La seule particularité qu'elle ait présentée, où l'on pourrait voir un symptôme de nature hystérique (en tout cas, ce seul symptôme ne suffirait pas pour caractériser cette maladie), c'est une perversion bizarre de la sensibilité, qui la rendait pour ainsi dire insensible au froid extérieur, si rigoureux qu'il fût. (Depuis le 19 août, mademoiselle Lesbroussart a également recouvré l'aptitude à sentir le froid extérieur.)

» Il ne reste donc et toujours qu'une affection possible, et comme nous le disions plus haut, ce ne peut être que celle que nous avons admise, c'est-à-dire une myélite chronique. Or, nous lisons dans

les auteurs qui traitent de cette maladie, à l'article pronostic : La myélite est une affection excessivement fâcheuse. Et encore : la mort en est la terminaison presque constante. La myélite chronique est donc une affection très grave ; en conséquence, et d'accord en cela avec tous les pathologistes, il nous faut admettre de toute nécessité ce point indiscutable, à savoir qu'une pareille maladie, après cinq ans et plus de durée, ne peut pas être anatomiquement caractérisée par une altération matérielle de la moelle, dans son tissu, dans sa consistance et dans sa couleur. Or, c'est la première conclusion à laquelle nous voulons arriver.

» Quand une affection chronique de la moelle épinière, anatomiquement caractérisée par une lésion matérielle de cet organe, guérit, elle guérit après un temps plus ou moins long, quelques mois, par exemple, quelquefois une année et plus ; elle ne guérit pas tout à coup, subitement, entre huit heures et huit heures cinq minutes.

» Quel médecin, — de bonne foi, — oserait prétendre le contraire ?

» Une semblable maladie ne guérit pas à la façon d'un hoquet ou d'une névralgie dentaire ; et cependant mademoiselle Lesbroussart, malade comme nous venons de le dire, est guérie subitement, d'une minute à l'autre, au moment même où elle reçoit la communion dans la basilique de Lourdes, en présence de plusieurs centaines de témoins !

» Depuis le 19 août 1874, date de la guérison, jusqu'à ce jour, elle continue à marcher sans souffrir ; elle a fait tout récemment une course de dix kilomètres sans l'aide même d'une canne !

» La médecine peut-elle expliquer ce fait extraordinaire ? Scientifiquement, non, car il est inexplicable et en contradiction manifeste avec les saines notions et les données élémentaires de la science la plus vulgaire...

» Donc, et c'est notre deuxième et dernière conclusion :

» Cette guérison échappe à toute critique scientifique, elle défie toute interprétation raisonnée ; il est impossible de l'expliquer naturellement, donc elle ne peut être attribuée qu'à une cause surnaturelle.

» Docteur H. DUPUIS.

» Beauvais, 25 novembre 1874. »

En terminant ce récit, nous le soumettons sans crainte à la bonne foi de tous ceux qui le liront ; à la bonne foi d'abord des esprits droits et chrétiens, qui s'en réjouiront avec nous et béniront la Sainte-Vierge de ses mille faveurs ; ensuite à la bonne foi des personnes incertaines encore sur la grande question des miracles, surtout des miracles contemporains.

Au mois de septembre 1875, mademoiselle Lesbroussart est retournée à Lourdes en action de grâces, accompagnée de son père. Depuis sa guérison miraculeuse, sa santé ne s'est pas démentie un instant, ainsi qu'elle me l'écrivait elle-même à la fin du mois d'octobre 1880.

[XI

GUÉRISON SUBITE D'UNE APHONIE CHRONIQUE

Lourdes, le 2 septembre 1874

Le récit qu'on va lire a été adressé au Père Supérieur des Missionnaires par la pauvre ouvrière elle-même, Thérésine Boudin, du diocèse d'Avignon, qui, sept mois auparavant, avait été l'objet des miséricordieuses bontés de la Vierge de Lourdes.

« L'Isle, le 3 avril 1875.

» Monsieur le Supérieur,

» A la suite d'un long et mauvais rhume, je perdis la voix, dans le courant du mois de mai 1868, au point de ne pouvoir faire entendre un seul mot sans parler à l'oreille de mon interlocuteur. Cette aphonie était compliquée d'une toux presque incessante, qui ne me laissait pas un quart d'heure de repos et, redoublant par intervalle, me jetait dans des syncopes où je perdais connaissance. C'est ce qui m'arriva en chemin de fer, la veille même de ma guérison.

» J'éprouvais souvent de grandes douleurs au larynx et il m'était impossible d'avaler les légumes, les crudités et toutes sortes d'aliments solides, même le pain. Je passais des mois entiers ne pouvant supporter le

bouillon et ne me nourrissant qu'avec du lait. Ainsi souffrante depuis l'âge de 21 ans, obligée de gagner mon pain par un travail de chaque jour que mon état maladif me forçait souvent d'interrompre, je menais une existence bien pénible.

» Vainement, j'avais consulté plusieurs médecins distingués d'Avignon. Tous les remèdes qu'ils m'avaient prescrits n'avaient aucunement amélioré ma santé. N'ayant plus aucun espoir dans les ressources de la médecine, je me tournais depuis longtemps vers la Grotte vénérée de Lourdes. Je m'inscrivis au nombre des pèlerins qui devaient partir d'Avignon le 1^{er} septembre. J'étais animée d'une confiance sans bornes, j'avais presque la certitude de ma guérison.

» Le 2 septembre, à Lourdes, j'avais assisté à la sainte Messe et communié le matin. Vers une heure de l'après-midi, après avoir bu de l'eau à la source miraculeuse, je déroulais dans mes doigts mon chapelet, ayant les yeux fixés sur la statue de l'Apparition. Que se passait-il alors ? Je l'ignore. Les personnes de ma connaissance qui m'entouraient m'ont raconté depuis, que j'avais prononcé d'abord, assez distinctement pour être entendue de mes plus proches voisins, l'invocation « Ô MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, » et que pendant dix minutes on m'avait encouragée à parler, mais sans rien obtenir. Lorsque je revins à moi, j'avais retrouvé entièrement ma voix perdue depuis six ans.

» A mon retour à l'Isle, une foule immense attendait à la gare et m'accompagna jusqu'à l'église. M. le curé fit chanter un *Te Deum* d'action de grâces et donna la bénédiction du Très Saint Sacrement, après que j'eus

récité à haute voix les Litanies de Notre-Dame de Lourdes. On fit, quelques jours après, comme témoignage public de reconnaissance, un pèlerinage général de la paroisse à Notre-Dame de Lumières. J'ai repris mon ancienne place de choriste dans la congrégation des enfants de MARIE, et j'exécute de temps en temps des solos. Je mange sans difficulté toute sorte d'aliments; ma toux si fréquente a complètement disparu.

» Je supplie les pieux lecteurs des *Annales* de m'aider à remercier la Sainte-Vierge en travaillant à augmenter le nombre des associés à l'archiconfrérie de Notre-Dame de Lourdes.

» Thérésine BOUDIN.

» Pour la légalisation de la signature de Thérésine Boudin et l'exactitude des faits ci-dessus relatés.

» JALAT,

» Curé, Chanoine-honoraire. »

XII

GUÉRISON INSTANTANÉE
D'UNE PARALYTIQUE MOURANTE*Marseille, le 8 septembre 1874*

C'est encore une heureuse privilégiée de Notre-Dame de Lourdes qui, après quatre mois d'une épreuve commandée par la prudence, raconte au Rédacteur des *Annales* sa guérison instantanée et radicale. Cette fois, c'est une jeune Religieuse, Sœur Marie-Gabriel, de la Retraite chrétienne, de Marseille. A son témoignage se joint celui de sa digne Supérieure, ainsi que les attestations de trois médecins.

« Marseille, le 9 janvier 1875.

» Mon Révérend Père,

» Je me fais un bonheur de vous raconter, en toute humilité, la manière dont Notre-Dame de Lourdes a signalé sa miséricorde envers moi, le 8 septembre 1874.

» Ma santé avait toujours été frêle ; mais depuis 1869 j'éprouvais des malaises habituels. Vers le milieu de février 1873, se déclara la maladie dite de la moelle épinière. Je fus bientôt obligée de garder constamment le lit, sans pouvoir même aller à la messe le dimanche. Cependant, jusqu'en décembre, on put me transporter dans un appartement attenant à l'infirmierie, lequel

communiqué à la chapelle. De là, je m'unissais aux fidèles autant qu'il m'était possible. Mais voyant que ce petit trajet redoublait mes douleurs pour plusieurs jours, mes Supérieurs me le défendirent. Depuis le 8 décembre 1873, je ne quittai plus le lit. La paralysie, qui d'abord n'avait gagné que les jambes, s'étendit sur tout le corps, et finit par ne plus me laisser qu'un avant-bras libre. Peu à peu j'en vins à ne plus distinguer les personnes qu'au son de la voix, tant ma vue s'affaiblissait.

» M. le docteur Brengues m'a prodigué très assidûment ses soins ; mais de toutes les ressources de la science médicale, il n'y avait que les vésicatoires qui me procurassent quelque adoucissement. Depuis deux mois cependant, je n'en éprouvais plus de soulagement. Deux autres docteurs consultés trouvèrent que ma maladie était bien grave et de celles qui sont réputées incurables ; ils ne donnèrent pas d'espoir de ma guérison à mes Supérieurs.

» Nous avons fait bien des neuvaines à l'effet d'obtenir ma guérison. Mais voyant que nous n'étions pas exaucées, nous fîmes un triduum de prières plus ferventes. Le lendemain, 17 août, on apporta processionnellement à l'infirmerie la statue vénérée de Notre-Dame de Lourdes, et l'on pria beaucoup. Au lieu de guérir, dès ce jour mes maux redoublèrent et bientôt je fus en danger de mort. Le 27, je dus être administrée, car les crises devinrent si douloureuses et si fréquentes que le docteur déclara que je pouvais mourir à tout instant. Mes Sœurs ne se découragèrent pas ; quelques-unes me conseillèrent une nouvelle neuvaine qui

devait finir le 8 septembre. Nous la fîmes pour demander surtout l'accomplissement de la volonté de DIEU. Pendant cette neuvaine, je souffrais encore plus : à la fin, mes douleurs étaient extrêmes. Je demandai de l'eau de Lourdes ; j'en bus et je m'en fis mettre des compresses.

» Le 7 septembre, mes chères Sœurs s'entendirent pour demander à la Très Sainte-Vierge ma guérison pour première grâce de sa fête du lendemain. De mon côté, je priais aussi ; la douleur m'arrachait des cris. A la fin, je dis : « Bonne Mère, voyez, je n'en puis plus ; » guérissez-moi, s'il vous plaît ! » Tout à coup (c'était vers les deux heures du matin du 8 septembre, fête de la Nativité), j'entends un doux bruit dans l'infirmerie, on aurait dit un feuillage agité par le zéphir. Au bout de cinq ou six minutes, je n'entends plus rien ; mais je sens deux mains délicates et d'une délicieuse fraîcheur s'appuyer fortement sur mes épaules et les presser à plusieurs reprises. Le mal disparaît sous l'action de ces mains que je sentais sans les voir, et à la dernière pression, j'étais guérie. J'entendis encore un instant le doux bruissement ; mais il se dissipa peu à peu et je m'endormis. Oh ! quel sommeil !

» L'infirmière ne savait plus que penser en me voyant reposer pendant plusieurs heures ; depuis deux ans je ne connaissais presque plus le sommeil.

» Quand je m'éveillai, j'avais faim, je demandai à manger. On n'y consentit qu'après de longues hésitations, car depuis un mois, je n'avais pu avaler que du liquide, et encore en très petite quantité. Je voulais me lever, je ne pus en obtenir la permission qu'à neuf heu-

res pour la grand'messe. J'y assistai, ainsi qu'aux autres offices du jour, avec un bonheur ineffable. Entre les offices, je restai longtemps debout pour raconter ma guérison ; je marchais, je sautais même, et cela, sans fatigue. Depuis, j'ai fait des courses très longues, toujours à pied, et j'espère que la Vierge de Lourdes conservera son œuvre de miséricorde envers sa pauvre enfant. C'est à Elle que je me consacre et que je me voue pour jamais, désirant que les âmes pieuses se joignent à moi pour remercier cette bonne Mère.

» Vive l'Immaculée Conception !

» Marie REVEST,

» En religion Sœur Marie-Gabriel, aux Sœurs de la Retraite chrétienne, à Marseille, maison de l'Assomption, rue Villeneuve, 10. »

« Marseille, le 9 janvier 1875.

» Mon Révérend Père,

» Vous aurez sans doute appris que le 8 septembre 1874, quelques heures avant le départ des pèlerins marseillais pour Lourdes, la Vierge de la Grotte chérie nous a donné un gage de sa bienveillance en guérissant instantanément une de nos chères Sœurs, alitée depuis dix-neuf mois, par suite d'une paralysie occasionnée par l'affection de la moelle épinière. Ils partaient pleins d'espérance à l'heure même où nous chantions le *Magnificat* dans une joie et une allégresse incomparables. Nous étions devant notre petite grotte de Lourdes, dans une de nos cours ; notre Sœur, la veille à l'agonie, était là, debout, pleine de santé et supportant sans

fatigue tout le bruit que l'enthousiasme occasionnait parmi notre jeunesse, ivre de bonheur; elle qui, depuis longtemps ne pouvait supporter que l'on parlât à demi-voix. Ses jambes étaient fermes comme celles d'une personne qui n'aurait jamais été malade.

» Depuis un mois elle n'avait pris qu'un peu de lait par petite quantité, car elle ne pouvait avaler qu'à grand-peine, et la voilà tout d'un coup faisant trois déjeuners, un bon dîner, et ses repas comme la Communauté, sans indisposition aucune.

» Sa mère, avertie du danger où était sa fille, était venue pour recevoir au moins son dernier soupir. Elle était arrivée le 7 septembre, et ne la quittait plus; pourtant elle se décida à aller prendre un peu de repos dans une chambre voisine; et quand elle revint, sa fille était en parfaite santé. Combien elle en fut heureuse! Mais quand elle la vit entrer joyeusement à l'église, elle ne résista pas à tant de bonheur et s'évanouit auprès de sa fille, qui était pleine de vigueur. Ce petit incident ne troubla pas notre joie, car la Vierge que nous chantions, la remit bientôt de sa défaillance.

» Depuis ce jour heureux, notre chère Sœur Marie-Gabriel est entièrement délivrée de sa maladie et vaque à ses occupations ordinaires.

» Sœur MARGUERITE-MARIE,

» Supérieure (1). »

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 1, les attestations de trois médecins.

XIII

MERVEILLEUSE GUÉRISON
D'UNE DAME DE COURTRAI

A OOSTAKER (près de Gand, Belgique)

Le 10 septembre 1874

La relation de la guérison instantanée de madame Flipo, de Courtrai, est due, disent les *Annales de Lourdes*, au plus authentique témoin de ce merveilleux événement, M. Flipo lui-même, que tout recommande, son intelligence et son caractère, non moins que ses vertus.

Depuis environ douze ans, madame Flipo Van Oost, de Courtrai, souffrait d'un mal intérieur contre lequel on avait essayé, avec peu de résultat, toutes les ressources de l'art. Cette étrange maladie consistait, au dire des médecins, « dans une inflammation chronique » au flanc gauche, qui devint le siège de douleurs aiguës » et violentes, accompagnées de rétractions musculaires excessivement pénibles. Tout mouvement de » la jambe gauche, quelque léger qu'il fût, produisait » des douleurs insupportables, souvent accompagnées » de syncopes prolongées... Pendant plus de deux ans, » le repos fut absolu : en dehors de la position horizontale, avec immobilisation de la jambe gauche par un

» appareil, il n'y avait que souffrance, privation de
 » sommeil, perte de tout appétit (1)... »

L'état de madame Flipo fut stationnaire jusqu'en 1869. A cette époque, le docteur qui soignait la malade put constater une légère amélioration : « Les douleurs sponta-
 » nées furent moins aiguës et moins fréquentes. La
 » malade put être placée sur une chaise-longue pour y
 » passer ses journées ; mais les crises étaient aussi vio-
 » lentes que jamais. » On parvint alors à la placer dans
 une petite voiture où elle occupait une position horizon-
 tale. Madame Flipo put ainsi essayer quelques courtes
 promenades, mais le moindre choc, un léger cahot, lui
 faisait éprouver de grandes douleurs.

Cet état de choses s'était maintenu avec diverses al-
 ternatives de crainte et d'espérance jusqu'en 1872. Vers
 cette époque et dans les années suivantes, le médecin
 constate que « les mouvements de la jambe n'ont plus
 » de retentissement dans le corps, quand ils ne sont ni
 » brusques ni violents... Madame Flipo peut être placée
 » debout et marcher sur un terrain uni, mais en glis-
 » sant les pieds plutôt qu'en les levant, car tout choc
 » de la jambe gauche continue à éveiller une grande
 » douleur. »

L'état général était donc à peu près le même, et les
 soins de l'art, s'ils avaient apporté quelque adoucisse-
 ment aux souffrances, n'en avaient aucunement sup-
 primé la cause. Voici en effet ce que dit le médecin à
 l'époque où s'opéra, [en septembre dernier, la guérison

(1) Tout ce qui se trouve entre guillemets est extrait du rapport
 du médecin de la famille.

subite : « La marche se fait en glissant. Madame ne » peut ni monter ni descendre. Elle est incapable de » supporter le moindre choc et le cahot d'une voiture... » les syncopes sont fréquentes et durent quelquefois » trois heures. »

Madame Flipo était donc bien loin d'une guérison complète et radicale, et si la science ne s'était pas déclarée impuissante, elle n'espérait plus de résultat que dans l'action du temps.

Heureusement, la confiance que la malade avait toujours eue dans la prière et surtout dans la protection de la Sainte-Vierge, ne s'était pas affaiblie durant ses longues années d'épreuve ; les nombreux visiteurs qui la virent pendant ce temps étaient frappés de cette espérance courageuse qui ne l'abandonnait pas, même au milieu des crises les plus douloureuses. Calme et résignée, madame Flipo faisait entrevoir à son mari un terme à ses souffrances. Aux époques assez rares où le mal était moins violent, elle allait, à moitié couchée dans sa petite voiture, rendre visite à ses proches, et elle savait encore, dans cette circonstance, répandre la joie autour d'elle. Courtrai et Tourcoing ont vu plus d'une fois passer dans leurs rues ce singulier équipage que l'on poussait légèrement, comme un berceau d'enfant ; sa rencontre faisait naître dans tous les cœurs un sentiment d'intérêt sympathique... Cette même confiance la poussait à renouveler, sans se décourager, des neuvaines aux divers sanctuaires de MARIE, si nombreux dans ce coin de la Flandre. Notre-Dame de Lourdes, envers laquelle la malade avait une dévotion particulière, était invoquée tous les jours : souvent, au récit des

guérisons merveilleuses opérées dans ce sanctuaire, le cœur de madame Flipo était vivement ému, et elle se prenait à regretter de ne pouvoir, elle aussi, aller visiter ces Roches bénies de Massabieille.

Au mois de septembre 1874, un de ses parents eut l'heureuse idée de lui proposer un pèlerinage à la grotte d'Oostaker, à sept kilomètres de la ville de Gand. La proposition fut acceptée avec reconnaissance ; le 8 septembre, on se prépara au pèlerinage par la sainte Communion, et, le lendemain, la malade, accompagnée de son mari, de sa nièce et d'une fille de service, fut transportée par le chemin de fer jusqu'à Gand ; à la descente du train, elle fut placée dans sa petite voiture, qui avait été chargée avec les bagages.

De Gand à Oostaker, le trajet fut pénible ; on ne pouvait éviter le cahot du pavé, car le mauvais temps avait rendu impraticable le chemin de terre.

Le premier jour, la malade fut ramenée jusqu'à Gand très fatiguée et beaucoup plus souffrante : elle n'avait goûté de repos que dans les courts instants qu'elle avait passés à la Grotte. Le résultat n'était donc pas fort engageant pour y retourner le lendemain, et M. Flipo songeait sérieusement à revenir à Courtrai, mais son épouse sut encore trouver des paroles d'espoir : « Mes » souffrances, dit-elle, sont peu de chose en comparaison des consolations que j'ai goûtées ; si je ne suis » pas guérie, j'ai du moins obtenu de la Sainte-Vierge » une résignation à ma douleur : je désire retourner à » la Grotte encore demain. » Le lendemain, les pèlerins

se remettaient en route, puisant une nouvelle confiance dans la prière le long du chemin.

Au moment de leur arrivée, la Grotte était visitée par les congréganistes de Grammont : les chants des enfants de MARIE impressionnèrent vivement la malade et les personnes qui l'accompagnaient. On fit avancer la voiture à travers les rangs pressés des congréganistes jusqu'auprès du rocher.

Le regard élevé vers la statue, madame Flipo priait avec ferveur : les chants avaient cessé et les cœurs seuls laissaient échapper leurs prières et leurs supplications. A ce moment, une tante, qui était venue rejoindre les pèlerins à la Grotte, s'adressant au Directeur des congréganistes, M. de Ryck, lui demanda de vouloir bien faire réciter trois *Ave Maria* pour sa nièce malade depuis douze ans. Les trois *Ave Maria* furent récités, et les autres pèlerins, en ce moment assez nombreux, répondirent à la prière de ces jeunes filles, qui partirent quelques minutes plus tard.

Après avoir remercié le Directeur, M. Flipo vint se remettre à genoux à côté de sa femme. On continue à prier... Tout à coup la tante, qui ne perdait pas sa nièce de vue, la voit pâlir et sangloter : elle s'approche, la croyant plus mal ; son mari se lève, mais avant qu'on eût eu le temps de dire un mot, on entend sortir des lèvres de la malade ces émouvantes paroles : « Je suis guérie, mes amis, je suis guérie !!! » Qu'on juge de l'émotion de toutes les personnes présentes ! On n'ose croire encore à tant de bonheur ; on essaye de calmer l'heureuse dame ; on l'engage à se tenir tranquille, mais elle veut se lever et montrer que réellement elle

est guérie : « Oui, je suis guérie ! s'écrie-t-elle. Quelque chose d'extraordinaire vient de se passer en moi ! Je suis guérie !!!... » Un Religieux Récollet de Thielt, le Révérend Père Séraphin, qui était présent, s'approche : « Madame, lui dit-il, si réellement vous vous sentez guérie, sortez de votre voiture et marchez ! » A l'instant, on la dégage des couvertures dont elle était enveloppée ; et, sans soutien, sans appui, elle descend de sa voiture. En une seconde, elle est à genoux aux pieds de la Sainte-Vierge ; des sanglots s'échappent de sa poitrine, elle ouvre les bras et s'écrie avec un accent de reconnaissance et d'indicible bonheur : « Oh ! que la Sainte-Vierge est bonne !!! je suis guérie, oui, mes amis, je suis guérie !... » Tous les assistants étaient tombés à genoux avec elle, mêlant leurs larmes aux siennes. Elle resta ainsi agenouillée pendant près de dix minutes sur la terre nue : il y avait douze ans qu'elle n'avait pas prié dans cette attitude.

Après avoir fait sans soutien le tour de la grotte bénie, madame Flipo, revenue aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, s'agenouilla une seconde fois et demanda de réciter des prières que, dans l'exaltation de sa joie, elle interrompait en s'écriant à chaque instant : « Je suis guérie ! la Sainte-Vierge m'a guérie ! »

En apprenant le miracle, les pèlerins qui venaient de quitter la Grotte y reviennent en toute hâte pour revoir celle qui était l'objet d'une si grande faveur. Madame la Marquise (1), déjà prévenue, voulait aussi voir madame Flipo : celle-ci se rendit au château à travers les

(1) Propriétaire du parc et de la grotte.

jardins, sans s'appuyer sur le bras de personne. Sa démarche était franche et assurée. Quelle consolation pour sa famille qui, la veille encore, l'avait vue si souffrante, que de la considérer gravissant seule et sans appui, l'escalier et le perron du château ! A son tour, la Marquise ne pouvait en croire ses yeux ; elle voulut entendre raconter jusqu'aux moindres incidents de l'événement dont sa Grotte venait d'être le théâtre.

Mais il fallait songer à reprendre la route de Gand. Au retour, la petite voiture suivit constamment, et à dessein, la route pavée : le cahot n'était plus insupportable comme au matin ; on put même courir sans provoquer les secousses habituelles. Le lendemain, les pèlerins retournèrent une troisième fois à la grotte d'Oostaker : n'avait-on pas une dette de reconnaissance à payer à Notre-Dame de Lourdes ? On ne songea plus au petit équipage, qui fut remplacé par une voiture ordinaire. Madame Flipo fit, à pied, toute la route qui conduit de l'avenue du château jusqu'à la grotte, située au fond du jardin. Cette fois, la prière ne fut plus une supplication, mais une touchante action de grâces.

Avant son retour à Courtrai, M. Flipo crut nécessaire d'avertir par dépêche, la famille, de l'événement prodigieux qui venait de se produire. Par prudence, il le fit en termes modérés, et recommanda provisoirement la discrétion. Mais, comme il arrive toujours en pareille matière, le silence ne fut pas gardé d'une manière complète, et le bruit courut dans Courtrai que madame Flipo, miraculeusement guérie, devait arriver par le train du matin. Aussi, la foule se pressait-elle, nom-

breuse et sympathique, aux abords de la gare ; à l'arrivée du train, la miraculée descendit de voiture sans le secours de son mari, et elle alla se jeter dans les bras de sa mère, qui l'attendait avec la plus vive impatience : il y eut dans la foule un mouvement d'indicible émotion ; le doute n'était plus possible, et la nouvelle était vraie. Tandis que l'heureuse dame traversait la gare, la foule se rangeait pour la voir passer ; on se montrait avec intérêt la petite voiture qui, vide cette fois, suivait la famille.

Les jours suivants, chacun voulut voir de près la miraculée et constater par lui-même la vérité du fait : l'heureuse dame ne sut pas se refuser à ce concours de visites, et pendant plusieurs jours, sa maison ne désemplit pas. Le dimanche 13 septembre, elle se rendit à pied à la grand'messe de la paroisse : on l'y vit avec bonheur s'agenouiller et se lever comme les autres fidèles. Toute la paroisse pouvait ainsi, de ses yeux, constater la guérison.

Huit jours après, M. et madame Flipo n'hésitèrent pas d'entreprendre un voyage à Notre-Dame de Lourdes, dans les Pyrénées. Ce voyage accompli dans d'excellentes conditions, n'est-il pas une confirmation complète de la guérison ?

Le 15 octobre dernier, ils se rendaient de nouveau à Oostaker, emportant avec eux la petite voiture.

La messe fut dite en action de grâces dans la chapelle du château, et la voiture fut laissée à la grotte comme témoignage de foi et de reconnaissance.

Pour compléter ce récit, nous donnerons ici le témoi-

gnage que rendit, à cette occasion, M. le docteur Decraene, de Courtrai, qui soigna madame Flipo pendant plus de sept ans.

Son rapport se termine ainsi : nous citons textuellement.

« Le 10 septembre, aux pieds de Notre-Dame de
» Lourdes, à Oostaker, madame Flipo fut subitement
» débarrassée de toutes ses souffrances : la guérison
» était complète.

» Aujourd'hui, 22 octobre, la santé reste parfaite ;
» et, de tous les symptômes maladifs, on ne trouve plus
» de traces. Aucune explication scientifique n'est ca-
» pable de rendre raison de la brusque disparition de
» ces phénomènes morbides.

» DECRAENE, docteur.

» Courtrai, 22 octobre 1874. »

XIV

DOUBLE GUÉRISON D'UNE JEUNE POITRINAIRE

DU DIOCÈSE D'ALBY

Lourdes, 17 août 1873 et 12 septembre 1874

Mademoiselle Célestine Bon, âgée de vingt-neuf ans, avait depuis deux ans une maladie de poitrine fort avancée et une inflammation chronique à la gorge. Les soins qu'on lui prodiguait, retardaient sans doute un développement plus rapide de la maladie, mais n'empêchaient pas cette maladie terrible, malgré quelques points d'arrêt, d'avancer toujours, de manière à laisser peu d'espoir. Depuis six mois, elle crachait le sang et elle avait des étouffements continuels. Dans ce triste état, elle se rendit à Castres, chez un de ses frères, pour se procurer des distractions et des secours que réclamait sa santé, et qu'elle n'aurait pu trouver facilement à Lacaune.

M. Roumégous, docteur-médecin, de Castres, après l'avoir examinée, lui dit qu'elle avait le poumon gauche très malade et une inflammation chronique à la gorge. Il ordonna d'acheter un instrument pour introduire des poudres et des vapeurs à son larynx pour es-

sayer de lui rendre un peu de voix. Il fit appliquer à la malade de six à huit vésicatoires du côté du poumon gauche ; et il prescrivit l'arséniat de soude, le sulfate de potasse, la sève de pin, le goudron, en un mot, tous les remèdes les plus efficaces employés pour les poitrinaires.

Mademoiselle Bon devait suivre le traitement pendant six mois, et malgré tous ces remèdes, le médecin avait peu d'espoir pour la guérison de la malade. En effet, rien ne put la soulager. Vers le 17 juillet 1873, Célestine se trouvait dans un état effrayant. Elle avait plus l'air d'un cadavre que d'une personne vivante ; et elle avait complètement perdu la voix.

A cette époque, un pèlerinage à la Grotte s'organisait à Castres. Célestine prend la résolution bien arrêtée de se rendre à Lourdes avec les pèlerins de Castres. Elle va de nouveau trouver le médecin. Madame Puech de Castres, une amie de la famille Bon, accompagnait mademoiselle Célestine. Comme cette amie fit part à M. Roumégous de l'intention où était la malade d'aller à Lourdes avec le pèlerinage de Castres, le médecin répondit froidement qu'elle commettrait une grave imprudence et qu'elle n'en reviendrait pas. — « Lors même que je serais sûr d'y mourir, je veux y aller, » telle fut la réponse de la malade. « Eh ! bien, répliqua le médecin, faites comme vous voudrez, mais ne soyez pas étonnée si vous êtes plus souffrante. »

Après avoir consulté son directeur, mademoiselle Bon partit pour Lourdes avec les pèlerins de Castres. Pendant le trajet, ses souffrances furent beaucoup plus vives et les crachements de sang plus fréquents. Les

personnes qui se trouvaient dans le même compartiment étaient effrayées.

Le 17 août, Célestine arrivait à Lourdes. Elle se rendit à pied de la gare à la Basilique, mais il lui fallut beaucoup de temps. Les souffrances et les crachements de sang augmentaient toujours. Elle entendit la messe et eut le bonheur de faire la sainte communion. C'était le dernier jour d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. La pauvre malade avait une grande confiance que, si elle pouvait aller boire à la fontaine miraculeuse, elle serait guérie.

Après la messe, elle descend à la Grotte avec ses deux cousines Sophie et Philippine Bon. En descendant, elle cracha plusieurs fois le sang, et elle se sentit un peu découragée. Sophie voulait lui faire prendre quelque chose. « Non, dit Célestine, je veux terminer la neuvaine avant de rien prendre. » Elle arrive à peine à la Grotte, va prier près de la grille, et fait un vœu qui lui avait été conseillé par son Directeur. Puis elle s'approche de la fontaine. Philippine Bon lui présente un verre d'eau, qu'elle boit sans rien dire ; sa cousine lui en présente un second, qu'elle boit encore. Après avoir bu les deux verres de l'eau miraculeuse, Célestine s'approche tout à fait de l'oreille de sa cousine pour lui dire : « Où allons-nous déjeuner ? » Quel ne fut pas leur étonnement de reconnaître qu'elle avait retrouvé la voix, qu'elle était guérie !

Vivement émue, Célestine verse des larmes de joie et se rend devant la Grotte pour remercier la Sainte-Vierge. Hors d'elle-même, elle ne cesse tout le jour de courir de la Grotte au sanctuaire et du sanctuaire à la

Grotte, et de raconter à qui veut l'entendre ce qui vient de lui arriver. De crachements de sang et de maladie du poumon, il n'en est plus question, ni durant cette journée, ni durant le retour; et le lendemain matin, elle arrive à Castres sans éprouver la moindre fatigue, aussi fraîche que si elle n'avait jamais été malade.

A son retour à Castres, Célestine se présenta chez le médecin qui l'avait soignée avant le départ. Le docteur recula de surprise en l'entendant parler aussi clairement et sans avoir conservé le moindre enrouement. Il voulut l'examiner, et après l'avoir auscultée avec soin, il fut obligé d'avouer qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire chez elle, que son état n'était plus le même qu'avant son départ pour Lourdes; mais il ajouta qu'il y avait encore un reste de mal au côté gauche du cœur. « Vous pouvez le dire à ceux qui vous le demanderont, ajouta le docteur; mais ne parlez pas de miracle. » Un autre médecin fit la même déclaration.

Un an s'écoula; et malgré les épreuves auxquelles sa santé a été soumise, Célestine s'est constamment maintenue dans le même état pendant un an.

Lorsque vint l'anniversaire de sa guérison, elle sentit que la reconnaissance l'appelait à Lourdes, pour remercier sa Bienfaitrice. Elle demanda à ses parents la permission d'y retourner. Ses parents crurent, pour divers motifs, devoir lui refuser la permission. Célestine se soumit, mais avec bien du regret. Quelques jours après, le 1^{er} septembre, sans aucun accident, sans aucune cause qui puisse l'expliquer, mademoiselle Bon perdit de nouveau la voix d'une manière si complète, qu'il était plus difficile de l'entendre qu'à l'époque de

sa maladie. Ses souffrances étaient aussi plus vives. Vésicatoires, sirops, etc., rien ne pouvait la soulager. Les parents furent effrayés. Ils ne s'opposèrent plus à ce qu'elle revînt à Lourdes avec le pèlerinage qui se préparait à Castres. Elle partit pleine de confiance et bien résignée pourtant à la volonté de DIEU.

Arrivée à Lourdes, le 12 septembre 1874, elle va directement au sanctuaire, entend la messe à la Crypte, remercie avec effusion MARIE Immaculée de la grâce obtenue l'année précédente, et lui demande la nouvelle faveur dont elle a besoin, si cette faveur doit procurer la gloire de DIEU et la sanctification de son âme. Après la sainte communion, sans même pouvoir faire son action de grâces, elle se sent poussée vers la Grotte par une force irrésistible. Là, après avoir prié un peu de temps, elle se rend à la fontaine, boit trois verres d'eau en l'honneur de la Sainte-Trinité, un quatrième en l'honneur de l'Immaculée-Conception pour demander sa guérison. Aussitôt, elle se sent complètement guérie. Elle a pu chanter l'*Ave maris Stella*, le *Magnificat*, et réciter le chapelet à haute voix, en présence des nombreux pèlerins réunis devant la Grotte. Depuis ce moment, la voix et la santé n'ont plus subi d'altération.

Le 24 septembre, Célestine écrivait : « Ce n'est pas pour quelques jours seulement que l'Immaculée Vierge MARIE m'a rendu la voix, qui n'a pas cessé d'être claire et forte. Plusieurs personnes qui m'ont vue ont rendu hautement témoignage à Notre-Dame de Lourdes de la faveur qu'elle m'a accordée.

Le 7 janvier de cette année (1875), Célestine Bon

écrivait encore. « Pour la gloire de mon Immaculée Mère de Lourdes, je me crois obligée de vous donner encore des nouvelles de ma santé, afin que vous ne conserviez plus aucune hésitation sur ma guérison ; nous avons eu un mois de décembre et moitié novembre des plus rigoureux. Depuis quatre ans, pareil mauvais temps n'était venu nous visiter. La neige nous assiégeait si bien que toute voie de communication avec les pays environnants a dû être interrompue. Le jour de Noël, ainsi que plusieurs autres dimanches, les habitants de la campagne ont été obligés de manquer la Messe. J'ai donc pu faire un essai de ma poitrine et de mon gosier en affrontant tous les jours, de bon matin, ce froid si vif et ce temps si humide pour assister à la sainte Messe. Je n'en ai pas éprouvé la moindre secousse ; ni toux, ni enrouement n'ont reparu, et ma santé est encore meilleure que lorsque vous m'avez vue à Lourdes. Douter encore serait une faute de ma part. Toute ma famille et mes amis sont bien convaincus de ma guérison. »

Elle termine en demandant de remercier la Sainte-Vierge, si riche en faveurs envers elle.

XV

GUÉRISON INSTANTANÉE DE JEANNE HOLAGRAY

AGÉE DE QUINZE ANS

Lourdes, le 12 septembre 1874

La relation du prodige qu'on va lire, est due à la mère de la jeune fille que la bonne Vierge de Lourdes a daigné arracher à une mort imminente. Deux médecins déclarent qu'une pareille guérison instantanée est naturellement impossible, et, plus courageux que tant d'autres de leurs confrères, ils n'hésitent pas à la proclamer miraculeuse. L'un d'eux, proche parent de la jeune infirme, a suivi toutes les phases de cette longue et douloureuse maladie, a été témoin oculaire de la guérison subite et instantanée à la Grotte de Lourdes, et ainsi son témoignage est tout ce qu'il y a de plus péremptoire.

Voici cette touchante relation :

Mon Révérend Père,

Combien j'ai hâte, après une longue attente, dictée par la prudence, de confier aux *Annales de Lourdes*, la grâce signalée, opérée en faveur de ma fille Jeanne, âgée de quinze ans, à la sainte Grotte, le 12 septembre 1874 !

Puisse ce récit fidèle, si impuissant à redire ma reconnaissance envers notre bonne Mère du Ciel, donner à ceux qui souffrent, une confiance sans limite en MARIÉ Immaculée, et augmenter dans les cœurs l'amour et le dévouement qui lui sont dus !

D'abord j'insère ici le compte rendu médical, fait par mon oncle, M. Pater, docteur-médecin, qui a suivi le cours de la maladie, et prodigué à ma chère enfant ses soins intelligents et affectueux ; de plus, il a été le témoin constant des douloureuses périodes des dernières années.

Cette relation fera connaître les principaux incidents de la longue maladie dont Jeanne a été atteinte, et contre laquelle j'ai lutté pendant cinq ans.

Je dois dire que, malgré mes soins de tous les jours, malgré la docilité de ma fille à suivre toutes les prescriptions de médecins éclairés et justement estimés, cette cruelle maladie n'a cessé de marcher en s'aggravant.

« Dès sa plus tendre enfance, raconte ce parent dévoué, une paralysie partielle de la paupière de l'œil gauche a été la suite d'un bain de mer froid, sans que la santé générale en éprouvât aucun dérangement.

» C'est à dater seulement de janvier 1869, époque où ma petite nièce est parvenue à l'âge de neuf ans, que divers accidents se sont succédé à intervalles rapprochés, en augmentant sans cesse de gravité. Ainsi, il survient des céphalalgies avec trouble de l'intelligence, des toux convulsives, un mutisme complet pendant sept jours, des spasmes du larynx tels que l'on craint l'asphyxie, la paralysie des membres supérieurs, tantôt à droite, tantôt à gauche, puis de même pour les membres inférieurs.

» L'ensemble de ces divers phénomènes indique une

lésion très grave des centres nerveux, d'autant plus que pendant toute leur durée et les intervalles qui les séparent, la colonne vertébrale n'a pas cessé un instant d'être très douloureuse dans toute son étendue.

» C'est au milieu de cet état si troublé de tout l'organisme que survient l'époque critique de la croissance, sans amener l'amélioration que les médecins et la famille espéraient.

» En approchant des dernières périodes, le membre inférieur droit devient entièrement paralysé ; il y a absence de *sentiment* et de *mouvement* ; le pincement et l'introduction d'épingles dans les chairs ne déterminent aucune sensation ; les muscles atrophiés et relâchés ne soutiennent plus le membre qui est inerte, et semble, en traînant à terre, être beaucoup plus long que celui du côté opposé, comme s'il y avait une luxation spontanée. Le membre du côté gauche qui présente quelques contractures, soutient seul le poids du corps dans la marche, qui ne peut avoir lieu qu'à l'aide de deux béquilles.

» Le mal s'aggrave encore ; les souffrances sont générales, les nuits très mauvaises ; la paralysie gagne le membre inférieur gauche. Les deux membres, se dérochant sous le poids du corps, les béquilles deviennent inutiles ; on a recours à une voiture à trois roues pour transporter la malade d'un lieu à un autre ; c'est ainsi qu'elle se rend à l'église ; sa bonne est obligée de la porter à bras dans l'intérieur.

» Enfin, la paralysie gagne l'œsophage qui se refuse à laisser passer les aliments, et, en mettant obstacle à la nutrition, fait craindre pour la vie de notre chère

malade. On a grand'peine à la soutenir par quelques cuillerées de bouillon concentré, qu'elle ne prend qu'en pleurant.

» Les médecins décident l'emploi de la sonde œsophagienne pour faire parvenir du bouillon dans l'estomac. La malade s'affaiblit et maigrit à vue d'œil. Le moral lui-même est atteint; les traits altérés expriment un abattement et une tristesse que rien ne peut distraire.

» Pour combattre la gravité des diverses phases de cette maladie, la famille fait appeler en consultation MM. les docteurs Gintrac, directeur de l'école de médecine, Lannelongue et Cassoulet, médecins distingués de Bordeaux.

» On a employé l'hydrothérapie, les bains de mer chauds et froids, une saison à Cauterets, les antispasmodiques, sous toutes les formes : bromure de potassium, assa-fœtida, chloral, etc., etc.; on a essayé l'électricité. Ce dernier traitement a été interrompu, (circonstance étrange à cet âge), par un violent accès de goutte à l'orteil gauche, avec accompagnement de tous les symptômes qui caractérisent cette affection. Enfin, on en appelle aux lumières de M. le docteur Bouisson, une des célébrités de Montpellier, député au Corps législatif, qui prescrit l'application de cautères volants le long de la colonne vertébrale. L'emploi de ce moyen très rationnel dans l'espèce, est retardé à cause de l'inconvénient qu'il a de laisser des traces indélébiles.

» Pendant notre séjour à Soulac-les-Bains, M. le docteur Delhomme, de Saint-Vivien (Médoc), membre du

Conseil général de la Gironde, adoptant cet ordre d'idées, propose d'y suppléer par des vésicatoires volants.

» Enfin une dernière consultation a lieu à Bordeaux. MM. les docteurs Gintrac, Lannelongue et Cassoulet déclarent qu'ils n'ont aucune arme dans leur arsenal médical (telles sont leurs propres expressions) pour combattre cette maladie.

» En présence d'un pareil aveu et de l'état alarmant de la pauvre malade, nous cédon, avec empressement, à son ardent désir de faire un pèlerinage à Lourdes. »

Nous voici donc sur la route de Lourdes, ma fille pleine de foi, mais épuisée par les souffrances toujours croissantes du jour et de la nuit. Il ne fut pas possible, durant le voyage, de lui faire prendre même une demi-tasse de liquide : l'estomac semblait vouloir se fermer tout à fait ; les forces disparaissaient par le manque de nourriture.

Enfin, Lourdes apparaît ! — A notre débarquement, comme partout du reste, les hommes d'équipe portent ma chère enfant jusque dans la voiture. Là, se trouvait, pour nous venir en aide (il nous avait précédées d'un jour), cet oncle dévoué que j'ai laissé parler plus haut. La décomposition du visage de Jeanne l'émotionna péniblement et lui fit penser aussitôt ce qu'il a pu nous dire plus tard : « Dans un délai plus ou moins rapproché, cette enfant succombera à tant de souffrances. »

Une heure environ après notre arrivée, ma fille est attirée vers la sainte Grotte par un irrésistible désir. La pluie torrentielle qui tombe dans ce moment, ne nous

permet pas d'user de sa voiture d'infirmes pour l'y transporter. Un véhicule de louage remplit cet office.

Apportée dans le couloir de la Crypte, c'est là, mon Révérend Père, que vous l'accueillîtes avec tant de bonté, et que vous la préparâtes par la confession, à faire, le lendemain, la sainte communion. Vous savez qu'après on la transporta devant le rocher béni où se trouvaient réunies, à cause d'un pèlerinage, cent cinquante personnes environ.

A ce moment, je présente à Jeanne de l'eau miraculeuse ; son estomac ne peut en accepter que quelques gouttes et avec une grande difficulté. Elle désire ardemment entrer dans la sainte Grotte ; mais l'heure est passée pour y aller prier, la grille est fermée et le gardien veut être fidèle à sa consigne. Un saint prêtre, ému de compassion à la vue de notre chère malade, M. l'abbé Carton, curé de Saint-Pierre de Montrouge, à Paris, dont le souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs, vient supplier le gardien d'ouvrir la porte à la pauvre infirme. Ses vœux sont satisfaits, et ma fille, étendue sur un prie-Dieu, est portée dans la sainte Grotte par son frère et sa bonne ; la grille en est aussitôt fermée.

C'est alors qu'après quelques minutes de recueillement, M. l'abbé Martignon, Chanoine d'Alger, a la charitable pensée de faire prier la nombreuse assistance à l'intention de Jeanne, et comme sa voix est éteinte, c'est M. le curé Carton, toujours présent, qui récite trois dizaines de chapelet ; la dernière achevée, trois invocations à MARIE Immaculée et une à Notre-Dame de Lourdes sont ensuite adressées à cette divine

Mère par toute cette assistance remplie d'une charité digne de la primitive Église ; puis, ce cri retentit : « Je » suis guérie. » — Jamais je n'ai senti d'aussi près le surnaturel ! — A l'instant ma chère enfant se lève, tend les mains jointes vers l'image de MARIE Immaculée, puis s'agenouille, prie et remercie... tandis que toutes les âmes, pénétrées d'un pieux enthousiasme, terminent la récitation du chapelet, reprise par le digne prêtre dont la voix, pleine de larmes, trahit les sentiments intimes ; puis le *Magnificat* est entonné ! Alors Jeanne se lève, va d'un pas assuré à la Roche sanctifiée par la présence de la Très Sainte-Vierge !...

Toute douleur a disparu, l'estomac est affamé, les membres sont souples et agiles comme s'ils n'avaient jamais souffert : la guérison s'est opérée instantanément.

Au milieu d'une foule considérable qui veut se donner la joie de toucher et de baiser la miraculée, nous arrivons à l'hôtel après vingt minutes d'une marche rapide, que j'ai peine à suivre, brisée que je suis par une indicible émotion. L'heure du dîner sonne : Jeanne se met à table, et, pour la première fois depuis plus de trois mois, mange à merveille. La nuit fut excellente.

Depuis cette époque, aucune douleur n'a reparu ; l'ombre de la plus légère fatigue ne s'est pas fait sentir ; l'estomac fonctionne sans aucune difficulté ; la santé est florissante ; et ce corps, livré depuis des années à de si cruelles souffrances, a repris toute l'apparence de santé qu'on est en droit d'espérer à cet âge.

Gloire ! amour ! reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes, dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

Veillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon profond respect.

Votre très humble en Notre-Seigneur
et MARIE Immaculée,

J. HOLAGRAY.

Bordeaux, le 2 juillet 1875, fête de la Visitation de la T. Sainte Vierge (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 2, les attestations des médecins.

XVI

GUÉRISON SUBITE
D'UNE PLAIE CHRONIQUE ET INCURABLE

Lourdes, le 20 septembre 1874

Mademoiselle Octavie Fabry, qui a été l'objet de cette guérison, dans la piscine de Lourdes, faisait parti du grand pèlerinage de Rodez, en septembre 1874. Elle avait vingt-trois ans, et demeure près de Millau. Le vénérable prêtre qui rapporte les faits, la connaît personnellement, elle et sa mère, et il a été témoin oculaire de ce qu'il raconte.

Millau, le 22 décembre 1874.

Mon Révérend Père,

Notre grand pèlerinage du mois de septembre a été dit et raconté de bien des manières : les divers récits ont bien sûr contribué à la gloire de MARIE et au bien de plus d'une âme. Beaucoup de choses ont été dites, beaucoup d'autres ont été omises. Il est un fait entièrement inédit que je veux aujourd'hui porter à votre connaissance ; peut-être le jugerez-vous digne de trouver place dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes*.

Il s'agit d'une guérison opérée subitement à la Grotte, le dimanche 20 septembre, en faveur d'une des suivantes

de notre pèlerinage, jeune personne des environs de Millau. Voici dans quelles conditions.

Depuis sept ou huit ans, une jeune personne de notre ville, mademoiselle Octavie Fabry, souffrait de douleurs extrêmement aiguës dans les régions de l'estomac ; des gonflements tout à fait extraordinaires avaient mis complètement en défaut la science des médecins. Absence de sommeil, nourriture peu abondante, toux presque continuelle, et avec tout cela une apparence de santé florissante : telle était la situation de cette personne, chez qui aucun étranger n'aurait soupçonné la présence d'un mal pareil.

Un jour, la douleur se fait sentir plus vive ; la malade ne peut se supporter ; elle porte la main à sa poitrine, espérant se procurer ainsi un peu de soulagement ; ce n'était plus un gonflement : c'était le commencement d'une plaie qui est allée grossissant pendant une couple d'années.

Elle a souffert, me dit-elle, des souffrances qu'elle ne saurait exprimer ; mais toujours pleine de confiance en DIEU, elle s'est efforcée, par une conduite exemplaire, par la fréquentation régulière des Sacrements, de mériter la grâce de la guérison. Elle avait une confiance inébranlable dans la protection de Notre-Dame de Lourdes.

Déjà l'année dernière, elle aurait bien désiré entreprendre le voyage de Lourdes ; mais sa mère, seule confidente de son état, ne crut pas devoir accéder à un désir qu'elle estimait téméraire, vu la violence et la continuité de la douleur. Cette année même, peu de jours avant le pèlerinage, la bonne jeune fille luttait, et la

mère alléguait tous les motifs possibles : fatigue du voyage, douleurs occasionnées par la secousse des voitures, saison déjà un peu avancée... La pauvre mère désirait bien la guérison de sa fille ; elle avait même quelque confiance ; mais cette confiance était considérablement diminuée par la crainte.

Le pèlerinage part, et le voyage est à peu près remis à l'an prochain ; mais la malade a toujours eu grande dévotion à la Passion de Notre-Seigneur. Elle naquit le jour du Vendredi-Saint ; plusieurs de ses beaux anniversaires correspondent à cette même date. Nous sommes au jour de l'Exaltation de la Croix ; c'est le jour où sa ferveur triomphera. Sa mère consent à partir pour Lourdes ; le bonheur est grand, mais aussi la souffrance. Quatorze heures dans une mauvaise voiture, une journée de chemin de fer, mirent bien des fois la malade en face de la mort. Elle arrive à Lourdes le vendredi 18, au soir, trop fatiguée pour pouvoir se rendre à la Grotte. Les douleurs avaient été vives pendant le voyage ; elles ne le furent pas moins pendant cette nuit du vendredi au samedi, et pendant toute la journée du samedi. Toutefois, la pauvre enfant passa en ferventes prières presque toute cette journée, anniversaire de l'Apparition de Notre-Dame de La Salette. La vivacité de la souffrance, loin de la décourager, ne faisait qu'accroître sa confiance.

Le lendemain, dimanche, après avoir fait ses dévotions, elle descend à la Grotte ; c'était le jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; elle espérait que ce serait le jour de sa guérison. — Douce espérance ! heureuse confiance ! Elle prie agenouillée devant la grille ; elle se rend en-

suite à la piscine ; elle s'y plonge : elle est guérie !.... La plaie a disparu ; il ne reste plus qu'une légère cicatrice de la forme d'une croix ! Plus de souffrances, plus de douleurs, plus de toux. Guérison parfaite, et vraiment l'œuvre de MARIE ; car, depuis, il ne s'est plus manifesté le moindre souvenir du mal.

Cette jeune personne est d'autant plus heureuse de sa guérison, qu'elle pourra maintenant suivre ses attraits pour la vie religieuse, et faire connaître la gloire de sa Bienfaitrice.

Elle a vingt-trois ans, elle est une fervente Sœur du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise ; et si le mal n'avait pas su diminuer sa ferveur, celle-ci s'est encore accrue en reconnaissance de la faveur signalée du 20 septembre.

Ce fait, mon Révérend Père, a sans doute bien de la ressemblance avec beaucoup d'autres ; mais il n'appartient pas moins à la catégorie des guérisons que l'on peut appeler véritablement miraculeuses, et sa lecture pourrait bien développer par ici encore davantage la dévotion envers la bonne Mère de Lourdes.

Veillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

C. BOYER,

aumônier à Millau.

La constatation d'un fait de ce genre étant du domaine des sens et du bon sens, aucune attestation de médecin n'est nécessaire pour en établir péremptoirement la vérité : il suffit d'avoir des yeux.

XVII

GUÉRISON SUBITE
DE MADEMOISELLE DE ROTHACOB

Lourdes, le 29 septembre 1874

La *Semaine Religieuse* de Tours et les *Annales de Lourdes* ont publié, en octobre 1874, la belle relation qui suit :

Parmi les grâces particulières qui ont signalé le récent pèlerinage de la Touraine à Lourdes, on a surtout remarqué la guérison subite de mademoiselle de Rothiacob. Toutefois, pendant le pèlerinage, et même depuis, il a été peu question de ce fait ; la prudence commandait d'attendre quelque temps, pour en mieux constater la réalité et le vrai caractère. A Loches seulement, où tout le monde connaissait mademoiselle de Rothiacob et avait été si longtemps témoin de sa maladie, que jusque-là personne n'avait pu guérir, sa guérison ne pouvait passer inaperçue. Son arrivée a produit une émotion et un enthousiasme universels ; on l'a conduite comme en triomphe et accompagnée en foule à l'église ; on a voulu rendre grâce à DIEU avec elle et pour elle ; on a voulu remercier la Vierge Immaculée de cette faveur personnelle comme d'une bénédiction publique.

« Loches est encore, nous écrit-on, sous l'impression

de ce fait prodigieux. La foi des fidèles en est augmentée ; les incroyants sont stupéfaits : impossible de nier un fait qui s'impose avec tant d'évidence. »

Maintenant, pour satisfaire une légitime et pieuse curiosité, nous pouvons communiquer à nos lecteurs deux témoignages qui ne seront pas pour eux sans intérêt, et qui, par leur sage mesure comme par leur origine, nous paraissent mériter toute confiance : le certificat du médecin et la relation de mademoiselle de Rothiacob elle-même. Rien de plus sincère ; en faisant bien connaître le fait, ils pourront édifier et toucher ceux même qu'ils ne réussiraient pas à convaincre.

« Je soussigné, L. Delalande, docteur en médecine, à Loches, déclare que mademoiselle Marie de Rothiacob a reçu mes soins pendant plus d'un an, pour une affection du tube digestif, datant de plusieurs années, consistant dans une inertie extraordinaire de l'estomac, qui ne digérait plus même un peu de lait, sans provoquer des souffrances violentes de tous les organes de la digestion ; que de l'insuffisance de l'alimentation il est résulté une anémie profonde et des douleurs violentes de tout le côté droit du corps principalement ; la marche était extrêmement pénible ; plusieurs médecins avaient échoué, comme moi, dans le traitement de cette maladie ; et que, sous l'influence de l'immersion de la malade dans la piscine alimentée par la fontaine de Notre-Dame de Lourdes, il s'est produit une réaction qui a fait disparaître subitement *toutes les souffrances* qui, depuis des années, rendaient insupportable l'existence de la malade.

» Aujourd'hui (huit jours se sont écoulés depuis l'im-

ersion), mademoiselle de Rothiacob vit de la vie de tout le monde, mange de tout, dort parfaitement, marche avec facilité, et aucune de ses anciennes misères n'a reparu.

» En foi de quoi, je livre ce fait à l'appréciation des fidèles et des médecins, me promettant d'informer les uns et les autres des changements qui pourraient se produire dans l'état de santé de la malade. Mon silence sera la confirmation de la continuation de la cure obtenue.

» D^r L. DELALANDE. »

Béni soit la Sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge MARIE !

Malade de l'estomac depuis l'âge de seize ans, je fus prise, le 25 juin 1870, d'une *phlébite* au couvent de l'Assomption, à Auteuil, pendant mon postulat. La guerre étant survenue, et comme je ne pouvais être transportée en Suisse avec le noviciat, il fut décidé qu'on me renverrait dans ma famille, à Soissons, cette ville n'étant qu'à trois heures de Paris.

J'y passai quatre ans, toujours de plus en plus souffrante : l'estomac ne fonctionnait plus sans me causer de vives douleurs. Je consultai successivement plusieurs médecins de Paris et de Soissons ; l'hydrothérapie et l'électricité furent employées pour me rendre l'usage de la jambe, mais inutilement. Ce dernier traitement aggrava tellement ma position, qu'il fallut le suspendre. Ce fut alors (en juin 1873) que je vins à *Loches* ; j'y passai quelques mois chez des amies, et j'y reçus les soins du

docteur Delalande ; mais malgré l'intelligent dévouement dont je lui serai toujours reconnaissante, le succès ne vint pas couronner ses efforts. J'en arrivai même à ne plus pouvoir prendre qu'un peu de lait et un œuf à mes deux repas de chaque jour, et la marche m'était devenue plus pénible encore : je ne pouvais faire le moindre trajet sans réclamer le bras de mes amies.

Plusieurs neuvaines faites à Notre-Dame de Lourdes pour obtenir ma guérison avaient échoué. Je dirai même que plus d'une fois, en les terminant, ma souffrance avait redoublé, et c'est précisément ce qui arriva le 14 août 1874. Une douleur très vive du côté droit, enveloppant l'épaule et le bras, me condamna au repos absolu ; écrire et tirer l'aiguille me furent interdits ; chaque fois que je voulais me livrer à ces genres d'occupations, les souffrances augmentaient et m'occasionnaient une crise d'estomac qui influait péniblement sur mes nuits.

J'en étais réduite à cet état quand je résolus de demander à Notre-Dame de Lourdes une guérison que la médecine humaine semblait me refuser.

Accompagnée de mes excellentes amies, qui me soignaient depuis six semaines avec un dévouement parfait, je quittai Loches à 6 heures du matin, le 28 septembre 1874, pour me joindre à Tours aux pèlerins de cette ville, qui partaient, avec leur Archevêque en tête, porter le tribut de leurs hommages à la Vierge Immaculée.

Je ne parlerai pas des souffrances du voyage, qui furent très vives, et que je ne supportai que par une

grâce particulière, due sans doute aux prières de tous ceux qui m'aimaient.

J'arrivai à Lourdes le 29, à sept heures et demie du matin. Une voiture me conduisit immédiatement à la Basilique, où je me confessai et communiai. J'étais brisée de fatigue, ce qui ne m'empêcha pas d'assister à la messe pontificale, où parla d'une manière admirable Monseigneur Mermillod. En sortant, je voulus me rendre à la grotte et à la piscine.

M'appuyant sur une de mes amies, je descendis péniblement le sentier qui conduit à cet endroit béni. En passant devant la piscine, je m'y arrêtai d'abord, parce qu'elle se trouvait libre. Il était une heure...

Armée du signe de la croix et d'une invocation à la Vierge Immaculée, je m'y plongeai tout entière. A peine étais-je sortie de cette piscine, qu'une chaleur bienfaisante s'empara de tout mon corps ; je sentis les articulations de la jambe droite (celle qui était malade depuis plus de quatre ans) se détendre ; je pus marcher seule, sans appui, jusque vers la Grotte, où je m'agenouillai pour prier quelques instants.

Ne voulant rien dire encore dans la crainte d'être le jouet d'une imagination surexcitée par l'aspect des lieux où je me trouvais, je voulus remonter seule, sans appui, le sentier qui conduit à la Basilique ; j'y assistai aux vêpres, pendant lesquelles je chantai sans aucune fatigue. Je suivis ensuite la procession à la Grotte, devant laquelle je restai longtemps debout, attendant mon tour pour y entrer. A partir de ce moment, je pus divulguer sans crainte la faveur insigne dont j'étais l'objet, et que

je devais sans doute aux ferventes prières de ma famille et de mes amies. *J'étais guérie !!!*

Le soir, je mangeai du pain et de la volaille ; ce repas passa sans occasionner aucune souffrance ; je revins à la Grotte, je suivis la procession du soir pendant deux heures, mon cierge à la main, je mêlai ma voix à celle des pèlerins. La nuit vint, je dormis d'un sommeil tranquille, et ne me réveillai que le lendemain pour l'heure du lever.

Avec quelle joie je constatai alors que j'étais libre de tous mes membres et revenue à la santé ! Grâces en soient rendues à la Vierge Immaculée !

Ce jour-là, j'allai à Bétharram. Enfin, le 1^{er} octobre, il fallut quitter Lourdes et reprendre le chemin de fer ; j'arrivai à Loches le lendemain, sans aucune fatigue (2 octobre), et depuis ce temps chaque journée a semblé m'apporter un nouveau bienfait de MARIE, car mes forces grandissent à mesure que j'ose en faire l'essai, et avec elles aussi ma reconnaissance pour ma céleste Bienfaitrice, à laquelle je suis en même temps redevable de la plus douce paix.

Marie de ROTHIACOB.

Dimanche, 11 octobre 1874.

XVIII

GUÉRISON SUBITE
D'UNE AFFREUSE MALADIE CHRONIQUE
DE DOUZE ANS

A INGELMUNSTER, PRÈS COURTRAI (Belgique)

Septembre 1874

La lettre qui contient cette importante relation, et qui atteste l'adhésion formelle de « deux médecins dignes de foi », est due à la Supérieure du Béguinage de Courtrai, institution religieuse extrêmement respectable qui fleurit encore dans plusieurs diocèses de Belgique, qui jadis a été répandue dans une partie notable de l'Europe, et qui avait de grands rapports avec les Tiers-Ordres de certaines grandes familles religieuses. — La Supérieure du Béguinage de Courtrai écrivait au Père Supérieur à la fin du mois de janvier 1875 :

« Très Révérend Père,

» Je croirais manquer au devoir de la reconnaissance envers la Vierge Immaculée, invoquée sous le titre de Notre-Dame de Lourdes, si je ne vous signalais, entre beaucoup d'autres faveurs spirituelles et temporelles obtenues dans notre chapelle, la guérison vraiment étonnante, comme l'attestent deux médecins dignes de foi, de la nommée Thérèse Verstracte, d'Ingelmunster, village situé à deux lieues de Courtrai.

» Cette personne, âgée de quarante-deux ans, souffrait depuis une douzaine d'années d'une maladie effroyable : Attaques intenses de *chorée épileptiforme*, convulsions affreuses et prolongées, suivies d'un hoquet effrayant, et qui résistait à toutes les ressources de l'art, apoplexie, suppression de la parole durant treize jours, impossibilité de prendre aucune nourriture, ni solide, ni liquide, durant quarante-un jours ; depuis quatre ans, privation presque totale de sommeil ; depuis six mois, séjour constant au lit, sans pouvoir bouger ; de là, contraction des jambes, plaies affreuses ; douleurs intolérables, qui font préférer à la malade de se faire poser sur ses genoux et sur ses coudes ; excoriations de ces articulations ; commencement de gangrène, etc., etc...

» Dans une première neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, la pauvre fille se trouve instantanément guérie de l'implacable hoquet ; et, dans la seconde (le dernier jour), elle est prise d'une formidable attaque *choréique-épileptiforme*. Personne ne doute que le dernier moment ne soit arrivé, et que Thérèse n'aille enfin recevoir au ciel la récompense de tant de douleurs et d'une si héroïque patience. Mais l'accès se calme, et, un quart d'heure après, celle que l'on regardait comme agonisante, rouvre les yeux et s'écrie : « Je suis guérie, guérie par Notre-Dame de Lourdes !... »

Elle sent, ajoute-t-elle, un bien-être général... En effet, elle se lève, marche sans secours étranger, boit, mange et ne demande qu'à se rendre à l'église, pour y payer à DIEU le tribut de sa reconnaissance.

» Dès que les ombres de la nuit se sont dissipées, la miraculée court à l'église du village, distant d'un mille

de sa maisonnette. Sa présence est connue sur-le-champ; les habitants du bourg sont en émoi; croyants et sceptiques sont forcés de reconnaître que la moribonde d'hier est pleine de vie. Ses plaies ont disparu subitement; les forces lui sont rendues, comme par enchantement; et rien, exactement rien, ne lui est resté de ses douze à treize années de terribles souffrances. Sa guérison eut lieu au mois de septembre 1874. Quelques jours plus tard, elle vint ici rendre grâces à DIEU et à la bonne Vierge.

» Depuis lors, le concours à notre chapelle s'est encore considérablement augmenté, et l'eau de la Fontaine miraculeuse devient d'un usage presque général chez les malades.

» Depuis lors aussi, mon Révérend Père, une femme hydropique, âgée de soixante-dix ans, est venue me déclarer sa guérison inespérée, ainsi qu'une fille de la campagne, âgée de quarante-trois ans; cette dernière était sujette à des attaques de catalepsie. Comme je n'ai pas une trop grande dose de crédulité pour les choses merveilleuses, parce que je me méfie des exagérations involontaires de bien des personnes, je préfère m'en tenir aujourd'hui à la guérison frappante de Thérèse: celle-là est trop évidente, pour que l'ombre d'un doute soit possible.

» Agréez, je vous prie, mon Révérend Père, l'hommage de mon profond respect.

» C. HIERS,

» Supérieure du Béguinage.

» Courtrai, le 25 janvier 1875. »

Année 1875

Mademoiselle Angèle-Eulalie Bourge. — Pierre de Rudder. — Laurent Sébie. — Madame Arnulf. — Catherine Knopf. — Madame Léonie Munster. — Louisa Portalier. — Sœur Saint-François de Sales. — Marie Vachier.

I

GUÉRISON INSTANTANÉE D'UNE PHTHISIE TUBERCULEUSE

COMPLIQUÉE D'UNE MÉNINGITE ÉGALEMENT INCURABLE

Le Mans, 5 janvier 1875

Les Annales de Lourdes, dans leur numéro de mai 1876, rapportent, en l'abrégeant un peu, la relation suivante d'un admirable miracle opéré au Mans dans des conditions tout à fait exceptionnelles. C'est le confesseur de la mourante qui raconte « ce qu'il a vu de ses yeux, ce qu'il a entendu de ses oreilles, ce qu'il a touché de ses mains, » comme dit l'Apôtre saint Jean, en parlant des miracles du Sauveur et du caractère irréfragable du témoignage qu'en portaient ses disciples.

Mademoiselle Angèle-Eulalie Bourge naquit au Mans en mars 1854. Sa sœur aînée mourut poitrinaire à l'âge de seize ans, en 1867 ; sa mère mourut également poitrinaire l'année suivante. La jeune orpheline ne tarda pas à présenter tous les symptômes de la même mala-

die. Forcée plusieurs fois d'interrompre son apprentissage de lingère, n'ayant pas de ressources, elle fut reçue deux fois à l'Hôtel-Dieu du Mans.

L'apprentissage fini, elle fut atteinte, le Samedi-Saint 1871, d'une pleurésie qui mit sa vie en danger, et elle reçut les derniers sacrements le lundi de Pâques, 10 avril. Elle échappa cette fois au danger imminent, et elle continua deux ans sa vie de poitrinaire, pleine de tristes pressentiments et de résignation chrétienne.

Durant l'été de 1873, une crise de quatre mois de fièvre, toux déchirante, respiration accélérée, oppression, signala une pneumonie aiguë. Tous la condamnaient ; elle se releva néanmoins ; et pleine de confiance en Notre-Dame de Lourdes, elle put, au mois de septembre, en dépit de toutes les prévisions et de tous les conseils de la prudence humaine, se traîner presque mourante jusqu'à la Grotte bénie, avec le pèlerinage diocésain du Mans. La Vierge Immaculée voulut éprouver la foi d'Angèle ; elle ne fut pas guérie à la Grotte.

Vers la fin de mai 1874, la poitrinaire commença à cracher le sang. Angèle pleura, cacha tant qu'elle put le terrible symptôme ; mais enfin, le 6 octobre, elle fut clouée dans son lit jusqu'au jour de sa merveilleuse délivrance, le 5 janvier.

La phthisie tuberculeuse faisait des progrès rapides ; la malade ne mangeait presque rien et vomissait souvent ; les mouchoirs ne suffisant plus, le sang était recueilli dans une cuvette ; sa voix, presque éteinte, avait de la peine à se faire entendre ; des sueurs fréquentes épuisaient ses forces ; ses jambes et puis son corps enflèrent jusqu'à la ceinture. Le médecin déclara « qu'on

» pouvait à peine adoucir ses souffrances, peut-être
» prolonger sa vie, mais la guérir, jamais. »

Angèle cherchait sa consolation en DIEU et en Notre-Dame de Lourdes. Dans sa chambre, changée par des mains charitables en un petit oratoire, des violettes répandaient leur doux parfum devant une petite image de la Vierge de la Grotte.

C'était l'hiver de 1874 ; la neige blanchissait la terre. Le 28 décembre, à deux heures du soir, le sacriste vient en toute hâte à la cure chercher M. Trillon, confesseur de la malade : « Vite, vite, monsieur l'abbé, Angèle se » meurt. »

La poitrinaire, saisie par une douleur violente au côté, était tombée sans connaissance entre les mains de la Sœur qui la soignait. Le corps était raide, les yeux fixes sous les paupières, entièrement fermés ; les dents fortement serrées, ne pouvaient être disjointes que par un effort puissant. Après une crise de deux heures, ses membres reprirent leur souplesse ; mais les dents restèrent obstinément serrées ; pâle, sans voix, elle semblait morte. Le prêtre lui donna une absolution et le sacrement de l'Extrême-Onction, sans qu'elle parût s'en apercevoir. Le médecin vint plusieurs fois, parut surpris et attristé, ordonna des potions ; mais il était impossible de rien faire prendre à la mourante. La nuit et le jour suivant, elle eut des crises nouvelles. Elle recouvra néanmoins la connaissance et demanda des prières et son confesseur.

Les crises revinrent ; elles étaient affreuses. Dans une agitation continuelle, la malade se jetait avec force de tous côtés ; sa tête tantôt penchait en avant, tantôt se

laissait tomber au bas de l'oreiller ; d'autres fois elle se lançait violemment contre la muraille, avec le danger de se fendre le crâne ; ses dents claquaient ; ses jambes et ses bras se crispaient ; elle enfonçait ses ongles dans ses mains, déchirait ses vêtements, s'arrachait les cheveux. Souvent elle enfonçait ses doigts entre ses dents pour essayer de les ouvrir, et elle ne réussissait qu'à les ensanglanter. Le moindre bruit redoublait ses souffrances.

La pauvre enfant s'efforçait de prier, elle faisait signe qu'on lui portât le Saint-Viatique, et après de nouveaux et inutiles efforts pour desserrer les dents, elle répandait de grosses larmes, témoins de l'ardeur de ses désirs.

Le jeudi 30 décembre, deux prêtres réussirent enfin à lui donner le Saint-Viatique, l'un lui desserrant les dents avec une cuiller comme avec un levier, l'autre introduisant dans la bouche une parcelle d'hostie avec quelques gouttes d'eau de la Grotte. Ce fut une grande joie pour la mourante et pour les personnes qui l'assistaient.

Les jours suivants se passèrent dans les mêmes souffrances, Angèle s'affaiblissant toujours. Les médecins constatèrent une méningite mortelle ; ils la condamnèrent tous. Elle avait peu de jours à vivre ; une crise pouvait l'emporter à chaque instant. Les crises se multiplièrent, de plus en plus affreuses. Plusieurs fois on récita les prières des agonisants.

Dans cet état tout à fait désespéré, Angèle et son confesseur se tournèrent avec encore plus d'instance vers Notre-Dame de Lourdes.

Il y a, à Sens, au pensionnat des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, une Grotte imitant celle de Lourdes, avec un fragment du rocher des Apparitions ; l'Archiconfrérie de l'Immaculée-Conception de Lourdes est établie dans ce sanctuaire. Le danger imminent ne laissant pas le temps de s'adresser à Lourdes, M. l'abbé Trillon demande à la Mère Supérieure du couvent de Sens des prières et un linge trempé dans l'eau qui coule à la Grotte. Une neuvaine de prières commence au couvent, et une petite ceinture trempée dans l'eau de la Grotte est envoyée à la malade, qui l'attend impatiemment.

Le linge précieux arrive le mardi 5 janvier, à trois heures du soir. Angèle offre à DIEU le sacrifice de sa vie, se confesse et reçoit une absolution. La Sœur garde-malade lui pose la ceinture venue de Sens, d'abord sur le front, puis sur la poitrine, pendant que l'assistance assez nombreuse récite le chapelet. La malade éprouve d'abord des douleurs atroces, puis une douceur ineffable ; elle se sent guérie, et s'écrie : « Oh ! que je vous remercie ! » Elle pleure de joie ; elle demande à boire ; elle prend de l'eau, puis du bouillon ; elle ouvre les yeux et s'assoit sur son lit ; ses traits sont subitement changés. Elle demande du pain et le mange avec avidité. Elle se lève et reçoit les nombreux curieux qui viennent la visiter.

Le lendemain, fête de l'Épiphanie, elle se lève à cinq heures du matin, elle fait elle-même son lit, et à sept heures elle va communier à la messe célébrée dans l'église des Pères Jésuites, en action de grâces envers Notre-Dame de Lourdes. Dès ce moment, Angèle jouit

d'une santé parfaite, que M. Lecachard, docteur distingué de l'Anjou, a constatée le 1^{er} avril 1875.

Aussitôt après la guérison d'Angèle, son médecin, qu'on avait appelé, arrive, reste stupéfait, pâlit : « Je » croyais, monsieur l'abbé, que vous m'appeliez pour » constater la mort ; mais tout signe de mort a disparu. » Toutefois soyons très prudents. »

Le *prudent* docteur a refusé de donner un certificat qui pourrait, disait-il, « servir la cause religieuse ».

Un autre docteur, plus sage, après avoir sérieusement étudié le cas, écrit : « Cette guérison est incontestable- » ment miraculeuse. Elle est d'autant plus remarquable » qu'elle a trait à la phthisie tuberculeuse parvenue au » troisième degré, à sa période ultime. Le scepticisme » le plus complet doit s'incliner devant l'instantanéité » de la suppression de tous les symptômes et des lésions » matérielles d'où ils dérivent, devant la résorption des » tubercules, soit dans les méninges, soit dans les pou- » mons, des déchirures du tissu pulmonaire qui livraient » passage au sang des hémoptisies, devant le retour » complet du bruit respiratoire constaté par un homme » de l'art, et devant le retour des fonctions nutritives » et des forces musculaires. »

II

MERVEILLEUSE GUÉRISON DE PIERRE
DE RUDDER

OUVRIER BELGE

Lourdes-Oostacker, 7 avril 1875

Pierre de Rudder naquit le 2 juillet 1822, à Jabbeke, dans la Flandre occidentale. De son mariage avec Colette Van de Valle, il eut plusieurs enfants, dont deux seuls vivent encore : Silvie, âgée de quinze ans, et Auguste de trois. Ouvrier chez M. de Bus de Gisignies, à Jabbeke, il revenait chez lui le 16 février 1867, lorsqu'il rencontre sur son chemin les fils de Jean Knockaert, qui abattaient des arbres. Pierre met le pied sur un de ces arbres étendus sur la route ; soudain un autre tombe sur le premier et écrase la jambe du malheureux ouvrier. L'os était cassé à neuf centimètres en dessous du genou. On le transporta chez lui au milieu d'atroces souffrances.

M. Affenaer, médecin à Oudenberg, remit la jambe

et appliqua un appareil. Cinq semaines après, une grande plaie se forma au pied, et l'os se corrompit. M. Affenaer, déclarant ses soins impuissants à arrêter le mal, Pierre eut recours à M. le docteur Jacques, de Bruges, et puis à M. Verriert, médecin aussi de Bruges. Ils ne réussirent pas mieux que leur confrère. Trois autres médecins de Stabille, de Varsena et de Bruxelles ne furent pas plus heureux. Le pauvre ouvrier, après avoir enduré d'affreuses tortures, fut obligé de garder le lit une année entière. Enfin il put se traîner sur deux béquilles. Cela dura huit ans et deux mois.

Pierre était pieux dès son enfance. Sa confiance en la Vierge MARIE n'avait pas de bornes. Ayant entendu le récit des merveilles qu'elle opère à Lourdes-Oostacker, il sent sa confiance grandir encore et s'écrie : « Puissé-je faire ce pèlerinage ! j'obtiendrai, j'en ai la confiance, ma guérison de cette bonne Mère. »

Mais comment faire ce voyage ? La partie inférieure de la jambe tenait faiblement à la supérieure ; le pied tournait en tout sens ; le talon pouvait être porté à la hauteur du genou ; les deux parties de l'os cassé étaient distantes l'une de l'autre de trois centimètres, et se montraient à travers les chairs ; une grande et profonde plaie était là en continuelle suppuration.

Au-dessus de l'orteil, il y avait une autre plaie dont Pierre avait extrait trois nerfs. La jambe lui semblait un membre mort. L'ouvrier la perça de part en part avec une longue aiguille ; il ressentit à peine comme la piqûre d'une mouche ; un peu d'eau et de sang sortirent par cette ouverture.

Pierre met de plus en plus tout son espoir en la Vierge

de Lourdes. Il se prépare par des prières ferventes à ce pénible pèlerinage. Le 7 avril 1875, appuyé sur ses béquilles, aidé de sa femme, il se traîne vers la station de Jabbeke, éloignée d'une demi-heure de sa demeure. Il met trois longues heures à faire ce chemin. Trois hommes le hissent dans le wagon qui le porte à Gand. On le transborde avec peine d'abord dans la voiture du Tramway, puis dans l'omnibus de Saint-Amand, qui le dépose sur la voie de Lourdes-Oostacker.

Le pauvre estropié se trouvait sur la route bordée d'arbres que les pèlerins parcourent le chapelet à la main. Épuisé de fatigue et de souffrances, il se traîne sur ses béquilles, et avec le secours de sa femme vers la Grotte désirée. Enfin il est arrivé, et, n'en pouvant plus, il se laisse tomber sur un banc. La soif le presse ; il demande de l'eau de la fontaine ; il en boit et se sent un peu remis. Les autres pèlerins font trois fois, selon l'usage, le tour de la petite montagne. Pierre veut se joindre à eux ; il prend ses béquilles, et se traînant péniblement, il fait le tiers de ce pèlerinage, arrive ainsi devant la statue miraculeuse et s'assied sur un second banc en face de la Vierge Immaculée.

Alors de son cœur ému montent des prières ardentes. Il demande à DIEU pardon de tous les péchés de sa vie. Puis levant vers l'image de la Vierge un regard de confiance et d'amour, il la supplie de lui rendre la santé, afin qu'il puisse, par son travail, gagner le pain de ses enfants et de leur mère.

Tandis qu'il prie ainsi de toute son âme, Pierre sent tout son être saisi par un trouble étrange. Hors de lui-même, il se lève sans béquilles, passe entre les bancs

et va se jeter à genoux devant l'image de sa Mère...

Après quelques minutes de saisissement et de prière, l'ouvrier revient à lui et s'aperçoit avec étonnement qu'il n'a pas ses béquilles et qu'il est à genoux. « Mon DIEU, s'écrie-t-il, où suis-je donc ? » Puis, levant vers la Vierge un regard plein de reconnaissance et d'amour : « O MARIE, me voici devant votre image chérie... Merci !.. Merci !... » Apercevant ses béquilles, il se lève et les dépose contre le rocher de la Grotte...

Sa femme faillit s'évanouir, les assistants pleuraient, Pierre n'entendait, ne voyait rien autour de lui ; tout entier à la prière et à la reconnaissance, il achève les trois tours du pèlerinage.

On l'arrache enfin à la Grotte et on le conduit au château de Courtebourne, où l'on constate que la jambe est parfaitement guérie. Les deux parties disjointes se sont rapprochées, les plaies ont instantanément disparu, à peine une légère marque bleue indique la place de la fracture.

Revenu à Jabbeke, Pierre se rend d'abord à l'église pour remercier DIEU, auteur de tout bien. Il rentre ensuite dans sa pauvre chaumière, où l'a précédé la nouvelle de sa guérison. Sa fille Silvie l'embrasse en sanglotant. La pieuse enfant avait de grand matin allumé des cierges devant l'image de MARIE. Le petit Auguste ne reconnaît plus son père, qu'il n'avait jamais vu marcher sans béquilles.

M. le docteur Affenaer, examinant la jambe de Pierre, laissa tomber de grosses larmes de ses yeux et s'écria : « Vous êtes radicalement guéri ; votre jambe est comme celle d'un enfant qui vient de naître. Tous les remèdes

humains étaient impuissants ; mais ce que ne peuvent les médecins, MARIE le peut. »

Chaque semaine, le pieux ouvrier revient à la Grotte bénie, où il passe des heures à remercier la Vierge ; et il aime à dire à tous la puissance et la bonté de sa Bienfaitrice.

Les Annales de Lourdes du mois de mai 1878 complètent le récit de cette merveilleuse guérison par les détails suivants, aussi touchants qu'authentiques :

Pierre de Rudder est un Flamand de pure et sainte race. Nous avons admiré sa piété humble, naïve et profonde. L'excellente Flamande qui nous servait d'interprète a minutieusement vérifié avec nous la parfaite exactitude des détails si intéressants que nous avons publiés peu de temps après la guérison. Jambe broyée par la chute d'un arbre, traitée inutilement par tous les meilleurs médecins du pays, demeurée comme un membre mort et suspendu par la peau, la chair et les tendons en dessous du genou, l'os n'ayant pu être ressoudé et se corrompant ; une double plaie d'où coulait le pus ; cet état permanent depuis huit ans et deux mois, changé tout à coup et radicalement devant la Grotte de Lourdes-Oostacker ; Pierre, assis et priant, sent un mouvement mystérieux, se redresse, jette ses béquilles, se met à genoux, se relève, marche de sa jambe ressoudée, complètement guérie, ainsi que les deux plaies qui la couvraient.

La pieuse interprète nous a raconté les merveilleuses suites que ce prodige eut à Jabbeke, la patrie de Pierre de Rudder. On célébra en actions de grâces dans l'église

paroissiale une neuvaine de messes chantées. L'église était pleine chaque jour; on y compta souvent 1,500 assistants sur une population de 2,000 âmes. Ces neuf jours furent chômés presque comme le dimanche. Il y avait à Jabbeke d'assez graves désordres, des danses et beaucoup de libéraux; il n'y a plus de danse ni de libéraux; les compatriotes de Pierre sont devenus bons chrétiens et bons catholiques.

Le bruit de cette guérison merveilleuse s'est répandu au loin. La science s'en est émue : vingt-deux médecins, dont un de Paris, sont venus visiter Pierre de Rudder. On a aussi compté, parmi les foules des visiteurs, trois cents prêtres et quatre Évêques, dont deux étrangers.

Pierre fait, presque toutes les semaines, un pèlerinage à la grotte d'Oostacker. Quand on veut obtenir une grâce, on se recommande aux prières de ce pauvre paysan et on lui demande de faire un pèlerinage à la grotte.

Il y est allé 117 fois. Les méchants aussi se sont émus. Un jour, ils se sont rués sur ce brave homme et l'ont accablé de coups. Mais la persécution ne trouble pas l'homme qui a mis en DIEU sa confiance. Pierre revient toujours à sa chère grotte d'Oostacker, et il soupire après le jour où il lui sera donné de revenir, comme cette fois, grâce à la charité des bonnes âmes, visiter de nouveau la grotte bénie de Lourdes.

Cet homme simple et grand dans sa foi, invincible dans son amour et son dévouement, nous apparaît comme le type des catholiques belges.

III

GUÉRISON DE LAURENT SÉBIE

PAUVRE OUVRIER, AVEUGLE DEPUIS DIX ANS

Grenade-sur-l'Adour, le 26 mai 1875

C'est le curé même de Laurent Sébie qui raconte le miracle au Supérieur des Missionnaires avec les plus touchants détails.

« Grenade, le 7 juin 1875.

» Mon Très Révérend Père,

» C'est pour moi un devoir bien doux de venir, à la suite de tant d'autres, louer DIEU, en publiant les miséricordes et les bienfaits de Notre-Dame de Lourdes. Combien de récits touchants m'ont déjà été faits par nos pèlerins du 26 mai ! que d'infirmes soulagés, que d'âmes réjouies et consolées ! quels accents de reconnaissance jaillissent du cœur de ces bons pèlerins, exaucés par la Sainte-Vierge au delà même de leur attente ! Aussi avez-vous pu remarquer que, depuis cinq ans que nous nous rendons en pèlerinage auprès de votre sanctuaire, le nombre de nos pèlerins s'accroît tous les ans ; nous dépassions 1,500 le 26 mai, et encore, à notre grand regret, n'avions-nous pu accueillir

toutes les demandes de la dernière heure, faute de wagons assez nombreux.

» Parmi les merveilles opérées par la bonté miséricordieuse de MARIE, je me bornerai à raconter un seul fait, celui que j'oserai appeler l'événement miraculeux de notre pèlerinage; je veux dire la guérison inespérée d'un pauvre malheureux, aveugle depuis plus de dix ans.

» Je l'ai interrogé à plusieurs reprises, et je voudrais pouvoir reproduire son simple et admirable langage, tout brûlant d'amour reconnaissant et tout empreint de la foi la plus vive.

» Laurent Sébie, l'heureux miraculé, est âgé de 66 ans. C'est, ou plutôt c'était, avant l'accident qui le priva de l'usage de ses yeux, un modeste et laborieux ouvrier, qui gagnait honnêtement son pain et le pain de sa famille, en travaillant chez ceux qui l'employaient à la journée.

» DIEU cependant, dont les desseins sont insondables, très justes, dit Laurent, et moi j'ajoute très miséricordieux, vint le visiter par l'affliction. Il perdit sa femme, ce qui le plongea dans un deuil inconsolable, car il lui était profondément attaché; d'un autre côté, il eut des tristesses de famille qui se succédaient les unes aux autres, et plaise à DIEU que sous ce rapport la consolation lui vienne bientôt!

» Au milieu de ses épreuves, sa santé s'était ébranlée, sa vue éprouva, un jour, un affaissement subit, qui ne lui permettait plus de se livrer au travail. Alors il multiplie les remèdes; mais, malgré les soins dévoués d'un de nos habiles médecins, M. le docteur Bouneau, son mal empira rapidement, jusqu'à ce que ses yeux fussent

complètement fermés à la lumière. Les remèdes le mieux appropriés et indiqués par la science n'avaient réussi qu'à ajouter à la cécité une douleur aiguë dans les paupières, avec une suppuration plus ou moins purulente et assez habituelle. Le simple contact de l'eau pour se laver lui occasionnait, chaque matin, une demi-heure de souffrance cruelle.

» Je dois constater d'ailleurs que M. le docteur Bouneau ne croit pas que le nerf optique fût absolument paralysé ; il suppose que l'occlusion des paupières est l'explication naturelle de cette longue cécité. C'est dans ce sens-là seulement que cette expression lui paraît juste.

» Quoi qu'il en soit, privé de la vue, Laurent Sébie ne pouvait plus gagner son pain. La charité des bons habitants de Grenade dut, dès lors, pourvoir à ses besoins. Laurent recevait les secours avec reconnaissance, se livrant, dans l'intérieur de sa maison, aux travaux bien peu lucratifs qu'un aveugle peut faire : dévider, pelotonner le fil qu'on lui confiait, etc. Il souffrait avec patience, se faisait conduire de temps en temps à l'église pour recevoir les sacrements, priait beaucoup et conservait dans son cœur l'espoir, qui ne semblait guère fondé, qu'un jour il obtiendrait de la bonté divine la faveur de recouvrer l'usage de ses yeux.

» Tel était son état depuis dix ans, lorsqu'il apprend que pour la cinquième fois la population religieuse de Grenade et des paroisses voisines, se dispose à entreprendre son pèlerinage annuel vers Notre-Dame de Lourdes. « Ah ! si je pouvais y aller moi aussi, se dit-il. » Mais trop discret pour demander l'argent qui lui man-

que, il ne s'ouvre de son désir à personne, et se contente de dire : « Je m'unirai de cœur aux pèlerins, et je prierai de chez moi la Vierge Immaculée. »

» Mais voici qu'une famille pieuse et des plus honorables de Grenade, qui désire obtenir la guérison d'un jeune enfant de deux ans et demi, plein de santé, d'intelligence et d'amabilité, mais dont les yeux, hélas ! ne semblent avoir jamais connu la lumière que par la sensibilité douloureuse que son éclat trop vif leur imprime, a résolu de faire accompagner son intéressant malade auprès de la Grotte miraculeuse par six pauvres, dont elle payera les frais de voyage.

» Laurent Sébie a le bonheur d'être choisi, avec une bonne femme pour le conduire. Sa confiance redouble dès ce jour, il se prépare par de ferventes prières. Pendant le trajet du pèlerinage, son cœur est aux pieds de Notre-Dame, et le chapelet ne quitte pas ses mains. Seulement, il éprouve un trouble étrange, et lorsqu'il est descendu à la gare de Lourdes, il ne sait plus reconnaître à la voix les personnes de sa connaissance la plus intime, qui viennent lui serrer la main, s'informer de sa santé et lui dire une parole d'encouragement.

» En approchant de la Basilique, les vibrations étranges des cloches lancées à la volée, cette sonorité musicale qui leur est particulière, lui font croire un instant qu'on le mène vers quelque sorte de théâtre profane où l'on prépare des amusements.

« Ah ! dit-il avec tristesse, où me conduisez-vous ? » C'est vers la Vierge que je veux aller. » Son guide lui explique que cette musique aérienne est celle des cloches mêmes de la Basilique ; et alors, pleinement ras-

suré, son cœur se remplit de la plus douce émotion. « Il me semblait, dit-il, sentir que la Vierge elle-même » descendait du ciel dans son sanctuaire, au milieu des » cantiques de ses Anges, pour nous accueillir. » Il entre au milieu de ces suaves et saintes illusions de sa piété, va prendre place sur un banc, pour entendre la messe de la communion générale. Lui-même, à son tour, est conduit à la Sainte-Table, où il reçoit son DIEU. Pendant cette messe qui fut bien longue, car il y eut près de mille communions à distribuer, Laurent éprouvait certains troubles physiques et comme une sorte de révolution qui s'opérait en lui; mais son âme demeurait calme. Il priait avec joie et confiance, il demandait surtout, et avant même la sienne, la guérison du fils de ses bienfaiteurs, auxquels il devait le bonheur de se trouver là, aux pieds de la Vierge des miracles.

» Mais DIEU avait d'autres desseins : le pauvre, le vieillard, devait être le premier guéri. L'enfant guérira plus tard, sans doute, lorsqu'il sera plus à même d'apprécier le bienfait. C'est la conviction de Laurent, c'est aussi notre ferme espérance, comme notre vif désir.

» La messe finie, Laurent est conduit près de la Grotte, et il prend une petite réfection à côté de la bonne femme, qui s'est chargée de veiller sur lui pendant le voyage. Cette femme, compatissante et pieuse, va puiser pour lui de l'eau dans la source miraculeuse. Il se signe, il boit avec une religieuse confiance, il prie encore, et enfin, de cette même eau, il lave ses paupières malades, crispées et hermétiquement fermées à la lumière. Chose admirable ! il lui semble que c'est un baume de miel qui coule sur elles, tandis que jusqu'à

ce jour le moindre contact de l'eau lui faisait ressentir dans ses yeux les plus violentes cuissons.

» Seulement, peu après, il éprouve dans les cils de vifs picotements, qui lui semblaient préparer une sorte de désagrégement des paupières demeurées depuis si longtemps collées et pour ainsi dire soudées l'une contre l'autre. Car ce n'avait jamais été qu'à l'extrême force qu'on réussissait à les disjoindre un peu, pour y instiller les remèdes, à l'époque où l'on n'avait pas encore désespéré de sa cure par un traitement rationnel; et sitôt que les deux mains, nécessaires pour les retenir, lâchaient prise, les paupières se rejoignaient avec force et semblaient recollées ensemble, tant leur adhésion était forte.

» Le pauvre aveugle est donc saisi par ces sensations, nouvelles pour lui, et particulièrement par cette douceur onctueuse de l'eau de la Grotte, qui lui semble, selon son naïf langage, un miel déposé sur ses yeux. Ses prières redoublent de confiance, et il ne cesse d'égrener son chapelet, qui roule toujours entre ses doigts.

» Enfin, lorsque dix heures sonnent, notre pauvre aveugle demande à être reconduit à la Basilique, pour assister à la grand'messe du pèlerinage. Là encore, il se sent tout ému, tout remué dans tout son être, et la prière coule de ses lèvres et de son cœur, lorsque tout à coup, se relevant après l'Élévation de l'Hostie et du saint Calice, il ressent comme des coups et des froissements de nerfs sur les tempes. Ses yeux s'ouvrent d'eux-mêmes, et il aperçoit distinctement trois cierges qui brûlent sur l'autel; mais aussitôt ses paupières se ferment ou plutôt se recollent comme toujours, et il

retombe dans ses ténèbres. Il voudrait faire part à celle qui le guide de ce qui vient de se passer. Mais il lui est impossible de parler ; son cœur est fermé sur lui-même dans une sainte et forte émotion ; il ne peut s'ouvrir que pour prier, adorer DIEU, remercier sa céleste Bienfaitrice et l'invoquer encore.

» Mais de nouveau, au moment de la communion du prêtre, tandis que les orgues jouent, ses oreilles sont frappées comme des éclats du tonnerre ; il croit à un orage subit ; en même temps, son front, sa tête, ressentent un violent et pénible ébranlement, et ses yeux s'ouvrent une seconde fois. Alors, l'aveugle peut apercevoir la chaire à sa gauche, les autels qui entourent le sanctuaire, un prêtre qui dit la messe à l'un de ces autels, les bannières disséminées sur les voûtes, et des points brillants sur les murailles, qu'on lui a dit plus tard être les cœurs d'or représentant des milliers d'ex-voto, dons des fidèles secourus par MARIE.

» Après ce deuxième éclair, et sans qu'il lui ait été donné de voir la statue de l'Immaculée, la nuit se fait de nouveau pour lui et il est replongé dans les mêmes ombres. Mais, désormais, l'espérance brille encore plus vive dans son âme. Incapable de dire une seule parole pour manifester la faveur dont il a été l'objet, il concentre ses sentiments en lui-même et n'exhale sa joie que par un redoublement de prières ferventes.

» En sortant du temple, sa compagne ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! Laurent, si vous pouviez voir, » que de magnificences vous auriez admirées ici avec » nous ! — J'ai vu, dit-il. — L'autre se mit à sourire et

» elle pensa : « Pauvre homme, parce qu'il était là, il » croit avoir vu. » Et elle n'ajouta plus rien.

» Cinq ou six autres fois encore, dans le cours de cette journée bénie, les yeux de Laurent s'ouvrirent et lui firent voir avec pleine clarté; mais ils se refermaient presque aussitôt et l'obscurité la plus profonde enveloppait de nouveau le pauvre aveugle.

» Ainsi se passe le jour du pèlerinage. Laurent revint à Grenade, priant souvent pendant le trajet. Le lendemain, jeudi, il se recommande avec une nouvelle ardeur à sa céleste protectrice, baigne encore ses yeux dans cette eau qui lui semble toujours douce comme une huile embaumée. Alors, ses paupières recommencent à s'entr'ouvrir, et il aperçoit une lumière continue qui lui suffit pour se conduire dans l'intérieur de sa maison; le vendredi, sa vue s'améliore encore, mais d'une manière assez peu sensible.

» C'est le soir de ce jour, et assez tard, que j'apprends le grand et heureux événement. Le lendemain, samedi, je vais voir notre aveugle, accompagné du sacristain de notre église; il nous distingue parfaitement l'un et l'autre. Je l'encourage et lui dis de demander à la bonne Vierge d'y voir pleinement comme tout le monde, afin que son nom soit béni; je l'engage aussi à aller ce jour-là même se confesser, pour faire sa communion, le dimanche, en actions de grâces.

» Laurent se rend, en effet, à l'église sans guide, dans la seule compagnie, comme il le disait lui-même, de la Très Sainte-Vierge; sa vue était encore faible. Après sa confession, sur les indications qu'on lui a données, Laurent va s'agenouiller devant une statue de Notre-

Dame de Lourdes, que l'église de Grenade possède depuis trois ans et devant laquelle la piété des fidèles entretient constamment des lampes allumées.

» Son regard se fixe alors plein de reconnaissance sur l'image de sa Bienfaitrice. A l'aspect de ses beaux yeux bleus si doux levés vers le ciel, et de ses blanches mains jointes, levées elles aussi, son cœur entre dans un pieux ravissement ; il croit voir ces mains virginales s'étendre sur lui pour le bénir et la Vierge lui sourire avec bienveillance. Il faudrait l'entendre lui-même, lorsqu'il dit ces choses, les larmes aux yeux et dans la voix. Mais il n'aime guère d'en parler, n'étant pas digne, dit-il, de raconter, les merveilles de la Sainte-Vierge.

» Ce qui est sûr, ce que nous considérons tous comme un miracle de Celle qui en fait tant d'autres, c'est que depuis ce moment, l'aveugle Laurent Sébie ne conserve plus trace de sa cécité de dix ans, que sa vue est pleine, claire et étendue comme une bonne vue ordinaire. On a multiplié les épreuves et on est bien forcé d'avouer, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'il y voit mieux aujourd'hui qu'il n'y voyait avant même l'accident qui le rendit aveugle. Ses mains qui étaient agitées d'un tremblement perpétuel ne tremblent plus, son visage est transfiguré, et ceux qui le voyaient tous les jours s'écrient : « Nous ne reconnaissons plus l'aveugle Laurent ; c'est un homme nouveau. »

» Ils disent plus la vérité qu'ils ne pensent. Car ce n'est pas seulement au physique qu'apparaît la transfiguration. La grâce de MARIE a fait, dans cette âme de vrai élu, une opération non moins merveilleuse. La foi, la reconnaissance, le respect, l'amour, la générosité,

éclatent dans toutes ses paroles : « Je voudrais, dit-il, » être riche pour donner tout au sanctuaire de MARIE et » aller mourir dans un hôpital à son ombre. Elle m'a » rendu la vue, ou plutôt DIEU me l'a prêtée de nouveau pour quelques jours ; car la lumière des yeux » lui appartient comme tout le reste. Et puissé-je en » faire bon usage à son service ! » Sur ce thème j'aurais mille choses édifiantes à dire ; mais c'est déjà peut-être avoir trop prolongé mon récit.

» Aussi ne dirai-je rien des autres faveurs nombreuses obtenues par nos pèlerins, dont, tous les jours, il nous revient quelque nouveau détail.

» En finissant, permettez-moi, mon Très Révérend Père, de vous demander de joindre vos actions de grâces aux nôtres et en même temps de prier un peu la Vierge Immaculée pour celui qui est heureux de se dire, avec respect.

» Votre bien humble et obéissant serviteur.

» J. GAYE,

» Curé de Grenade. »

L'année suivante, le 18 mai 1876, au pèlerinage annuel de l'excellente paroisse de Grenade-sur-l'Adour, le porte-bannière désigné pour la procession était Laurent Sébie, le miracle de Notre-Dame de Lourdes, dont la piété exemplaire fait l'édification générale. Depuis qu'il a recouvré la vue, il ne vit plus que pour DIEU et sa très sainte Mère. Sa place à l'église de Grenade est près de la statue de Notre-Dame de Lourdes. Chaque fois qu'il y entre, le pauvre ouvrier dépose deux sous pour

l'entretien de la lampe qui brûle devant son image. Il assiste à la Messe tous les jours où son travail le lui permet; et chaque fois, il a le bonheur de communier. La Sainte-Vierge a touché son cœur, non moins que ses yeux (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 3, l'attestation du médecin.

IV

UNE MOURANTE MERVEILLEUSEMENT GUÉRIE

Nice, juin 1875

Voici ce que nous lisons dans les *Annales de Lourdes* du mois de mai 1877 :

» Nice, le 26 janvier 1877.

» Monsieur le Supérieur,

» En septembre 1875, me rendant à Notre-Dame de Lourdes, j'accomplissais le vœu que j'avais fait pour la guérison de ma mère. J'avais également promis de publier dans vos *Annales* l'insigne faveur dont ma mère et moi avons été l'objet. Je viens remplir ma promesse, par le récit suivant, que vous voudrez bien sans doute accueillir dans la *Revue* des merveilles opérés à la Grotte miraculeuse.

» Dans les premiers jours de juin 1875, ma mère, avancée en âge, était rentrée à la maison, légèrement indisposée. Comme elle était sujette à de fréquents malaises, je n'y attachai aucune importance, et je me contentai de lui prodiguer mes soins ordinaires.

» Bientôt, hélas ! le mal s'aggrava et prit un tel caractère qu'il fut nécessaire d'administrer à notre chère malade les derniers Sacrements. On donna même la bénédiction de l'agonie, usage particulier au diocèse de Nice, auquel on n'a recours qu'au moment où le malade est à la dernière extrémité.

» Déjà ma mère ne reconnaissait plus personne ; son état était désespéré ; personne ne doutait qu'elle ne succombât bientôt au mal. A chaque instant, nous attendions son dernier soupir. Mais le ciel nous vint en aide.

» Un ecclésiastique, dont la mère avait éprouvé la protection de Notre-Dame de Lourdes, me donna de l'eau miraculeuse, en me recommandant d'en faire boire quelques gouttes à ma mère. Avec une foi ardente, je saisis ce moyen surnaturel, le seul qui me restât, de sauver la vie à celle dont je la tenais. Regardant avec confiance une image de la Sainte-Vierge, je fis boire à ma mère quelques gouttes de l'eau miraculeuse, et je fis vœu, si elle guérissait, d'aller remercier la Mère de DIEU à la sainte Grotte où elle avait apparu.

» La Sainte-Vierge parut d'abord sourde à ma prière. Le mal continua son cours ; et le lendemain, après avoir déjà tout préparé pour la cérémonie funèbre, à deux heures de l'après-midi, nous regardions mourir ma pauvre mère... Tout à coup, elle jette un cri ; elle demande à boire ; elle me regarde et me sourit... Elle était sauvée.

» Les médecins, qui ont délivré l'attestation ci-jointe, étaient dans le plus grand étonnement. Ce qui m'étonne encore davantage, c'est que, relevant à peine, à son âge, d'une si forte maladie, nullement habituée aux

voyages, puisque c'est le premier qu'elle a fait, ma mère a pu entreprendre, le 6 septembre dernier, le long trajet de Nice à Lourdes, et revenir du vénéré sanctuaire sans éprouver de fatigue.

» **Augustine ARNULF,**

» Institutrice à Nice. »

Certificat des Médecins

Nous, docteurs en médecine, certifions que madame Arnulf, atteinte d'une maladie très grave, a été guérie d'une manière imprévue contre toute attente.

GEOFFROY. — BAROSCHI.

V

ADMIRABLE GUÉRISON DE CATHERINE KNOPF

DU DIOCÈSE DE STRASBOURG

Lourdes, le 3 juillet 1875

Catherine Knopf, âgée de 45 ans, domiciliée à Cernay (Haut-Rhin), Alsace-Lorraine, couturière jusqu'à 35 ans, fut prise à cet âge d'une toux presque continue qui l'ébranlait dans tout son corps et lui causait d'indicibles douleurs. Il lui fallut quitter son travail presque dès le début, et bientôt la seule sortie possible à la malade, fut l'église, peu distante de sa demeure. Les quintes étaient telles, que son confesseur l'engagea fortement à s'abstenir désormais de cette consolation.

Cet état était compliqué de fièvres violentes qui débutaient par un froid extrême, se changeant un peu plus tard en une chaleur brûlante et générale. Vers cette époque, le mal qui semblait avoir son point de départ dans le dos, sous les omoplates, causa une telle faiblesse dans les jambes, qu'il devenait impossible à la patiente de se soutenir, désormais, sans l'appui d'un bâton, et encore ne pouvait-elle faire que quelques pas. Les bras et les mains refusaient aussi tout service dans

le moment des crises qui se renouvelaient souvent dans une même journée.

Vers la sixième année, le mal empira ; les ressources de la médecine ayant toujours été impuissantes, Catherine Knopf les abandonna complètement, il y a environ trois ans.

Depuis deux ans, la sœur de la malade dut aussi abandonner son travail pour lui consacrer tous ses instants et tous ses soins.

Le mal faisait de rapides et douloureux progrès, à ce point, que la tête se prenait pendant les crises, et qu'il fallait garder à vue cette pauvre patiente pour qu'elle ne se détruisît pas, dans son désespoir inconscient.

Déjà la malade était condamnée à garder le lit, quand en 1873, une Religieuse de Nancy lui parla de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes, et des miracles qui s'opéraient par son invocation, et lui inspira ainsi le désir de faire le pèlerinage. Mais il entra dans les desseins de DIEU d'éprouver la foi de notre chère sœur d'Alsace-Lorraine. Le mal empirait et prenait de plus en plus des proportions intolérables. La bonne Religieuse continuait de faire des prières à Notre-Dame de Lourdes pour la pauvre malade. Elle lui donna à boire de l'eau de la Grotte tous les matins, pendant près d'une année, mais le mal ne céda pas. Tout au contraire, les crachements de sang se déclarèrent, il y a six mois, et tous les symptômes s'aggravèrent de semaine en semaine.

Dans la première huitaine de mai, mademoiselle Knopf forma le dessein, bien arrêté, d'aller invoquer Notre-Dame de Lourdes dans la bénie Grotte, bien que

ses ressources, épuisées par une si longue maladie, furent plus qu'exiguës.

Mais la foi n'admet pas d'obstacles : pour trouver l'argent nécessaire au voyage, il ne restait qu'à vendre ce qui avait quelque valeur; elle vendit. Dès que la modeste somme fut réalisée, la patiente sentit un mieux réel, et une espérance plus forte lui donna de surmonter les dernières difficultés.

Cependant, sa foi devait subir de rudes épreuves. Arrivées à Toulouse et cernées dans cette ville, désolée par le fléau de l'inondation qui l'a dévastée, elle et sa sœur qui l'accompagnait, y dépensèrent une somme au-dessus de leurs petits moyens.

Mais il eût été par trop cruel de renoncer à voir Lourdes, après avoir tenté de si énergiques efforts pour s'y rendre. Se confiant donc en la bonne Providence, les deux sœurs se mirent de nouveau en route, et arrivèrent au couvent des Sœurs de l'Immaculée-Conception, le jeudi soir, 1^{er} juillet. Les personnes de la maison qui ont vu la chère malade peuvent constater que son état général et sa toux faisaient une pitié extrême.

Le vendredi, 2 juillet, mademoiselle Knopf eut bien de la difficulté à gagner la piscine où elle ne descendit que très péniblement, mais avec une foi vive. La personne qui l'accompagnait la vit un moment soumise à une crise qui lui faisait supposer que la souffrance était intense. La toux ressemblait fort au râlement d'une agonie violente. Les membres flottaient inertes dans l'eau, mais la pauvre Catherine ne souffrait pas autant qu'il le paraissait. Il lui semblait même qu'une main douce et puissante allongeait et fortifiait à la fois tous

ses muscles. Elle put sortir seule de la piscine, et déjà tout mal, toute souffrance, avaient disparu.

La nuit suivante fut excellente, et le lendemain matin la personne qui l'avait accompagnée à la piscine se trouvant sur son passage, Catherine se jeta à son cou et lui serra la main avec effusion. L'amie d'un jour fut bien surprise de sentir la chaleur circuler dans cette main paralysée. Il fut convenu que les immersions à la piscine se renouvelleraient pendant les neuf jours que l'on garderait au Couvent notre chère Alsacienne.

La seconde immersion compléta si bien la guérison déjà très heureusement commencée, que mademoiselle Knopf entonna elle-même le cantique : « *Je mets ma confiance,* » étant encore dans la piscine. Au sortir, elle resta plus de trois quarts d'heure à prier dans la Grotte, à genoux et sans appui. A son retour au couvent, nous lui jetâmes un tricot entre les mains pour nous assurer si les mouvements étaient complètement libres et souples. Elle se mit à faire jouer les aiguilles : son agilité était merveilleuse ; aussi, entonnâmes-nous un *Magnificat* bien joyeux et bien reconnaissant, pendant lequel notre chère miraculée continuait toujours à travailler, avec une célérité remarquable. Le cantique achevé, mademoiselle Knopf s'élançait comme un cerf dans l'escalier, pour rentrer dans sa chambre, située au second, où elle écrivit à son curé.

Il faut remarquer que la malade a recouvré toute la bonne mine d'une personne jouissant d'une parfaite santé, tandis qu'à son arrivée nous avons constaté un teint livide, qui faisait penser à plusieurs qu'elle survivrait à peine quelques jours à la fatigue excessive de

son long voyage. Aujourd'hui dimanche, 4 juillet, au sortir de la piscine, l'heureuse Alsacienne est restée plus d'une heure et demie, à deux genoux, dans la Grotte, près d'un autre malade qui demande à la bénie Vierge de Lourdes, une guérison qu'il veut employer au salut de ses frères.

Puisse la Miséricordieuse Vierge Immaculée exaucer les vœux de la reconnaissance et du zèle pour la gloire de DIEU, en manifestant de nouveau sa puissance sur le Cœur de son Divin Fils. *Amen! Amen!*

N.

8 juillet 1875.

L'heureuse pèlerine de l'Alsace-Lorraine continue de jouir de la plénitude du bienfait qu'elle a reçu de la bénie Vierge Immaculée. Sa vigueur et son activité ne laissent rien à désirer.

Mais nous devons constater une autre faveur insigne, négligée dans le rapport de sa guérison, et qui l'a précédée d'environ neuf mois.

En quelques heures, l'index de la main gauche avait été pris d'un mal noir qui l'avait fait gonfler extraordinairement, et arrachait à la malade des gémissements douloureux pendant les trois jours et les trois nuits qu'il dura. Tous les remèdes furent impuissants, même à calmer les atroces douleurs qui avaient leur retentissement jusque dans l'épaule.

Vers la fin du troisième jour, mademoiselle Joséphine Knopf, sa sœur, avait placé sur ce doigt, devenu tout

noir par la souffrance, une compresse imbibée d'eau de Lourdes.

Presque instantanément la douleur disparut, le sommeil survint doux et calme vers le matin, et le doigt avait repris sa couleur et sa forme ordinaires, sous l'action de l'eau sainte qui séchait dès qu'on posait le linge imbibé sur le mal.

Nous avons appris, ajoutent les *Annales*, que cette guérison a produit en Alsace une impression profonde. Tout le monde la regarde comme miraculeuse. Une messe d'action de grâces a été chantée dans l'église paroissiale de Cernay. Catherine a reçu d'innombrables visites (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 4, le certificat du médecin et les attestations de deux prêtres.

VI

MADAME MUNSTER, DE VOUVRAY

DIOCÈSE DE TOURS

MERVEILLEUSEMENT GUÉRIE A LA GROTTÉ

Le 15 août 1875

La guérison de madame Léonie Munster, dit le Rédacteur des *Annales*, est, à tous égards, des plus remarquables.

D'une constitution ruinée depuis vingt ans, profondément atteinte d'anémie et d'une affection du foie, madame Munster avait de plus une maladie très grave, à laquelle, dans son récit, elle fait à peine allusion. Mais, dans une lettre précédente, elle avait exposé les caractères et le traitement d'une tumeur, qui lui causait aux entrailles de cruelles souffrances et amenait souvent les accidents les plus dangereux. En étudiant cette lettre, le savant médecin, que nous consultons habituellement, a écrit : « Quelle que soit la nature du » mal, hypertrophie, etc. (M. le Docteur énumère tous » les cas possibles), l'existence d'une lésion matérielle » est évidente, et sa résistance aux efforts les plus ha- » biles est incontestable, puisqu'elle compte parmi les

» praticiens qui l'ont combattue, MM. Herpin et Masca-
 » rel. Par sa soudaineté, cette guérison se place dans
 » l'ordre des faits incontestablement surnaturels. »

Déclarée miraculeuse par la science, cette guérison s'est produite dans des circonstances très intéressantes pour la piété. Depuis l'année 1873, la fête de l'Assomption a été marquée ici par des faveurs extraordinaires : M. l'abbé de Mussy fut guéri le 15 août 1873; mademoiselle de Fontenay, le 15 août 1874, et madame Munster, le 15 août 1875. Il semble que la Vierge de la Grotte aime à glorifier la solennité de sa glorieuse Assomption dans les cieux. On peut croire aussi qu'Elle a voulu encourager M. l'abbé Sire, dont le nom se trouve mêlé à ces prodiges. Avec une foi admirable, M. l'abbé Sire était venu demander à Notre-Dame de Lourdes un signe qui le décidât à entreprendre le meuble destiné à renfermer les 250 volumes magnifiques, qui traduisent en toutes les langues et en tous les idiomes, la Bulle dogmatique de l'Immaculée-Conception. La Vierge a donné le signe demandé, et la bibliothèque splendide de l'Immaculée-Conception a été offerte à Pie IX, le 11 février, dix-neuvième anniversaire de la première apparition.

Enfin, la guérison de madame Munster, racontée par elle-même, et un peu abrégée par nous à regret, nous fait sentir les battements du cœur de la mère la plus tendre et de la chrétienne la plus humble et la plus dévouée.

Madame Munster nous écrit qu'elle a reçu à la Grotte de grandes grâces spirituelles. Son humilité l'empêche de les révéler. Mais ce qu'elle ne peut cacher, c'est la vie que nous lui avons vu mener ici, des mois entiers,

pendant deux ans. Servante volontaire, sœur tendre et dévouée des malades et surtout des pauvres qui viennent invoquer Notre-Dame de Lourdes, elle nous a présenté le modèle le plus accompli de la fille de charité.

On lira avec bonheur la dernière lettre que madame Munster nous écrivait en janvier dernier :

« Mon Révérend Père,

» Je viens enfin vous obéir, en vous envoyant le récit de ma guérison. Cette grande grâce est une nouvelle preuve de la compassion miséricordieuse de notre Mère Immaculée, qui ne dédaigne pas d'écouter la voix de ses plus indignes enfants.

» Quand j'arrivai à Lourdes, le 13 août 1875, je n'étais pas une malade ordinaire ; c'était une constitution usée, entièrement épuisée, qu'il fallait refaire. La naissance de mon dernier et quatrième enfant m'avait laissée dans des conditions qui devaient empêcher le retour à la santé ; et depuis l'année 1855, jusqu'à ma guérison, j'ai souffert d'accidents qui avaient amené chez moi une anémie des plus prononcées. Le choléra asiatique me conduisit aux portes du tombeau et déterminâ une maladie du foie. Treize médecins essayèrent en vain de me rendre un peu de force et d'empêcher les accidents qui m'anéantissaient et rendaient nuls tous leurs efforts. Le chagrin que me causèrent la mort de ma bien-aimée mère et, trois mois plus tard, celle d'une fille chérie, se joignant à une nouvelle complication (une tumeur), me réduisit à un état des plus dangereux. M. M..., ami et médecin de la famille, me dit à moi-

même qu'une émotion pouvait me tuer; qu'une guérison n'était guère possible; que tout ce qu'on pouvait espérer était, à force de soins, de prolonger ma frêle existence. Il décida aussi que mon second fils, dont le dévouement m'avait soutenue dans mes pertes cruelles, ne devait plus me quitter.

» Vers le mois d'août 1875, de nouveaux accidents et un surcroît de douleurs aggravèrent de beaucoup mon état, et mon âme semblait s'affaiblir avec mon corps. J'avais une grande peur de la mort, et je ne pouvais me résigner à la pensée de quitter ce fils dont la tendresse augmentait avec mes souffrances...

» Deux choses m'attirèrent à Lourdes pour demander secours à la Consolatrice des affligés : l'amour maternel et la crainte de mourir dans l'état de faiblesse et d'impuissance pour le bien où se trouvait mon âme. Cet attrait augmentait chaque jour; mais il n'était pas sans souffrance. Avant la mort de ma bien-aimée fille, nous avions, elle et moi, fixé le 15 août pour aller demander sa guérison à Notre-Dame de Lourdes. Jugez, mon Révérend Père, si mon cœur de mère eut à lutter pour s'arrêter à la détermination d'aller, ce même jour, demander ma guérison à moi. Sans la pensée de mon fils, sans l'espoir de grandes grâces spirituelles, de soulagement pour d'autres souffrances que les miennes, je n'aurais jamais pu même en envisager la possibilité.

» J'avais fixé le 15 août, à cause de la présence de MM. les abbés de Musy et Sire, dont la réputation de piété m'était connue. Je désirais aussi vivement revoir mademoiselle de Fontenay, la miraculée de 1874. Je comptais sur ses prières et sur celles de sa pieuse mère.

Si je devenais plus malade, elles auraient soin de mon fils. Et puis ma fille portait le nom de Marie ; le 15 août était sa fête. La Mère du Sauveur lui avait obtenu de mourir *héroïquement*, selon la parole de son confesseur. Le devoir de la reconnaissance m'attirait autant que le besoin de la supplication.

» Je fis part de mon dessein à deux de mes amies et à un médecin ; tous essayèrent de m'en dissuader. Le docteur alla trouver mon confesseur et lui dit : « Empêchez-la de partir, elle mourra en route. » Ennuyée des oppositions et cédant à un mouvement d'humeur, je dis, le 12 août : « J'y renonce. »

» A peine la parole fut-elle tombée du bout des lèvres, que le regret me saisit ; je me lève, et je me rends auprès du lit où ma fille expira. Je priai et je demandai conseil à mon enfant. Il me sembla qu'elle m'inspirait de faire un acte de confiance et aussi de reconnaissance pour les grâces qu'elle avait reçues. Je partis le soir même.

» Il fallait une heure jusqu'à la gare. Le cocher dit à une de mes amies : « Cette dame ne reviendra pas ; je doute qu'elle arrive à Lourdes. » J'arrivai pourtant, mais écrasée de fatigue et le cœur navré. Dans mon dernier pèlerinage à Lourdes, ma fille était avec moi. Il me semblait la voir encore à mes côtés.

» Le lendemain de mon arrivée, samedi 14, mademoiselle de Fontenay eut la charité de m'aider à me plonger dans la piscine, qui me parut glacée. La faiblesse, la douleur, l'enflure, me faisaient redouter excessivement l'eau froide, qu'on m'avait défendue depuis longtemps. Habituellement oppressée, je craignais d'étouffer.

» Au moment où mademoiselle de Fontenay me retira de l'eau, je me sentis comme environnée d'une grande chaleur ; une nouvelle vie semblait me courir dans les reins. J'eus la conviction intime que j'allais être guérie. Cependant, les douleurs furent grandes dans la journée ; et ne pouvant me tenir sur mon pliant, je dus m'étendre sur une couverture de voyage dans l'allée de la Grotte.

» L'Assomption, le grand jour était venu. Je m'étais dit : « La vie, ou une heureuse mort ! » Ne comptant pas sur la vie, je voulais prier pour les autres ; mais je me sentis poussée à demander ma guérison. Depuis bien des mois, ne pouvant plus aller à l'église, j'avais beaucoup de peine à entendre une messe chez moi. J'en fus bien émue en entrant dans le Crypte, et pendant la messe célébrée par M. l'abbé de Musy. J'eus le bonheur de communier. Mon fils m'avait aidée à aller à la Sainte-Table ; il me protégeait contre la foule ; je lui dis : « Occupez-vous de vos prières ; ne pensez plus à moi. » Une main invisible m'avait rendu la force.

» J'entendis encore la messe de M. l'abbé Sire ; je sortis de la Crypte, pleine de force, mais désirant qu'on ne s'en aperçût pas. Je dis tout bas à mademoiselle de Fontenay : « Je crois que je suis beaucoup mieux. » Je descendis à pied le chemin qui mène à la Grotte ; j'y priai longtemps. Il était onze heures quand je pris le café. La veille encore, comme depuis longtemps, j'avais besoin de bouillon, d'eau-de-vie, d'éther, pour arrêter les faiblesses qui me saisissaient à tout moment. J'assistai à la grand'messe, aux yêpres, au salut ; j'allai plu-

sieurs fois à la Grotte; plus de douleurs, et l'enflure avait disparu.

» On me pressait de déclarer ma guérison; je refusai. Mon chagrin durait toujours; je cherchais la solitude, et, à mes côtés, ma mère et ma fille, qui auraient été si heureuses de me voir guérie! Dans mon peu de foi, je sanglotais de ne pas les voir là, au lieu de les contempler heureuses au ciel où elles avaient prié pour moi.

» Le lendemain, j'allai facilement à la basilique où je communiai. Une voix intérieure me pressa de proclamer ma guérison; je le promis. Après la messe d'actions de grâces, j'allai me plonger encore dans la piscine; puis nous nous rendîmes à la Grotte, où l'on chanta un *Magnificat* pour remercier MARIE de ma guérison. Avec quelle miséricorde elle a regardé la bassesse de sa servante !...

» Vous savez, mon Père, quelle vie de fatigues j'ai menée ensuite à Lourdes pendant un mois, sans plus éprouver ni faiblesses ni douleur.

» A mon retour en Touraine, le docteur du village dit, en me voyant marcher : « Il y a là dedans du miraculeux. »

» Dix jours après, je me joignis au pèlerinage de Tours qui fortifia encore ma santé. Je suis retournée encore à Lourdes, le 15 août 1876. Malgré les plus douloureuses épreuves, ma santé est toujours excellente. Que MARIE est admirable dans ses bienfaits !...

» LÉONIE MUNSTER. »

VII

GUÉRISON SOUDAINE D'UNE TERRIBLE MALADIE
INCURABLE

RACONTÉE PAR LE MÉDECIN DE LA MALADE

Lourdes, 22 septembre 1875

Creissels, le 7 novembre 1875.

Monsieur le curé,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me demander des renseignements sur la maladie et la guérison d'une jeune fille de Millau, du nom de Louisa Portalier ; c'est sans la moindre hésitation et après m'être muni de l'autorisation de la malade, que je vous transmets les détails ci-après, que j'ai recueillis de sa bouche.

A l'âge de neuf ans, Louisa Portalier tombe malade d'un épuisement contracté en soignant sa mère. Elle demeure au lit cinq ou six mois. Au bout de ce temps, ses jambes deviennent toutes violettes et pleines de mal, ainsi que le visage. Cet état dure deux mois. A l'époque de sa première communion on est obligé de la porter à l'église comme un petit enfant ; il lui est impossible de marcher.

Vers cette époque survient la danse de Saint-Guy, et, pendant dix-huit mois, elle reçoit les soins des docteurs Delmas, Pougens et Déjean. Cette maladie, qui d'abord avait affecté la langue au point qu'elle ne pouvait parler, se répand bientôt dans tous les membres, et provoque des mouvements désordonnés qui la mettent dans l'impossibilité absolue de se servir de ses organes. On est obligé de la faire manger comme un enfant. Grâce aux soins intelligents des médecins, on finit par triompher de la danse de Saint-Guy; mais il reste toujours un état maladif.

Bientôt surviennent des regorgements de sang qui durent trois mois; puis les glandes du cou s'engorgent et s'ulcèrent. Cet état dure cinq ans. On la conduit aux bains de mer; et la quatrième année, elle revient avec le visage de nouveau couvert de mal. C'était au mois d'août 1864. Au mois de septembre suivant, l'écoulement glandulaire tarit et commence une hydropisie générale. Un des médecins qui la soignaient voulait lui faire la ponction; mais un autre s'y opposa et l'opération ne fut pas faite.

Les troubles du côté des organes digestifs étaient considérables; et depuis le mois d'octobre 1863, elle ne peut prendre que quelques cuillerées de lait par jour. Cet état durait encore le 12 septembre dernier (1875), jour où j'ai vu la malade pour la première fois. Je trouve cette jeune fille dans son lit, la face d'une pâleur extrême, la voix éteinte à tel point qu'en approchant mon oreille de ses lèvres j'avais peine à l'entendre. Elle est d'une maigreur extraordinaire et les fosses sus-claviculaires étaient d'une profondeur telle que j'ai

pu y introduire mon poing. Elle éprouvait fréquemment de vives douleurs dans la région épigastrique, douleurs qui s'irradiaient dans toute la poitrine et jusque dans le dos.

On ne la levait que pour faire son lit, et il lui était impossible de se tenir sur ses jambes. Le pouls était petit sans être trop précipité. La peau était plutôt froide que chaude : les lèvres et la muqueuse de la bouche étaient décolorées ; le regard presque éteint.

Je vous avoue, monsieur le curé, que devant de pareils symptômes, et après avoir connu l'histoire de la malade, j'étais très embarrassé pour donner un nom à cette maladie et établir un diagnostic certain, et par suite pour instituer un traitement, mon pronostic était très fâcheux à entreprendre.

On me dit qu'on voulait conduire la malade à Lourdes avec le pèlerinage de Millau ; je trouvai ce projet très téméraire ; mais comme je suis catholique, je ne fis rien pour en dissuader. Je devais faire moi-même partie du pèlerinage et j'étais très anxieux de voir comment s'effectueraient le trajet. Plusieurs fois, pendant la route, je me suis rendu dans le wagon de Louisa. La trépidation de la voiture la fatiguait beaucoup ; elle était anéantie et elle s'est évanouie six fois durant le voyage. Pendant notre court séjour à Lourdes, j'ai observé très attentivement la malade. Le premier jour, on l'a plongée dans la piscine ; on l'en a ressortie glacée et dans un état profond d'abattement. On eut grand peine à la réchauffer. Le lendemain matin, on transporta de nouveau, à grand peine, Louisa jusqu'à la Grotte et on la replongea dans la piscine. Sa fatigue était encore plus grande que

la veille. L'immersion s'est prolongée environ une demi-heure. Le peu de succès de la veille avait augmenté mon anxiété et fait naître en moi quelques doutes.

J'étais devant la Grotte quand Louisa fut plongée dans l'eau. Je ne saurais vous dire ma surprise et ma joie en même temps, quand je vis cette jeune fille aller toute seule s'agenouiller au pied de l'autel. La foule était compacte et ce ne fut qu'à grand'peine que je pus m'approcher de la jeune fille. Elle avait la main aussi froide que le marbre. « Ne vous sentiriez-vous pas en état de prendre un peu de bouillon, lui demandai-je ? — Ho ! monsieur, la Sœur Virginie m'a fait prendre un peu de café ; vous voyez que je parle à présent, me répondit-elle. »

Ce qui s'est passé depuis, vous le savez aussi bien que moi, monsieur le curé, je n'ai plus à ajouter qu'une chose ; c'est que depuis j'ai vu mademoiselle Portalier plusieurs fois et hier encore. Elle sort, elle marche, monte et descend les escaliers de sa maison, et s'occupe du ménage de son père.

Maintenant, quelle est mon opinion sur cette guérison ? Je vais vous le dire sans crainte, dussé-je m'exposer à être accusé d'ignorance et d'incapacité. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je considérais cette malade comme incurable, et sa guérison subite ne peut, à mon avis, être attribuée qu'à un miracle (1) ; car je ne

(1) En racontant les faits et en donnant les avis des hommes compétents, nous laissons toujours, selon la règle de l'Église, à l'autorité ecclésiastique le jugement à porter sur ces faits merveilleux, lorsqu'elle le jugera bon. (*Note de la rédaction des Annales.*)

crois pas que le bain froid qu'elle a pris ait pu opérer un pareil effet. Dans tout traitement hydrothérapique, c'est par la réaction que l'on cherche une amélioration ; or, dans ce cas, il n'y a pas eu de réaction. J'ajouterai encore, monsieur le curé, que, dans le cas présent, un traitement hydrothérapique était contre-indiqué et ne pouvait avoir que des effets désastreux.

Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, c'est avec la plus profonde conviction que je le maintiens.

Quant aux bruits plus ou moins absurdes que l'on a fait courir sur ce sujet, je m'abstiens d'en parler, n'ayant pas l'intention de soulever une polémique et d'engager une discussion qui ne pourrait en rien changer ma manière de voir et de croire.

Je vous autorise, monsieur le curé, à faire de ma lettre l'usage que vous jugerez convenable, et vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

L. D'HOMBRES, *docteur-médecin.*

Pour copie conforme de la lettre adressée par M. le docteur d'Hombres à M. le curé de Saint-Martin-de-Millau, le 7 novembre 1875.

Millau, 23 novembre 1875.

C. BOYER,

Curé de Saint-Martin.

VIII

GUÉRISON INSTANTANÉE D'UNE FILLE
DE LA CROIX

Tréguier, le 24 octobre 1875

La Sœur Saint-François-de-Sales, native d'Yvias, prononçait ses vœux de religion le 27 juillet 1874. Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'elle fut atteinte d'une fièvre muqueuse, qui se prolongea tout le mois d'octobre, malgré les soins assidus du médecin. Cette maladie amena un affaiblissement général; les organes de la digestion surtout avaient éprouvé une débilitation telle, que tout aliment absorbé, quelque léger fût-il, la suffoquait; l'estomac épuisé rejetait toute nourriture.

Le médecin essaya vainement de remédier à ce trouble. Après une médication variée, il lui donna pour tout conseil de faire choix des aliments qui l'incommo-deraient le moins : tous étaient pour elle une cause de souffrances continuelles. Au bout de quatre à cinq mois la marche lui devint impossible; elle ne sortait momentanément de l'infirmerie que pour se rendre au chœur, non toutefois sans réclamer le secours d'une compagne. Elle assistait à la messe deux fois, au plus, par semaine.

Ainsi se passèrent quatorze longs mois, partagés

entre la monotone demeure des infirmes et les rares consolations du sanctuaire. Le plus léger bruit, le moindre mouvement, la plus courte application l'exténuaient. « Quand j'essaye de marcher ou de lire, disait-elle, la tête me tourne, je ne vois rien. »

Plus de digestion ; fort peu de sommeil ; on comprend aisément que dans ces conditions l'affaiblissement fût extrême.

Tel était l'état de la Sœur Saint-François-de-Sales au 12 octobre dernier.

Dans ces mêmes jours, deux autres jeunes Religieuses, au rapport du médecin, étaient sérieusement menacées de phthisie. — La Communauté alarmée, sans négliger les remèdes prescrits par la science, voulut employer celui que conseille la religion ; elle se mit en prières. Une neuvaine fut commencée le 12 octobre pour implorer l'intercession de celle que l'Église aime à saluer sous le titre de *Salut des Infirmes* : Notre-Dame de Lourdes fut invoquée. Dès le début des exercices, la Sœur Saint-François-de-Sales conçut l'intime persuasion que le dénouement approchait. « Ce sera la mort ou la guérison, — j'en ai le pressentiment ; — après tout, que la volonté de DIEU s'accomplisse ; il est le Maître. »

La neuvaine était achevée, et nul changement n'était intervenu dans l'état de la malade. Je me trompe ; la pauvre infirme ressentit des maux de tête et d'estomac d'une violence inaccoutumée.

« Depuis trois jours, disait-elle, j'ai pu garder le peu de nourriture que j'ai pris ; seulement il me semble que ces aliments soient changés en plomb, tant ils me pèsent. »

Le samedi, 23, une personne amie de la maison, apporta de l'eau qu'elle-même avait puisée à la source miraculeuse de Lourdes, recommandant instamment d'en faire prendre à l'infirmes ; elle en prit quelques gouttes dans la soirée. La nuit fut meilleure ; elle amena quelques heures de sommeil.

Le lendemain, dimanche, la malade voulut entendre la messe ; elle s'y traîna péniblement, comme de coutume, appuyée, d'un côté, sur le bras de l'infirmière, et, de l'autre, contre le mur. — Elle se présente, non sans beaucoup de peine, à la communion, revient de même à son fauteuil qu'elle occupa jusqu'à la fin de l'action de grâces.

Voici donc encore le moment de rentrer dans cette sombre infirmerie où elle languit depuis quatorze mois ! elle s'y résigne, et met dix minutes à parcourir les dix mètres qui l'en séparent ; elle y prend son siège accoutumé. — La Sœur infirmière disparaît, se rend avec la Communauté au réfectoire et de là, au chœur, pour y psalmodier l'office. Après une absence d'une demi-heure environ, elle revient près de la malade.

O surprise ! quel changement ! L'infirmes, un instant auparavant anéantie, se présente à elle d'un pas assuré, d'un air souriant : « Ma Sœur, je suis guérie, entièrement guérie ; je ne sens plus ni faiblesse, ni souffrance ; j'éprouve même un besoin irrésistible de parler, de marcher et d'agir. Voyez ! depuis votre départ, j'ai tout mis en ordre ici : j'ai rangé les chaises, fait la vaisselle. — Croyez-moi, ma guérison est aussi parfaite que subite. »

L'infirmière tout interdite ne savait que croire, ne

pouvait s'exprimer... Elle regarde marcher l'infirmes ; elle la voit aller, venir... ; le son de sa voix, la coloration de ses traits, la souplesse de ses mouvements, la fermeté de sa marche ; tout lui annonce une transformation. « Puisque vous marchez si facilement, lui dit-elle enfin, voulez-vous m'accompagner chez la Supérieure ? — Volontiers, ma Sœur. » En un instant elle a descendu, puis remonté les escaliers avec entrain ; elle arrive avant son guide. Après quelques paroles échangées, elle se rend du même pas dans la salle commune où sont réunies les Religieuses, franchit les cours, va visiter les élèves de l'établissement, et annoncer elle-même à tous l'heureuse nouvelle, portant partout la joie et surtout la surprise et l'étonnement.

Comment ! Est-ce bien vous la Sœur Saint-François-de-Sales ! Il y a à peine une heure, nous vous voyions pâle, décharnée, oppressée, sans mouvement et presque sans vie ! et c'est vous qui marchez avec cette agilité ! c'est vous qui courez en ce moment ! Est-ce possible ? que s'est-il donc passé ?

Le voici, voici l'unique cause que l'on puisse assigner à ce changement soudain, inespéré : Le matin de ce même jour, 24 octobre, la malade, dès son retour à l'infirmierie, récite, conjointement avec sa garde-malade, trois *Ave Maria* et trois fois l'invocation : O MARIE conçue sans péché..., puis prend pour la seconde fois une cuillerée d'eau de Lourdes, de cette eau miraculeuse qui a rendu les forces et la santé à tant d'autres infirmes, et elle-même est guérie, instantanément guérie, sans trouble, sans secousse, et presque à son insu, et d'une façon durable, il faut l'espérer, car il y a bien-

tôt sept semaines que ce fait s'est produit, et la santé de la Sœur Saint-François-de-Sales ne s'est pas démentie.

A partir de ce jour, elle a repris son emploi, suivi sa règle en tout point, sans nulle dispense, pas même du jeûne régulier, pas même de la lecture publique au réfectoire, et cela, sans éprouver la moindre gêne, la plus légère fatigue; elle a instantanément recouvré *toutes les forces* qu'elle a jamais possédées, retrouvé le sommeil, l'appétit, la souplesse des membres.

Quatorze mois de soins intelligents, de médication sérieuse et variée lui avaient tout enlevé, ou du moins, tout laissé perdre; *quelques gouttes d'eau de Lourdes* lui ont tout rendu en une seconde. — Ce résultat, il faut l'avouer, est *au moins extraordinaire*.

L'abbé J.-B. OLLO,

Chapelain des Filles de la Croix de Tréguier (1).

Tréguier, le 7 décembre 1875.

(1) Voir, aux pièces justificatives, n° 2, le certificat du médecin,

IX

GUÉRISON D'UNE PARALYSIE DE DIX-SEPT ANS

Lourdes, 4 novembre 1875

Nous abrégeons à regret, dit le Rédacteur des *Annales*, la relation très détaillée que mademoiselle Marie Vachier nous a envoyée de sa longue maladie et de sa merveilleuse guérison.

Gloire à DIEU ! Bénie soit sa sainte Mère, qui a daigné me rendre la santé et l'usage des jambes, dont j'étais privée depuis dix-sept ans ?

Née le 29 novembre 1827, j'ai joui d'une santé parfaite jusqu'au mois de mars 1858, où j'eus la fièvre typhoïde. Je fus dans le délire pendant un mois. Après cette forte crise, mes jambes enflèrent ; on me brûla et cautérisa les reins plusieurs fois, sans aucun résultat. Des bains furent plus efficaces, et l'enflure disparut. Mais les jambes refusèrent leur service ; et je fus bientôt prise d'une fièvre violente. Tandis que je ruisselais de sueur, je ressentais un froid très vif dans la moelle des os. La douleur de la mort de mon frère, enlevé en peu de jours, à la fleur de l'âge, aggrava mon état.

La fièvre cessa d'être continuelle ; mais j'en avais des accès tous les soirs, éprouvant en même temps la chaleur et le froid, et une extrême impressionnabilité. Cet

état a duré jusqu'au jour heureux où la Sainte-Vierge a daigné me rendre subitement la santé.

Les eaux thermales m'avaient un peu soulagée; d'autres eaux thermales me firent plus de mal que de bien; il me fut désormais impossible d'écrire et de faire aucun travail. Un célèbre docteur de Paris déclara que j'avais les reins ankylosés.

Cependant les eaux de Lamalou me firent encore quelque bien. Un jour, me trouvant seule à la piscine, je me cramponnai fortement à des consoles, et soulevée par l'eau, je pus faire quelques pas; mais tout à coup je sens éclater quelque chose aux hanches, et depuis lors tout mouvement me fut impossible; je dus pendant un an au moins me condamner à une immobilité complète. La mort de mon excellent père acheva de me briser.

Depuis le 1^{er} janvier 1868, jusqu'au moment de ma guérison, j'ai toujours gardé le lit; je n'ai pu rester une seconde sur mon séant, ni me tourner sur le côté. Si parfois en dormant je ne conservais pas bien la position horizontale, la douleur me réveillait à l'instant et je m'en ressentais des semaines et des mois entiers.

Les soins et la tendresse de ma mère adoucissaient mes douleurs. Pleine de foi, soumise à la volonté de Dieu, elle avait supporté la mort de mes sœurs et de mon frère; celle de mon père l'atteignit au cœur. Je la vis s'affaiblissant chaque jour, et je la perdis subitement dans quelques instants; on eut à peine le temps de lui administrer l'Extrême-Onction.

Je faillis mourir. A chaque instant je tombais en dé-

faillance; je ne pouvais supporter ni la voix humaine, ni le moindre bruit; le cerveau se congestionna, la poitrine fut prise; la fièvre était continue, les sueurs abondantes. On déclara que je devais périr d'anémie; moi-même je me sentais mourir, et je voulais m'y préparer; mais j'étais incapable de prier et de penser.

Le bon DIEU ne voulut pas encore de moi. Mon état devint moins grave, sans cesser d'être incurable. Après un examen sérieux, tous les médecins, après avoir épuisé tous les moyens, bains, cautères, électricité, ont déclaré qu'ils étaient impuissants à me rendre l'usage des jambes, parce que la source du mal était dans la moelle épinière et dans le cerveau.

Je fus prise d'un fonds de tristesse que je ne pouvais ni chasser, ni définir. On m'engageait à faire divers pèlerinages; mais je les regardais comme impossibles, un quart d'heure de voiture, sur un matelas, me donnant une fatigue excessive pour quinze jours. J'avais fait d'ailleurs un grand nombre de neuvaines, surtout à la Sainte-Vierge, ayant l'espoir qu'Elle seule me guérirait. A la fin de chaque neuvaine, j'étais toujours plus mal. On me conseilla de ne plus demander ma guérison, mais seulement la patience.

J'avais fait aussi plusieurs neuvaines à Notre-Dame de Lourdes, je buvais de l'eau de sa fontaine, et je lui promettais un pèlerinage après ma guérison, bien persuadée que ce pèlerinage m'était impossible dans mon état. La paralysie complète des sphincters depuis trois mois achevait de compliquer ma situation.

Au commencement d'octobre 1875, je lus la guérison

d'une demoiselle dont la maladie ressemblait beaucoup à la mienne. La lecture de ce miracle produisit sur moi un effet extraordinaire ; j'en étais si préoccupée, que je ne pouvais plus prendre de repos. Je résolus de faire le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes. Aucun obstacle ne pouvait plus m'arrêter. La fièvre augmentait chaque jour ; le temps était mauvais ; nous étions au 21 octobre. Je me fis embarquer en chemin de fer en compagnie de ma sœur, de ma nièce, de deux cousines et d'un domestique. On m'installa dans un coupé avec ma sœur et ma nièce ; et le lendemain au soir, j'arrivai à Lourdes moins fatiguée qu'après un quart d'heure de voiture chez moi. La Sainte-Vierge avait commencé son œuvre en enlevant la fatigue, en me préservant de tout accident.

Le lendemain, samedi, on me porta à la Crypte, étendue sur un matelas. On me coucha sur mon lit, qu'on avait porté, le seul sur lequel je pusse demeurer, et j'eus le bonheur d'assister à la Messe, d'attendre là-même l'exercice de 2 heures et d'être portée à la Grotte. J'en éprouvai une grande joie ; mais le lendemain et les jours suivants je dus garder la maison et le lit.

Le 25, nous commençâmes une neuvaine, et je voulus aller à la messe ; mais la souffrance me força à rentrer bien vite à la maison. Les sueurs recommencèrent, les nuits étaient affreuses, je ne voulus pas voir de médecin ; l'eau de la Grotte et la prière étaient mes seuls remèdes et mon seul espoir.

La neuvaine se clôturait le jour des morts. Je me fis une violence extrême, et malgré ma faiblesse, aidée par la Sainte-Vierge, je pus encore me faire porter à la Crypte, où j'eus le bonheur d'entendre la sainte Messe.

On me descendit ensuite à la Grotte. Me tenant fortement appuyée sur ma sœur, afin d'être aussi allongée que possible, je pus baigner mes pieds dans l'eau miraculeuse. Je remarquais que mes jambes, d'une maigreur extrême à la partie inférieure, étaient très grosses dans la partie supérieure. Jem'aperçus aussi que sous l'action de cette eau bénie, la circulation se rétablissait dans ces jambes paralysées depuis plus de dix-sept ans. On me porta ensuite dans la Grotte, couchée sur mon lit. Ma prière terminée, on me déposa sur la banquette de l'omnibus avec les mêmes difficultés que toujours. Tandis qu'on m'installait avec précaution sur la banquette, tout à coup, sans nul appui, je me lève et je m'écrie :

« Voyez donc, je me tiens debout ! » On m'aide à descendre de l'omnibus et je m'essaye à marcher. Je marche, mais avec une grande peine, m'appuyant sur ma sœur et ma nièce, sentant une gêne aux reins, aux épaules et au cou. Je me plonge dans la piscine; sans que la guérison soit complète, je retourne à la Grotte remercier la Sainte-Vierge de la grande grâce qu'elle vient de m'accorder, lui demander de compléter son œuvre, résolue à ne pas la quitter avant mon entière guérison.

Dès ce moment, je n'eus plus besoin de mon lit, sur lequel j'avais été clouée plus de dix-sept ans. Je pus, ce jour-là, rester assise des heures entières devant l'image de la Vierge, la contempler avec amour, lui dire ma reconnaissance. Ce même jour, je ne pris rien jusqu'au soir, moi, qui ne pouvais passer deux heures sans prendre quelque nourriture.

Pour compléter ma guérison, il me fallait obtenir de la Sainte-Vierge de pouvoir marcher facilement et sans appui. Ce fut le but de mes prières et de mes combats des deux jours suivants. Le 3, j'allai à la Messe, je me plongeai dans la piscine et je priai toute la journée à la Grotte. Le 4, j'eus le bonheur de communier à la Crypte ; je demandai la force et le courage de pouvoir encore me plonger dans la piscine. Epuisée par les sueurs, la fièvre, la souffrance, d'une sensibilité extrême, il me fallait un effort surhumain pour me plonger dans cette eau glaciale ; dès que j'y étais entrée, j'étais saisie d'un tremblement si fort qu'il fallait me tenir.

Ce jour-là, en sortant de la piscine, je me rendis encore à la Grotte, marchant lentement, toujours fortement appuyée, me reposant presque à chaque pas, sur une chaise. Je priais la Sainte-Vierge, et je lui disais dans un élan du cœur : « O bonne Mère, faites que j'aïlle à vous ! »

En ce moment j'étais sur la dalle qui marque la place où Bernadette se tenait pendant la première Apparition. Je sentis que la bonne Mère m'appelait à elle ; aussitôt, laissant mes appuis, je me lève, je me jette à genoux pour dire à la Vierge Immaculée mes transports de reconnaissance. Je me relève, je dis à un prêtre de réciter le *Magnificat*, auquel s'unissent les assistants. Pour me dérober à la foule, on me fait entrer à la Grotte ; j'en fais le tour, marchant seule, sans aucun appui, je baise ce sol sacré, d'où je ne pus m'arracher qu'après l'arrivée de la nuit. Combien j'aurais voulu y planter ma tente ! Mon cœur du moins y demeure à jamais.

Depuis ce jour, j'ai retrouvé la santé avec la marche.

Puisse ma vie tout entière être un acte de reconnaissance et d'amour !

Marie VACHIER.

Aix-en-Provence, le 2 juillet 1876.

Un grave et savant docteur, que nous consultons souvent, ajoutent les *Annales*, déclare que cette guérison est un fait miraculeux.

Ajoutons, pour l'édification des âmes, que la privilégiée de MARIE est, par ses rares vertus, digne des faveurs de sa « bonne Mère » (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 4, les certificats de deux médecins.

Année 1876

Mademoiselle Annette Montagnon. — Charles Cabantous. — Madame Antonia, au Brésil. — Mademoiselle Constance Laurisson. — Madame Hérisson, née Marie Palisse. — Madame Marie Colle. — Madeleine Lancereau. — Mademoiselle Valentine Creuzé. — Sœur Jeanne. — Sœur Julie. — Philomène Méré. — Mademoiselle Louise de Peyronny.

I

GUÉRISON SUBITE D'UNE JEUNE HYDROPIQUE

RACONTÉE PAR SON MÉDECIN

Saint-Étienne, le 1^{er} janvier 1876

Je soussigné, Antoine-Marie Chetail, docteur en médecine de la faculté de Paris, médecin du bureau de bienfaisance, médecin vaccinateur de la ville de Saint-Étienne (Loire), certifie l'exactitude et la vérité de l'observation médicale suivante :

Il y a douze ans, je fus appelé dans une famille de bons et honnêtes ouvriers, habitant la ville, pour donner mes soins à leur jeune fille, dont la santé et la position leur inspiraient de vives préoccupations. Lorsque je visitai cette enfant, — elle n'avait alors que quinze ans et demi, — je fus tout d'abord frappé du volume extraor-

dinaire que le ventre présentait. Interrogée sur son état, cette jeune fille me répondit, avec calme et modestie, qu'elle ignorait la cause de son mal, seulement qu'elle avait vu son ventre grossir insensiblement de jour en jour, depuis déjà quelque temps, mais sans douleur. Un simple examen me fit constater qu'elle était hydropique.

Je pratiquai la ponction, je retirai environ 15 litres d'une eau claire, couleur petit-lait, mais sans odeur. Le ventre étant ainsi ramené à son état normal, j'explorai l'abdomen, espérant trouver dans sa cavité la raison de cette singulière affection ; je ne découvris rien.

Cette certitude acquise, j'attribuai cette affection à l'*anémie*. En conséquence, j'ordonnai à cette intéressante malade un régime tonique, et je prescrivis une médication reconstituante et réparatrice, en conseillant en même temps les diurétiques comme médecine préventive.

J'ai ponctionné onze fois cette jeune fille. Les derniers temps, je ne retirais pas moins de 20 à 22 litres de liquide ayant toujours le même aspect.

Je me trouvais absent lorsque arriva l'époque de la douzième opération. Elle fut faite par un de mes confrères qui essaya de traiter la malade par la compression.

Quelque temps après, je revis ma malade et je l'engageai à tenter ce traitement. Mais ces moyens, comme tous ceux que j'avais employés, n'obtinrent aucun résultat.

Cependant, cette jeune personne pieuse s'était vouée à la Sainte-Vierge. Lorsque les pèlerinages de Saint-Etienne à Lourdes eurent lieu, inspirée par sa foi, la

modeste fille Montagnon voulut en faire partie. Son infirmité, la longueur du parcours, les fatigues, les privations, rien ne la retint ; elle les suivit tous les deux, et à chacun de ses voyages, sa foi, sa confiance en la Mère des affligés semblent s'augmenter. Elle se disait : Notre-Dame de Lourdes me guérira ! Elle était dans cette douce espérance, vraie inspiration du ciel, lorsque, le 1^{er} janvier 1876, elle se réveilla guérie.

Pour compléter mon observation, j'ai voulu savoir de la bouche même d'Annette Montagnon comment et de quelle manière s'était opéré en elle ce merveilleux prodige.

« J'avais lu, me dit-elle, dans un compte rendu, qu'une jeune Religieuse, atteinte du même mal que moi, avait été subitement guérie à la suite d'une neuvaine d'*Ave Maria* qu'elle avait faite en l'honneur de la Sainte-Vierge.

» Toujours pleine d'espoir dans ma guérison, je commence une semblable neuvaine vers les fêtes de Noël 1875.

» La veille du jour de l'an, je fis une chute dans la rue. Des personnes charitables me relevèrent et me conduisirent jusque chez moi : j'étais si lourde qu'il m'eût été impossible de me relever seule. Je souffris beaucoup toute la journée, je ne mangeai rien, l'odeur des aliments me donnait envie de vomir, je me sentais toute disloquée. Je souffrais cruellement. Je me jette à genoux tout en larmes :

» O Sainte-Vierge, voyez ma misère, m'écriai-je, tout le monde sait combien je vous aime ; il y va de votre gloire, guérissez-moi, ô Vierge immaculée de Lourdes !

Ma mère me releva et me fit coucher ; je lui demandai de m'appliquer sur le ventre un mouchoir tout imbibé d'eau de la fontaine miraculeuse.

» Je m'endormis presque aussitôt. Ma mère, qui avait résolu de me veiller, me voyant si tranquille, se coucha près de moi. Le lendemain, à mon réveil, il me semble que j'ai dormi toute une journée. Je ne me sens aucun mal, et je m'aperçois que mon ventre est presque vide. Cependant je ne sens point d'eau dans mon lit, je n'en vois pas sur le plancher ; de son côté ma mère ne s'était aperçue de rien. Je m'écrie : Je suis guérie, et aussitôt je me rends à l'église pour faire dire une messe d'actions de grâces. J'étais réellement guérie.

» Vous vous rappelez, me dit-elle encore, combien je souffrais après chaque opération et quelles précautions vous preniez pour maintenir mon ventre à sa place. Vous savez aussi combien mes côtes, repoussées par le volume du liquide, étaient douloureusement déjetées de chaque côté. Eh bien ! après mon réveil, je sentis mes côtes se rapprocher insensiblement et reprendre leur position naturelle sans éprouver aucune douleur. *Mon ventre reprit sa place et devint comme je ne l'avais vu et tel que je l'ai maintenant.* J'ai senti aussi comme quelque chose qui descendait doucement de ma poitrine dans mon ventre. (C'était l'estomac refoulé qui revenait à sa position normale.) Tout cela s'est fait sans douleur. Le lendemain, 2 janvier, lorsque j'arrivai au magasin, j'étais aussi agile et aussi leste que mes compagnes, qui, toutes surprises de me voir ainsi guérie, s'écrièrent en pleurant de joie : Miracle ! miracle ! »

Je crois à la vérité du récit de cette jeune personne ;

j'ai foi dans sa foi. En effet, qui pourra expliquer jamais et ces douleurs atroces presque instantanément arrêtées par l'application d'un mouchoir imbibé d'eau de Lourdes, et le sommeil calme et profond qui survient? Qui me dira où est passé, sans laisser aucune trace, ce volume considérable d'eau pendant cette nuit bénie? et ce ventre et ces côtes reprenant leur place normale? cet estomac refoulé au fond du diaphragme qui reprend aussi sa position? Tout cela dans l'espace de vingt-quatre heures? Non, les hommes n'expliqueront jamais ces merveilles de la Providence!

Oui, je déclare et je suis heureux de pouvoir affirmer que Annette Montagnon a été guérie par la puissante intervention de la Mère de DIEU, Notre-Dame de Lourdes. DIEU soit loué!

Saint-Etienne, le 12 janvier 1876.

A. M. CHETAIL.

Médecin des mines de Beaubrun, médecin de l'hôpital
de Saint-Jean-Bonnefond.

Vu pour la légalisation de la signature du
docteur Chetail.

Saint-Etienne, le 18 janvier 1876.

Le Maire,

Ch. CROS, adjoint.

J'ai eu pour ouvrière mademoiselle Annette Montagnon. Elle était dans un état de rotondité épouvantable

à l'époque de son second pèlerinage à Lourdes. J'ai été émerveillé, ainsi que tout le personnel de ma maison, de sa guérison subite; tous pleuraient de joie.

C'est avec bonheur que je le constate.

PERRICHON-PARADIS.

Saint-Etienne, le 18 janvier 1876.

Vu pour la légalisation de la signature
de M. Perrichon-Paradis.

Saint-Etienne, le 18 janvier 1876.

Le Maire,
Ch. CROS, adjoint.

Le 25 mars 1876, ajoutent les *Annales de Lourdes*, une messe solennelle d'actions de grâce pour cette merveilleuse guérison était célébrée dans la grande église de Saint-Etienne, à l'autel nouvellement érigé en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

Plus d'un an est passé depuis la guérison, et Annette Montagnon se porte toujours à merveille.

II

GUÉRISON MERVEILLEUSE ET INSTANTANÉE

D'UN JEUNE MOURANT DE TREIZE ANS

Bournazel, le 20 mars 1876

Le 14 avril 1876, la *Semaine religieuse* de Rodez et de Mende publiait ce qui suit :

Notre-Dame de Lourdes vient d'accorder une précieuse faveur à la paroisse de Bournazel. Voici le résultat de l'enquête faite, sur l'ordre de Monseigneur l'Évêque, par M. le curé de Rignac.

« Rignac, le 4 avril 1876.

» Monseigneur,

» J'ai l'honneur d'offrir à Votre Grandeur l'hommage de mon très humble respect, et de lui transmettre le résultat de l'enquête dont m'a chargé de sa part M. le Grand-Vicaire, relativement à une guérison extraordinaire qui s'est opérée à Bournazel, le 20 du mois de mars, en faveur d'un enfant de treize ans, nommé Charles Cabantous. Je me suis rendu hier, 3 avril, sur les lieux et, sur un très grand nombre de témoins qui

ont vu cet enfant pendant sa maladie et après sa guérison, j'en ai interrogé dix qu'on m'a certifié être entièrement dignes de foi. Il résulte de leur témoignage que le jeune Charles Cabantous était malade depuis le 14 janvier ; mais il n'a gardé le lit que depuis le 16 mars jusqu'au 20, jour de sa guérison. Une douleur violente qu'il avait ressentie au côté, puis derrière les épaules, ensuite à la jambe gauche, s'était enfin localisée au genou de la jambe droite. Cette jambe s'était recourbée et ne touchait plus à terre que de la pointe du pied, lorsque l'enfant, à l'aide d'un bâton, essayait de faire quelques pas. Dans la dernière période de sa maladie, une douleur très vive se déclara à la poitrine, et, d'après le témoignage du père de l'enfant, cette dernière complication parut causer de sérieuses inquiétudes aux deux médecins (MM. Garabau, du Gua, et Causit, de Montbazens) qui successivement soignèrent le malade et qui s'empressèrent d'abandonner la jambe pour soigner la poitrine. Toutes les ressources de l'art furent inutiles et parurent plutôt nuisibles. L'enfant fut obligé de garder le lit dès le 16 mars ; et pendant les cinq jours que dura encore sa maladie, il ne cessa d'éprouver des douleurs atroces ; il perdit complètement la parole ; les faiblesses se succédaient à de courts intervalles ; ses membres se raidissaient ; le pouls cessait de battre, et pendant le quart d'heure et souvent la demi-heure que durait cet état spasmodique, on ne reconnaissait un reste de vie qu'à un petit et rare mouvement des paupières. Ceux qui le voyaient s'étonnaient qu'il pût résister à des crises si fréquentes et si violentes, et pas un ne conservait le moindre espoir. Il avait reçu les der-

niers Sacrements dès le vendredi; et le dimanche au soir, le voyant près d'expirer, on récita les prières des agonisants.

» La nuit fut affreusement mauvaise, et les deux personnes qui veillaient à son chevet crurent plusieurs fois qu'il avait rendu le dernier soupir.

» Le lendemain, la mère du malade envoya sa petite fille, enfant de huit ans, chez une de ses voisines chercher un peu d'eau de Lourdes. Cette dernière s'empressa de la lui apporter et essaya même d'en faire avaler quelques gouttes au moribond sans pouvoir y réussir. Vers les six heures du soir, une autre voisine, qui ne l'avait pas vu depuis deux jours, étant entrée dans la maison et voyant le jeune malade à l'extrémité et ses parents dans la désolation, suggéra au père la pensée de faire vœu de conduire cet enfant à Lourdes si la Sainte-Vierge le soulageait. Que n'aurait pas fait ce malheureux père pour sauver son enfant ! Aussitôt il s'approche du lit et dit à son enfant, qui ne pouvait parler, mais qui entendait, de faire, lui aussi, la même promesse et de s'unir à lui de cœur pendant qu'il réciterait un *Pater* et un *Ave Maria*. En même temps il essaya de lui desserrer les dents avec une fourchette et, prenant de l'eau miraculeuse, lui fit un signe de croix sur le front, un autre sur le cou et lui en fit tomber quelques gouttes dans la bouche.

» Au même instant le malade, sortant comme d'un profond sommeil, s'écria : « Je suis guéri ! Notre-Dame de Lourdes m'a guéri : rien ne me fait mal. »

» Il n'y avait en ce moment près du malade que son père, sa mère et la voisine, qui avait suggéré l'idée du

vœu. Après un premier moment de surprise et de stupeur, on appelle les voisins. Bientôt la maison est remplie. L'enfant parle, mange, s'habille, saute de son lit et marche dans la maison comme s'il n'avait jamais été malade. Plus de cinquante personnes accourues au bruit de cette guérison soudaine, peuvent constater le parfait état de santé de celui qu'elles avaient vu agonisant depuis cinq jours.

» J'ai vu moi-même l'enfant qui m'a raconté, avec une simplicité toute naïve, les détails de sa maladie et de sa guérison. La jambe ankylosée a repris sa première souplesse ; elle conserve au genou une teinte un peu violacée et paraît en cet endroit un peu engorgée, mais sans douleur aucune. Il marche et court comme les autres enfants. Le lendemain de sa guérison, il a été entendre la messe d'action de grâces. Il ne lui reste qu'un peu de faiblesse et un léger essoufflement quand il a marché un certain temps.

» Tel est, Monseigneur, le résumé des témoignages que j'ai recueillis et que je me hâte de vous envoyer. J'enverrai aussi dans quelques jours à Votre Grandeur la déposition des témoins.

» J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec le plus profond respect, de Votre Grandeur,

» Le très humble serviteur.

» SERIN, *curé.*»

Les *Annales* ajoutent : Le 6 juin, le jeune Cabantous accomplissait le vœu de son père en suivant le pèlerinage de Villefranche à Notre-Dame de Lourdes. A ce beau pèlerinage, conformément aux

usages antiques de ces pays de foi, des enfants de chœur, au costume varié et gracieux, portaient des bouquets de fleurs et un beau cœur encadré. Au milieu d'eux, tenant de ses deux mains un grand cierge allumé, s'avancait un adolescent, modeste et pieux, dont la figure trahissait l'intelligence et rayonnait de santé. C'était le jeune Charles Cabantous. Il était heureux et fier d'accomplir le vœu que son père, en le voyant mourir, avait fait pour lui à la Bienheureuse Vierge de Lourdes. La santé de l'enfant ne s'est jamais démentie.

III

GUÉRISON MERVEILLEUSE
DE LA MORSURE D'UN SERPENT

Au Brésil, mars 1876

La Vierge Immaculée a déjà fait de nombreux prodiges dans le Brésil, où elle est fort vénérée. Au mois de septembre 1877, un Missionnaire de la Compagnie de Jésus, le R. P. Jean-Marie Cybeo, vint en pèlerinage à Lourdes, et déposa, entre les mains du Père Supérieur, le récit suivant :

« L'année dernière, au mois de mars, on terminait une petite mission près de la rivière Parasy, dans la province de Santa-Catharina, au Brésil. On m'appelle à la hâte pour confesser une pauvre mère de famille, nommée Antonia, qui allait mourir, piquée au pied par le terrible serpent *jararaca* ou *crotalus*. En montant à cheval, je me souviens d'apporter avec moi une petite fiole où je gardais encore quelques gouttes de l'eau de Lourdes, que le Supérieur de la résidence de Bordeaux m'avait envoyée.

» J'arrive à la cabane, et je trouve la pauvre femme presque mourante, son visage un peu noirci d'où coulait une sueur froide, ses yeux immobiles, et sa voix interdite et mêlée au râlement. Je réussis cependant à la confesser, et je lui administrai l'Extrême-Onction; je

lui donnai aussi l'Indulgence *in articulo mortis*. Elle laissait quatre ou cinq orphelins, qui entouraient sa couche ; son mari pleurait dans la plus grande consternation ; il y avait beaucoup de monde du voisinage.

» La cérémonie terminée, je leur dis d'avoir confiance en Notre-Dame, car j'allais appliquer sur la blessure de la malade de l'eau miraculeuse de la Sainte Vierge. On débanda alors le pied ; il était tout enflé et noirci, couvert de tumeurs produites par les piqûres très venimeuses. Avec le doigt mouillé dans l'eau de la sainte Grotte, je fis trois signes de croix sur les tumeurs.

» Comme j'étais bien pressé, je dus quitter cette pauvre famille désolée, lui répétant de placer son espoir en la Sainte-Vierge Immaculée. Celle qui a écrasé la tête du serpent infernal, ne permettra pas que cette pauvre femme soit victime d'un serpent.

» Après quelques jours, je rencontrai une personne de l'endroit et lui demandai des nouvelles de la malade. Elle me répondit sur-le-champ qu'elle se portait très bien. Après mon départ, le danger avait aussitôt disparu, et en deux ou trois jours, elle s'était trouvée entièrement guérie, et elle avait désiré recevoir la sainte communion.

» Après Pâques, j'eus l'occasion de passer de nouveau par ces forêts. Antonia vint aussitôt me voir, elle se confessa de nouveau et reçut le saint Sacrement de l'Eucharistie.

Ayant le bonheur de me trouver à Lourdes, je viens déposer aux pieds de la Sainte-Vierge Immaculée, cet humble témoignage de reconnaissance et d'amour. »

IV

UNE JEUNE MOURANTE, INSTANTANÉMENT
GUÉRIE D'UNE BRONCHITE TUBERCULEUSE

A LIERRE (diocèse de Malines, Belgique)

Le 7 avril 1876

C'est le Supérieur de la résidence des Pères Jésuites de Lierre qui adresse au Père Supérieur des Missionnaires de Lourdes, la lettre et la relation suivantes :

« Lierre, 14 mai 1876.

» Mon Révérend Père,

» Vous écriviez l'an dernier dans les *Annales* : « Il se » fait en Belgique un vaste effort pour y rendre la » Vierge de la Grotte plus présente, pour arriver à la » mieux sentir et à s'assurer plus invinciblement ses » grâces. Nous pourrions dire que la piété des Belges » tend à s'approprier Notre-Dame de Lourdes, à la na- » turaliser dans leur pays. »

» Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous faire connaître un sanctuaire encore bien modeste et jusqu'ici fort ignoré de Notre-Dame de Lourdes en Belgique : c'est l'église de la Compagnie de Jésus à Lierre (province d'Anvers). Lierre est une ville de seize mille

âmes, remarquable par son esprit de foi et par sa dévotion particulière envers la Mère de DIEU. Il y a deux ans à peine nous exposâmes dans notre église une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, chef-d'œuvre de M. Vermeylen, sculpteur à Louvain. Près de là un bassin constamment fourni d'eau de votre sainte Grotte, amenait jusqu'à nous la fontaine miraculeuse. Un concours sans cesse grandissant de pieux fidèles se forma aussitôt. Mgr l'Archevêque de Malines, cédant aux demandes nombreuses et pressantes de nos bons Lierrois, érigea, le 9 juillet 1874, une Confrérie de Notre-Dame de Lourdes, qui compte déjà près de six mille membres, et bientôt après permit de l'affilier à l'Archiconfrérie de Bruxelles. La statue de la Vierge reçoit des hommages journaliers, nombreux et fervents. MARIE y répond comme à Lourdes, comme ailleurs, par des grâces prodigieuses. Plus de trois cents *ex-voto* en témoignent. Je devrais signaler en premier lieu des conversions fréquentes et durables ; mais ces sortes de faits demandent la plus grande discrétion. Je préfère donc vous raconter en détail une guérison extraordinaire dont toute notre ville peut rendre témoignage.

» Constance Laurisson, jeune couturière distinguée par sa piété, n'avait jamais joui d'une santé parfaite. Sa mère avait succombé jeune encore à une de ces maladies qui se transmettent d'une génération à l'autre ; la phthisie pulmonaire. Vers le mois de juin 1875, l'état de Constance, toujours précaire dès l'enfance, s'aggrava. Ce fut alors que M. le docteur Peeters, médecin et catholique distingué de notre ville, fut appelé à lui donner des soins. J'ai sous les yeux le rapport que cet

excellent docteur fit de la guérison de Constance ; le voici :

« J'ai été appelé chez la fille Constance Laurisson
 » en juin 1875 pour un prétendu rhume que je tâchai
 » de combattre par les moyens ordinaires, mais inutile-
 » ment. Après quelques semaines de traitement, voyant
 » que la toux résistait à tous les moyens employés, je
 » commençai à soupçonner une bronchite tubercu-
 » leuse, vu surtout que la mère de Constance était
 » morte de cette maladie. Les différents symptômes
 » qui survinrent dans la suite me confirmèrent dans
 » mon diagnostic. Pendant une période de dix mois,
 » j'y ai vu survenir tous les symptômes de la phthisie
 » pulmonaire : respiration de plus en plus gênée,
 » fièvre, transpirations nocturnes ; diarrhées de temps,
 » à autre ; toux d'abord sèche, devenant successivement
 » humide, à mesure que les tubercules se ramollis-
 » saient, et suivie d'expectoration souvent sanguino-
 » lente. Il y avait de gros râles humides à l'ausculta-
 » tion, inappétence complète et dépérissement consi-
 » dérable. Les symptômes s'aggravant de jour en jour,
 » la malade fut contrainte de garder le lit ; seulement,
 » vers le soir, on la portait encore pour quelque temps
 » à la cuisine, dans l'espoir de lui procurer un peu de
 » repos la nuit. Précaution inutile : une toux presque
 » continuelle et de fortes douleurs à la poitrine empê-
 » chaient le sommeil.

» Croyant la fin prochaine, je jugeai prudent de faire
 » administrer à notre malade les derniers sacrements.
 » Les moyens médicaux étant épuisés après un traite-
 » ment si long, je ne donnais plus à Constance que

» quelques gouttes de teinture de digitale, pour la
» contenter. »

» Interrompons un instant la relation du docteur pour laisser la parole à d'autres témoins.

» Comme Directeur de la Congrégation de l'Immaculée-Conception dont Constance était membre et même conseillère, j'étais tenu fort bien au courant des progrès, hélas ! trop rapides de la terrible maladie. Un jour, c'était le 2 avril dernier, on vint me presser d'aller voir encore une fois la pieuse malade en me disant qu'elle mourrait bientôt. Je la trouvai en effet dans un épuisement complet, et toujours prête à suffoquer. Quand elle me dit qu'il n'y avait plus d'espoir qu'en Notre-Dame de Lourdes, je n'eus garde de la contredire, ni dans son jugement sur elle-même, ni dans sa confiance en MARIE. Une neuvaine était commencée à Notre-Dame de Lourdes. Plusieurs de nos Pères s'étaient joints à Constance pour obtenir sa guérison ; Christine, femme du beau-père de Constance, venait tous les jours s'agenouiller dans notre église devant la statue de Celle qui s'est nommée l'Immaculée-Conception. Pour être complet, je dois ajouter que la malade s'imaginait qu'elle pourrait être transportée à Oostacker et que là seulement elle serait guérie. Mais la Vierge voulut montrer en cette occasion que le nouveau Lourdes, à Lierre, était aussi pour elle un sanctuaire privilégié, et elle accomplit la merveille tout entière avant le pèlerinage rêvé par Constance. La neuvaine se terminait le 6 avril. Ce jour-là encore, Constance fut portée à la cuisine, mais elle n'y put tenir ; en la rapportant, Christine remarqua que les

jambes étaient déjà inertes et froides. Tout le monde s'attendait à voir la chère malade recueillir comme fruit de sa neuvaine, les joies éternelles du Paradis. Constance demeura seule, mais de telle manière que ses parents pussent accourir au moindre bruit. Que se passa-t-il alors entre cette âme pure et la Vierge des vierges ? Constance ne nous a révélé qu'en partie les prières ardentes, les colloques naïvement audacieux qu'elle adressa en pleurant à la Mère de DIEU. Vers minuit, elle ressentit tout à coup un tressaillement inaccoutumé. Est-ce la mort, se dit-elle ? Non ; c'était la santé, la vie. Elle se lève toute joyeuse, exerce ses membres comme pour en constater la vigueur. Enfin elle ne doute plus ; elle est bien guérie. Alors elle se prosterne sans bruit devant l'image de la Vierge et laisse un libre cours aux épanchements de sa reconnaissance. Comme elle était restée néanmoins fort calme, elle crut prudent de n'éveiller personne et d'attendre le jour pour communiquer l'heureuse nouvelle.

» Ici encore, je vais laisser la parole à M. le docteur Peeters :

« Un matin (le 8 avril) le beau-père vint me dire que
» sa fille s'est sentie, la nuit, tout à coup guérie ; que
» vers minuit, à la fin d'une neuvaine faite à Notre-
» Dame de Lourdes, elle a ressenti un tressaillement
» inaccoutumé par tout son corps, qu'elle s'était levée
» et avait passé ensuite une nuit très paisible ! que le
» matin, elle était descendue à la cuisine sans l'aide de
» personne. Je pouvais à peine croire au récit de cet
» homme, qui se trouvait tout heureux. J'aurais été

» moins étonné d'apprendre la mort de Constance que
» sa guérison.

» Je fus la voir dans la matinée et je constatai qu'il
» n'y avait rien d'exagéré dans le dire du beau-père. La
» toux avait disparu ; les forces et l'appétit étaient
» revenus ; le *facies* avait gagné un tout autre aspect.
» Je ne trouvais plus à l'auscultation, aucun râle.
» Constance était comme avant sa maladie. »

» Ce rapport n'a pas besoin de commentaire. Dès le
lendemain de sa guérison, Constance vint à notre église
se confesser et communier. Deux jours plus tard, elle
fit plusieurs lieues à pied en accomplissant le pèlerinage
d'Oostacker. Depuis lors, elle travaille, sort par tous
les temps, vient chaque jour à notre église, en un mot
jouit d'une santé parfaite.

» Le 1^{er} mai dernier, les Congréganistes ont fait chan-
ter une Messe solennelle pour remercier DIEU et sa Mère
Immaculée de leur avoir rendu leur fervente compagne.

» Le soir du même jour, elles sont venues, au
nombre de plus de cinq cents en pèlerinage à Notre-
Dame de Lourdes-Lierre. Sur le parcours de leur pro-
cession, notre bon peuple se montra aussi touché que
sympathique. Une petite fille s'était glissée dans le
cortège : elle se nomme Maria de Loo, guérie instantanément,
elle aussi, en juin 1875, d'une phthisie fort
avancée, à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de
Lourdes dans notre église.

» Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage
de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

» C. VAN AKEN, S. J.

» Supérieur de la Résidence de Lierre. »

V

GUÉRISON SUBITE
D'UN RHUMATISME ARTICULAIRE DE TROIS ANS

Lourdes, le 20 juin 1876

C'est M. le curé de la paroisse de la miraculée qui communiquait vers la fin de l'année 1876, au Père Supérieur de Lourdes, les détails suivants :

« J'ai l'honneur de vous adresser la relation d'une guérison miraculeuse, obtenue, le 20 juin dernier, à Notre-Dame de Lourdes.

» Marie Palisse, épouse de Raymond Hérisson, demeurant à Brial, au diocèse de Montauban, est âgée de 43 ans. Au mois de mai 1873, à la suite d'une forte averse, qu'elle supporta pendant plusieurs heures, et d'une peur qui lui survint peu de temps après, elle fut atteinte à la jambe gauche d'une faiblesse telle qu'il ne lui fut plus possible de se mouvoir qu'à l'aide de deux béquilles. Cette faiblesse ne tarda pas à être accompagnée de douleurs très aiguës aux articulations. Le siège de la douleur était au genou gauche. La jambe enfla d'une manière extraordinaire ; les articulations étaient atteintes. Il lui était impossible de plier le genou. Le moindre mouvement la faisait cruellement

souffrir ; le plus léger froissement sur le membre malade la faisait presque évanouir.

» Cet état a duré trois ans. Souvent elle passait au lit plusieurs mois entiers. Lorsqu'elle pouvait se lever, elle se traînait péniblement sur des béquilles ; tout travail lui était impossible.

» Au moi de mai dernier, elle apprend qu'un train de pèlerinage s'organisait à Montauban pour aller, en juin, à Notre-Dame de Lourdes. Elle demande à en faire partie, persuadée que la Sainte-Vierge seule peut guérir son mal, qui a résisté à tous les remèdes. Les voisins et les amies essayent de l'en détourner. « Letrajet est si long ! Comment pourra-t-elle supporter » les secousses du chemin de fer ? » Rien ne peut ébranler sa résolution ; et sa confiance la soutint pendant le voyage.

» Elle arrive à Lourdes dans la matinée du 9 juin. Ne pouvant suivre la procession, elle se traîne avec grand-peine jusqu'à la Basilique, accompagnée d'une de ses amies. Elles se placent dans la première chapelle à gauche, afin d'éviter la foule, qui remplit la nef.

» A la communion, Marie attend la dernière pour se présenter à la Sainte-Table. Son amie veut la soutenir ; mais la Sainte-Vierge a commencé son œuvre ; elle peut arriver seule à la table de communion, en monter les degrés et se mettre à genoux, ce qu'elle n'avait jamais fait depuis trois ans. En retournant à sa place, après la sainte communion, elle comprend qu'il s'est fait en elle un heureux changement.

» De la Basilique, elle se rend à la piscine, où elle se plonge, quoiqu'elle soit en transpiration. Quelques mi-

nutes après, au sortir de l'eau, elle sent ses membres libres et dégagés, et elle peut marcher sans aucun appui. Elle donne ses béquilles à une de ses compagnes, et le reste du jour, elle va et vient, elle remonte à l'église, dont elle fait deux fois le tour. En action de grâces, elle dépose une de ses béquilles à la Grotte, gardant encore l'autre comme précaution pour le voyage.

» La seconde béquille a été inutile. Depuis ce jour, Marie Palisse se livre aux travaux des champs, porte de lourds fardeaux et jouit d'une santé parfaite, que les variations atmosphériques n'ont jamais altérée.

» A. SIRON, curé. »

Suivent les signatures de seize témoins, légalisées à l'Évêché de Montauban. Un savant médecin déclare que cette guérison est miraculeuse.

Deux ans après, madame Hérisson revenait, avec le pèlerinage de Montauban, remercier Notre-Dame de Lourdes.

VI

GUÉRISON INSTANTANÉE
D'UNE PAUVRE DAME DE LYON

INFIRME DEPUIS QUINZE ANS

Lourdes, le 2 juillet 1876

Dans les premiers jours de juillet, un pèlerin lyonnais écrivait de Lourdes à l'*Écho de Fourvières* :

« Dimanche matin, à huit heures, nous nous sommes rendus à la Grotte, où se groupaient déjà des milliers de pèlerins, au premier rang desquels se montraient nos intrépides Lyonnais. A neuf heures, comme nous étions encore à prier, nous entendons tout à coup du bruit, nous voyons un mouvement insolite. Je me précipite et j'aperçois une pauvre femme que nous avons remarquée parmi nos pèlerins au départ de Lyon, marchant péniblement à l'aide de béquilles. Au sortir de la piscine, où sa grande foi l'avait portée à se plonger, elle se trouvait guérie. Il y avait quinze ans qu'elle ne pouvait marcher sans le secours de ses béquilles, et encore le faisait-elle très difficilement.

» Elle était si heureuse qu'elle riait, pleurait tour à tour, s'agenouillait en criant : « Merci, Sainte-Vierge de

Lourdes ! » Puis, se relevant comme étonnée d'elle-même, elle disait à ceux qui l'entouraient : « C'est donc bien vrai que je puis marcher ? » On lui répondait en pleurant, car personne ne pouvait retenir ses larmes : « Mais vous le voyez bien que c'est vrai. » Et elle reprenait : « Ce n'est pas l'effet de mes prières ; c'est la Sainte-Vierge toute seule qui me fait marcher devant elle. »

» Cette femme s'appelle madame Colle ; elle est de Lyon et demeure au quartier de la Guillotière, à l'angle de la rue Bugeaud et de la rue Sainte-Elisabeth.

» A notre arrivée à Lyon, nous sommes tous montés, en action de grâces, à Notre-Dame de Fourvières. Notre miraculée y est montée avec nous. Ses jambes, qui au départ lui refusaient leur service, ont vaillamment gravi le chemin de Fourvières, dont la pente est si raide, Ses mains, naguère crispées, sont maintenant ouvertes. Elle ne sent plus aucune des douleurs qui l'accablaient. »

En insérant cette lettre dans les *Annales*, le Rédacteur ajoutait :

« Le 2 juillet, nous avons interrogé madame Marie Colle, quelques instants après sa guérison. Elle est âgée de 55 ans. Elle raconte avec simplicité qu'en avril 1862, elle fut atteinte d'une paralysie du côté droit. En avril dernier, elle éprouva un mieux sensible, qui lui fit croire à sa guérison ; mais elle ne fut ni complète ni durable. La douleur de la mort de sa sœur, arrivée le 27 mai dernier, la fit retomber dans le même état.

En ce jour, 2 juillet 1876, madame Colle marche sans

béquilles, sa main droite serre énergiquement ce qu'on lui présente. Elle se croit complètement guérie, et elle en témoigne à la Sainte-Vierge une vive reconnaissance.

Nous racontons ces faits de notoriété publique, pour la satisfaction et l'édification des lecteurs, nous abstenant, selon notre usage, de les qualifier, jusqu'à ce qu'une enquête minutieuse et l'autorité compétente les aient examinés et jugés.

VII

GUÉRISON SUBITE
D'UNE BLANCHISSEUSE DE POITIERS

ESTROPIÉE DEPUIS DIX-NEUF ANS

Lourdes, 4 juillet 1876 .

On écrivait de Poitiers à *l'Univers*, 9 juillet :

« Madeleine Lancerau, âgée de 61 ans, est une fervente chrétienne et l'a toujours été. Elle est enfant de **MARIE** et appartient à la congrégation des *Blandines*, dont le but est l'assistance spirituelle et corporelle, en cas de maladie, des servantes.

» Il y avait dix-neuf ans, Madeleine Lancerau, étant au service de madame de Fouchier, à Poitiers, tomba dans une cave et se rompit l'os de la hanche gauche. Elle fut successivement soignée dans deux établissement de charité par les docteurs de Morineau, de BéchiMon de Gaillard, qui tous reconnurent la gravité du mal et l'inefficacité de leurs soins. L'éminent docteur Gaillard, qui la traita en dernier lieu à l'Hôtel-Dieu, lui dit qu'elle ne serait jamais libre.

» Libre, en effet, la pauvre Madeleine ne l'était pas du tout. L'os rompu n'avait pu être remis ; il y avait un *enfoncement* à la place de la protubérance osseuse de la

hanche, la jambe s'était raccourcie de dix centimètres, le pied était contourné en dedans et, dans le mouvement pour marcher, le genou de la jambe infirmé froissait contre le genou droit. De plus, la pauvre boiteuse ne pouvait étendre sa jambe, qui restait ainsi à demi ankylosée.

» Pendant plusieurs années, Madeleine ne put marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Plus tard, elle remplaça la béquille du côté droit par un bâton ou *crocette*, mais la béquille gauche lui fut toujours absolument nécessaire, même pour se tenir debout à son ouvrage.

» Depuis treize ans, Madeleine Lancereau travaille au blanchissage des pauvres de la paroisse de Sainte-Radegonde, et M. le curé, qui l'a vue des milliers de fois, soit à son travail, soit à l'église, soit chez lui ou dans la rue, affirme ne l'avoir jamais vue marcher ou même se tenir debout qu'à l'aide de sa béquille. Ce fait d'ailleurs est notoire parmi les connaissances de Madeleine, qui habite la paroisse de Sainte-Radegonde depuis dix-neuf ans.

« Dès le commencement des pèlerinages, Madeleine eut un vif désir d'aller à Lourdes. « Si j'y allais, disait-elle, je sens que je serais guérie. » Mais elle était pauvre, et son travail lui procurait à grand'peine le pain de chaque jour. Elle se mit cependant à économiser quelques sous, et, à la fin du mois dernier, elle avait à peu près réalisé la petite somme nécessaire pour payer son billet de pèlerinage. Quand on lui faisait des observations au sujet des autres frais indispensables pour le coucher et la nourriture, elle répondait : « Pourvu que j'aie l'argent du voyage, cela me

» suffit ; je jeûnerai, s'il le faut, et je coucherai devant
» la sainte Grotte. »

» Elle partit donc avec le pèlerinage de Poitiers, le dimanche 2 juillet, fête de la Visitation. Arrivée à Lourdes le lundi matin, elle se traîna péniblement, aidée de sa béquille et de son bâton, jusqu'au lieu où se préparait la splendide cérémonie du couronnement. Elle eut le bonheur de faire la sainte communion à l'un des autels de l'Esplanade. Elle passa le reste de la journée et la nuit suivante en prières devant la Grotte. A une heure après minuit, elle entendit la sainte messe à la Grotte miraculeuse et y fit de nouveau la communion. Elle désirait vivement prendre un bain dans la piscine, mais la pauvre fille ne savait à qui s'adresser pour obtenir cette faveur. Enfin, s'étant fait renseigner, elle se présenta à sept heures du matin, devant la petite chambre qui renferme le précieux réservoir. Quelques infirmes étaient arrivés avant elle, et elle dut attendre son tour.

» A sept heures un quart, elle descendit dans la piscine et y resta sept ou huit minutes, sans rien éprouver de particulier, sauf un certain saisissement qu'elle attribua à la fraîcheur de l'eau. En sortant, il lui sembla que son pied était redressé et qu'elle le posait d'aplomb. Ayant pris ses vêtements, elle se releva pour mettre ses souliers ; en ce moment, elle sentit un frémissement extraordinaire depuis la hanche malade jusqu'au bout du pied. « Je compris alors, dit-elle, » que j'étais guérie, et mon émotion fut si forte que » j'aurais suffoqué si je n'avais pas pleuré ! « Elle pleura donc de joie et de reconnaissance, en criant à travers

ses larmes : « Je suis guérie ! » Les personnes présentes dans la petite chambre s'unirent à son bonheur et récitèrent en action de grâces deux dizaines de chapelet. La guérison eut lieu pendant la messe de Mgr le Nonce, au moment du *Pater*.

» La miraculée parut bientôt au milieu des pèlerins, qui s'empressèrent autour d'elle avec une respectueuse émotion. « Il y avait des étrangers, dit Madeleine, et » il y avait des pèlerins de Poitiers; mais je les ai à peine » reconnus; je n'étais plus de ce monde ! »

» Au moment où elle fut introduite dans la Grotte, Mgr l'Évêque de Poitiers se préparait à dire la sainte messe. « Monseigneur, dit un ecclésiastique, voici une » de vos diocésaines qui vient d'être guérie ! » Monseigneur se tourna vers Madeleine, la reconnut et dit : » Il y a plus de quinze ans que je la vois marcher avec » des béquilles. — Ma fille, vous devez bien remercier » la Sainte-Vierge ! »

» Après la messe de son Évêque, Madeleine fut conduite dans un appartement et examinée par un médecin, qui constata la parfaite guérison de la hanche, le redressement du pied et la longueur normale de la jambe. L'heureuse fille marchait avec aisance, sans aucun reste de claudication ni de souffrance.

» Elle marcha ainsi toute la journée sans la moindre gêne.

» Au moment où nous écrivons ces lignes, Madeleine Lancereau est dans un parfait état de santé, et libre comme il y a vingt ans. Elle raconte son bonheur en pleurant et avec un accent de sincérité qui ne permet pas le doute.

» Quelques voix contradictoires se sont élevées, comme toujours en pareille circonstance, et, ne pouvant nier l'état actuel de parfaite validité où se trouve Madeleine, elles nient la gravité de son état antérieur. « Cette fille, dit-on, n'était pas aussi infirme qu'elle » le paraissait. » — « Je laisse dire et ne veux rien » répondre, dit la bonne Madeleine. Ce qu'il y a de sûr » et ce que j'affirme devant DIEU, c'est que j'avais » la hanche brisée depuis dix-neuf ans, le pied con- » tourné, la jambe raccourcie, et que tout cela a dis- » paru en un instant dans la piscine de Lourdes. Que le » monde dise ce qu'il voudra, moi je bénis DIEU et je » remercie la Sainte-Vierge ! »

VIII

GUÉRISON MERVEILLEUSE ET INSTANTANÉE

DE MADEMOISELLE VALENTINE CREUZÉ,
DE CHATELLERAULT

Le 16 juillet 1876

La guérison de mademoiselle Valentine Creuzé, disent les *Annales de Lourdes*, nous semble très merveilleuse ; plus merveilleuse encore nous apparaît l'action de la grâce divine dans l'âme de cette privilégiée de MARIE. Mademoiselle Creuzé, devenue Religieuse du grand Ordre de Saint-Dominique, raconte elle-même ces merveilles avec la simplicité des Saints.

La piété est héréditaire dans la famille Creuzé, la plus chrétienne, la plus riche et la plus honorée de Châtellerault. M. l'abbé Creuzé, frère de mademoiselle Valentine, élève brillant du Collège Romain, est mort professeur de morale au Grand-Séminaire de Poitiers. Son jeune frère, enlevé dans la fleur de la jeunesse, était appelé saint Louis de Gonzague par ses condisciples du collège des Jésuites à Poitiers. On nous écrit que mademoiselle Valentine est une nature d'élite, un ange de piété et de charité.

Au moment de terminer son éducation, vers seize ans, elle confia à son frère l'abbé, qu'elle avait demandé à Notre-Seigneur de lui donner le moyen et le droit d'opposer un refus à sa bonne mère, lorsqu'elle lui proposerait d'aller dans le monde. Jésus exauça sa prière. Pendant vingt ans, mademoiselle Creuzé a constamment souffert ; et plusieurs fois on a sérieusement craint pour sa vie.

Durant ces longues années de cruelles maladies, mademoiselle Creuzé a toujours été résignée, douce, bonne et aimable à tous. De son lit de douleur, elle était à la tête de toutes les bonnes

œuvres de Châtelleraut ; elle s'occupait surtout, avec un vigilant amour, de l'orphelinat de jeunes filles qu'elle avait fondé près de la maison.

En lisant l'émouvant récit de cette guérison, on remarquera avec bonheur que cette grâce nouvelle, liée au couronnement de Notre-Dame de Lourdes, s'ajoute à celles qu'obtint, en cette circonstance solennelle, le diocèse de Poitiers.

Le certificat, attestant la maladie et la guérison de mademoiselle Creuzé, est signé par une des célébrités médicales de France, M. le docteur Jules Mascarel.

• Chinon, le 15 février 1878.

Mon Très Révérend Père,

Je ne puis taire plus longtemps les faveurs insignes que MARIE Immaculée, Notre-Dame de Lourdes, m'a obtenues du Cœur Sacré de JÉSUS, depuis le 16 juillet 1876. J'avais espéré jusqu'à ce jour, qu'une plume plus autorisée et surtout plus exercée que la mienne, voudrait bien se charger de cette relation ; mais voyant le temps s'écouler et la gloire de MARIE retardée, je me prosterne humblement aux pieds de Notre-Dame de Lourdes et lui dis sincèrement : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata.*

Ainsi que vous en pouvez juger par la copie ci-jointe du certificat, mon état était sinon désespéré, du moins très alarmant. Depuis le mois de novembre 1875 surtout, il ne fallut plus songer à remuer les couches où j'étais posée ; et dès lors on m'avait procuré un lit mécanique, afin de soulager les personnes préposées à mes soins. La jambe gauche était entièrement repliée ; et à la fin de mai 1876, il fut question d'en faire la tension. On dut remettre l'opération pour des raisons

personnelles. Il y avait répulsion pour toute sorte de nourriture ; et les repas étaient si insignifiants qu'on se demandait comment je pouvais bien en vivre ; rester vingt-quatre heures sans prendre même une goutte d'eau, était presque l'ordinaire. La faiblesse, résultat de ce régime, pouvait donc à elle seule constituer l'état morbide. Je ne pouvais plus supporter aucun remède ; et d'ailleurs ils n'apportaient aucun soulagement à mes grandes souffrances.

Au mois d'avril 1876, le grand organisateur des pèlerinages à MARIE Immaculée, notre commun ami, M. de Montbron, vint à Châtellerault étudier quel serait le concours de notre ville, si on réalisait le pèlerinage annuel à Lourdes. Il trouva un faible écho parmi notre clergé, qui, soit crainte, soit timidité, n'osa rien promettre. J'avais tant le désir que ce pieux voyage réussît et je me sentais si poussée à cette œuvre, que je promis à M. de Montbron de m'employer autant que je le pourrais et d'en parler à toutes les personnes qui avaient la charité de me venir voir. En un mot, je me fis, de mon lit, l'apôtre de cette dévotion. Mais toujours fille d'Eve, je voulais un signe, un miracle ; et dans ma témérité, je me permis de désigner telle malade, telle infirme qui pouvaient bien tenter le voyage et surtout le succès. Des circonstances indépendantes de leur volonté les empêchèrent de partir. Pas un seul instant je n'ai pensé à ma guérison. J'avais toujours tant redouté un miracle en ma faveur ! Puis, en conscience, pouvais-je prétendre à cette préférence de DIEU, moi qui ne le savais pas prier, et qui savais encore moins le servir ?

Afin d'encourager les fidèles au pèlerinage, je priai la Supérieure de l'orphelinat, d'envoyer à mon compte deux Sœurs et deux orphelines, à son choix ; mais avec mission de ne demander rien autre chose, que la soumission à la très sainte volonté de DIEU. D'autres personnes suivirent cet exemple, et envoyèrent à leur place des enfants de l'orphelinat, qui bientôt se firent inscrire au nombre de douze enfants et deux Religieuses.

Les Châtelleraudais vinrent à l'envi retenir leurs places et même on dut en renvoyer plusieurs à une autre année.

Malgré mon état d'infirmité, j'avais entrepris de broder une bannière que les orphelines devaient porter à Lourdes, et qui devait servir à les rallier parmi la foule immense que la fête du couronnement de MARIE Immaculée faisait accourir de tous les points du globe. Trois jours avant le départ, la bannière à moitié achevée, je fus si souffrante que, dans mon impuissance de travailler, je dis à MARIE : « O ma bonne Mère, vous voyez mon impuissance ; si réellement vous voulez que les enfants emportent cette image de vous, finissez-la ; aidez-moi ; je vous l'abandonne. »

Je ne sais plus ce qui se passa ; mais pour sûr, la bannière fut finie, montée, et partit le dimanche matin, 2 juillet, avec le petit troupeau qu'elle gardait, et personne n'y travailla que moi. Les Religieuses et les enfants, restantes et partantes, avaient commencé ce matin même, à mon insu et contre mon désir, une neuvaine pour ma guérison. Un détail qui a, je crois, son importance, c'est qu'une des deux petites filles,

qui voyageait pour moi, commença à vomir depuis Poitiers jusqu'à Lourdes. La pauvre enfant fut si fatiguée, que la Sœur directrice songea à la laisser à Bordeaux chez les Filles de la Sagesse, qui devaient venir à la gare voir passer leurs Sœurs. On ne dut renoncer à cet arrangement que devant le chagrin de la pauvre petite Amélie, qui se trouvait encore tout heureuse de souffrir « pour Mademoiselle ». La chère enfant fut privée de la cérémonie du couronnement de la Statue, ayant dû se mettre au lit en arrivant à Lourdes. Elle ajouta de tout son cœur ce sacrifice à sa souffrance, toujours mue d'une immense charité pour moi.

Pendant ce temps, à Châtellerault, on essayait de me procurer un peu de soulagement en faisant le lit par le moyen mécanique indiqué plus haut. Le lendemain, je devais recevoir la sainte communion. Chose remarquable, il n'y eut pas de vomissements ; c'était la première fois depuis cinq ans. Nous rendîmes grâces à DIEU, mais timidement et sans oser même en parler ; puis nous continuâmes la neuvaine au Sacré Cœur de JÉSUS, qui consistait à dire trois fois par jour : 1° le Souvenez-vous au Sacré-Cœur ; 2° le *Memorare, ô piissima* ; 3° l'*Ave Maria* ; 4° des invocations à MARIE Immaculée. Avec cela, compresses, frictions en forme de croix, avec l'eau de Lourdes, et une cuillerée à café de la même eau.

A la Grotte, les enfants prièrent avec tant d'instances, qu'elles avaient comme un pressentiment de ma guérison ; elles furent fort désappointées, le jeudi, de ne point me trouver à la gare au devant d'elles.

Cependant elles ne se découragèrent pas, elles continuèrent la neuvaine avec persévérance. Pour moi, je ne pouvais me décider à la terminer. Je la finis cependant ; et trois jours après, j'en commençai une nouvelle, mais sans demander autre chose que la soumission à la très sainte volonté de DIEU, et sa plus grande gloire.

Le 13 juillet, nous recitâmes les prières comme les autres jours, et à l'exercice de l'après-midi, je fus si fatiguée de m'être prêtée aux frictions, que ma garde craignit un instant, et me dit : « DIEU n'en demande pas tant ; dorénavant vous n'essayeriez plus de vous remuer ; c'est trop vous exposer. »

J'entendis ces paroles, mais sans les commenter ; j'étais trop profondément absorbée dans un ordre d'en haut, que je ne comprenais pas ; l'heure de le comprendre n'avait pas encore sonné. Mon confesseur me vint voir, et me trouvant si souffrante, il me dit : « Pourquoi ne demanderiez-vous pas votre guérison ? » Je le regardai toute surprise et lui répondis sincèrement : « Demander ma guérison ? oh ! non ; je ne demande que la volonté de DIEU. » J'avoue qu'alors j'espérais mourir bientôt. « Vous avez raison, mon enfant, me dit M. le curé, c'est plus parfait. » Puis je le priai de me confesser. Ma confession achevée, M. le curé, me dit fermement : « Il faut demander votre guérison... Vous le ferez par obéissance. » Je ne pus rien répliquer. J'étais abasourdie ; et d'ailleurs l'obéissance m'imposait silence.

Il était alors sept heures du soir, jeudi, 13 juillet. La nuit se passa sans sommeil, mais dans un calme que

rien ne pouvait augmenter et que rien ne pouvait ôter. Le vendredi, entendant sonner la sainte messe, je demandai mon livre afin de m'unir et d'intention et de prières au Saint-Sacrifice. Arrivée au *Memento* des vivants, je formulai la demande de ma guérison, m'empressant d'ajouter : « MON DIEU ! vous le savez, c'est par obéissance ! » J'avais besoin de cette parole d'excuse ; je venais de m'apercevoir que je n'avais jamais prié pour moi. Puis je fondis en larmes, au point de ne plus pouvoir continuer ma prière. Je me sentais comme une condamnée, n'osant lever les yeux vers mon Christ ni vers ma Vierge. Toute la journée se passa dans ce même état de confusion ; aucun trouble ne pouvait s'y mêler ; j'avais obéi.

Le samedi, à la même heure et dans les mêmes conditions, je renouvelai ma demande ; peut-être cependant fut-elle un peu moins timide ? Trois fois le jour, nous redisions les mêmes prières et invocations, avec frictions, lotions d'eau de Lourdes ; et si extrêmes étaient mes souffrances après les frictions, que, le soir, en retombant comme anéantie sur l'oreiller, je balbutiai : « MON DIEU ! il faut que cela finisse d'une façon ou d'une autre. » Puis me repentant de ma lâcheté, j'ajoutai bien vite : « Votre sainte volonté ! mon DIEU, votre sainte volonté ! »

Les compresses d'eau de Lourdes, qu'on appliquait sur le côté, me produisaient une telle sensation de brûlure que je les comparais à la douleur d'un vésicatoire, comme aussi la même eau prise en boisson me procurait un tel rafraîchissement dans tout mon être,

qu'après l'avoir prise, je me sentais profondément absorbée : je n'y étais plus.

Le dimanche, 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, en lisant les prières de la sainte messe, mon esprit, envahi d'un profond recueillement, vit sans aucune image l'acte de puissante bonté que DIEU me préparait avec tant de tendresse. Je crus comprendre que c'était là l'essai que DIEU réclamait pour sa puissance sur ma faiblesse. Je dis avec force les actes de foi, d'amour, d'abandon, de soumission. L'heure était solennelle. Je laissai DIEU agir en moi et par moi ; mon âme était entrée dans une si grande paix, une si vive allégresse, que la jubilation était visible ; et cet état n'échappait pas aux personnes qui m'entouraient.

Pendant l'heure des vêpres, deux heures et demie, je dis à ma gouvernante : « Je veux me lever. » — « Ma fille, dit-elle, je ferai tout ce que vous voudrez. » Et prévoyant la responsabilité de ce qui en arriverait, elle s'écria, les mains et le regard vers le ciel : « Mon DIEU, aidez-nous ! »

Au lieu de chercher, comme de coutume, les cordes, les sangles et tous les appareils nécessaires au lever, elle m'apporte une jupe et une paire de bas. Je demeurai stupéfaite de me voir si bien devinée. En cas d'accident, je fis placer des chaises et des fauteuils autour de mon lit ; mais toute mesure prise en faveur de la jambe retirée fut inutile. En posant le pied à terre, je dis mon acte de foi, qui fut plutôt un cri, tant j'aurais voulu le faire entendre au monde entier. Puis, pénétrant plus avant dans la volonté de mon DIEU, je m'écriai : « O Bonté suprême, vous le savez ! je veux tout ce que

vous voulez ; vous seul !... tout pour vous seul !... rien que vous ; pour moi, rien, rien !

Et me relevant je ne marchais pas... je courais... Je retombai à genoux, faisant du plus profond de mon cœur un acte de contrition, non par la pensée de mourir, mais comme purification en face d'une aussi insigne faveur. Puis, je viens m'agenouiller aux pieds de ma Vierge, témoin depuis vingt ans de toutes mes misères et tribulations, et je récitai les prières de la neuvaine.

Ma bonne, dans la première émotion, crut que j'étais aux prises avec la mort, et que j'allais passer entre ses bras. Mais, le bonheur succédant à cette impression, nous confondions ensemble nos prières et nos larmes. A sa demande, je me remis au lit pendant qu'elle allait prévenir les Sœurs et demander des actions de grâces.

Pendant son absence, je me relevai toute seule, pour prier encore et toujours ; là seulement mon cœur, mon âme trouvaient leur épanchement. J'étais guérie ! bien guérie ! Ce malheureux corps, perclus de tous ses membres depuis si longtemps, était revenu à la vie et agissait comme si jamais il n'eût été malade.

La nouvelle de ma guérison instantanée se répandit bien vite dans toute la ville ; il est impossible de dire la foule de personnes qui s'empressa de m'apporter ses félicitations sur un retour à la santé aussi inespéré. Toutes ces manifestations ne pouvaient m'arracher au recueillement intérieur qui inondait mon âme ; et c'est à partir de cette heure que je ressentis une soif ardente des âmes, un besoin immense de les amener vers mon

DIEU. Je me sentais si impuissante pour louer, bénir, aimer une telle bonté, qu'il m'aurait fallu le monde entier pour le lui consacrer, moins encore pour le bienfait de ma guérison, que pour les dons intimes dont je me sentais enivrée.

Le lundi, j'eus le bonheur d'entendre la sainte messe dans la chapelle de l'orphelinat ; il y avait six ans que j'étais privée de ce bonheur. Le jeudi, Sa Grandeur Monseigneur Mermillod daigna me visiter et voulut bien, le vendredi, dire lui-même une messe d'action de grâces dans la principale église de notre ville. Quinze jours après, je partis pour Lourdes, où je restai trois jours...

Voici des détails bien longs, mon Très Révérend Père ; et cependant j'abrège le plus possible, ne vous donnant que ce qui peut intéresser ou édifier vos nombreux lecteurs. Il me reste encore à dire la faveur la plus insigne que DIEU, dans son infinie bonté, a daigné m'accorder : Le 5 avril 1877, je fus admise au couvent du Sacré-Cœur de MARIE, chez les Religieuses Dominicaines du grand Ordre, à Chinon. Le 8 juin, fête du Sacré-Cœur de JÉSUS, je fus revêtue de la blanche livrée de MARIE, et je me prépare à prononcer mes vœux de religion, cette année, au même jour de la fête du Sacré-Cœur de JÉSUS, 28 juin. Je vous prie, mon Révérend Père, de demander pour moi et avec moi, la grâce de me bien préparer à cette grande action, et d'y correspondre toujours. Si MARIE a daigné présenter à son divin Fils les supplications de sa petite servante,

j'ose espérer que le ministre de JÉSUS-CHRIST voudra bien m'aider à les remercier pour tant de bienfaits !!

Que MARIE Immaculée soit de plus en plus bénie et aimée de tous les cœurs!! *Amen*, à jamais *Amen*...

VALENTINE CREUZÉ,

en religion, Sœur MARIE-THÉRÈSE DE SAINT-DOMINIQUE (1).

(1) Voir, aux pièces justificatives, n° 5, le certificat du médecin.

IX

UNE RELIGIEUSE DE BÉZIERS

SUBITEMENT GUÉRIE D'UN CANCER

Le 14 août 1876

Les *Annales de Lourdes* (avril 1877) rapportent une admirable guérison, que le médecin déclare surnaturelle, et dont la relation avait été envoyée préalablement à Mgr l'Évêque de Montpellier. Il s'agissait de la disparition instantanée d'un cancer, disparition pleinement constatée chez une pauvre Religieuse de la Congrégation du Sacré-Cœur de MARIE, à Béziers. La malade était condamnée à une mort inévitable et imminente. Laissons parler le Supérieur et fondateur de la Congrégation.

« Avant d'écrire à Votre Grandeur sur un fait miraculeux que DIEU a opéré au Couvent du Sacré-Cœur de MARIE, j'ai voulu attendre, pour m'assurer que ce n'était pas une chose passagère.

» Voici le récit du miracle, que Votre Grandeur jugera dans sa sagesse, éclairée par le Saint-Esprit.

» La nommée Sœur Jeanne, Oblate de MARIE, qui fut présentée à Votre Grandeur, lors de votre dernière visite au Sacré-Cœur de MARIE, et que vous daignâtes bénir avec une tendre compassion, était atteinte, depuis plusieurs mois, d'une humeur cancéreuse, qui avait formé

une grosse tumeur au sein. La maladie avait un double siège, le sein et les entrailles. Elle occasionnait des douleurs et des élancements très vifs à la malade. Il ne fallait rien moins que la puissance de la grâce pour la soutenir contre toute plainte, et dans la patiente résignation qu'admiraient toutes les personnes de la Communauté.

» De la tumeur du sein coulait du sang corrompu, qui répandait une odeur fétide. La pauvre malade avait perdu tout appétit. Ses forces l'avaient abandonnée. Elle ne pouvait se rendre aucun service. Le moindre mouvement imprimé à ses bras, à celui surtout du côté du sein malade, lui occasionnait d'horribles souffrances. Ses compagnes lui disaient : « Demandez à DIEU votre guérison par MARIE. » — « Non, répondait-elle, je ne demande que la soumission à la volonté de DIEU. »

» Cependant le mal empirait, et le Docteur avait annoncé que la Sœur durerait encore, mais que cette durée ne serait pas longue. Toute la Communauté, en union avec la malade, commença, le 3 août 1876, une neuvaine dans la chapelle des Oblates, où l'on venait d'ériger une statue de Notre-Dame de Lourdes. La neuvaine se continue avec foi et ferveur. La dernière nuit de la neuvaine, du 12 ou 13 août, on lui place sur la partie malade une compresse imbibée d'eau de la fontaine miraculeuse de Lourdes. Elle s'endort sur son séant, se réveille après deux heures et demie d'un sommeil paisible, étant appuyée sur son côté malade, et n'éprouvant aucune douleur. Elle y porte aussitôt la main et reconnaît que la tumeur a disparu entièrement.

» Elle appelle la Sœur infirmière en s'écriant : « Ma Sœur, la tumeur a disparu, je ne sens plus aucune douleur au sein. Donnez-moi quelque chose à manger ; je sens besoin de prendre. »

» La Sœur infirmière accourt pour s'assurer de la vérité. Son émotion fut grande, lorsqu'elle ne trouva sur la partie malade qu'une cicatrice rouge et fraîche. La tumeur avait, en effet, totalement disparu. La malade prit un peu de nourriture et se rendormit peu après.

» Le lendemain matin, comme elle était très faible et qu'elle éprouvait encore de fortes douleurs d'entrailles, deux de ses Sœurs la soutinrent pour descendre à la chapelle. On l'aida à se rendre à la Sainte-Table pour faire la sainte communion avant la Messe. On la reconduisit à sa place, où elle fit son action de grâces. On était à peine à l'Offertoire de la sainte Messe, qu'elle se sentit fortement pressée de se jeter à genoux, pour remercier DIEU par MARIE de sa guérison. Elle se prosterna sur sa chaise à coudoir, où elle demeure immobile, sans s'appuyer, jusqu'à la fin du Saint-Sacrifice. Elle se tourna alors vers ses compagnes : « Je suis guérie, leur dit-elle ; chantez le *Magnificat*. »

» La joie générale est indicible. La guérison est complète. La tumeur, l'écoulement, les douleurs d'entrailles, tout a disparu. L'usage de ses membres lui est rendu.

» Au sortir de la chapelle, elle déjeune avec ses compagnes et se promène avec elles. A la procession, qui eut lieu deux jours après dans les cours, les corridors et le parc de la maison, elle porta la bannière sans au-

cune fatigué, et trois jours après elle alla, à pied, à la campagne de Baïssan, qui est à cinq kilomètres de la ville, pour suivre les Orphelins dans leur pèlerinage à Notre-Dame de Consolation. Et maintenant elle a une santé florissante, que jamais elle n'avait eue. Elle se livre à tous les travaux, comme ses compagnes les plus robustes.

» Qui ne connaîtrait pas les merveilles de DIEU par Notre-Dame de Lourdes, ne soupçonnerait certes pas que la Sœur Jeanne eût jamais été atteinte d'un cancer.

» GAILLAC, sup^r (1). »

(1) Voir, aux pièces justificatives, n° 6, l'attestation du médecin.

X

UNE SOEUR DE CHARITÉ SUBITEMENT GUÉRIE
D'UNE MALADIE DE LA MOELLE ÉPINIÈRE

Lourdes, 14 septembre 1876

Le Pèlerin du 2 décembre 1876 rapportait le fait suivant qui a causé une sensation des plus profondes :

Notre-Dame de Lourdes aime décidément beaucoup les Filles de Saint-Vincent de Paul.

Le 13 septembre dernier, un petit groupe de Filles de la Charité débarquaient à Lourdes, conduisant et portant tour à tour l'une d'elles, parvenue aux dernières périodes d'une maladie de la moelle épinière. Sœur Julie n'avait pas demandé à venir à Lourdes, mais elle habite un orphelinat dans lequel la Sainte-Vierge a daigné faire un miracle éclatant de guérison que les pèlerins de Notre-Dame de Salut connaissent bien, celui de Lucie (1).

Donc, le Père général décida spontanément qu'en raison de cette circonstance exceptionnelle il fallait envoyer la malade à Lourdes. Celle-ci ne se croyait plus

(1) Nous l'avons rapporté le 23 juillet 1873.

assez forte et disait : « C'est impossible ; que notre Mère y aille seule ; je ne puis. »

— Essayez ; si vous restez en route, ce sera le chemin du ciel.

Elle arrivait donc de Paris, bien fatiguée, malgré un repos à Bordeaux, et l'on dut la mettre de suite au lit.

Le lendemain, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, la pieuse caravane vint de bonne heure à la Basilique, et pour éviter la foule, attendit le moment favorable de s'approcher de la sainte Table... Mais la foule, comme l'eau de la rivière, ne finissait pas de passer en ce jour de fête, et la malade ne communia qu'à neuf heures. Trop épuisée pour descendre à la grotte, elle revint en ville se reposer.

La pauvre Sœur, résignée à mourir, ne se sentait pas encore inspirée de prier ardemment pour sa guérison. Cependant sa Supérieure, pleine de foi, disait après midi : « Courage, levez-vous, il faut aller à la piscine. »

La voiture déposa la malade près de la Grotte.

« — Vous pouvez partir, dit la Mère au conducteur de la voiture.

— Et qui la ramènera ? dit-il.

— Mais elle va guérir. »

Le cocher fit un geste de doute qui se termina par un coup de fouet, et partit.

A ce moment, Sœur Julie fut saisie d'une émotion profonde ; une grande joie était descendue dans son âme, elle priaît comme à l'heure où l'on va être exaucé et suffoquait de sanglots.

Une Sœur lui gardait un rang dans la foule des estropiés qui attendaient pour entrer dans la piscine.

Quand le moment fut venu, ses compagnes descendirent la malade comme ces Anges qu'on représente portant l'âme d'une martyre, et la plongèrent dans l'eau glacée.

On avait hésité; il faisait froid; c'était d'ailleurs la dernière piscine dont l'eau est toute troublée.

« Voulez-vous être frictionnée? »

— Non; plongez-moi. »

Et comme on voulait vite la retirer : « Il fait trop froid! »

— Je sens au contraire une chaleur salubre dans tout mon corps. Je vais être guérie.

Retirée un moment, elle sollicita une seconde immersion.

Et bientôt debout, malgré la pluie, elle sort seule, marche vers la grotte et sans rien proclamer de la merveille qui venait de s'accomplir, elle demeure trois quarts d'heure à genoux sur les dalles, en dehors.

L'action de grâces se continua à la Basilique, puis encore à la grotte ce jour et le suivant, et selon la prédiction de la Mère Supérieure, toute voiture fut inutile pour retourner à la ville.

Le matin de cette journée, vingt petites orphelines de l'hôpital où réside Sœur Julie, inquiètes de n'avoir pas eu de nouvelles du pèlerinage, avaient, dès le matin illuminé la statuette de Notre-Dame de Lourdes, qui décore leur atelier, et récitée d'avance le chapelet qu'on dit ordinairement à trois heures.

A trois heures, aucune dépêche.

« C'est l'heure du chapelet, s'écrièrent les petites.

— Il est déjà récité, reprit la sous-maitresse, Lucie Fraiture (qui avait de bonnes raisons pour croire facilement aux miracles de la piscine de Lourdes); et puis, le miracle aura eu lieu à la communion de ce matin.

— Vous le savez donc?

— Non, mais cependant il sera plus sûr de réciter ce chapelet en actions de grâces. » Ce qu'on s'empressa de faire.

Le soir, à l'issue du Salut, un facteur du télégraphe paraît à la porte, et chacune de crier : « Voilà le miracle. »

A l'hôpital L... on commence en effet à s'habituer à considérer le télégraphe comme un instrument pour annoncer les miracles.

Une Sœur ouvre le pli et lit d'une voix émue :

Sœur Julie est complètement guérie.

Et après la première explosion de joie, elle continua le texte :

N'en parlez pas avant notre arrivée.

C'était trop tard, on courait déjà au jardin vers Notre-Dame de Lourdes, chanter le *Magnificat*.

L'humilité qui avait composé le texte de la dépêche, craignant le bruit, avait dit comme le Sauveur après un miracle : *N'en parlez à personne*. Et comme il est arrivé à Notre-Seigneur, la merveille a été proclamée sans permission.

Nous serions ici inexcusable pour notre indiscretion, si le pardon du Sauveur en pareille occurrence n'était le gage assuré de l'indulgence de saint Vincent de Paul.

VINCENT DE PAUL, BAILLY
des Augustins de l'Assomption.

XI

GUÉRISON SOUDAINÈ DE PHILOMÈNE MÉRÉ

Lourdes, le 27 septembre 1876

Une amie et compagne intime de la jeune miraculée raconte ainsi, plus d'un an après, au Supérieur des Missionnaires de Lourdes, la faveur extraordinaire de la Sainte-Vierge Immaculée :

Mon Révérend Père,

Vous m'aviez demandé et j'avais promis de vous envoyer la relation un peu détaillée de la guérison de mademoiselle Philomène Méré. Je viens enfin tenir ma promesse.

Philomène Méré est née à Angers, place de la Paix, le 7 décembre 1854. Ses parents, excellents chrétiens, l'élevèrent dans la pratique assidue de la religion et de la piété. Dès l'âge de trois ans, Philomène allait à l'école chez les Sœurs de la Charité de Sainte-Marie, à Angers.

Jusqu'en 1865, la santé de Philomène ne laissa rien à désirer ; mais à cette époque, elle fut prise d'une enflure intestinale, intermittente tout d'abord, puis plus continuelle, et qui ne céda qu'aux remèdes les plus énergiques. Philomène resta depuis lors dans un état d'anémie contre lequel aucun médicament ne put réagir

d'une manière efficace. Elle garda, en outre, une extrême susceptibilité intestinale qui, non seulement la fit presque constamment souffrir, mais provoqua chez elle, à différentes reprises, des accidents plus ou moins graves.

De 1865 à 1867, elle continua à suivre, tant bien que mal, l'école et le catéchisme. Alors, sa première communion faite et renouvelée, il fallut songer à lui faire prendre un état. Heureusement pour elle, ses sœurs étaient couturières ; elles purent la garder à la maison. La première année fut passable ; si les interruptions causées par sa mauvaise santé étaient fréquentes, elles étaient du moins de courte durée. Mais, dès l'année suivante, elle commença à garder le lit jusqu'à trois mois de suite. Elle avait deux, trois, cinq semaines d'à peu près bonnes, et puis elle prenait le lit pour des mois entiers, et ne le quittait que pour le reprendre bientôt. Ses sœurs assurent que depuis lors, elle n'a jamais travaillé, par an, la valeur de trois mois.

En 1874, elle avait alors dix-neuf ans, le médecin ordonna le changement d'air et le séjour à la campagne. Philomène se rendit donc chez un de ses frères, établi à Vihiers, dans le Saumurois. Le mieux fut peu sensible ; et, après quelques semaines, elle revint chez ses parents.

Bientôt l'amélioration disparut et son état s'aggrava de plus en plus. Au mois de mai 1875, on la conduisit de nouveau à Vihiers. Cette fois, elle y resta dix mois. Mais, au mois de mars 1876, le médecin de Vihiers ayant déclaré à son frère et à sa belle-sœur qu'il était grand temps de la renvoyer à ses parents, s'ils ne vou-

laient pas la voir mourir chez eux, ils écrivirent à la famille l'état désespéré de Philomène. Ses sœurs allèrent aussitôt la chercher et la ramenèrent à Angers. Elle y arriva dans un état des plus inquiétants; chacun s'attendait à une mort prochaine. Toute sa famille se mit en prières et l'on fit, surtout à Notre-Dame de Lourdes, nombre de neuvaines pour obtenir sa guérison. Mais plus on priait, plus ses souffrances redoublaient, à tel point qu'elle suppliait ses parents de suspendre leurs prières. Résignée d'ailleurs à la volonté de DIEU, elle ne s'effrayait nullement à la pensée de mourir. Mais Notre-Dame de Lourdes, si ardemment implorée, avait choisi Philomène pour manifester en elle sa puissance et sa bonté.

Tout l'été lui fut terrible; incapable de se soutenir debout, elle garda constamment le lit. A la fin de juillet, son état s'aggrava encore, et le médecin qui la soignait habituellement, renonça à s'occuper d'elle davantage.

Le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, Philomène reçut le Saint-Viatique. Nous étions dans ces jours-là jusqu'à cinq personnes autour de son lit, occupées à la soulager un peu, et nous demandant à tout instant si elle n'allait pas s'éteindre dans nos bras. Ses souffrances étaient affreuses; elles lui arrachaient des cris tels que les voisins en furent, pendant deux nuits, tenus en éveil. Elle avait les jambes et le corps très enflés, et elle ne prenait plus aucune nourriture.

Un pèlerinage angevin devait partir pour Lourdes dans le courant de septembre. Le 25 août, M. l'abbé Malson, curé de la Trinité, étant venu voir la malade, il fut question du pèlerinage prochain. Il devait en faire

partie, et il dit à Philomène que là-bas il prierait bien pour elle ; puis il ajouta, moitié riant, moitié sérieux : « Il faudrait profiter du pèlerinage, pour aller vous-même » demander à Notre-Dame de Lourdes votre guérison. » A ce mot, Philomène qui nourrissait depuis longtemps (bien qu'elle n'en parlât pas, à cause des difficultés pécuniaires surtout) le secret désir d'aller à Lourdes, Philomène oublia toutes les impossibilités et manifesta hautement son désir.

Lorsque je vins la voir, quelque temps après le départ de M. le curé, elle me raconta sa visite et me dit : « Oh ! si je pouvais aller à Lourdes !... Si j'y allais, je suis sûre que je reviendrais guérie ! » — J'avais déjà eu cette pensée, j'étais dans la même conviction, et cependant je n'osais prendre sur moi de l'affermir dans son idée, comprenant que mon seul encouragement n'aurait pas suffi pour déterminer la famille à laisser partir Philomène en pareil état. Je me contentai donc de lui répondre sans trop l'encourager : « Si Notre-Dame veut vous guérir à Lourdes, elle saura bien vous y conduire ; remettez donc la chose entre ses mains et restez bien abandonnée à la volonté de DIEU, quelle qu'elle soit. » Je dis néanmoins à ses sœurs ce que j'en pensais, et je partis demander à M. le curé son avis. « Eh ! mon DIEU ! je ne vois pas, dit-il, pourquoi Philomène ne serait pas guérie comme tant d'autres, et pourquoi on n'essayerait pas de l'emmener ? »

Mais hélas ! la jeune malade était dans l'impossibilité physique de supporter le moindre trajet, même en voiture. A cela Notre-Dame de Lourdes pouvait seule quelque chose. Une neuvaine fut commencée pour demander

à MARIE que la santé de la pauvre infirme s'améliorât assez pour que la famille consentit à lui laisser entreprendre le voyage. Le 8 septembre, fête de la Nativité et dernier jour de la neuvaine, elle put se rendre, soutenue par deux personnes, jusqu'à un sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, tout proche de la maison. Le mal resta, depuis ce jour, stationnaire, sans aucune amélioration, mais aussi sans aggravation. Elle ne pouvait toutefois marcher ni se tenir debout, et elle continua de garder le lit.

Lorsque le docteur apprit, par une sœur de Philomène, sa résolution de partir : « C'est insensé, dit-il, de vouloir faire un pareil voyage, ou n'importe quel voyage ! vouloir aller jusqu'à Lourdes pour demander sa guérison ! mais c'est tenter DIEU. Du reste, une intervention divine est la seule chance de guérison. »

Enfin, le 25 septembre, nous partions taxés d'insigne folie et laissant la famille dans une inquiétude mortelle. Peu s'en fallait, malgré leur grande foi, qu'ils ne m'en voulussent d'emmener leur fille, leur sœur, en pareille extrémité, et ils ne se fussent certainement pas décidés sans l'assentiment de M. le curé de la Trinité.

Le médecin, ayant appris notre départ, ne put s'empêcher de dire : « Ce sera certainement miracle, si elle guérit. C'en serait un déjà si elle parvenait au terme du voyage. Dans l'état où elle est, c'est à peine si elle peut atteindre la première station ; on sera obligé de la ramener avant d'être sorti du département. »

Néanmoins tout alla à peu près bien jusqu'à Niort, où elle commença à nous inquiéter fortement ; à Poitiers, nous nous demandions si nous pouvions oser aller

plus loin. Nous avions cependant si ferme confiance en MARIE, que nous continuâmes notre route. La nuit fut très mauvaise ; et, lorsque nous arrivâmes à Lourdes, le 26, vers midi, il fallut deux hommes pour porter notre malade et la déposer dans une voiture.

Pendant les vingt-sept heures qu'avait duré notre voyage, elle n'avait pu prendre que deux ou trois gorgées de bouillon.

Dès le soir, nous allâmes à la Grotte, en voiture. Philomène y pria avec tant de ferveur que nous osions à peine interrompre sa prière, lorsqu'il fut temps de quitter ce lieu béni. Quelqu'un me dit en la regardant : « Mais c'est une petite Sainte que vous avez avec vous ! La Sainte-Vierge fera tout ce qu'elle lui demandera. »

Nous la portâmes à la piscine et nous n'étions pas trop de trois pour l'y descendre. L'enflure qui ne l'avait pas quittée depuis sept mois disparut à ce premier bain, et elle put se tenir debout pendant que nous l'habillions. Le lendemain, elle descendait seule de son lit, et nous ne fûmes plus obligées de la porter complètement. Elle put, soutenue par deux personnes, recevoir la communion à la sainte Table.

Après la messe solennelle du pèlerinage, nous la conduisîmes à la piscine. Il fallut y attendre longtemps notre tour. Elle eut pendant ce temps une recrudescence de douleurs qui attira une foule nombreuse. Le moment étant venu d'entrer à la piscine, il fallut la porter encore comme la veille, elle était inerte et sans connaissance, elle paraissait mourante. Quelques personnes voulurent nous dissuader de la plonger dans l'eau, disant que c'était tenter DIEU, qu'elle allait y

mourir. Cette opposition la réveilla un instant de cette torpeur où elle était plongée : « Si, nous murmura-t-elle ; si, je veux y aller, » et elle retomba dans son anéantissement. Nous pénétrâmes donc dans la piscine et nous la déshabillâmes ; puis, ayant récité à haute voix le *Souvenez-vous*, nous la plongeâmes dans l'eau miraculeuse.

A peine y fut-elle entièrement : « Je n'ai plus de douleurs ! s'écria-t-elle ; je ne me sens plus de mal ! je suis forte ! » Elle sortit de l'eau, s'habilla et reprit : « Je veux aller seule à la Grotte. » Nous étions muettes d'émotion. La porte ouverte, elle s'élança, et la foule inquiète ne la reconnut pas tout d'abord en la voyant passer pleine de vie, de force et d'agilité.

Seule de ses trois compagnes, je réussis à n'être pas séparée d'elle, et nous arrivâmes à la Grotte, où le *Magnificat* fut entonné par un prêtre de notre pèlerinage. Après une courte prière, il fallut l'arracher à l'épanchement de la reconnaissance. Elle monta vers votre maison pour vous faire connaître cette nouvelle grâce de notre Mère Immaculée.

C'est là, mon Révérend Père, que vous avez vu notre chère malade. Vous savez avec quel appétit elle mangea le petit déjeuner que votre bonté lui fit servir, elle, qui n'avait pas mangé depuis longtemps ; et lorsque son pasteur, M. le curé de la Trinité, absent au moment de la guérison, accourut pour la constater, vous avez été témoin de son émotion et de sa reconnaissance envers Notre-Dame de Lourdes pour la prédilection qu'elle témoignait à cette enfant de sa paroisse.

Philomène fut toute la journée assaillie de visites.

C'était à qui, parmi les pèlerins de tant de diocèses réunis ce jour-là à Lourdes, c'était à qui parlerait à celle qu'ils avaient appelée spontanément « la miraculée ». Le soir, elle revint avec nous, à pied, à la Grotte, et suivit la procession aux flambeaux sans éprouver aucune fatigue. Elle vécut depuis lors absolument comme nous, prenant sa part de toutes nos fatigues, sans que nous eussions besoin de nous occuper d'elle.

A notre retour à Angers, l'émotion fut grande. Bien que nous eussions envoyé de Lourdes un télégramme, annonçant la guérison de Philomène, une de ses sœurs faillit se trouver mal, en la voyant si alerte. Il en fut à peu près ainsi de tous les membres de la famille. Tous ceux qui l'avaient vue si malade quelques jours auparavant, ne pouvaient en croire leurs yeux.

Il y a de cela quatorze mois passés, et depuis ce temps, la santé de Philomène n'a rien laissé à désirer. Elle se maintient toujours et, malgré les bruits que les méchants ont répandus de ses rechutes, voire même de sa mort, elle est très bien portante. « La Sainte-Vierge, dit-elle, ne fait pas les choses à moitié. »

LOUISE BENUCHET.

Angers, à l'hôpital, le 16 novembre 1877.

Trois ans après sa guérison miraculeuse, le 15 novembre 1879, cette enfant privilégiée de Notre-Dame de Lourdes recevait, à Angers, le saint habit de l'Ordre de Saint-Dominique. Sa guérison ne s'était pas démentie un seul jour (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 7, le certificat du médecin.

XII

MADEMOISELLE LOUISE DE PEYRONNY
SUBITEMENT GUÉRIE

Lourdes, 25 novembre 1876

C'est M. l'abbé René de Peyronny, alors élève du Séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, près Paris, frère de la miraculée et témoin oculaire, qui adresse la relation suivante au Père Directeur des *Annales de Lourdes*.

La Lande, près Villedieu (Manche), le 25 novembre 1877.

Mon révérend Père,

L'an dernier, à pareil jour, j'étais, à Lourdes, l'heureux témoin du miracle qui rendait la santé à ma sœur. Après douze mois, je viens, au nom de ma sœur et de toute ma famille, vous prier de publier dans les *Annales* la grâce insigne dont nous avons été favorisés.

Au mois de décembre 1875, ma sœur, Louise de Peyronny, âgée de dix-huit ans, se donna une entorse au genou. La douleur, au lieu de diminuer, augmenta peu à peu. La malade fut conduite à Paris et confiée aux meilleurs médecins et chirurgiens, à MM. Labbé, Vulpian, Verneuil et autres. Après plusieurs consultations, tous tombèrent d'accord sur la nature du mal, appelé dans le langage savant une *arthrite subaiguë*.

Malheureusement le diagnostic ne suffisait pas pour la guérison. En vain les Docteurs essayèrent les traitements aussi variés qu'énergiques ; la jambe s'atrophia, et les douleurs augmentèrent au point de nécessiter un appareil pour immobiliser le corps tout entier. Au mois de juillet 1876, la santé générale fut elle-même profondément ébranlée ; mais elle fut rétablie par un habile traitement d'hydrothérapie, ordonné par M. le Docteur Charcot et reçu dans l'excellent établissement de M. Pascal, à Passy. Quant au membre malade, il n'en ressentit aucune amélioration.

Au commencement d'octobre, toute marche était impossible ; le genou, loin de pouvoir se plier, ne supportait aucun attouchement ni aucun mouvement, sans ressentir de vives douleurs ; l'atrophie de la jambe était considérable ; tout le côté du corps correspondant était complètement insensible ; enfin la vue très affaiblie ne permettait pas de lecture soutenue. Cet état restera désormais stationnaire, avec des alternatives de mieux insignifiant, et de rechute.

On nous promettait, il est vrai, une guérison, mais dans un avenir très éloigné et sans date. Quelle serait cette guérison ? L'usage de la jambe serait rendu ; mais la malade devait se résigner à toujours souffrir de ce membre. Nous avons appris depuis que ces Messieurs ne parlaient ainsi que pour nous rassurer ; ils étaient eux-mêmes beaucoup moins rassurés qu'ils ne voulaient le paraître.

Au milieu de novembre, après une communion fervente, ma pauvre sœur ressentit un vif désir d'aller à Lourdes demander sa guérison à la Très Sainte-Vierge.

Elle communiqua son désir à mon père et à ma mère, avec un tel accent d'espérance et de foi, que le voyage fut promptement résolu. Deux fois, pendant sa maladie, cette pensée lui avait été suggérée ; mais elle n'avait montré aucun empressement. « Je n'avais pas alors, di- » sait-elle, la foi assez vive. » Cette fois, l'inspiration venait du ciel.

Le 24 novembre 1876, nous partions, ma mère et moi, avec notre chère malade. Le voyage de Paris à Lourdes ne fut pas sans souffrance. A la descente du wagon à Lourdes, ma sœur était épuisée de fatigue et de douleur.

Après une heure de repos, nous la conduisîmes en voiture à la Basilique, où je dus la monter dans mes bras. Elle se confessa, elle demanda d'être transportée à la Grotte. Mes bras lui rendirent encore ce dernier service. Je la déposai sur un banc à l'entrée de ce lieu béni, témoin des Apparitions de la Mère de DIEU. Après avoir bu de l'eau miraculeuse, elle entra dans la Grotte, soutenue par ma mère et par une Religieuse qui se trouvait là. L'émotion et la crainte me firent rester dehors.

Le groupe s'avança lentement et parvint au fond de la Grotte, jusqu'au rocher sur lequel repose le second candélabre toujours chargé de cierges allumés. A peine arrivée dans ce lieu saint, ma sœur pousse un cri et tombe la face contre terre. J'accours ne sachant ce qui se passe ; ma sœur, se relevant tout à coup, me reçoit dans ses bras ; elle était guérie !... Toute douleur avait disparu ; la sensibilité était revenue dans le côté du corps insensible ; la vue avait repris toute sa force. Pour

la première fois depuis un an, ma sœur pouvait ployer sa jambe ; et le soir même elle restait à genoux pendant une demi-heure. Ce même jour, elle faisait trois kilomètres à pied et sans fatigue.

Depuis cet heureux jour, c'est-à-dire depuis un an, plus de douleur, pas de rechute ; la santé est redevenue ce qu'elle était avant l'accident. N'est-ce pas le cas de dire avec un de nos meilleurs médecins : « *Au sujet de cette guérison survenue dans de telles circonstances, selon moi la science doit se taire !* »

RENÉ DE PEYRONNY.

Année 1877

Madame Sire. — Marie Brancourt. — Une petite sauvage à Nouméa. — Marie Foucras. — Auguste Bonnet. — Mademoiselle Maria Ragot. — Madame veuve Denyse Lopez.

I

GUÉRISON INSTANTANÉE DE MADAME SIRE

DU DIOCÈSE DE GRENOBLE

Le dimanche de Pâques, 1^{er} avril 1877

M. l'abbé Sadin, Archiprêtre de Crémieu, diocèse de Grenoble, adressait, en avril 1878, aux Pères missionnaires de Lourdes, la relation très intéressante de la guérison de madame Sire, sa paroissienne. La publication de ce fait merveilleux dans la *Semaine religieuse de Grenoble*, revêtue de l'approbation de l'autorité ecclésiastique, donne un nouveau poids aux graves témoignages qui l'attestaient déjà. La lecture, dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes*, des guérisons obtenues par son intercession, avait inspiré à M. Sadin la pensée d'engager la malade à recourir à la Vierge de la Grotte.

M. le curé de Crémieu nous autorise aussi à publier en toutes lettres le nom de l'honorable médecin qui a certifié la maladie et la guérison, que le docteur appelle *supernaturelle*.

Monsieur le Rédacteur,

Je dois à la gloire de DIEU et pour le plus grand honneur de la Vierge immaculée, de ne pas différer plus

longtemps le récit d'un fait véritablement miraculeux, arrivé, il y a quelque temps, dans la paroisse de Crémieu. Il s'agit de la guérison subite, et au jour fixé d'avance, d'une personne malade depuis de longues années et nommée madame Sire, guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. En daignant recueillir dans les colonnes de la *Semaine* la relation que je vous envoie, vous m'aidez à m'acquitter de la promesse que j'avais faite d'avance, de faire publier ce nouveau trait de l'inépuisable bonté de la Reine du ciel. Je ne regrette pas d'ailleurs ce retard ; car les quatre mois qui se sont écoulés depuis la guérison de madame Sire, n'ont fait que confirmer et consacrer, pour ainsi dire, aux yeux des plus incrédules, la réalité du prodige. Je joins en outre à ma relation une pièce d'une autorité incontestable, c'est le rapport du médecin même de madame Sire, de M. le docteur Manillier, de Crémieu, dont personne ne discutera la haute compétence.

Voici donc les faits :

Madame Sire a été, toute sa vie, d'une santé très délicate : dès le plus bas âge, on avait dû, dans sa famille, lui prodiguer des soins tout particuliers. Bien loin de se fortifier avec l'âge, sa santé avait de plus en plus laissé à désirer. Par suite de causes diverses, elle était atteinte de gastralgie, de vomissements violents, de palpitations de cœur et d'étouffements, qui parfois la mettaient à deux doigts de la mort.

Elle ne s'était jamais remise d'une gastrite, qui la fit cruellement souffrir, il y a environ dix ans. Mais depuis le mois de novembre 1873, son état s'aggrava considérablement. Elle s'alita alors définitivement, pour ne se

lever, à de longs intervalles, qu'une heure ou deux par jour. La plupart du temps, ses douleurs étaient atroces. Aucun médicament ne la soulageait. Son estomac épuisé refusait tout aliment solide. Depuis le mois de janvier dernier jusqu'à la fin de mars, un peu de lait (pour un sou par jour), douloureusement digéré et souvent rejeté, avait fait toute sa nourriture.

Aussi depuis longtemps, madame Siré, ainsi que tout son entourage, avait perdu tout espoir de guérison; elle avait été administrée et avait fait généreusement à DIEU le sacrifice de sa vie. On s'attendait d'un jour à l'autre à entendre sonner son glas funèbre, et ses plus intimes amies ne se gênaient pas pour lui dire : « Ma chère enfant, *ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est de mourir au plus tôt.* »

Telle était la situation de madame Siré, quand, ayant été appelé auprès d'elle, je lui proposai, comme dernière ressource, de faire, pour sa guérison, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Elle s'y refusa d'abord. Elle s'était vouée à tant de Saints! elle avait fait tant de neuvaines! et cela toujours en vain. D'ailleurs l'avenir, même avec la santé, lui apparaissait si plein de tristesses et d'épreuves, qu'elle ne se sentait pas le courage de l'affronter. Maintenant qu'elle se croyait prête, elle aimait autant mourir.

Cependant son cœur de mère, dans la pensée de se dévouer aux soins d'un enfant qui n'avait plus qu'elle au monde, finit par se résigner à porter courageusement, tant qu'il plairait à DIEU, le fardeau de la vie, si lourd qu'il dût être. Elle consentit donc à tenter encore une dernière neuvaine.

C'était la veille du dimanche des Rameaux. Le lendemain, je lui portai un peu d'eau de la source miraculeuse de Lourdes. Elle en but quelques gouttes, et à l'instant il se passa en elle une telle transformation, qu'elle se sentit pénétrée de la foi la plus vive, de l'inébranlable persuasion que le Cœur de Jésus et la Vierge de Lourdes daigneraient la guérir. Elle fit part de son invincible espérance à une de ses amies, qui vint la voir. « — Tu guériras ! lui répondit celle-ci ; mais qui est-ce qui a pu te dire une chose semblable ? — C'est M. le curé, qui me l'a fait espérer. — On voit bien, lui répliqua son amie, qu'il est nouveau dans la paroisse ; s'il connaissait ta maladie, il ne te bercerait pas de telles espérances. »

Pendant la Semaine-Sainte, en effet, la maladie paraissait s'aggraver. Le Jeudi-Saint, les vomissements allèrent jusqu'au sang. Il fallait approcher l'oreille bien près des lèvres de la malade, pour l'entendre parler. Son espérance n'était point ébranlée par cette recrudescence. Elle disait au contraire : « La Sainte-Vierge n'en montrera sa puissance que d'une manière plus éclatante. Et puis, le jour de Pâques n'est pas encore arrivé. Ne savez-vous pas que c'est ce jour-là que je dois guérir ? — Vous voulez donc ressusciter avec Notre-Seigneur ? Ah ! vous avez bien choisi votre jour ! »

Le grand jour arrive en effet. Il commençait à poindre, quand tout à coup la malade éprouve un bien-être tel, qu'il lui semble qu'elle va être guérie. Elle se soulève, se met à genoux sur son lit, et dit avec une confiance sans bornes : « Seigneur Jésus ! voici le jour de

votre résurrection glorieuse. Oh ! daignez permettre que je ressuscite à la santé, et ma vie tout entière ne sera plus que pour vous. Mais si vous prévoyez, ô mon DIEU ! que je doive plus tard abuser de la santé que je vous demande, ah ! faites-moi plutôt mourir à l'instant. »

Il lui semble aussitôt que les forces lui reviennent, et il lui tarde d'être seule pour les essayer. En effet, pendant que sa sœur se rend à la messe, madame Sire, qui la veille n'avait pu attendre qu'on fit à la hâte son lit, se lève seule, allume le fourneau de sa cuisine, prépare le déjeuner de sa sœur, et se fait à elle-même un potage qu'elle mange avec grand appétit. Elle se recouche un moment. Mais bientôt la faim la chasse du lit, et midi n'était pas arrivé, que madame Sire, qui, depuis dix ans, ne s'était jamais senti le besoin de manger, avait déjà déjeuné *trois fois*.

Le lendemain, avant le jour, elle était déjà à son fourneau, quand à la porte se présente le fermier qui d'habitude lui apportait du lait. « Comment va madame Sire, demanda-t-il ? — Elle va bien ; elle est guérie. — Elle n'est donc pas morte ? — Mais vous la voyez devant vous. — Oh ! vous n'êtes pas madame Sire ; vous êtes sa sœur. — Mais c'est bien moi ! vous dis-je ? — Eh bien ! laissez-moi voir dans la chambre. » Quand cet homme a vu tout vide le lit occupé constamment depuis quatre ans, il tombe dans un tel ébahissement qu'il se croit le jouet d'une illusion ou d'un rêve.

Telle fut l'impression de la ville tout entière, quand, le vendredi suivant, on vit madame Sire s'acheminer vers l'église, d'un pas ferme et sans appui, pour remer-

cier le Sacré-Cœur de Jésus et sa céleste Bienfaitrice. Raconter ses indicibles émotions et l'émerveillement de tous, serait chose impossible. Disons seulement que depuis, la santé de madame Sire n'a fait que s'affermir de plus en plus. Elle fait aujourd'hui des travaux qu'elle n'avait jamais pu faire de sa vie, et surtout, chose vraiment prodigieuse, son estomac qui, *depuis neuf ans*, n'avait pas digéré une seule fois sans douleur, — tout à coup, sans remèdes, sans transition, s'est mis à digérer sans fatigue les aliments les plus indigestes et les plus lourds. En un mot, la santé ne laisse maintenant rien à désirer.

Les faits que je viens de raconter, monsieur le Rédacteur, sont connus de tout Crémieu. Aussi, quand au dernier jour de mai, la miraculée (on peut bien l'appeler ainsi après une guérison si prodigieuse) fit célébrer une messe solennelle d'action de grâces, un grand nombre de personnes de la ville se joignirent à elle; et lorsqu'à la fin de la messe, le *Magnificat*, chanté par de puissantes voix, fit éclater l'expression de sa reconnaissance, par ces paroles : *Fecit mihi magna qui potens est*, bien de douces larmes coulèrent de tous les yeux, et tous les cœurs redisaient : « Bénie soit à jamais la Vierge si puissante et si bonne, la Vierge Immaculée, qui sait opérer de tels prodiges en faveur de ceux qui mettent en elle toute leur confiance ! » Et, comme monument de la gratitude publique pour un tel bienfait, bientôt sera érigée dans l'église de Crémieu une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes.

Agréez...

J. SADIN, curé de Crémieu.

L'abbé Neyret, Chanoine honoraire, résidant à Crémieu, a visité pendant plusieurs années madame Sire. Il lui a procuré les précieux secours de la religion. Plusieurs fois, il a cru la malade aux derniers moments, et s'est disposé à lui réitérer l'Indulgence plénière. Il certifie que tout ce qui est contenu dans le rapport, pour la maigreur, le manque de forces, l'intensité de la maladie et la guérison subite reste presque au-dessous de la vérité. On ne peut douter que cette guérison ne soit vraiment miraculeuse. Aussi, il associe avec un vrai bonheur et un consciencieux empressement sa signature à celle de M. Sadin, Archiprêtre de Crémieu.

L'abbé NEYRET, Chanoine honoraire.

Rapport de M. Manillier, docteur-médecin à Crémieu, sur la maladie et la guérison de madame veuve Sire.

Madame veuve Sire, trente-six ans, tempérament nerveux à l'excès, d'une santé toujours délicate, était dans un état habituel de chloro-anémie depuis environ cinq ans, et atteinte d'une maladie très complexe dont l'observation détaillée serait trop longue. Ce qui frappait le plus, c'étaient la dyspepsie et la gastralgie, caractérisées par des digestions laborieuses, longues, difficiles et douloureuses. Par suite de diverses circonstances, inutiles à raconter, cette affection s'était aggravée au point que l'alimentation était à peu près impossible. Deux ou trois cuillerées de potage très léger et choisi avec soin, provoquaient des douleurs violentes dans l'estomac, dans le ventre, dans la poitrine, les reins, la tête, puis dans

les membres simultanément, ou les uns après les autres. Ces douleurs duraient plusieurs heures, s'accompagnaient de terribles palpitations de cœur, parfois de crises nerveuses, parfois de somnolence et de congestion de la face. Les éructations, les nausées, les efforts et les vomissements étaient incessants, jusqu'à ce que l'estomac fût débarrassé.

Depuis bien des mois, madame Sire en était réduite à prendre, pour toute nourriture, quelques cuillerées de lait, environ une tasse pour vingt-quatre heures et un peu d'eau sucrée. Le lait produisait les mêmes phénomènes douloureux énumérés ci-dessus.

Inutile de dire que l'amaigrissement, la pâleur, la faiblesse, étaient extrêmes. Madame Sire ne quittait le lit, pendant un instant, que tous les huit jours environ.

Toutes les médications possibles ont été employées sans succès, et l'on devait craindre une fin prochaine.

C'est dans ces circonstances, qu'après une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, madame Sire a été guérie *subitement, sans transition*. Le jour de Pâques, dernier jour de sa neuvaine, elle s'est levée *seule*, s'est occupée de quelques soins du ménage, craintive, ne pouvant croire à son bonheur.

Depuis lors, la guérison ne s'est pas démentie un seul instant. Madame Sire sort, se promène, travaille, boit et mange toute espèce d'aliments, sans douleur et sans aucune fatigue.

J'insiste sur la longue durée de la maladie, sur sa gravité, sur la guérison soudaine et surnaturelle, pen-

sant que DIEU seul peut produire de semblables guérisons.

Note rédigée par le docteur M. Manillier, de Crémieu, médecin de madame Sire.

Crémieu, le 5 juillet 1877.

Pour copie conforme :

J. SADIN, curé.

Crémieu, le 10 août 1877.

II

MERVEILLEUSE GUÉRISON DE MARIE
BRANCOURT

ENTIÈREMENT PARALYSÉE DEPUIS NEUF ANS ET DEMI

Chalandry, le 18 août 1877

Le 2 mai 1878, M. l'abbé Brancourt, aumônier des Dames religieuses et du Pensionnat de la Croix, à Saint-Quentin, au diocèse de Soissons, présentait aux Pères Missionnaires de Lourdes sa sœur, venue à Notre-Dame de Lourdes pour la remercier de sa guérison. Elle déposa, en *ex-voto* à la Grotte, une de ses béquilles désormais inutiles.

M. l'abbé Brancourt a bien voulu, ajoutent les Pères, sur notre demande, nous laisser le récit très remarquable de la guérison de sa sœur. Un savant médecin, qui a mûrement étudié cette guérison, écrivait qu'elle échappe aux explications et aux interprétations de la science.

« Notre-Dame de Lourdes, le 5 mai 1878.

» Mon Très Révérend Père,

» Ma sœur Marie naquit, le 23 juin 1847, à Chalandry, canton de Crécy-sur-Serre, au diocèse de Soissons. Ses parents étaient d'honorables cultivateurs et surtout de bons chrétiens. L'éducation de Marie se ressentit du

milieu plein de foi où DIEU la fit naître. Elle fut élevée chez les Dames religieuses de la Croix, dont un de ses oncles, M. l'abbé Turquin, était alors aumônier. La santé de Marie ne lui permit pas d'achever ses études.

» Vers l'âge de dix ans, elle avait fait, d'une hauteur de huit à neuf mètres, une chute qui dut ébranler singulièrement la colonne vertébrale. Aussi, à l'âge de douze ans, elle fut prise d'une sciatique qui la priva de l'usage de la jambe droite pendant quatre mois. Elle dut alors sa guérison plus encore à Notre-Dame de La Salette qu'aux soins dont elle fut entourée.

» En 1868, Marie se trouvait chez son frère, curé de Fluvières. Le 4 mars, sans cause apparente, elle fut prise, à la jambe droite et bientôt aux deux jambes à la fois, de douleurs vives, lancinantes, qui rendirent la marche impossible et la sensibilité extrême, qui amenèrent de fréquentes défaillances, des douleurs intérieures et des vomissements répétés.

» M. le docteur Cordier, qui lui donnait ses soins avec un autre médecin (M. Lenoir, et plus tard M. Cat), déclara que la maladie était des plus graves, qu'on était en présence d'une *myélite*. Avec un grand dévouement mis au service de son talent, il travailla à en arrêter les progrès. Mais le mal domina tous les remèdes.

» L'inflammation de la substance de la moelle épinière devint *ascendante*; elle attaqua tour à tour et même à la fois tous les membres et tous les organes; elle amena, à différents intervalles, des paralysies totales, qui durèrent tantôt quinze ou vingt jours, tantôt cinq à six semaines.

» Les *méninges* s'enflammèrent. Des éruptions et des

abcès se déclarèrent tout le long de la colonne vertébrale. Les extrémités se crispèrent et restèrent recourbées pendant neuf ans et demi que dura la maladie. En prenant alors moi-même des renseignements sur cette maladie, j'appris, à différentes reprises et avec une peine bien vive, que, au dire de la science, cette terrible maladie, dans ces conditions, ne guérit jamais entièrement, et qu'elle se termine généralement par la mort, le tissu nerveux ne se réparant pas complètement.

» Le traitement auquel on soumit la malade fut en rapport avec ces accidents et avec les lésions organiques opérées par la maladie. A l'extérieur, on cautérisa au fer rouge la colonne vertébrale ; on la couvrit de vésicatoires et de cautères, posés souvent les uns sur les autres à peine desséchés ; on trancha dans les abcès ; on les brûla pendant des mois entiers, particulièrement aux orteils, où il y avait une suppuration telle que le médecin disait : « C'est un édifice qui s'écroule. » On employa les bains salés, les douches, le massage, les frictions à l'essence, à l'ammoniaque, à la noix vomique, etc.

» A l'intérieur, on donna tour à tour et à haute dose, la strychnine, l'eau amère de Beamé, de Pearson, la noix vomique, etc., etc. Tout fut impuissant, inutile...

» La pauvre Marie avait toujours eu une tendre et filiale dévotion à la Sainte-Vierge ; dès le commencement de sa maladie, elle s'adressa spécialement à Notre-Dame de Lourdes. On lui donnait souvent de l'eau de la fontaine miraculeuse de la Grotte ; cette eau était quelquefois son unique soutien. Nous fîmes bien en

vérité des neuvaines au Sacré-Cœur de JÉSUS, à saint Joseph; qu'elle n'oublia jamais dans ses neuvaines, à saint Quentin et à d'autres Saints; mais les neuvaines ou plutôt la neuvaine à Notre-Dame de Lourdes continuait toujours, de sorte que ce fut comme une neuvaine d'années faite à Notre-Dame de la Grotte. Dans les moments de plus cruelles souffrances, on lui présentait sa statue, qu'elle baisait avec amour.

» Bien des fois, il avait été question de conduire la malade à Lourdes. Différentes circonstances s'y opposèrent; et d'ailleurs son état, dans les dernières années, rendait ce voyage impossible; c'eût été, pour ceux qui la voyaient, un premier miracle que de la porter seulement à Paris.

» Pour la malade, elle était décidée à partir, après s'être bien préparée à la mort, s'abandonnant tout entière à la Sainte-Vierge. Elle connaissait d'ailleurs son état; mais calme, résignée à la sainte volonté de DIEU, gaie même, elle parlait de la mort comme d'un voyage ordinaire. Les personnes qui la visitaient, disaient que sa vue leur faisait du bien.

» Cependant la terrible maladie poursuivait sa marche. Au mois de juin 1877, la paralysie s'étendait sur tout le corps; la malade ne pouvait mouvoir ni les bras, ni les jambes, ni la tête. Elle ressentait à la tête des douleurs excessives qui lui enlevaient par intervalles la connaissance pendant des heures entières. Elle ne pouvait articuler un seul mot, ni rien avaler, ni rien voir; la langue, le larynx, les yeux étaient paralysés. Si l'on essayait de lever la paupière, on voyait l'œil troublé et retourné. La malade éprouvait sous l'action

de la lumière, et sans rien voir, une douleur aussi vive que celle que produirait à cet endroit un coup d'épingle.

» La moelle épinière subissait des impressions semblables à celles que feraient éprouver tantôt des glaçons, tantôt un fer brûlant qui la traverserait. La colonne vertébrale s'était devinée et recourbée. Les hanches s'écartaient au point de faire croire à une dislocation ; on était obligé de les bander ; et la malade se demandait à elle-même si les membres inférieurs tenaient encore à son corps et si elle n'avait pas deux corps. Les jambes étaient atrophiées ; leurs muscles, devenus gras, pendaient comme une poche à un bâton ; les intestins étaient paralysés et les aliments n'y cheminaient plus. Depuis sept ans et surtout pendant les trois dernières années, la malade n'avait digéré le peu qu'elle prenait qu'à l'aide de médicaments puissants ; elle en était à 18 et 20 gouttes de noix vomique par jour.

» La tête était enflammée, il fallait la bander et l'humecter sans interruption.

» La malade avait reçu pour la troisième fois les derniers sacrements. Depuis huit jours, le docteur avait déclaré qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

» Résignée, abandonnée à la volonté de DIEU, Marie sentait grandir sa confiance en Notre-Dame de Lourdes.

» Le 8 juin, en la fête du Sacré-Cœur de JÉSUS, à huit heures et demie du soir, nous venions de réciter les prières des agonisants auprès du lit de la malade, dont l'agonie durait depuis huit jours ; tout à coup la mourante étend ses bras, depuis si longtemps immobiles ;

au mouvement qu'elle fait, je puis deviner qu'elle désire la sainte communion. Bien qu'elle ne puisse rien avaler, pas même deux gouttes d'eau, confiant en la bonté de DIEU, dont je crois voir la volonté, j'apporte la sainte Eucharistie, que la mourante reçoit avec une facilité prodigieuse.

» A partir de ce moment, la paralysie du reste du corps, qui durait toujours, éprouva cependant une espèce de détente.

» Nous continuâmes notre neuvaine à notre-Dame de Lourdes ; nous invoquons aussi la Vierge Immaculée pour Notre Saint-Père le Pape, qui venait d'envoyer sa bénédiction à la malade.

» Le 25 juillet, pendant les prières de la neuvaine, Marie se sent pressée de se lever, demande ses vêtements, s'habille, se lève, se jette à genoux près de son lit et prie sans fatigue avec une merveilleuse facilité. La colonne vertébrale s'était redressée ; les pieds, crispés depuis neuf ans et demi, s'étaient librement ; les yeux ouverts voyaient clairement ; les douleurs de la tête avaient disparu. La malade se relève, reste droite et se joint avec des larmes de bonheur à notre prière d'actions de grâces. Puis elle prend des béquilles, et, sans autre soutien, elle fait quelques tours dans la maison.

» Pendant sa maladie et surtout durant les deux dernières années, lorsqu'à force de bras, on essayait de la tenir droite, elle s'affaissait et pliait comme un linge ; si on voulait l'asseoir, elle glissait en s'affaisant, et sa tête tombait sur ses genoux dès qu'on cessait de la soutenir.

» Le 14 août, l'heureuse Marie parla à haute voix, ce qu'elle n'avait pu faire depuis deux ans et onze mois.

» Enfin, le samedi, 18 août, pendant qu'elle se promenait seule dans la maison avec ses béquilles, récitant son chapelet avec ferveur, elle se sent poussée à quitter ses béquilles ; elle les pose contre le mur, et se voyant entièrement guérie, elle court se jeter aux pieds de la statue de Notre-Dame de Lourdes pour la remercier de sa complète guérison.

» Un instant après, elle montait et descendait sans appui tous les escaliers de la maison. Le lendemain, elle allait à pied, sans fatigue, entendre la messe à la chapelle de la Croix, distante de quatre à cinq cents mètres. Ceux qui l'avaient vue mourante en pleuraient de joie.

» Le 28 août, nous allions déposer une des béquilles au sanctuaire de Notre-Dame de Liesse, à qui Marie avait été consacrée dès son enfance. Vous avez reçu vous-même, Révérend Père, la seconde béquille ; et vous avez vu de vos yeux la santé florissante de ma sœur, plus robuste qu'avant sa maladie.

» Il ne nous reste qu'à bénir Dieu et à dire : « Qu'elle est bonne la Vierge Immaculée ! Qu'elle est bonne Notre-Dame de Lourdes ! »

» A. BRANCOURT. »

III

GUÉRISON MIRACULEUSE D'UNE PETITE
SAUVAGE

A NOUMÉA

Septembre 1877

Un vénérable Evêque missionnaire, de la société de MARIE, Mgr Vitte, raconte le beau miracle suivant, opéré dans la Nouvelle-Calédonie, non loin de sa résidence, au mois de septembre 1877. Sa lettre est adressée au Rédacteur des *Annales de Lourdes*, d'où nous l'extrayons.

« Nouméa, le 18 octobre 1877.

» Mon Révérend Père,

» Les pèlerins qui ont visité votre béni sanctuaire pourraient-ils jamais l'oublier ? Il fait si bon prier dans votre Grotte, aux pieds de la Vierge Immaculée, que ce souvenir, fût-il porté au bout du monde, ne saurait s'effacer du cœur.

Et quant à ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur de jouir de votre aimable hospitalité, ils sentent qu'avec le pieux parfum de la Grotte, le nom de Lourdes

leur rappelle des amis et des frères. D'ailleurs la Vierge puissante qui vous protège, ne restreint pas sa protection, vous le savez, au rocher de Massabieille et aux rives du Gave. En voici une nouvelle preuve, que vous pouvez inscrire dans les fastes de votre pèlerinage.

» Vers la fin du mois d'août, un capitaine, revenant des Hébrides, en ramenait, avec d'autres travailleurs, une petite fille de sept à huit ans, véritable sauvage dans l'expression la plus forte du mot. Comment a-t-elle été élevée? N'a-t-elle point vécu plus ou moins seule dans les forêts, depuis son plus bas-âge? Tout porte à le faire croire : ses habitudes, la dislocation de ses mains, d'où il semble qu'on doit conclure qu'elle s'en est servie comme de pattes, et surtout l'absence complète de tout langage articulé dans les sons que sa bouche produit.

» Quoi qu'il en soit, cette enfant me fit pitié : inapte à tout travail pour le moment, malade, sans famille pour la réclamer, son sort était certain : ou elle mourrait en route, ou, à son retour à Santo, d'où elle venait, elle serait la proie de quelque cannibale.

» Je la recueillis dans l'asile des petites *noires* tenu à Saint-Louis, par une Sœur du Tiers-Ordre de MARIE. A peine y fut-elle entrée, que le scorbut fit des progrès rapides. Le lundi matin, 10 septembre, cette enfant me fut amenée vers les sept heures. Un abcès énorme s'était déclaré la veille à une de ses joues ; il avait percé pendant la nuit, et un orifice hideux, large comme une pièce de 2 francs, laissait voir une chair noire, purulente, et une partie de l'os maxillaire dénudée. C'était

la gangrène scorbutique, et tout faisait prévoir que l'enfant serait rapidement enlevée. Je recommandai de la baptiser au dernier instant, et je partis tout triste pour ma résidence de Nouméa,

» Le lundi et le mardi furent des journées affreuses. La gangrène avait, pour ainsi dire, pénétré jusqu'à l'œil ; et il semblait qu'on la voyait marcher, me disait la bonne Sœur Marie de la Croix. L'enfant avait des accès de douleur tels qu'elle se roulait par terre, et frappait le plancher de sa tête et de sa joue malade. La plaie exhalait une odeur tellement fétide, que onze petits vases contenant du chlorure ne suffisaient pas à désinfecter les appartements. Ses petites compagnes pleuraient et invoquaient l'apôtre des noirs, le Bienheureux Claver, dont la fête avait été renvoyée du dimanche au mardi. Mais ce n'était point à lui que DIEU réservait la guérison de notre petite Hébridaise.

» Le mercredi matin, la maison commença une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Un enfant versa quelques gouttes de l'eau de la Grotte sur la partie malade, et, comme instantanément, me dit la Sœur, la douleur disparut, la mauvaise odeur cessa, les chairs perdirent leur couleur noirâtre, et le travail de réorganisation commença.

» A son tour, il alla si vite, qu'il semblait qu'on le voyait marcher.

» Pendant neuf jours, on lava la plaie avec l'eau miraculeuse, et aujourd'hui tout a complètement disparu. Virginie (c'est le nom de l'enfant) est gaie, folâtre et bien portante. Daigne MARIE, qui vient de la traiter avec tant de bonté, achever son œuvre, et lui apprendre

les sons articulés que ses maîtresses et ses compagnes cherchent à lui faire prononcer comme aux petits bébés de huit ou neuf mois.

» Agréez, mon cher Père, etc. »

» FERD., EV. D'ANASTASIOPOLIS. »

IV

GUÉRISON SUBITE
DE LA FILLE D'UN GARDE-CHAMPÊTRE

PARALYTIQUE ET MOURANTE

Lourdes, le 26 septembre 1877

Les *Annales de Lourdes* (octobre 1877) reproduisent la relation suivante, adressée par M. le curé de Decazeville à la *Revue religieuse de Rodez*.

Marie Foucras, humble et pauvre fille d'ouvriers, était née à Valady, dans le canton de Marcillac, où son père occupait le modeste emploi de garde-champêtre.

Son enfance et sa jeunesse n'offrent rien de remarquable. Emmenée à Decazeville, où le père Foucras fut nommé garde-champêtre ou valet de ville, elle suivit les écoles avec peu de succès. Son intelligence peu développée ne lui permettait que difficilement de retenir et de comprendre les leçons de ses maîtresses. Mais ses anciennes compagnes d'école vantent sa douceur et sa sagesse.

Après sa première communion, elle fut mise en condition dans la campagne.

A l'âge de dix-neuf ou vingt ans, étant domestique sur la paroisse de Valady, à la suite d'un violent orage

essuyé en pleins champs, elle tomba dans une grave maladie, que l'on qualifia de fièvre typhoïde, et dont elle ne put jamais se remettre. Bientôt même ses jambes se paralysèrent, et durant six ans, à Viviez, où s'était transportée sa mère (qui ne vivait que du travail d'un enfant employé à l'usine à zinc), tout le monde put aller visiter la pauvre jeune infirme, paralysée, étendue presque sans mouvement sur son pauvre grabat.

M. Couly, médecin de l'usine, lui donnait des soins et la voyait assidûment.

Par intervalle, elle a été visitée par M. Solanges et M. Garabau, du Gua. Mais, depuis près d'un an, l'on avait abandonné toute médication, remettant son sort à la bonté de DIEU.

Transportée à Decazeville au mois d'avril 1877, elle est restée étendue et toujours immobile dans son lit, prenant peu de nourriture, et condamnée par tous ceux qui la visitaient à une fin prochaine.

Elle avait exprimé le vif désir d'aller à Lourdes pour guérir. Sa mère sollicita les secours des voisins et des connaissances, et c'est l'obole de la charité qui amena cette infortunée aux pieds de la Mère des pauvres.

Le voyage fut pénible. La malade était déposée par deux hommes (son frère et le sieur Philippe Marty, ouvrier à Decazeville) sur les bancs d'un wagon de troisième classe, On soutenait ses membres avec des oreillers et elle appuyait sa tête sur les genoux de sa mère ou de son frère.

Une petite voiture à bras avait été apportée de Decazeville pour transporter un autre paralysé, de la gare à Lourdes,

Après avoir déposé l'un de ces pauvres infirmes auprès de la Grotte ou dans la Basilique, l'on reprenait la petite voiture pour amener l'autre. C'est ainsi que l'on a pu voir, pendant deux jours, dans les rues de Lourdes et autour de la Grotte, rouler la petite voiture en bois rouge, avec ces malades.

Le premier jour, mardi, Marie Foucras a été plongée dans la piscine, mais au lieu d'éprouver du soulagement, elle a été saisie de violentes douleurs suivies de spasmes et de contractions. On l'a retirée mourante et le docteur Moure, ancien médecin de l'Impératrice Charlotte, qui se trouvait en ce moment aux abords de la Grotte, a cru un instant qu'elle allait rendre le dernier soupir.

Remise peu à peu, elle est ramenée à son logement, où les soins et le repos font disparaître ces symptômes alarmants.

Le lendemain, mercredi, après la sainte communion faite à la Crypte entre les bras de deux personnes qui la soutenaient, elle a été portée à la piscine sainte, accompagnée, cette fois, de sa mère et de madame la Supérieure de l'hospice de Decazeville.

L'immersion durait depuis quinze ou vingt minutes, lorsque madame la Supérieure de l'hospice interrompant la récitation du chapelet lui dit : « Marie, allez-vous un peu mieux?... essayez de marcher... »

La jeune fille, immobile jusque-là, essaye de se soulever. Elle se soutient sur ses jambes... Elle marche... Elle marche...

Ses pieds, mal affermis, semblent d'abord chercher où se poser... Elle chancelle un peu comme un homme

ivre... le moindre caillou de la route lui paraît un obstacle. Mais elle marche... (1)

A Lourdes, à la gare, à Toulouse, à Decazeville, elle marche. Elle est complètement guérie.

A Decazeville, toute la population s'est transportée à la gare pour être témoin du miracle opéré par la bonne Mère de Lourdes.

C'est une foule qu'on ne peut percer. Ce sont des cris de joie, des larmes.

L'église est envahie. *Magnificat, Benedicamus Domino, Sancta Maria Immaculata*, etc., etc. Tels sont nos chants de reconnaissance.

Je n'ai pu rencontrer encore M. Couly, le médecin ordinaire de la jeune Marie Foucras; mais il ne fait aucune difficulté pour avouer que la guérison est en dehors des règles ordinaires et un vrai miracle.

Votre tout dévoué,

ALDEBERT.

Au mois de février 1881, je me suis trouvé en rapport avec M. le curé de Decazeville, et il m'a dit que Marie Foucras était toujours dans sa paroisse, où elle continuait à jouir d'une bonne santé. L'infirmité dont l'a délivrée la Sainte-Vierge n'a point reparu. Elle ne cesse de proclamer la grande grâce qu'elle a obtenue dans la piscine de Lourdes, et ne laisse passer aucune occasion de remercier Notre-Seigneur et sa sainte Mère. C'est une bonne et pieuse fille, aimée de tout le monde.

(1) Elle arrive à la maison des Missionnaires où elle a mangé avec un merveilleux appétit un potage, du pain, de la viande, un gâteau et un raisin. (*Réd. Annales*).

V

GUÉRISON D'UN JEUNE HOMME DE SEIZE ANS

Lourdes, 26 septembre 1877.

Le même jour, la même paroisse de Decazeville fut favorisée d'une autre grâce, non moins extraordinaire. Nous en trouvons le récit dans les *Annales* (novembre 1877), qui reproduisaient une lettre du même abbé Aldebert, curé de Decazeville, insérée dans la *Semaine religieuse de Rodez*. Voici cette lettre :

« Mon très cher ami.

» Le récit des faits miraculeux opérés à Lourdes que vous avez donné dans la *Revue religieuse*, est parfaitement exact.

» Voici ce qu'il y a de particulier pour le jeune Auguste Bonnet, âgé de seize ans et quatre mois.

» En 1873 il fut saisi de ces douleurs rhumatismales (qui ne l'ont quitté qu'à Lourdes), avec des alternatives de crises plus ou moins aiguës.

» C'est ainsi qu'en 1874 il a passé cinq mois immobile dans son lit.

» Après un vœu fait à Notre-Dame de Lourdes, il put marcher avec deux béquilles. — Sans négliger les soins des médecins, ses parents attendaient tout secours d'en

haut. Ils le conduisent un jour à Rocamadour. Il se trouve mieux et peut marcher avec une seule béquille.

» Un autre pèlerinage à Notre-Dame de Quézac lui permet de se débarrasser de l'autre béquille et il peut marcher, en se tordant toutefois, avec l'aide d'un seul bâton. Mais les douleurs persistent toujours et lui arrachent souvent des larmes.

» C'est ainsi qu'il arrive péniblement à Lourdes. Trois fois il se plonge dans la piscine miraculeuse et il manifeste le désir de ne cesser ses immersions que lorsqu'il sera entièrement guéri. Cependant six heures du soir ont sonné (c'était le mercredi), il faut songer au départ. Auguste Bonnet prend son repas du soir avec deux ouvriers de Decazeville et une femme venus avec lui en pèlerinage.

Tout à coup il poussa un cri plaintif : « MON DIEU !!
 » MON DIEU ! Quelle douleur ! Oh ! ma jambe ! Ho ! ma
 » jambe !! Que je souffre ! — Que je souffre !! Mes dou-
 » leurs me reprennent !!! — Ah ! *Un rat me monte dans*
 » *la jambé* (textuel) !! » Et puis, après un instant de silence... « Ho !! mon talon touche à terre... Je ne sens
 » plus rien... Je suis guéri. »

» Il était guéri en effet, il voulait rapporter son bâton à la Grotte ; on s'y oppose, il est tard, il faut partir.

» Et le jeune homme mettant son sac de provisions au bout du bâton et le bâton sur l'épaule, marche en avant vers la gare.

» Vous savez le reste ; il marche, et ne peut se lasser de marcher.

» Et son père, maître d'hôtel à Fontvernhe de Decazeville, de dire : En voilà un vrai miracle !

» M. Couly, premier médecin de la compagnie, M. Bonnefous, de Rodez, M. Jausions, de Salles-la-Source, lui ont tour à tour donné des soins.

» Votre ami,

» ALDEBERT. »

Voici quelques détails complémentaires, que nous tenons de source certaine, et qui datent du mois de février 1881.

« Auguste Bonnet fut atteint, à l'âge de douze ans, d'une douloureuse infirmité : Sa jambe se retira et se déforma. Durant cinq mois, il ne put sortir de son lit ; et, quand il put faire quelques pas, ce ne fut qu'à l'aide de deux béquilles, et avec de très vives douleurs.

» En 1877, à l'époque du pèlerinage de Lourdes, il était encore fort souffrant. A Lourdes, il fut guéri instantanément, non de toutes ses infirmités, mais de toute douleur. Son pied qui ne pouvait poser par terre, se délia subitement ; et depuis lors, il n'a plus ressenti aucune douleur, et il a marché non seulement sans béquilles, mais même sans bâton, quoique boitant profondément.

» Ce jeune homme, aujourd'hui âgé de vingt ans, se trouve employé à Paris, dans les bureaux d'un honnête entrepreneur.

» Tout le monde, à Decazeville, a été vivement frappé de cette guérison, qui avait eu lieu le même jour que celle de Marie Foucras. »

VI

GUÉRISON SUBITE
DE MADEMOISELLE MARIA RAGOT

AU PÈLERINAGE DE DIJON

Lourdes, 28 septembre 1877

Mademoiselle Maria Ragot, de Signéville (diocèse de Langres), est, disent les *Annales* (novembre 1877), âgée de vingt-quatre ans. Depuis sept ans, elle est constamment malade de la gorge, de l'estomac, des entrailles, de tout le corps. Le 12 juillet 1876, elle fut atteinte d'une attaque de catalepsie, qui dura neuf jours, pendant lesquels elle ne donna aucun signe de vie. Revenue à elle, elle resta entièrement paralysée du côté gauche, ne pouvant ni parler, ni desserrer les dents, jusqu'au 3 février 1877. A cette époque, après une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, elle a pu desserrer les dents, parler un peu et avaler de l'eau de la Grotte. Elle avait demandé dans cette neuvaine la grâce de pouvoir aller à Notre-Dame de Lourdes, faisant le vœu d'accomplir ce pèlerinage aussitôt qu'il lui serait possible de s'y faire transporter. Elle est venue avec le pèlerinage de Dijon, au milieu de grandes fatigues et souffrances,

encore paralysée de la jambe gauche, remuant à peine un peu le bras gauche. Pendant le voyage, elle a eu une nouvelle attaque de catalepsie, qui a duré trois quarts d'heure, et renouvelé la paralysie complète du bras gauche, la jambe l'ayant été toujours.

Le 26 septembre, transportée à la Grotte, elle n'a pu rester sur un fauteuil, et l'on s'est hâté de la porter à la piscine. A peine plongée dans l'eau, elle agite sa jambe et son bras paralysés. Aussitôt elle se lève, s'habille seule et court à la Grotte remercier sa céleste Bienfaitrice.

Mademoiselle Maria Ragot nous écrit, le 20 octobre dernier : «... En revenant de mon pèlerinage, je me suis trouvée très bien ; j'ai pu descendre du train toute seule, aller et venir comme les autres. Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis mise à faire le ménage et d'autres petits ouvrages sans éprouver trop de fatigue. Je mange de tout comme les autres, sans ressentir de douleur d'estomac. Enfin, je suis assurée que ma guérison est complète et durable... »

Elle a été si « complète et si durable » que l'on nous écrivait à la date du 25 février 1881 :

« Mademoiselle Maria Ragot, de Signéville, est pleine de vie et de santé. Fille chrétienne avant sa guérison, digne membre de la Congrégation des enfants de MARIE, elle avait, avec une grande foi, une tendre dévotion envers la Très-Sainte Vierge. Depuis sa guérison, sa confiance et sa piété ont encore augmenté, et son plus cher désir est d'être appelée par le bon DIEU à la vocation religieuse.

» Le médecin qui a soigné cette jeune fille, durant sa longue maladie, a refusé la constatation écrite ou même verbale du côté miraculeux de cette guérison ; il feint de ne pas croire au surnaturel, et se moque de tout ce qui se passe à la Grotte de Lourdes. »

VII

ADMIRABLE GUÉRISON
D'UNE PAUVRE ESPAGNOLE

INFIRME DEPUIS TRENTE ANS

Décembre 1877

Depuis quelques années, la dévotion à Notre-Dame de Lourdes s'est répandue en Espagne et surtout à Madrid, d'une manière étonnante. Quatre Associations spéciales en son honneur se sont établies dans quatre églises de la capitale; et une Revue mensuelle (le *Mensuario*) y est consacrée aux gloires de la Vierge Immaculée, par un savant et saint prêtre, le docteur Martínez y Sanz, qui dessert un des centres de ces Associations pieuses, connus sous le nom de chapelle de l'Évêque.

Cette Revue rapportait en 1876, dans sa livraison du mois d'août, le fait admirable que voici :

La veuve Denise Lopez, âgée de soixante-deux ans, très pauvre et très ignorante, demeure à Alaméda de la Sagra, bourg situé à sept lieues de Madrid.

A l'âge de trente-deux ans, à la suite de couches très malheureuses, elle perdit la santé, et, entre autres infirmités, elle commença de ressentir de fortes douleurs dans une jambe qui s'enfla bientôt et se couvrit d'ulcères d'un caractère herpétique (dartreux), Ces ulcères, dans le cours du temps, devinrent si profonds, qu'ils

pénétrèrent jusqu'aux os, qui bientôt furent cariés. Ces plaies répandaient une telle infection, que les parents seuls et les personnes qui l'aimaient avaient la force et le courage de l'approcher.

L'infortunée, fatiguée de tant souffrir et voyant que les médecins du bourg et même les docteurs des Esquivias et de Pantoja ne connaissaient aucun remède pour la soulager, demanda à différentes reprises l'amputation de sa jambe. On y songeait bien; mais on y renonça, dans la prévision qu'on ne ferait pas, de la sorte, cesser ses souffrances, attendu que toute la masse du sang était gâtée. Il y avait déjà trente ans qu'elle souffrait; et pendant plusieurs années elle ne marchait pas; elle ne pouvait même quitter le lit qu'avec peine et avec l'aide de béquilles.

Les choses en étaient là dans les premiers jours de décembre dernier (1877). Alors, deux Religieuses, aujourd'hui à Madrid, mais qui étaient restées à la Alameda jusqu'aux six dernières années, et qui par conséquent connaissaient les grandes souffrances de la tante Denise, songèrent à elle, mues qu'elles étaient par un sentiment de compassion et par une vive confiance dans la bonté de MARIE. Elles avaient, en effet, durant un bon nombre de nuits, entendu de leur couvent la patiente pousser de grands cris, que lui arrachait la douleur. D'un autre côté, elles avaient eu connaissance, par la lecture du *Mensuario*, des guérisons miraculeuses obtenues par l'usage de l'eau de la Grotte de Lourdes. Toutefois, il y avait en elles une certaine hésitation en pensant qu'une grande foi serait seule capable d'opérer de tels miracles; et elles n'osaient espérer de la

trouver dans la pauvre Denise. Néanmoins, l'une d'elles se résout à aller au bourg pour porter une bouteille d'eau de Lourdes et proposer à la malade d'en faire usage. Elle part donc, elle porte la bouteille et elle parle à la malade de la vive foi qu'elle doit avoir pour mériter de la part de la Sainte-Vierge les faveurs qu'elle s'est plu à dispenser à tant d'autres personnes.

Soudain la malade l'interrompt et lui dit : « Qu'entendez-vous par cette grande foi ? » Alors la Religieuse lui fait comprendre, par des exemples simples et familiers, que la foi, qui opère les guérisons difficiles, consiste à croire bien fermement que la Sainte-Vierge est assez puissante pour obtenir la santé, et assez compatissante pour l'accorder, lorsqu'elle n'est pas en opposition avec le salut de notre âme. Denise déclare qu'elle avait toujours mis sa confiance dans la Sainte Vierge, pour qui elle professait une grande dévotion. En effet, des personnes, qui l'avaient visitée une infinité de fois durant sa longue maladie, disent que son cri habituel, lorsqu'elle était accablée par la douleur, était : « Vierge très-sainte, ma Mère, pourquoi permettez-vous que je souffre si cruellement ? » Aussi, reçut-elle la bouteille d'eau de Lourdes avec une telle reconnaissance et un tel transport de joie, qu'elle ne fut ébranlée ni par les railleries de quelques habitants du bourg présents en ce moment, ni même par l'ironie d'un de ses proches, qui lui répétait : « Tante imbécile, penses-tu que tu vas guérir ? » Malgré tout, sa confiance était grande, et elle espérait que la Sainte-Vierge allait reproduire dans sa personne un de ces miracles qu'on venait de lui lire dans l'histoire des Apparitions.

Elle demanda qu'on appliquât à l'instant sur ses plaies un morceau de drap trempé dans l'eau de Lourdes. Comme dans cette saison il faisait froid (on était au premier samedi de décembre), on lui proposa de faire chauffer l'eau ; mais elle s'y refusa, parce que d'après ce qu'on lui avait lu, elle avait compris que les malades venus à Lourdes se plongeaient dans la piscine, sans prendre garde à la fraîcheur de l'eau, ni même à leur état de transpiration. On lui appliqua donc des compresses mouillées, et à l'instant elle ressentit du soulagement. On les lui appliqua, une seconde fois, le même jour, et ses douleurs se calmèrent et lui permirent de reposer. On lui appliqua encore les compresses imbibées pour la troisième fois, le même jour, et les ulcères cessèrent de suppurer. Dans très peu de jours, ils se cicatrisèrent complètement, et, depuis sept mois et demi, ils n'ont pas reparu.

Aujourd'hui, l'heureuse Denise marche sans le secours des béquilles et sans difficulté ; elle fait deux et trois kilomètres de suite. Un des médecins, qui d'abord regardait la guérison comme impossible et qui depuis, après l'avoir constatée, ne la croyait pas réelle, persuadé que les ulcères ne pouvaient manquer de reparaitre bientôt, a inspecté, ces jours derniers, les cicatrices et a déclaré que la cure était radicale et complète...

Le samedi, 20 juillet 1878, Denise se rendit à Madrid, à la *Chapelle de l'Évêque*. Prosternée devant l'image de Notre-Dame de Lourdes, elle la remercia de la grâce qu'elle lui avait accordée.

Le correspondant du docteur Martinez raconte dans les *Annales de Lourdes* une autre guérison non moins miraculeuse, opérée par la Sainte-Vierge à Madrid même, sur la jeune fille d'un des premiers médecins de la capitale. — Voici son récit :

« La petite Maria-Philomène Marquez fut attaquée d'une maladie très grave. La nuit suivante, son père, un des médecins les plus renommés de Madrid, la crut morte. L'enfant ne donnait plus signe de vie. Son père désolé se souvient qu'il a de l'eau de la Grotte. Maria avait refusé toute boisson; mais elle ouvre les lèvres pour boire l'eau miraculeuse, et à l'instant, elle recouvre ses sens, et quelques heures après, elle est complètement guérie.

» Au point du jour, son père était à genoux devant l'image de Notre-Dame de Lourdes dans la chapelle de l'Évêque; il communiait en action de grâces et faisait brûler deux cierges devant l'image de MARIE. Il avait promis d'écrire cette merveilleuse guérison dans le *Mensuario*; mais DIEU l'a appelé à lui en décembre dernier. »

ANNÉE 1878

Un prêtre portugais. — Marie-Catherine Papalini, dite Salignon.
— Louise Gimer: — James Tronbridge. — Sœur de Sainte-Agnès. — Joachine Dehant. — Sœur Marie-des-Anges.

I

UN PRÊTRE PORTUGAIS, AVEUGLE DEPUIS DEUX ANS

RECOUVRE SUBITEMENT LA VUE

Lourdes, le 28 mai 1878

La foi vive de la race portugaise a inspiré, au mois de mai 1878, un intéressant pèlerinage d'infirmes et de malades à la Grotte de Lourdes. De grandes grâces ont récompensé cette robuste confiance en la sainte MÈRE DE DIEU. Ils étaient trente-deux malades, déclarés incurables par la science médicale ; et cet hôpital ambulancier était desservi par vingt-six infirmiers volontaires, prêtres, laïques, dames pieuses, délicates sans doute, mais intrépides. Mgr Maigre, Prélat de la Maison du Pape, et autorisé par un bref spécial de Pie IX, à exercer la médecine en faveur des pauvres, s'était fait, avec un laïque M. le docteur Grainha, le médecin et le chirurgien du pèlerinage. Après avoir affronté, à leur départ de Lisbonne, les colères et les sarcasmes des francs-maçons, ils arrivèrent à Lourdes au bout de cinq jours, étouffés par la chaleur et la poussière, harassés de fatigue, faisant pitié. C'était le vendredi 17 mai.

Le lendemain, samedi, deux guérisons, qui semblent absolument surnaturelles, furent le couronnement de tant de foi et de patience. La première était celle d'un pauvre prêtre, dont la vue,

affaiblie depuis près de vingt ans, était complètement perdue depuis deux ans. L'autre concernait une pauvre femme entièrement paralysée depuis cinq ans. Voici comment les *Annales* (juin 1878) racontent ce double et éclatant prodige, en faisant leurs réserves ordinaires.

Le R. P. Antoine-Jean-Baptiste Assomption, prêtre du diocèse de Leiria, est âgé de 63 ans. Il a été myope toute sa vie. En 1847, l'état de ses yeux l'obligea à quitter le saint ministère. Neuf ans après, en 1856, l'œil gauche était perdu entièrement et le droit à peu près. C'était l'effet d'une cataracte, qui fut plus tard déclarée incurable. Dès lors, le pauvre prêtre ne put plus dire que la messe votive de la Sainte-Vierge, qu'il récitait de mémoire. Depuis deux ans, incapable de se conduire, il a dû renoncer entièrement à la consolation de dire la sainte Messe.

Le samedi, 18 mai, le lendemain de son arrivée, il assiste à la messe du pèlerinage; il communie au milieu des fidèles. On le conduit ensuite à la piscine, où il se plonge entièrement. Tout à coup, il entrevoit une lueur; c'est la petite fenêtre de la piscine; il la distingue, il voit, il est guéri.

Joyeux, mais calme, il sort de la piscine et se rend à la Grotte pour remercier la Vierge Immaculée. Il vient dans la soirée, chez les Missionnaires, où deux médecins constatent qu'il voit de ses deux yeux. Il lit facilement toute espèce de caractères. Chose très remarquable et très étonnante, il voit parfaitement, malgré la cataracte qui existe encore sur ses yeux; mais elle est mince; et, dans quelques jours, elle a disparu entièrement.

Le lendemain et les jours suivants, le bon prêtre était heureux de pouvoir célébrer les messes du jour, ce qu'il n'avait pu faire depuis vingt ans.

En même temps que le prêtre aveugle était conduit à la piscine, on y portait une pauvre femme paralysée.

Marie das Dores, pupille ou aide au couvent de Chelles des Religieuses Augustines de Lisbonne, est âgée de quarante-huit ans. Depuis cinq ans, elle est entièrement paralysée du côté droit ; elle ne peut ni marcher, ni se tenir debout ; la médecine l'a déclarée incurable. Descendue dans la piscine après la messe du pèlerinage, elle en sort quelques instants après et seule, sans aucun appui, elle court à la Grotte joindre sa prière d'actions de grâces à celle du prêtre aveugle, qui vient d'être subitement guéri. Conduite chez les Missionnaires, elle continue à marcher avec facilité. Tout le côté paralysé a repris son agilité première.

Une dépêche, envoyée à Lisbonne par les pèlerins, y porta la nouvelle de ces deux guérisons. Elle se répandit à l'instant dans la ville et y causa la plus vive émotion. La presse religieuse et la presse incrédule s'occupèrent de ces deux faits et passionnèrent les esprits pour ou contre le surnaturel.

Un *Magnificat* d'actions de grâces avait été chanté à la Grotte, le samedi, 18 mai ; un *Te Deum* solennel d'actions de grâces fut chanté à Lisbonne, le samedi, 8 juin, pour remercier Notre-Dame de Lourdes de cette double guérison.

II

GUÉRISON INSTANTANÉE ET RADICALE

D'UNE JEUNE PARALYTIQUE DE PARIS

Au pèlerinage national, le 20 août 1878

Les *Annales de Lourdes* résument, comme il suit, un intéressant opuscule, publié par un témoin oculaire, à Paris-Auteuil, imprimerie des apprentis orphelins.

Marie-Catherine Papalini, dite Salignon, est née à Paris, le 22 septembre 1863. Elle perdit son père à trois ans et demi. Sa mère, restée veuve avec quatre enfants, dont l'aînée n'avait pas huit ans, n'avait pour élever sa famille que son travail de chaque jour. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de la rue du Cloître-Saint-Merry, lui donnèrent aide et consolation. Marie, entrée de bonne heure à l'école de ces bonnes Sœurs, grandit sous leur conduite maternelle.

Vive et impressionnable, mais laborieuse et pieuse, elle était surtout bonne pour les pauvres, à l'exemple de sa mère. A l'âge de quatorze ans, vers la fin de 1877, elle dut quitter l'école.

Sa mère était concierge au n° 22 du boulevard Beaumarchais ; Marie l'aidait en faisant les commissions du dedans et du dehors. « Ma fille, prends garde de

tomber » lui redisait souvent sa mère comme par un inquiet pressentiment. — « Les escaliers me connaissent, » répondait gaiement Marie. D'une santé délicate, elle n'avait jamais été malade. Mais naturellement craintive, elle était *devenue très peureuse*, comme elle disait, à la suite d'une très grande frayeur.

Le 5 mars 1878, Marie monte au troisième étage, porter un registre à M. le docteur Garsaux. Madame Salignon renouvelle sa recommandation habituelle : « Prends garde de te tuer. »

Sa commission faite, l'enfant sort de l'appartement du docteur et se dirige vers la rampe pour descendre. Que fit-elle en ce moment ou que se passa-t-il en elle ? Marie ne le sait pas ; mais elle tomba le visage en avant et s'en alla rouler le long des vingt marches du troisième étage.

Une dame, madame Combert, se trouvait au bas de l'escalier. Elle s'empresse de monter au secours de l'enfant : Marie est relevée sans connaissance et transportée dans l'appartement du docteur, où elle reste évanouie pendant deux heures. On ne découvrit en elle ni blessure apparente ni lésion interne ; le nez seul était enflé.

Une commotion si violente avait profondément ébranlé la frêle et délicate constitution de la jeune fille. Elle dut garder le lit durant dix-sept jours, au bout desquels on essaya de la lever. Il lui fut impossible de se tenir debout ; ses jambes étaient incapables de la porter. Marie, ainsi que le constate le certificat de M. le docteur Labbé, était atteinte d'une *paraplégie*. Cette demi-paralysie provenait de la moelle épinière

obstruée ou blessée dans la région lombaire, « maladie que la médecine est impuissante à guérir et qui presque toujours occasionne la mort » (1). Le mal était compliqué de fréquentes attaques d'épilepsie. Après plusieurs crises nerveuses, les jambes se paralysèrent entièrement. « Je ne souffrais pas, disait l'enfant, mais je ne pouvais marcher; mes jambes étaient mortes; elles étaient comme de la laine; je ne sentais pas les piqûres d'aiguille que les médecins m'y enfonçaient parfois. »

Deux médecins, MM. Garsaux et Labbé, donnèrent leurs soins à la jeune malade. Le premier la traita par le bromure de potassium et l'électricité; le second, par des tisanes composées de simples antiépileptiques. Ce double traitement n'amena aucune amélioration.

Les deux docteurs, voyant la position gênée de madame Salignon, et prévoyant probablement la longueur de la maladie, lui conseillèrent de faire entrer son enfant à l'hôpital, « où, disaient-ils, des soins assidus lui seraient prodigués par des célébrités médicales ».

La séparation était un douloureux mais nécessaire sacrifice et pour la mère et pour la fille. Le 21 mai, Marie fut admise à l'hôpital Saint-Louis, à la salle Henri IV, n° 21. Elle se trouvait ainsi confiée aux soins de M. le docteur Illairet, à qui elle avait été particulièrement recommandée. Là, notre jeune paralytique fut soumise à un nouveau traitement : bains, douches sulfureuses, phosphate de chaux, vin de gentiane, bromure de potassium, etc. Plusieurs fois les pointes de feu lui

(1) Certificat du docteur A. Labbé.

furent appliquées le long de la colonne vertébrale. La patiente endurait le martyre. « DIEU sait, a-t-elle dit, ce que j'ai souffert. » Cette médication nouvelle fut aussi impuissante que les précédentes.

Marie avait du moins une grande consolation dans les soins dévoués dont l'entouraient les dignes Filles de Saint-Landry, chargées de l'hôpital Saint-Louis, et aussi dans l'affection de ses jeunes compagnes. Celles-ci venaient, à tour de rôle, la distraire et l'amuser. Lorsqu'elle était seule, la jeune malade s'entretenait avec la Sainte-Vierge, dont l'image était sous ses yeux; elle lui disait son chapelet.

Cependant le mal s'aggravait. A la suite d'une violente attaque d'épilepsie, le bras droit demeura paralysé. Madame Salignon venait visiter sa fille tous les jours. Désespérant des moyens humains, elle tourna ses regards vers le Ciel. Marie, sa mère et les bonnes Sœurs firent une neuvaine à Notre-Dame des Victoires. Le jour de la clôture, 29 juin, la paralysie du bras disparut, et la confiance revint dans ces cœurs désolés.

En ce moment s'organisait le pèlerinage national à Notre-Dame de Lourdes. La jeune paralytique fut admise au nombre des malades envoyés à la Grotte par la charité chrétienne. Marie se prépara au pèlerinage en redoublant ses prières à la Sainte-Vierge; elle fit avec ferveur la neuvaine recommandée aux pèlerins. Une grande confiance entra dans son cœur et dans celui de sa mère. Celle-ci emporta la chaussure dont la fille devait se servir lorsqu'elle serait guérie. La confiance s'accrut encore pendant le voyage : « Ma Sœur, disait

Marie à une Religieuse, ne croyez-vous pas que je serai guérie? Oh! oui, je vais être guérie!... »

Marie et sa mère, avec 500 malades, près de deux mille pèlerins, arrivèrent à Lourdes dans la matinée du 20 août. La jeune paralytique est placée sur une civière et portée immédiatement à la Grotte, où la première messe du pèlerinage allait être célébrée. Déposée devant la grille au milieu des malades, la pieuse enfant prie un prêtre d'entendre sa confession et se dispose à assister à la messe avec ferveur. Mais, dans son émotion, elle ne pouvait ni lire dans son livre de prières, ni même réciter le chapelet; regardant l'image de la Vierge Immaculée, elle ne faisait que répéter, sans rien pouvoir ajouter: « Je vous salue MARIE... Je vous salue MARIE... »

» Après avoir fait la sainte communion, dit Marie, je me trouvai *toute drôle*. Il paraît que je suis devenue pâle, car ma mère m'a demandé ce que j'avais, si je me trouvais mal. — Non, maman, lui ai-je répondu, laissez-moi, je vous en prie. — Ma mère eut la pensée d'aller me chercher de l'eau de mélisse. Elle venait de me quitter lorsque j'ai été prise de trois frissons, dont le second m'a soulevée et le troisième m'a forcée à me tenir debout et à courir vers la Grotte. Je marchai d'abord d'un pas chancelant, comme une personne étourdie. Près de moi se trouvait un vénérable prêtre qui crut que j'allais tomber et me prit par le bras pour me soutenir. Ce n'était pas nécessaire, car j'étais, DIEU merci, parfaitement guérie. Je demandai avec instance qu'on m'ouvrit la grille afin de pénétrer dans l'intérieur de la Grotte. Dès que j'y fus entrée, on me fit boire de

l'eau de la source miraculeuse et je me mis à genoux pour remercier la Sainte-Vierge.

» Ma mère de retour, ne m'ayant plus trouvée à ma place, me cherchait avec inquiétude, disant tout haut : Ma fille ! ma fille ! On lui fit signe que j'étais à la Grotte, où elle vint me rejoindre. Ma mère toute bouleversée ne pouvait croire à ma guérison ; elle me fit lever pour s'assurer que je me tenais bien sur mes jambes. »

Marie monta à la Basilique avec la même agilité que si elle n'avait jamais été malade ; sa mère avait de la peine à la suivre. A partir de ce moment, Marie se mit de tout son cœur au service des malades pendant leur séjour à Lourdes et pendant leur retour. Elle continue à se porter à merveille, et ses jambes sont plus solides qu'avant sa maladie.

Un des plus honorables médecins de Paris, M. Labbé a déclaré qu'il ne peut s'empêcher de croire cette guérison surnaturelle. Tel est aussi l'avis de M. le docteur Vergez (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 8, les certificats des deux médecins.

III

GUÉRISON ADMIRABLE
DE LOUISE GIMER, DE PARIS

AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, le 20 août 1878

Les *Annales de Lourdes*, recueillant les documents les plus certains sur les grands et nombreux miracles qui eurent lieu à cette occasion, avertissent le lecteur qu'elles réunissent ici les récits de deux témoins oculaires, membres du pèlerinage de Notre-Dame du Salut, L. de B. et M. de B.; ces récits se complétant admirablement l'un l'autre.

Louise Gimer, âgée de cinquante six ans, habite Vaugirard, rue Blomet 129. Pendant la guerre de 1870, son mari, qui faisait un petit commerce fut complètement ruiné; et Louise, renversée par un obus, en resta paralysée du côté droit. Leur fille unique, âgée de dix-huit ans, leur fut enlevée malgré tous les soins et tous les sacrifices. Tous ces malheurs altérèrent profondément la santé de la pauvre mère. Son sang s'appauvrit; elle a souffert, depuis lors, de violentes douleurs d'entrailles, de palpitations de cœur et d'une toux atroce qu'elle appelait *toux de sang*.

En 1874, un goître commença à se développer et atteignit bientôt des proportions énormes. Un an après,

ses yeux fatigués par les larmes, sortirent de leurs orbites, en une seule nuit, dans un accès épouvantable de toux. Son mari étant tombé malade, la plus affreuse misère régnait dans ce pauvre ménage.

Une personne charitable fit entrer Louise dans l'hôpital homéopathique de M. le docteur Howe, rue Saint-Jacques. Elle y reçut les soins les plus assidus ; mais le mal s'aggravait toujours. M. le docteur Howe constate, dans le certificat délivré plus tard, l'existence du goître exophtalmique. N'éprouvant aucun soulagement et les médecins ne lui promettant aucune amélioration, elle rentra auprès de son mari, malade aussi.

N'espérant rien des hommes, la pauvre infirme mit toute sa confiance en Dieu. Elle demanda son admission au pèlerinage national. Je fus désignée pour la visiter ; rien de plus navrant que cet intérieur. C'était, rue Dantzig, 9, une sorte de pigeonnier, où la pauvre femme, faute de lit, gisait sur une paille posée à terre. Quoique de haute taille, elle pesait à peine cinquante livres. Paralysée du côté droit, elle se traînait plutôt qu'elle ne marchait ; son cou, complètement déformé par le goître énorme, et ses yeux, entièrement sortis de leur orbite, lui donnaient un aspect effrayant.

Elle fut admise immédiatement parmi les malades du pèlerinage ; on lui envoya un châle pour couvrir ses pauvres hardes ; et elle partit pour Lourdes le 17 août, dans le grand train des malades.

A Poitiers, elle se trouva horriblement souffrante. Elle voulut toutefois faire le pèlerinage de Saint-Martin à Ligugé. Mais la pauvre paralysée s'aperçut avec douleur qu'elle était en retard pour se rendre à la gare ; elle

se traînait pourtant comme elle pouvait. Des soldats passaient ; un officier la remarque et apprenant la cause de son chagrin : « Ne vous affligez pas, ma bonne ; vous arriverez à temps. » Sur un signe du brave officier, deux soldats placent l'infirmes sur un siège formé par leurs mains entrelacées ; l'officier la soutient par derrière ; et au pas de course, ils arrivent à temps pour prendre le train.

Le lendemain, 20 août, Louise arrivait à Lourdes ; et malgré ses souffrances atroces, elle se fit porter immédiatement à la Grotte, assista à la messe et communia. En se traînant jusqu'à la Sainte-Table, elle éprouva une espèce de vertige ; il lui semblait que des larmes de feu lui sortaient des yeux. Elle fit cependant la sainte communion.

Mais elle était si faible qu'une dame la prit entre ses bras et la remit à sa place. En ce moment, Louise sentit un affreux déchirement dans sa poitrine. Il lui semblait aussi qu'on lui arrachait la peau depuis l'épaule jusqu'au bout du pied. Son cœur battait avec une extrême violence. Ces souffrances ineffables durèrent quelques instants, qui parurent bien longs. Mais elles cessèrent tout à coup ; les battements du cœur avaient cessé déjà ; la paralysie n'existait plus ; elle porta la main à son cou : le goître avait complètement disparu.

Louise se jeta à genoux et récita un chapelet d'actions de grâces. Puis, se levant, elle se mit à marcher, à courir, levant les bras en l'air, agitant son châle à carreaux rouges. Elle arriva vers moi en criant : « Je suis guérie ! Je suis guérie ! » Je ne pouvais en croire mes yeux. « J'ai très faim, me dit-elle. » Je la fis déjeuner.

Puis elle monta chez les Missionnaires. Son arrivée y causa une vive émotion. Il ne restait rien ni de la paralysie, ni du goître, qui inspirait un instant auparavant une certaine horreur. Seuls, ses yeux n'étaient pas guéris ; la Sainte-Vierge voulait lui laisser une petite relique de la croix.

Louise fit, le jeudi, le pèlerinage de Notre-Dame de Bétharram, et, sous une chaleur tropicale, monta à pied jusqu'au sommet du Calvaire.

J'ai revu Louise plusieurs fois depuis son retour : elle a augmenté de vingt livres depuis son pèlerinage. Elle ne cesse de bénir la Vierge Immaculée de sa triple et merveilleuse guérison.

Elle m'a communiqué une lettre d'un jeune prêtre, son compagnon de pèlerinage, fort malade lui-même et qui fut très bon pour elle.

Voici cette lettre :

« Madame,

» Je suis le jeune prêtre qui vous a accompagnée depuis Poitiers en allant à Notre-Dame de Lourdes.

» Vous m'avez dit, si j'ai bonne mémoire : « Vous m'écrirez, si vous êtes guéri, et je vous fais la même » promesse. » Je tiens parole, j'espère que vous en ferez autant.

» Depuis que je suis revenu, j'ai laissé complètement de côté le régime du médecin. Je souffrais depuis sept ans d'une inflammation d'estomac, de poitrine et d'intestins. Le vin et les fruits m'étaient interdits ; je prenais au moins deux purgatifs par semaine ; chaque jour, de la graine de lin ; de l'eau gazeuse, quatre fois

par jour, puis du sulfate de magnésie. En me lavant près de la Grotte, j'ai senti comme du feu s'échapper à travers la peau de l'estomac et de la poitrine ; depuis ce temps je bois du vin, je mange de tout ce qui m'était défendu et je me porte bien ; on me trouve tout changé. La guérison continuera-t-elle ? je l'espère.

» Remercions ensemble notre bonne Mère du Ciel.

» Gloire à DIEU et à sa Très Sainte Mère.

» Tout à vous de cœur et de prière en J. M. J.

» A. BAILLEUSE,

» Vicaire de Grimaucourt, par Etain (Meuse). »

Grimaucourt, 5 octobre 1878.

IV

GUÉRISON INSTANTANÉE DE JAMES TRONBRIDGE

AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, 21 août 1878

Cette guérison, merveilleuse entre toutes, est racontée dans les *Annales* par un témoin oculaire, une de ces pieuses dames qui se firent, pendant les pèlerinages nationaux de Notre-Dame du Salut, les servantes admirablement dévouées des malades.

James Tronbridge est né à Salisbury, en Angleterre; il est âgé de 33 ans; il habite Paris. A l'âge de 21 ans, il épousa Mathilde Moulin. Le mariage fut célébré à l'église de Saint-Médard à Paris. Il a eu six enfants, dont quatre sont vivants.

Durant la guerre de 1870, Tronbridge revint en Angleterre, où il servit comme maître d'hôtel. L'année suivante, sa santé commença à s'altérer; il eut plusieurs abcès; il fut opéré deux fois par le docteur Pages, de Carlisle.

Remis de cette première maladie, il revint en France en 1876. N'ayant pas de place, il entra provisoirement comme domestique à l'hôtel des Voyageurs, rue des Martyrs. L'excès de travail et un effort qu'il fit en portant de lourdes malles lui occasionnèrent un état mala-

dif sérieux, qu'il aggrava encore en continuant, malgré ses souffrances, son rude labeur.

Espérant pouvoir supporter un travail moins pénible, il entra comme valet de chambre chez M. le vicomte de Martimprey. Il y demeura jusqu'au mois de mars 1877, époque où la maladie lui rendit tout travail impossible.

Depuis ce moment, la vie de Tronbridge n'a été qu'une agonie. Une maladie terrible, appelée vulgairement le mal de Pott, a été constatée chez lui et déclarée incurable par les médecins qui lui ont prodigué leurs soins, entre autres par le M. docteur Thorens, Alsacien et protestant, et par M. le docteur Herbert.

M. le docteur Mac Geven, rue des Saussaies, à Paris, délivrait, le 3 juillet 1878, le certificat suivant :

« Je soussigné, docteur en médecine, certifie que le
» nommé James Tronbridge, demeurant n° 22, avenue
» de la Reine-Hortense, est atteint d'une maladie de la
» colonne vertébrale, appelée vulgairement mal de
» Pott, avec des abcès qui le rendent incapable de faire
» aucun travail. »

De fait, Tronbridge était cloué sur son lit de douleur, où il ne pouvait trouver de repos. La carie dévorait son épine dorsale, couverte d'abcès et de trois trous énormes. De plus la poitrine fut atteinte à son tour ; et une toux incessante le mettait par fois hors d'état de respirer.

Au mois de juillet 1878, le pauvre malade, abandonné des médecins, qui ne pouvaient plus lui rien faire, était comme mourant ; il ressemblait déjà à un cadavre. Sa misère d'ailleurs était extrême ; il était entretenu par la charité de quelques personnes et visité

par une bonne Fille de Saint-Vincent, qu'il appelait la Sœur des malades.

Mais au milieu de cette misère et de ces atroces douleurs, Tronbridge avait reçu un grand trésor et une douce consolation, la foi catholique et l'espérance chrétienne. Né de parents protestants, protestant lui-même, il voulut être instruit de la religion de sa femme. Les RR. Pères Passionnistes lui avaient enseigné la religion catholique ; et le 29 septembre 1877, Tronbridge fut porté et baptisé dans leur chapelle de Saint-Joseph.

Le bonheur qu'il goûta dans ce moment lui donna la force de se traîner sur deux béquilles jusqu'à son logement, avenue de la Reine-Hortense, 22. Mais cet effort suprême l'avait de nouveau cloué à son lit de douleur.

C'est sur son lit qu'il fit sa première communion ; ce fut aussi sur son lit qu'il fut confirmé, le 3 février 1878, par Mgr Langénieux, Archevêque de Reims. L'ancien Evêque de Tarbes donna au malade une médaille de Notre-Dame de Lourdes, que Tronbridge garde toujours précieusement. Dès lors s'alluma dans son cœur une tendre dévotion et une grande confiance envers la Vierge Immaculée de la Grotte ; et bientôt il éprouva un désir ardent d'aller à Lourdes.

Vers la fin de juillet, la bonne Sœur de Charité, qui le visitait, me parla de sa misère et me conduisit chez lui. Le pauvre malade était fort ému d'un rêve qu'il avait fait la nuit précédente. Il avait, disait-il, vu la Sainte-Vierge, qui lui avait promis sa guérison. Il se désolait en pensant que la misère et la maladie lui rendaient le voyage impossible. Sa femme essayait en vain de le consoler.

« Voici une Dame, lui dit la Sœur, envoyée par un jeune homme, qui est un pauvre pécheur. Se sentant indigne des faveurs de la Sainte-Vierge, il veut toutefois faire quelque chose pour elle ; et il vous offre de payer votre voyage de Lourdes. »

Tronbridge, entendant ces paroles, prit sa tête entre ses deux mains et se mit à sangloter, en disant : « Je ne sais pas ce que j'ai fait pour que la Sainte-Vierge soit si bonne pour moi ! Je suis certain que je serai guéri. »

Le R. P. Picard, de l'Assomption, à qui je racontai cette visite, me dit : « Cette foi est admirable ; la Sainte-Vierge aime ces âmes-là ; je suis certain que ce brave homme sera guéri. »

Le 17 août, Tronbridge partait pour Lourdes avec le pèlerinage national. Sa femme désolée, pensant qu'il mourrait en route, fit tout au monde pour le retenir ; tout fut inutile. On eut une peine infinie à le porter à la voiture qui le remit au chemin de fer. Sa femme, qui l'avait suivi, se lamentait, essayant d'obtenir qu'on ne l'emmenât pas. Une dame du Comité, madame H..., lui dit : « Ne vous désolez pas, ma bonne ; je vais lui céder ma place au wagon et j'aurai bien soin de lui. »

Le 20 au matin, le train des malades arrivait à la gare de Lourdes. Le moment était solennel. Au bruit de la machine succédèrent les gémissements des malades. Ils étaient six cents ! En quel état arrivaient-ils ? O Providence !... Première bénédiction du ciel ! Pas un accident n'était arrivé !

Le débarquement donna un spectacle magnifique de charité. Les Pères de l'Assomption, leurs Novices, leurs

Frères, les Dames du Comité, des Messieurs dévoués, tous étaient là, descendant les malades, les soulageant, les encourageant. Les moins malades aidaient aussi leurs frères plus infirmes qu'eux. J'en ai connu, qui, touchés des souffrances des plus malheureux, demandaient leur guérison sans songer à eux-mêmes. Ces pauvres malades, qui avaient tant souffert, n'avaient qu'une pensée, qu'un désir, aller à la Grotte. Ils s'y firent tous porter, pour y entendre la messe et communier.

Je vis Tronbridge à la Gare. Il était là, épuisé, porté par deux Frères, eux-mêmes harassés. Je me reproche de m'être mise en révolution contre ces bons Frères parce qu'ils ne l'avaient pas mis tout d'abord en voiture. « Où voulez-vous aller, dis-je à Tronbridge? Voulez-vous venir vous reposer? — Non, non, reprit-il; à la Grotte tout de suite à la Grotte. »

C'était comme un flot qui les emportait tous vers la Grotte, flot de foi, d'espérance et d'amour... Quelle messe, que cette première messe dite à la Grotte en présence de six cents malades! Que de prières et aussi que de prodiges! Les mourants se levaient, marchaient, étaient guéris. Tous les cœurs battaient violemment; les larmes coulaient abondantes.

Après la messe, j'allai à l'hospice des pauvres vieillards; les Frères y avaient déjà porté Tronbridge. Il était étendu sur un lit; des larmes couvraient son visage. « Qu'avez-vous, lui dis-je? Pourquoi pleurez-vous? Avez-vous du chagrin d'être venu? — Oh? non, me dit-il, je pleure de joie; je me sens déjà beaucoup mieux; je vais écrire à ma femme. »

Dans la journée je revins à l'hospice et je demandai Tronbridge. « Il est sorti, » me répondit-on. Sorti ! lui, qui ne pouvait se tenir debout depuis près de deux ans ! Je n'en croyais pas mes oreilles.

Mais, en retournant à la Grotte, je le rencontrai marchant appuyé sur une béquille et sur le bras d'un Père. « Je suis beaucoup mieux, me dit-il ; je me suis baigné dans la piscine ; de là, je suis allé à la Grotte, où j'ai laissé une de mes béquilles ; demain je serai tout à fait guéri. » J'admire la foi de cet homme.

Le lendemain, me rendant rapidement vers la Grotte, j'aperçus un monsieur, donnant le bras à un prêtre et causant avec lui. « C'est incroyable, pensai-je ; comme il ressemble à Tronbridge ! Mais celui-ci a l'air d'un homme qui se porte parfaitement, et le pauvre Tronbridge a si triste mine. » Le monsieur parlait avec animation et ne me voyait pas.

Au retour de la Grotte, je rentrai à l'hospice et je demandai Tronbridge. — « Il est guéri ! me dit la Mère. Voici sa seconde béquille, qu'il m'a laissée en souvenir. » Je sautai au cou de la Mère. « Ma Mère, que je suis contente ! que la Sainte-Vierge est bonne ! »

Aussitôt, je cours à la recherche de Tronbridge. Je le rencontre bientôt avec le prêtre. « Tronbridge, est-ce vous ? — Oui, madame, c'est bien moi, me dit-il du ton le plus calme. Je suis guéri, je le savais ; la Sainte-Vierge me l'avait dit. »

Le surlendemain, Tronbridge repartait pour Paris, portant lui-même son sac de voyage et sa couverture, marchant d'un pas ferme et fier. « Que ma femme sera contente ! » disait-il.

Sa femme, pleine d'inquiétude, l'attendait à la gare. Regardant les pèlerins qui revenaient, elle se disait avec angoisse : « Pourvu qu'il ait supporté le voyage ! » Tout à coup un homme perce la foule et se jette dans ses bras. C'est lui, c'est Tronbridge, guéri, ressuscité. La femme pousse un cri et tombe évanouie.

Quelques mois après, au retour de la campagne, j'allai avec madame H... demander des nouvelles de Tronbridge. Sa femme était seule avec ses enfants, bien habillés, sautant autour d'elle avec joie. Cet intérieur respirait le bonheur et l'aisance. La femme de Tronbridge reconnut madame H... « Ah ! madame, s'écria-t-elle, vous souvenez-vous que je ne voulais pas le laisser partir ? Comme vous fûtes bonne ! vous lui donnâtes votre place au wagon !... — Et Tronbridge, demandai-je, où est-il ? — Il est placé. Il est maître d'hôtel, avenue Friedland 36. »

Nous allâmes le demander. Il était six heures du soir ; il faisait un froid de loup. Tronbridge arriva en courant, tête nue, en grande tenue de maître d'hôtel. « Le reconnaissez-vous, dis-je, à madame H... ? — C'est à ne pas y croire, » répondit-elle.

Quelques jours après, je demandai à Tronbridge de me raconter sa guérison. Il me dit :

« Le lendemain de mon arrivée à Lourdes, le matin, deux Pères vinrent me chercher à l'hospice. J'entendis la messe de la Grotte et je communiai. Ils m'amènèrent ensuite à la piscine et m'y plongèrent par trois fois, me tenant comme un petit enfant. J'éprouvai dans tout mon être une sensation inexprimable de douleur et de joie

tout à la fois. Il me semblait que j'allais ou mourir ou guérir. Au dehors, on priait à voix haute; je me joignais de cœur à ces prières, sans pouvoir articuler aucun son; j'étais comme paralysé. Tout à coup, je sens comme une flamme qui me traverse le corps; une force extraordinaire me pénètre; me dégageant des mains qui me tenaient, je me plonge dans la piscine pour la quatrième fois.

» J'en sortis guéri; je me tenais debout; je m'habillai seul; je marchai sans appui, mais si bouleversé que je ne pouvais encore dire un seul mot. Les Pères m'offrirent du vin pour me fortifier et me remettre. Je refusai tout, et marchant seul, j'allai immédiatement à la Grotte.

» Je restai là longtemps à prier; il me semblait que l'image de la Sainte-Vierge me souriait. Il me semblait aussi que je n'étais plus de ce monde. Maintenant encore, tout cela me paraît comme un rêve. Mais la réalité, c'est ma guérison complète.

» Quand je revins à Paris, ceux qui m'avaient vu emporter mourant et qui me revoyaient marchant et bien portant, couraient après moi dans toute l'avenue de la Reine-Hortense. J'allai à la chapelle de Saint-Joseph faire mon action de grâces. Il me semblait que l'image de la Sainte-Vierge me souriait toujours. »

« Et les médecins, lui dis-je? — M. le docteur Thorens, protestant, médecin du bureau de bienfaisance, qui m'avait donné un certificat, m'a dit: « Vous êtes » guéri, tant mieux pour vous. » Il a été toujours très bon pour moi.

» M. le docteur Mac Geven, un autre protestant, s'est aussi montré très heureux de ma guérison. »

» Un autre médecin (1) a paru très étonné et très mécontent. Il m'a demandé ce qu'on m'avait fait; je lui ai dit : « C'est la Sainte-Vierge qui m'a guéri. — Ce » n'est pas possible! s'est-il écrié; il n'y a pas de mi- » racles; ce sont des sottises. Avouez qu'on vous a fait » prendre quelque médicament. — Vous savez bien, » lui dis-je, que je ne prenais plus aucun remède. C'est » la Sainte-Vierge, qui m'a guéri en un instant. — » Vous êtes un imposteur, s'est-il écrié; ce n'est pas » possible; allez vous promener avec votre Sainte- » Vierge. » Et furieux, il m'a mis à la porte.

» Je pleurai d'être ainsi traité et d'entendre parler ainsi. Il y avait là plusieurs personnes; l'une d'elles, un ministre protestant, s'avança vers moi. Après m'avoir interrogé avec soin, il me dit : « Votre foi vous a sauvé. »

J. B.,

Membre du pèlerinage de Notre-Dame du Salut.

(1) Nous taisons ici son nom. — M. le docteur Vergez, après avoir étudié la relation de cette guérison, l'a déclarée surnaturelle.

V

GUÉRISON DE SOEUR MARIE DE SAINTE-AGNÈS

AU MONASTÈRE DE SAINT-MICHEL

Paris, le 2 septembre 1878

Notre-Dame de Lourdes est très honorée au Monastère de Notre-Dame de Charité Saint-Michel de Paris, où a été recueillie une de ses pauvres enfants. Aussi la Vierge Immaculée s'est pluë à y manifester sa miséricordieuse puissance, en guérissant une Religieuse, qui écrit elle-même la relation de sa guérison. Le même jour, dans le même monastère, une autre Religieuse était aussi guérie d'une manière extraordinaire.

« Au mois de novembre 1874, il me vint à l'oreille droite de grosses glandes. D'abord, je n'en tins pas compte, pensant que cela passerait. Mais au mois d'août 1876, le mal fit de tels progrès et devint si douloureux, que je fus obligée d'en parler. Notre médecin examina le mal et en reconnut la gravité, toutefois sans me la faire connaître. Il me prescrivit un régime intérieur, que je devais suivre régulièrement, et, à l'extérieur, des cataplasmes, des onguents et des pommades, qui n'amènèrent aucune amélioration. La teinture d'iode n'eut pas plus de succès. Les vésicatoires, souvent appliqués, me soulagèrent un peu, mais sans me guérir. Au con-

traire, le mal s'aggrava, les douleurs devinrent plus vives et de gros abcès se formèrent. Le médecin les ouvrait de temps en temps. C'était le seul soulagement qu'on pouvait me procurer.

» En cet état, il me devint impossible de suivre les exercices de la Communauté, ce qui me faisait beaucoup de peine. Toute espèce de nourriture m'inspirait le plus profond dégoût. Je voyais le temps s'écouler sans amener aucune amélioration.

» L'année 1878 m'apporta de plus cruelles souffrances. Un jour, pendant que la Sœur infirmière pansait mes plaies, je lui dis que je souffrais et que je désirais bien être guérie. — « Ma chère Sœur, me dit-elle, » il ne faut pas y penser ; le médecin nous a dit qu'il ne » pouvait vous soulager qu'en faisant de nouvelles incisions. »

» Cette déclaration me jeta dans l'abattement. Le découragement s'empara de mon âme. « Si jeune, me disais-je, et ne pouvoir presque rien faire ! et rester peut-être longtemps encore inutile et à charge à la Communauté ! » Je devins si triste que rien ne fut plus capable de me tirer de ces sombres pensées.

» Le 28 août, jour de la fête de notre Père saint Augustin, j'eus un tel mal de cœur, qu'il me fut impossible de faire la sainte communion. Dans la journée, je visitai une de nos chères Sœurs malades. Touchée de mon état, la bonne Sœur me dit : « Puisque les hommes ne peuvent vous guérir, adressez-vous au Ciel. » — « J'ai déjà fait plusieurs neuvaines, lui dis-je, et je n'ai rien obtenu. » — Priez Notre-Dame de Lourdes, re-

» prit-elle ; j'ai le pressentiment que vous serez exaucée. »

» J'accueillis avec joie cette proposition, et le 31 août je commençai, en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, une neuvaine, qui devait se terminer le 8 septembre, fête de la Nativité de la Très Sainte-Vierge.

» Cependant je cessai tout remède, pour ne plus faire usage que de l'eau de la Grotte de Lourdes.

» Toute la journée du 1^{er} septembre fut féconde en douleur ; je ne pus, encore ce jour-là, m'approcher de la Sainte-Table.

» Le lundi, 2 septembre, il me semblait que je n'avais jamais tant souffert. Ne sachant que faire dans mes souffrances, je vais à ma cellule afin de mettre sur mes plaies une compresse d'eau de la Grotte, malgré le mal que me faisaient ces applications d'eau froide.

» Après cette opération douloureuse, je me mis à genoux pour dire les prières de la neuvaine. Je priais avec ferveur ; il me semblait que la Sainte-Vierge allait me guérir. Je lui demandais instamment de me faire cette grâce, bien que j'en fusse très indigne...

» O bonheur ! mon espérance ne m'a pas trompée. Mes prières terminées, je me relève et je ne sens plus de douleur. Mon cœur battait bien fort ; je me disais : « Ma bonne Mère, serait-il possible ? M'auriez-vous guérie ? »

» Pleine de confiance, je me débarrasse de mes linges, je palpe mes plaies ; il n'y en a plus ; plus de douleur ; j'étais entièrement guérie !

» Hors de moi, je cours à l'infirmerie, en disant : « Je

» suis guérie! je suis guérie!... » Les Sœurs infirmières ne pouvaient en croire leurs yeux.

» Je cours à notre très honorée Mère Supérieure. « Ma Mère, je suis guérie! » Notre Mère n'en croyait rien : « Je le voudrais bien, me dit-elle, ce serait à souhaiter. — « Regardez, ma Mère, et voyez. » Elle reconnut ma guérison et fit commencer une neuvaine d'actions de grâces.

» Le médecin surpris me dit : « Je ne puis nier le fait; vous êtes parfaitement guérie. Vous avez eu affaire à plus grand médecin que moi. Ma chère Sœur, je vous en félicite. »

» Quelque temps après, voyant que le mal ne revenait pas, le docteur me donna loyalement le certificat suivant (1), qui constate la gravité du mal et la guérison soudaine au troisième jour de la neuvaine.

» Depuis le 2 septembre 1878, je me porte très bien, et même mieux qu'avant ma maladie; je peux suivre sans fatigue tous les exercices du chœur et de la Communauté.

» Gloire à MARIE Immaculée, qui a exaucé ma prière! Je lui dois ma guérison.

« SŒUR MARIE DE SAINTE-AGNÈS BÉREST,

» Religieuse de Notre-Dame de Charité. »

(1) Voir aux pièces justificatives n° 9.

VI

ADMIRABLE GUÉRISON DE JOACHINE DEHANT

AU PÈLERINAGE DES BELGES

Lourdes, 14 septembre 1878

La Belgique, admirable par son dévouement à Notre-Dame de Lourdes, en obtient les grâces les plus merveilleuses. La science a été stupéfaite de la guérison de Pierre de Rudder.

Celle que nous racontons ici, ajoutent les *Annales*, n'est pas moins merveilleuse. Notre savant et prudent docteur, M. Vergez, nous écrit : « Ce miracle incontestable se place à côté de celui de Rudder. La guérison subite d'une plaie, ou plutôt d'un ulcère étendu, chronique, siégeant sur une constitution très délabrée, et la réduction spontanée d'une luxation de la hanche sont des faits qui se placent en dehors de toute explication naturelle. Les annales de la médecine ne possèdent pas et ne posséderont jamais des cas semblables. »

Nous devons l'intéressante relation qu'on va lire à M. Devos, curé de Haltinne, en Belgique, le témoin charitable des souffrances et de la guérison de mademoiselle Dehant.

« En Belgique, le bassin houiller de Charleroi est couvert de gros villages où la population nombreuse et serrée se livre tout entière à l'industrie. Dans cette contrée, le regard ne rencontre partout que la haute cheminée de l'usine qui vomit ses épais torrents de

fumée. le haut-fourneau qui engouffre ses minerais, le laminoir où le fer se tord en long serpent de feu, le charbonnage qui étale ses noirs trésors. Autour de tout cela, s'agite une vaste fourmilière humaine, aussi active à la lumière du jour que dans les entrailles de la terre. Tout ce peuple est plus attentif au sifflet de la machine qui appelle l'ouvrier au travail, qu'au son de la cloche qui invite le fidèle à la prière. C'est cependant à ces populations affairées que la Sainte-Vierge veut rappeler, par la guérison de Joachine, qu'il existe une autre puissance que celle de l'industrie, un autre culte que celui de la matière.

» Joachine Dehant est de Wanfercée-Baulet, arrondissement de Charleroi, canton de Gosselies. Son père est le clerc-chantre de la belle église gothique qui élève avec tant de fierté sa flèche légère au milieu de cette localité. Aujourd'hui, Joachine a vingt-neuf ans. Depuis douze ans, il semble qu'elle a épuisé toute la série des souffrances humaines, et il lui fallait sa rare énergie pour les supporter. Le calme, la placidité même, le courage et la résignation sont les qualités les plus saillantes de ce caractère trempé pour la douleur; sur sa figure tranquille, jamais on ne peut apercevoir le plus léger nuage d'ennui ni d'abattement, et, dans les courts moments de répit que lui laissent ses souffrances, elle est gaie; c'est elle qui console et fortifie ses parents affligés de son horrible état.

» Le docteur Rosart, de Velaine, dont la mort nous a enlevé le précieux témoignage, nous a laissé heureusement des notes, où nous pouvons suivre pas à pas la lutte qui s'établit entre cette jeune martyre et la dou-

leur qui s'acharne contre sa victime. Cueillons seulement quelques indications pour nous guider.

» A l'âge de dix-sept ans, en 1866, elle est atteinte du choléra. A peine est-elle sortie des étreintes de cette cruelle maladie, qu'elle est saisie par le typhus qui lui laisse une convalescence excessivement laborieuse. Les joues se tuméfient et se couvrent de nombreuses taches accompagnées de sensations de brûlures internes. La mastication devient impossible, l'estomac se détraque et elle en arrive à des accès de gastralgie très violents. L'état général est très pauvre, et la jambe droite commence à devenir malade; des douleurs répétées dans ce membre ne lui laissent aucun repos.

» Le médecin lui donne inutilement tous les soins d'une science attentive et éclairée; rien n'arrête le progrès du mal.

» Tel est le bilan des années 1866 et 1867.

» Dans des conditions aussi mauvaises, en avril 1868, elle fait une lourde chute sur le genou malade, et bientôt on voit apparaître à la cheville de nombreuses petites taches rougeâtres, qui ne tardent pas à grandir en étendue et en profondeur; le pied se gonfle et la marche devient très pénible. Une imprudence en fait de marche provoque une éruption plus grande encore et des accès violents et douloureux dans la partie malade. La jambe se couvre d'une plaie d'où s'échappe un écoulement muco-purulent, horriblement fétide; l'ulcère devient tellement profond et entame si largement les chairs, que la patiente introduit un jour un dé à coudre tout entier dans une des nombreuses ouvertures qui se forment dans la plaie, et elle ne peut l'en retirer

qu'à l'aide de ciseaux. Le mal aggrave toujours, et la tuméfaction du membre inférieur arrive jusqu'à la hanche.

» La santé générale se ressent de toutes ces secousses violentes; l'eau de goudron, l'iodure de fer, l'huile de foie de morue, le vin de quinquina, les liqueurs arsenicales, tout reste sans aucun effet.

» L'année 1869 est plus mauvaise encore. Lorsque la plaie tend à se cicatriser naturellement, la patiente est soumise à des vomissements qui se répètent de dix à vingt fois par jour. En juillet, elle est saisie d'accès très fréquents et excessivement douloureux dans la jambe, avec un tremblement irrésistible de ce membre; en même temps, il y a abstinence presque complète de toute véritable nourriture. Le sommeil est nul, l'affaiblissement et l'amaigrissement considérables; insensiblement il y a rétraction de l'articulation du genou, dont le redressement devient impossible. Les vésicatoires, les injections hypodermiques au sulfate d'atropine ne peuvent un instant calmer les douleurs.

» A l'intérieur, on peut dire que tous les médicaments un peu actifs ont été essayés en vain pour combattre les troubles digestifs et ramédier à l'état général. Les choses durent ainsi jusqu'en avril 1872.

» Alors la maladie prend un caractère étrange; les lèvres se tuméfient, il s'y forme des plaies profondes, à suppuration fétide; elle a des accès d'une agitation extraordinaire; dans une de ces violentes commotions, la hanche se déplace, et, bientôt après, survient un état paralytique général qui dure onze jours. C'est l'époque la plus triste et la plus douloureuse de ce long

martyre. Cependant, en juin, l'état général s'améliore et elle peut prendre un peu de nourriture, qu'elle parvient à digérer.

» Les maux de tête, qui, jusque-là, avaient été fréquents, deviennent continuels, à la date du 15 novembre 1873. Les accès douloureux, l'ulcération à la jambe persistent toujours; cette partie malade est d'une sensibilité telle, que le moindre attouchement provoque les plus vives souffrances. Le pied se déforme de plus en plus, tourne en dedans, et la jambe reste ployée sur la cuisse. Depuis longtemps déjà, Joachine ne peut plus se mouvoir qu'à l'aide de béquilles.

» Ici s'arrête le docteur Rosard, la plume tombe de sa main défaillante.

» Le docteur Delvigne, de Malonne, succède à ce praticien habile. Pendant plusieurs années, ce nouveau médecin emploie toutes les ressources de l'art pour apporter un peu de soulagement à cet état morbide, à ces plaies purulentes. Ni son zèle, ni ses efforts ne sont couronnés de succès; bien plus, malgré ses soins assidus, il constate que l'état de Joachine, loin de s'améliorer, tend plutôt à s'aggraver. La jambe malade, privée d'exercice, contractée, repliée, a un volume de beaucoup inférieur à l'autre; le pied contourné ne présente plus la forme ordinaire.

» Les parents désolés et voyant leurs ressources s'épuiser rapidement par les frais d'une maladie aussi longue, avaient fini par désespérer de trouver un remède à de telles souffrances. Pour eux, la science était vaincue et leur fille était incurable. De douze années de souffrances, elle en avait passé cinq, étendue sur un lit

de douleur, et le reste, appuyée sur des béquilles qui ne la quittaient plus un seul instant.

» Mais si la science humaine était impuissante à remédier à ses maux, Joachine cependant était toujours remplie d'espérance ; elle avait placé sa confiance dans le ciel. La Sainte-Vierge devait la guérir, c'était sa conviction ; en attendant, sa vie se résumait en deux mots : prier et souffrir.

» Durant toute sa maladie, sa piété douce, sage et éclairée, faisait le charme de tous ceux qui l'approchaient ; on la voyait se traîner péniblement à l'église et y rester de longues heures devant le Saint-Sacrement. Le prêtre était obligé de la communier à sa place.

» Sa dévotion envers la Sainte-Vierge avait quelque chose de si vrai et de si affectueux, qu'elle remuait le cœur de toutes les personnes qui l'entendaient parler. Son langage, qui respirait toujours l'humilité, quelquefois la naïveté, prenait des accents de conviction et d'assurance tellement profonds, qu'on était ému en lui entendant prononcer ces paroles favorites : « C'est la Sainte-Vierge qui me guérira. » Plus la guérison tardait, plus la confiance augmentait ; sa foi n'a jamais hésité un seul instant.

» Après avoir tant prié à Wanfercée, elle entend dire qu'à la résidence de son frère, à Gesves, on invoque spécialement Notre-Dame du Perpétuel-Secours ; elle s'y fait transporter ; c'était au mois d'août de cette année. Aussitôt elle commence une neuvaine, à laquelle s'associent plusieurs personnes dévouées. Au neuvième jour, elle va, avec une confiance inébranlable, le cœur rempli

d'émotion, l'âme fervente, à la chapelle de Notre-Dame offrir ses béquilles ; elle les passe, à travers la grille, à la Mère des affligés. Hélas ! pauvre Joachine, elle est obligée de les reprendre ; l'heure de la Sainte-Vierge n'est pas arrivée ; ses béquilles ne devaient pas rester en Belgique. Semblables à ces objets qui acquièrent une valeur plus grande parce qu'ils entrent dans une collection plus complète, elles sont destinées à aller au bout de la France, orner le musée que la Sainte-Vierge rassemble avec tant de bonté et de puissance au sanctuaire de Lourdes.

» Elle continuait à prier avec courage, quand elle apprend qu'il se prépare, en Belgique, un pèlerinage aux principaux sanctuaires de France ; Lourdes est dans le programme. Aussitôt sa piété s'enflamme ; là, pour elle, est la fin de tous ses maux. Mais, semblable au paralytique de l'Évangile, elle ne trouve personne pour la porter, c'est-à-dire pour payer les frais d'un si long voyage, et ses parents sont trop pauvres.

» Cependant la Sainte-Vierge a si bien arrangé les choses, qu'elle la fait venir de Wanfercée pour se trouver à côté d'une généreuse donatrice. Madame la comtesse de Limminghe, qui ne compte jamais lorsqu'il s'agit de faire le bien, l'engage à partir pour Lourdes. M. le comte et madame la comtesse de Limminghe pourvoient largement à tous les frais du pèlerinage ; et précisément, le curé d'un village voisin, de Haltinne, se rend à Lourdes avec plusieurs personnes de sa paroisse ; elle l'accompagnera si l'on veut bien l'accepter.

» La bienfaitrice et la malade sont tellement convaincues de la guérison future, que, pour qu'il n'y ait pas de

contestation après l'événement, elles prennent la précaution, avant le départ, de faire constater par la science l'état actuel des déformations et des plaies.

» Le 6 septembre, quatre jours avant le départ, M. le docteur Froidbise, d'Ohey, constate : 1° une luxation de l'articulation coxo-fémorale du côté droit ; 2° une rétraction permanente des muscles tibiaux de la jambe droite au point de produire un pied-bot varus accidentel ; 3° un ulcère couvrant les deux tiers de la face externe de la jambe droite.

» La confiance a fait tout prévoir ; il faut un second soulier pour le pied bot ; il est fait et placé dans la petite valise ; il doit servir pour le retour.

» Enfin Joachine rejoint le train des pèlerins à Namur, le mardi, 10 septembre ; elle est accompagnée de tous les siens jusqu'à la gare : elle fait passer dans leurs âmes les flammes de sa conviction, et les dernières paroles de sa mère au moment où le train s'ébranle sont celles-ci : Vous enverrez une dépêche aussitôt que vous serez guérie.

» Le voyage va bien jusqu'à Charleroi ; mais à partir de cette ville, Joachine est en proie à des accès d'une violence telle, qu'elle se roule sur les genoux de ses compagnes ; ces accès débutent par un tremblement convulsif dans la jambe malade ; la face est livide, les traits sont décomposés, une sueur froide découle de tous les membres ; l'agitation cesse au moment où on lui rappelle JÉSUS souffrant, et qu'on récite pour elle cinq *Pater* et *Ave* en souvenir des cinq plaies du Sauveur. Alors elle reprend son calme et son sourire habituels. Mais, comment traverser la France entière avec une

personne presque mourante et affligée d'une telle plaie ? Elle est d'une infection telle, que l'odeur la plus pénétrante ne peut la combattre. Le prêtre qui l'accompagne pense sérieusement à la faire déposer dans un hôtel à Paris ; mais Joachine persiste et finit par triompher. Cet état souffrant dure tout le jour et la nuit suivante.

» A Paray-le-Monial, elle excitait la pitié d'un des aumôniers du sanctuaire, qui, la voyant se traîner péniblement, lui abrège le chemin, en la faisant transporter directement à la chapelle du Sacré-Cœur. A Paray, à Agen, en pleine gare, elle renouvelle des pansements douloureux dont sa pauvre jambe malade a si grand besoin, et dont ses compagnons de voyage la remercient, afin de pouvoir rester avec elle.

» Enfin, le jeudi soir, elle arrive à Lourdes. De toute la vitesse de ses béquilles, elle se rend à la Grotte bénie ; elle contemple cette image miraculeuse, l'objet de ses plus chers désirs ; elle salue la Reine du ciel par une de ces prières brûlantes qui se trouvent dans le cœur et sur les lèvres des malheureux.

» Le lendemain, vendredi, à quatre heures du matin, elle prie déjà à la Grotte ; elle se plonge une première fois dans la piscine et elle en sort tout étonnée de n'être pas radicalement guérie. « Ma mère, dit-elle, me faisait » aussi, de temps en temps, demander deux fois ce que » je désirais ; je reviendrai. » Elle revint, en effet ; et, à la deuxième immersion, tandis que sa compagne exprime l'eau des bandes qui couvrent la plaie, cette plaie auparavant si sensible au moindre attouchement, elle lui dit : « Mais je ne sens plus rien. » Sa baigneuse presse plus fort, il n'y a plus de douleurs ; elle ôte les bandes,

la plaie est complètement cicatrisée ; il ne reste plus qu'une rougeur qui marque la place de l'ulcère. Dans son âme calme et tranquille, elle remercie la Mère de Dieu et attend en silence qu'elle achève son œuvre ; elle prend encore trois bains pendant cette journée, passée tout entière à la Grotte.

» Le samedi matin, après deux immersions qui lui apportent du soulagement, elle part, malgré de vives instances, pour Bétharram.

» C'est le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Le soleil est chaud, la journée sera brûlante ; Joachine gravit néanmoins le Calvaire, fait le chemin de la Croix avec dévotion. Elle s'arrête parfois, ruisselante de sueur, haletante ; sa compagne lui essuie le visage ; elle monte encore et toujours, et arrive, épuisée, au pied de cette grande croix qui domine le pays ; enfin, elle revint à Montaut avec deux grosses ampoules sous les bras ; jamais ses bâtons n'avaient fait si rude besogne.

» Elle rentre à Lourdes et se dirige directement vers la Grotte ; car c'est samedi, jour de la Sainte-Vierge, le jour où elle doit être guérie. Après bien des difficultés, l'accès de la piscine lui est accordé ; elle s'y plonge une neuvième fois en priant avec ferveur. A peine est-elle entrée dans l'eau, qu'elle sent son estomac s'ouvrir comme un livre. Une crise épouvantable se déclare ; la violence de la douleur lui arrache des cris inarticulés ; ses os craquent de tous les côtés ; il lui semble qu'on lui arrache le pied ; en même temps, elle et sa compagne voient ce pied difforme se redresser avec la régularité d'une aiguille qu'on fait avancer sur un cadran. La jambe repliée en deux s'étend, les muscles s'allongent.

et le genou, remis en place, reprend sa forme ordinaire. En même temps, la hanche fait un mouvement accompagné d'une douleur inouïe, indicible; c'en est trop, elle tombe défaillante dans l'eau et reste privée de sentiment un espace de temps assez considérable pour effrayer son aide. Mais elle ouvre les yeux; toute douleur a cessé; les membres sont remis à leur place; elle se relève droite et agile; le travail de la Sainte-Vierge est complet; son pas est égal et régulier. « Gloire à MARIE » dit-elle, je suis guérie, je marche. » Les bras étendus, le regard élevé vers le ciel, elle semble y chercher sa divine Bienfaitrice pour la remercier. On s'empresse autour d'elle, on entonne le *Magnificat*; et, accompagnée du prêtre qui l'a guidée, elle va comme en triomphe porter ses béquilles à la Grotte. Elle les dépose aux pieds de la Sainte-Vierge et reste longtemps, près de ce rocher béni, abîmée dans une prière d'actions de grâces. On s'agite autour d'elle; tout le monde veut la voir; elle seule, calme, tranquille, continue sa prière. Il était six heures du soir, samedi, 14 septembre. Une heure après, elle fait la procession aux flambeaux, et, partie avec les derniers rangs, elle arrive une des premières en haut de la montagne, par le chemin qui monte en lacets, et reste jusqu'à la fin de la cérémonie.

» Les jours suivants, tout le monde peut la voir marcher, circuler sans la moindre difficulté aux environs de de la Grotte et de la Basilique, assister à toutes les cérémonies, toujours douce, modeste et recueillie. Les Belges, ses compatriotes, se la montrent avec bonheur et remercient la sainte Mère de DIEU de ce qu'elle a

bien voulu, en sa personne, jeter sur leur pays un regard de miséricorde et de bonté.

» La semaine suivante, elle rentre en Belgique, et va avec effusion remercier M. le comte et madame la comtesse de Limminghe de leur insigne générosité.

» Le lendemain, le digne curé de Gesves voulut bien chanter une messe solennelle d'actions de grâces, à laquelle assita une foule extraordinaire, qui voulait voir Joachine guérie, et remercier la Sainte-Vierge avec elle.

» Le 19 septembre, M. le docteur Froidbise, d'Ohey, déclare avoir examiné Joachine Dehant et avoir constaté que les lésions mentionnées dans son certificat du 6 septembre ont complètement disparu; une simple rougeur indique seulement la place de l'ulcère. Joachine rentre enfin au sein de sa famille à Wanfercée; tout le monde se presse pour la voir; la voiture qui la ramène est obligée de s'arrêter fréquemment, tous veulent voir si réellement elle marche sans béquilles; les incroyants sont les plus empressés à la visiter, et souvent les plus émus. Oui, cette fille que l'on voit, d'un pas allègre, circuler dans toutes les rues du village, est bien la même qu'on voyait, au mois d'août, se traîner sur des béquilles; on ne peut plus nier la puissance et la bonté de Notre-Dame de Lourdes. Une messe solennelle réunit encore là les fidèles à l'église.

» Le docteur Delvigne la voit seulement le 18 octobre; et il constate que l'état général est très satisfaisant; que tous les mouvements du pied, du genou, de la hanche s'accomplissent sans la moindre difficulté, et que le volume de la jambe autrefois malade

est semblable à l'autre ; il ne reste plus aucune trace des anciennes souffrances.

» Nous sommes à la fin du mois d'octobre. Avant d'écrire, nous avons laissé au temps le soin de bien confirmer la guérison ; elle se maintient parfaitement. Joachine jouit aujourd'hui d'une santé parfaite ; son estomac, auparavant si délabré, digère la nourriture la plus substantielle ; elle marche d'un pas égal et ferme ; elle partage son temps entre les prières et les soins du ménage de son frère. Elle remercie Notre-Dame de Lourdes. Son rêve, ce serait de voir, à Gesves, une Grotte en tout semblable à celle de Lourdes, devant laquelle elle viendrait prier souvent. Peut-être bientôt son rêve deviendra une réalité, grâce aux soins de la noble famille dont elle bénira toujours le nom (1). »

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 10, le certificat du médecin.

VII

GUÉRISON INSTANTANÉE D'UNE PAUVRE
CLARISSE

AU PÈLERINAGE D'AGEN

Lourdes, le 16 septembre 1878

Sœur Marie-des-Anges est une pauvre Clarisse Colettine du Monastère de Lyon, rue Sala; elle est très chère à toute la Communauté pour sa piété, son obéissance et sa douce charité. A l'âge de vingt-deux ans, en 1867, elle fit ses vœux, et bientôt après, elle ressentit les atteintes d'un mal terrible, que les docteurs ont déclaré être « une affection cancéreuse du lobe gauche du foie. » « Ils pensent aussi que l'estomac, dans sa région cordiaque, participait à l'affection du foie. » (Certificat de M. le docteur Keisser, Lyon, le 8 octobre 1878). Dire ce que la pauvre Sœur a souffert sous les morsures du cancer, à quel état d'anéantissement elle était réduite après un martyre de onze ans, ce sera plus tard l'objet d'une étude pleine d'édification et d'enseignements.

Les Clarisses Colettines de Lyon ont fondé, depuis deux ans, un monastère à Lourdes. Le 2 septembre dernier, la Révérende Mère Abbessse de Lyon, dit avec

tristesse à la Sœur Marie-des-Anges : « J'ai une proposition à vous faire depuis plusieurs jours, mais je n'ose, tant je crains que vous n'acceptiez. La Révérende Mère de Lourdes demande si vous accepteriez d'aller habiter le monastère de cette ville. Elle espère que la Sainte-Vierge vous guérira, et que vous augmenterez leur petite Communauté d'un nouveau membre valide. Si cette grâce vous est refusée, vous y fonderez l'infirmerie. Un membre souffrant de Notre-Seigneur est toujours une bénédiction pour une Communauté. »

La pauvre malade crut d'abord à une plaisanterie. Comment voyager en cet état? Mais apprenant que la proposition est sérieuse : « Je suis à l'obéissance, dit-elle, j'irai où elle m'enverra. » Quelques jours après, la pauvre infirme était envoyée par l'obéissance, de Lyon à Lourdes, portée dans les gares comme un petit paquet, ou plutôt comme une statue de cire blanche sur les bras d'un homme de foi et de dévouement. Elle excitait la compassion des voyageurs et des employés des chemins de fer, et elle était ravie dans son cœur de trouver tant de charité dans le monde, qu'on lui avait dit si méchant. Elle arriva ainsi à Lourdes, le 16 septembre, vers les quatre heures du soir.

A la porte du monastère, elle fit demander à la Révérende Mère Abbessé, la permission d'être plongée dans la piscine et l'ordre de demander sa guérison. On lui envoya la défense d'entrer dans la piscine et l'ordre formel de demander sa guérison.

Elle fut portée dans l'intérieur de la Grotte et déposée près de l'autel, la tête appuyée sur un degré du marchepied. En cet état pitoyable, des assistants l'ont

comparée à un chiffon. La Grotte était remplie des pèlerins d'Agen, qui priaient avec ferveur. La pauvre infirme priait aussi, demandant par obéissance sa guérison, et surtout s'abandonnant au bon plaisir de DIEU. En ce moment, Mgr d'Agen entra dans la Grotte; un Missionnaire pria l'Évêque de bénir la malade. Monseigneur la bénit avec une tendre charité. Écoutons maintenant la pauvre Clarisse.

« Sœur Marie-des-Anges, me dit, en ce moment, un pieux Lyonnais, qui priait dans la Grotte, Monseigneur veut vous donner sa bénédiction. » — J'aperçus alors un vénérable Prélat, qui me tendait la main avec une bonté touchante. Croyant que c'était Mgr de Tarbes, mon premier Supérieur, cette pensée traversa mon esprit comme un éclair, qu'un ordre, venant de mon Évêque, obtiendrait plus vite le miracle. Aussitôt, saisissant la main qui m'était tendue, je m'écriai : « Monseigneur, commandez-moi de guérir. » « Je le veux bien, mon enfant, si la Sainte-Vierge le veut. » Et il posa sa main sur ma tête pour me bénir... J'étais déjà debout, émue, bouleversée, ne me rendant plus compte de ce qui se passait, croyant rêver. Mais c'était bien la réalité; pour la première fois, depuis sept ans, j'étais debout et je marchais... »

La pauvre Clarisse, radicalement guérie, rentra à pied dans son monastère, éloigné d'un demi-kilomètre. Dès ce moment, elle a pu suivre, en tous ses points, la Règle de la Communauté; et il ne reste absolument rien de sa longue et cruelle maladie.

Mgr l'Évêque d'Agen alla la visiter au monastère et

ce fut pour lui l'occasion d'y revenir, huit jours après, bénir la cloche du couvent, et consacrer, le lendemain, 25 septembre, l'autel de la nouvelle chapelle des Clarisses. La guérison de Sœur Marie-des-Anges était aussi une douce bénédiction pour le couvent des pauvres Clarisses Colettines de Notre-Dame de Lourdes.

Les pèlerins d'Agen étaient ravis de cette guérison et de la part que la Vierge avait voulu y donner à leur Évêque. Le Pontife heureux leur raconta, le soir, à la Grotte, les détails merveilleux de cet événement.

ANNÉE 1879

Une pauvre fille d'Iffendic. — Une femme de Meillac. — M. Engelbert Degreef. — Marie Rosnay. — Marie Lefebvre. — Sophie Boulin. — Clémence Dordon. — Mademoiselle Élise Huchot. — M. l'abbé Chevols. — Mademoiselle Berthe d'Abbadie. — Une païenne, en Mandchourie.

I

DEUX BELLES GUÉRISONS INSTANTANÉES

AU PÈLERINAGE DE RENNES

Lourdes, le 9 mai 1879

Le pèlerinage de Rennes, du 6 au 9 mai 1879, a eu sa large part des faveurs de « l'Immaculée-Conception » : deux admirables guérisons, instantanées, évidemment surnaturelles, l'ont signalé à la foi et à la reconnaissance de la Bretagne. Voici comment les raconte avec les réserves d'usage, un pèlerin, témoin oculaire, dont le récit est emprunté par les *Annales* à la *Semaine religieuse du diocèse de Rennes*.

« Nous avons avec nous une pauvre fille d'Iffendic, depuis neuf ans clouée sur son lit, qu'on ne pouvait plus même faire depuis longtemps. Une jambe raidie, sans mouvement, l'autre non seulement immobilisée, mais cruellement déformée; le genou contourné, le pied dévié en dehors, presque à angle droit. Sa santé d'ailleurs était absolument délabrée et sa faiblesse extrême, au point que ses voisines, à son départ, vinrent

l'embrasser, ne comptant plus qu'elle pût revenir vivante. « Si, si disait-elle ; je reviendrai ; vous me verrez courir dans la lande. »

» Son estomac refusait, par de douloureux vomissements, toute nourriture et toute boisson ; plus de sommeil. En route, son épuisement parut tel qu'on se demanda s'il était prudent de lui faire achever le voyage.

» Nous l'avons tous vue le premier matin dans la Grotte, étendue sur une chaise préparée pour elle, pâle, n'en pouvant plus, sa pauvre jambe difforme, faisant peur et pitié.

» Le soir, quelques minutes après les vêpres, je me trouvais encore dans la Basilique avec une centaine de pèlerins, quand on vint dire : elle est guérie, elle marche !

» J'avoue à ma honte, cher ami, et vous m'en ferez de justes reproches, que j'eus d'abord de la défiance. Mais lorsqu'en arrivant sur le seuil, je l'aperçus au bas des marches qu'elle montait lentement, souriante, alors les larmes ont jailli de tous les yeux ; le *Magnificat* a éclaté spontanément ; les femmes l'embrassaient. Je défie un incrédule de rester impassible.

» Elle, qui ne pouvait rien prendre, a fait de solides repas ; elle a dormi si parfaitement qu'on a dû la réveiller ; à Rennes, au retour, elle était moins fatiguée que moi.

» Elle avait d'ailleurs été l'objet d'un acte de charité, qui à lui seul, expliquerait que la Sainte-Vierge ait daigné la choisir afin de montrer par elle jusqu'où va sa puissance et sa bonté.

» Elle est sans parents et sans ressources. Une voi-

sine, quand et comme elle pouvait, prenait soin d'elle. Ayant ouï parler des prodiges qui s'accomplissent à Lourdes, elle pensa que la pauvre infirme y serait peut-être guérie, comme tant d'autres. Elle a fourni en partie à la dépense et fait elle-même le voyage afin de l'assister. Elle racontait cela simplement, espérant que DIEU le lui rendra. — Oui, DIEU vous le rendra, pauvre femme, et au centuple ! Ah ! dans ce peuple qu'on égare, qu'on dégrade, qu'il y a de dévouement, de noblesse et de grandeur ! Après la guérison, elle était rayonnante, mais ne semblait pas le moins du monde surprise : c'est pour cela qu'elle était venue !

» Le vendredi, avant la dernière Messe, le Directeur, au milieu de l'émotion générale, fit part d'un prodige plus frappant encore ; c'était l'adieu de l'Immaculée.

» Une femme de Meillac, où elle est bien connue, était atteinte depuis douze ans d'un mal affreux et implacable : deux glandes cancéreuses, avec hémorragie et suppuration. Deux fois déjà, elle était venue à Lourdes sans implorer sa guérison ; elle avait d'autres demandes plus à cœur ! La douleur était très vive, il lui était impossible d'approcher ses mains de ses épaules ; elle ne pouvait se vêtir qu'assise et à grand'peine.

» Dans la soirée du jeudi, par obéissance et sur l'ordre exprès de sa maîtresse, elle se plongea dans la piscine ; elle a été instantanément et radicalement gué-rielle ! Les cicatrices, rouges encore un peu, mais sèches et fermées ; plus la moindre douleur ; liberté absolue de ses attitudes et de ses mouvements. Vive MARIE ! Vive Notre-Dame de Lourdes ! »

II

GUÉRISON INSTANTANÉE
DE MONSIEUR ENGELBERT DEGREEF

AU PÈLERINAGE BELGE

Lourdes, le 7 juin 1879

Le 7 juin 1879, disent les *Annales*, à midi, tandis que les pèlerins belges priaient ensemble à la Grotte, un fait merveilleux les pénétra d'enthousiasme. M. Engelbert Degreeef, âgé de 56 ans, habite Malines, boulevard des Arbalétriers, n° 40. C'est un catholique fervent, généreux et dévoué à toutes les œuvres de charité. Par ses soins, un beau vitrail décore la chapelle de Notre-Dame sur la Dyle, à Malines. Sa munificence a fait bâtir une chapelle de Notre-Dame de Lourdes dans l'église des RR. PP. Jésuites de cette ville.

La santé de M. Degreeef n'a jamais été très bonne. En mai 1877, il fut atteint d'une maladie de la moelle épinière. Ses souffrances étaient cruelles; il gardait habituellement le fauteuil ou le lit; il ne pouvait sortir qu'en voiture.

Il a reçu inutilement les soins de trois médecins, aussi dévoués que distingués.

M. le docteur Lefèvre, professeur à l'Université de

Louvain, le prince de la science médicale en Belgique, épuisa sur lui inutilement toutes les ressources de la science. N'ayant obtenu aucun résultat, il déclara qu'il faudrait beaucoup de patience et recommanda surtout de prier.

M. le docteur Hayoit, professeur à la même Université, après avoir prodigué en vain tous ses soins, donna à entendre que la maladie était incurable.

M. le docteur Reusens, qui soignait le malade depuis un an, a enfin déclaré que tout remède était désormais inutile. M. Degreeef lui ayant dit, le 31 mai, qu'il partait pour Notre-Dame de Lourdes, avec la ferme confiance qu'il en reviendrait guéri, le médecin interdit avait répondu : « Ouf, mais.... »

Le malade était pénétré de la confiance qu'il serait guéri; il croyait même que ce serait le samedi où le pèlerinage belge serait à Lourdes. Cette confiance, il la communiquait à sa famille et à ses amis.

Notre-Dame de Lourdes était en grande vénération chez M. Degreeef. Depuis deux ans, on multipliait en son honneur et les neuvaines et les bonnes œuvres, dans le but d'obtenir ou la guérison ou du moins le soulagement à des douleurs atroces. Le malade faisait usage de l'eau de la Grotte.

M. Degreeef est venu à Notre-Dame de Lourdes avec le pèlerinage belge, le 5 juin 1879. Il était plus malade que jamais et son état inspirait les plus vives inquiétudes. Il a été porté à bras dans la piscine où il a pris quatre bains en trois jours. Chaque fois, il faisait le vœu, s'il était guéri, de revenir en pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, et de faire célébrer des messes pour

les âmes du Purgatoire. Les trois premiers bains n'ont procuré aucune amélioration.

Le samedi, 7 juin, vers midi, il s'est fait plonger dans la piscine pour la quatrième fois. Au moment de sortir de l'eau, il s'est senti fort et capable de marcher sans appui. En effet, il se lève et tenant à la main ses béquilles, il va les déposer à la Grotte, où il se jette à genoux pour dire un chapelet d'actions de grâces. La foule pleine d'enthousiasme entonne le *Magnificat*. Un instant après, le malade guéri montait à pied et sans appui à la maison des Missionnaires.

Il nous écrit, le 18 juin : « Je me porte très bien et je vais tous les jours à la messe... J'espère que je pourrai bientôt vous envoyer les certificats que vous me demandez. »

A la date du 6 mars 1881, M. Degreef m'écrivait : « J'ai fait auprès de mes médecins toutes les démarches possibles pour obtenir des certificats. Après neuf mois de retard, j'ai reçu leur visite ; ils ont constaté ma parfaite guérison, et m'ont donné un certificat, que j'ai moi-même remis entre les mains des Pères Missionnaires, lorsque je suis allé à Lourdes remercier la Vierge Immaculée, en 1880. »

III

MERVEILLEUSE GUÉRISON DE MARIE ROSNAY
AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, le 22 août 1879

Nous trouvons dans les *Annales* du mois d'avril 1880, la touchante relation qui suit :

Marie Rosnay, née à Vendôme, le 8 décembre 1851, habite Châteaudun, rue des Empereurs, numéro 30.

Depuis le jour de sa première communion, elle eut toujours un vif désir de se consacrer à DIEU dans la vie religieuse. Les circonstances lui en firent retarder l'exécution ; mais ni ces retards ni les exemples de compagnes, au moins indifférentes, ne lui enlevèrent rien de sa piété ; elle devint successivement enfant de MARIE et Tertiaire de Saint-François.

Il y a trois ans, elle eut la douleur de perdre sa mère. Aussitôt, cédant à un attrait déjà ancien, elle dit adieu à son père, et elle alla demander au couvent de la Présentation à Tours la réalisation de son vœu le plus cher.

La pauvre enfant avait trop compté sur ses forces, épuisées par les longs soins qu'elle avait prodigués à sa mère. A peine arrivée, elle tomba dangereusement ma-

lade, et elle fut obligée de rentrer dans sa famille. Trois mois après, elle reprenait le chemin du couvent, se croyant bien guérie, pleine de confiance en la Très Sainte-Vierge. Après huit jours, elle tombait de nouveau malade, paralysée cette fois du côté gauche. La Supérieure, qui avait apprécié sa ferme volonté de devenir Religieuse, la garda trois mois. Mais la maladie ne fit qu'empirer, et il fallut encore la renvoyer dans sa famille... Son père s'étant remarié dans cet intervalle, elle préféra entrer à l'hospice de Châteaudun.

Les médecins déclarèrent avoir affaire à une coxalgie avec paralysie, et se mirent en devoir de combattre le mal avec vigueur. Les remèdes les plus énergiques furent employés, vésicatoires, cautères, sétons, bains, pointes de feu, électricité, application successive de trois appareils embrassant tout le membre inférieur avec extension et contre-extension. Rien ne fut négligé et tout fut inutile. Les médecins déclarèrent, à plusieurs reprises, que mademoiselle Rosnay pouvait bien aller jusqu'au bout du monde, mais qu'elle ne guérirait jamais. L'un d'eux ajouta, que, heureusement pour elle, la faiblesse de sa poitrine l'emporterait bientôt et l'arracherait à une situation aussi douloureuse qu'irrémissible. A ces tourments physiques s'ajoutaient des peines morales encore plus cruelles... Une seule chose la soutenait, la sainte communion; une seule pensée lui donnait quelque espoir, la pensée que la Sainte-Vierge la guérirait à Lourdes.

Ainsi s'écoulèrent les dix-neuf mois qu'elle passa à l'hospice.

Elle en sortit aussi malade, plus désabusée de tout

remède naturel et « conservant, dit le médecin, une claudication du membre inférieur gauche. » Elle rentra alors chez son père. Elle acheta deux béquilles, espérant s'en aider un peu. Mais, après quelques pas, il lui fallait reprendre son lit. C'est là seulement qu'elle pouvait travailler, et elle travaillait beaucoup.

Deux mois après, le pèlerinage national s'organisait. Mademoiselle Rosnay sollicita et obtint la faveur d'en faire partie. Elle emportait les certificats du médecin en chef de l'hospice et de son confesseur, ses deux béquilles inutiles et cinq plaies qui la faisaient souffrir cruellement. En route il fallut la porter partout. A Poitiers, elle fut soignée par les Sœurs de Sainte-Croix de Sainte-Radegonde. Enfin elle arriva à Lourdes, épuisée, mourante. Écoutons-la elle-même.

« On me fit porter à la Crypte pour me donner la sainte Communion. Après l'avoir reçue, je me sentis très impressionnée... On me reporta devant la Grotte bénie, et là, à demi couchée sur un matelas, je demandai à boire. Après avoir bu quelques gouttes d'eau, je ressentis un froid mortel et une violente émotion, que je ne saurais redire. Une seconde fois, je demandai à boire, puis je fis cette prière : « O MARIE, ma Mère, que votre » volonté soit faite : vous le savez, je ne demande la » guérison que pour vous servir. » Je pensai à ma mère, si pieuse, à Pie IX, qui aimait tant la Vierge Immaculée. Je les prenais pour mes intercesseurs auprès de Notre-Dame de Lourdes... Oh ! comme je priais alors ! Dans un élan d'amour : « O Vierge puissante, ô Mère, m'é- » criai-je, souvenez-vous que je suis doublement votre

» enfant ; que je vous appartiens et que je veux encore
» vous appartenir davantage. Je vous promets de vous
» sacrifier mes goûts, qui seraient le cloître, et de de-
» venir la garde-malade des pauvres, pour vous gagner
» ne fût-ce qu'une seule âme. » Je n'avais pas fini que
je me sentis exaucée. Il me sembla qu'une voix bien
distincte me disait : « Puisque tu as confiance, marche. »
Je me levai, je tombai à genoux en pleurant de bonheur
et je portai mes béquilles à la Sainte-Vierge. »

Ce jour-là même, Marie Rosnay accompagnait le
Saint-Sacrement quand on le rapporta de la Grotte à
la Basilique, et elle allait elle-même au télégraphe. Le
lendemain, elle faisait le pèlerinage de Bétharram, al-
lait à pied de Montaut à la chapelle et commençait à
gravir le Calvaire. Mais, craignant de faire une impru-
dence trop forte, elle redescendit et fit son chemin de
la croix dans la chapelle de Bétharram.

Elle rentra à Lourdes sans trop de fatigue. Elle ne
boitait plus, les plaies étaient cicatrisées. Des méde-
cins, qui se trouvaient à Lourdes, déclarèrent que c'é-
tait là, médicalement, une guérison des plus extraordi-
naires. Nous citerons M. le docteur E. Beaujon, mé-
decin en chef des mines de Blanzv, et un médecin de
Paris, M. le docteur Turbaux.

Après avoir bien étonné à son retour les médecins
qui l'avaient soignée à Châteaudun, mademoiselle Ros-
nay revint à Lourdes. Elle allait très souvent remercier
à la Grotte l'Immaculée MARIE, qui lui donnait chaque
jour de nouvelles forces ; et toujours elle éprouvait le
besoin d'aller toucher ses béquilles, suspendues à la
Grotte en *ex-voto*. Elle en repartit toute disposée à ac-

complir son vœu d'être garde-malade des pauvres, là où l'appellera la volonté de DIEU.

M. le docteur Vergez nous écrit :

« Dépouillé de tout ce qui se rapporte à l'état général, dépouillé même des symptômes paralytiques et réduit exclusivement à la coxalgie, ce fait de guérison instantanée revêt incontestablement le caractère du miracle. »

IV

GUÉRISON NON MOINS MERVEILLEUSE
DE MARIE LEFEBVRE

DE MANDRAY (diocèse de Saint-Dié)

AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, le 22 août 1879

Le même jour, au même pèlerinage national de Notre-Dame du Salut, la Mère des miséricordes voulut consoler la foi et la piété de ses fidèles enfants par un autre miracle non moins touchant, non moins évident. Voici comment les précieuses *Annales de Lourdes* en résumant le récit publié dans la *Semaine Religieuse* du diocèse de Saint-Dié, par M. Claudel, curé de Mandray.

Mademoiselle Marie Lefebvre, qui est aujourd'hui dans sa trente-deuxième année, était, depuis six ans, atteinte d'une maladie terrible. Dès le début, son pauvre estomac ne pouvait rien garder ; bientôt il fallut se contenter de quelques cuillerées de lait ; depuis un an, elle ne vivait guère que de sucre... Et néanmoins les vomissements étaient continuels, et les souffrances atroces !... « Elle vomissait des matières alimentaires, quelquefois des matières bilieuses, quelquefois aussi du sang en quantité assez considérable. » Pour communier, il lui fallait attendre et choisir un jour moins

mauvais que les autres, et encore ne pouvait-elle recevoir qu'une très petite parcelle de la sainte Hostie. Le mal se traduisait à l'extérieur par un fort gonflement de l'estomac et par la bouffissure de tout le corps. Enfin tel était, depuis un an, l'affaiblissement général, que la pauvre malade ne pouvait plus ni faire un pas, ni se tenir debout, ni même rester assise, sans être appuyée sur des béquilles, ses compagnes nécessaires, même dans sa chambre.

. Quelle était donc cette maladie ? Voici la réponse du médecin distingué qui l'a soignée pendant quatre ans, et dont on pourra lire le loyal certificat à la fin de cette relation : « Nous n'avons *jamais* surpris chez elle *aucune* des manifestations si bizarres, dues à ce qu'on appelle l'hystéricisme. Nous pensons donc que Marie Lefebvre a été atteinte pendant plusieurs années d'ulcères, sinon de cancer de l'estomac, et qu'en dernier lieu elle avait eu une semi-paralysie des jambes, due à une anémie médullaire. » Le cancer ! c'était le mot de tous, la conviction générale. On le regardait même comme héréditaire dans la famille de Marie Lefebvre, et on se rappelait deux de ses oncles maternels, emportés par le cancer après de longues souffrances...

« Les traitements les plus divers et les plus rationnels » furent employés pendant quatre ans. Le mal suivait son cours, des complications survenaient... Tous les habitants de Mandray ont visité cette douleur et y ont compati. Beaucoup même ont souhaité la mort à leur chère malade, persuadés que la mort seule pouvait l'enlever à la souffrance !... Plus éclairé, le médecin gardait encore moins d'espoir. Chaque fois qu'il la voyait entrer, il

éprouvait le serrement de cœur de l'homme qui sait comprendre la souffrance, qui voudrait la soulager et qui se voit impuissant...

Marie Lefebvre seule espérait et disait connaître le remède!

Elle n'était pas seulement calme, elle était gaie; jamais on ne l'entendit se plaindre, jamais on ne la vit triste. Plus d'un mois avant sa guérison, elle disait à M. le curé : « Je pense que je serai guérie à Lourdes. Quand j'étais forte, je songeais à devenir Religieuse. Dans mes moments de plus grande ferveur, DIEU me faisait régulièrement entendre au fond du cœur cette parole : Tu ne seras pas Religieuse ; tu seras éprouvée par une longue maladie ; mais seule MARIE te guérira. » M. le curé écrivit ces détails à MM. les Directeurs du pèlerinage, plus de quinze jours avant le départ.

Marie Lefebvre part enfin pour Lourdes ! sa confiance devient alors une certitude. « Je ne rapporterai pas mes béquilles, disait-elle à ses parents ; je les laisserai en *ex-voto* à la Sainte-Vierge ; » et au voiturier qui la conduisait à la gare : « Vous n'avez pas besoin de m'amener votre voiture pour le retour, car alors je marcherai. » Pendant le voyage, tout va croissant, la fatigue, la certitude et la joie. La fatigue !... elle devient extrême, la troisième nuit. Mais voyant qu'on s'occupe d'elle, elle s'efforce de faire entendre que ce n'est plus la peine de s'inquiéter, que le terme est proche et que la Sainte-Vierge enlèvera tous les maux à la fois. Un dernier chapelet est récité pour elle au milieu d'une telle émotion, que tout le monde pressent une guérison certaine.

Les voilà arrivés à Lourdes, de sept à huit heures du

matin. La pauvre malade est écrasée de fatigue et de douleur... N'importe ; de l'hôtel elle se traîne comme elle peut vers la Basilique, pour entendre la sainte messe. Les autels sont assiégés. On attend, on prie, le temps ne paraît pas long. Deux fois, M. le curé de Mandray lui dit : « Je vais offrir la messe pour vous, vous prierez bien, et vous serez guérie. » Elle lui répond deux fois : « Oui, monsieur le curé, je serai guérie. »

Vers midi, M. le curé est à l'autel. Marie Lefebvre se jette à genoux ; immobile, les yeux fermés, elle ne voit plus rien, elle n'entend plus rien ; elle pense que Notre-Seigneur s'immole pour elle, que Notre-Dame de Lourdes la guérit. En même temps, elle éprouve dans tout son être comme une violente commotion ; il lui semble que tout son mal est mis en mouvement et lui sort par les pores en brûlantes gouttes de sueur. Quand elle ouvre les yeux, le célébrant avait fini la messe et déposait les ornements sacrés. « C'est donc fait, se dit-elle, je suis guérie. » Mais, toujours immobile, elle continue sa prière, mêlant son action de grâces à l'action de grâces de M. le curé. Au premier signal du départ, elle se lève sans béquilles, fait un premier pas, puis un second, mais chancelant et le corps tout courbé. Soudain elle sent comme une détente générale, elle est redressée, elle s'écrie : « Monsieur le curé, je suis guérie ! je suis guérie, je vous l'assure !! et j'ai faim ! »

C'était vrai, elle se tenait debout, elle marchait d'un pas assuré, elle se jetait dans les bras de ses compagnes...

Son cri a été entendu : on l'entoure, on l'embrasse, on la presse de toutes parts ; la Basilique devient un

moment houleuse. Une voix s'élève : « Allons à la Grotte remercier MARIE. » Et l'on descend : la miraculée marche la première et l'on porte derrière elle ses béquilles élevées au-dessus des têtes en signe de triomphe. Durant le trajet, le cortège grossit rapidement : chacun désire voir l'élue de MARIE, s'approcher d'elle, la toucher. Les Religieux et les prêtres la délivrent de la pieuse importunité de la foule et la font entrer dans le sanctuaire. A peine la grille est-elle fermée, que de toutes ces poitrines, de tous ces cœurs part un immense *Magnificat*, qui porte à MARIE la reconnaissance de tous pour « les grandes choses qu'Elle fait » à Lourdes.

« Je suis guérie et j'ai faim ! » avait dit Marie Lefebvre. Elle avait faim, elle mangea ; elle mangea souvent, elle mangea bien, sans trop compter avec les règles de la prudence ; elle n'éprouva aucun malaise... On lui proposa quelques instants de repos. Il était bien question de cela !... Elle veut revoir la Basilique, le lieu béni, l'autel de la guérison. Arrivée au pied de l'escalier, elle en gravit les degrés en courant. De la Basilique elle va chez les Pères ; puis à l'hospice, où elle visite et console longuement les malades ; puis à la Grotte, où elle prie longtemps, où elle demande avec d'abondantes larmes, en faveur des autres malades, la grâce qu'elle vient d'obtenir. Le soir, elle assiste à la grande procession aux flambeaux. Il était plus de dix heures, quand elle rentre à l'hôtel. Elle s'endort enfin du sommeil de l'enfant, de ce sommeil qu'elle ne connaissait plus depuis de longues années... Le lendemain, toute bouffissure avait disparu, elle riait et faisait rire ses compagnes de l'ampleur de ses vêtements.

Le retour à Mandray fut un petit triomphe. La nouvelle de sa guérison l'y avait précédée, et avait fait connaître le fond des cœurs. La plupart avaient cru dès le premier instant; car « on sait, disaient-ils, que cette bonne fille a toujours été l'enfant du bon DIEU et de la bonne Vierge. » D'autres, les Thomas du village, avaient dit : « Quand je verrai, je croirai. » Ils virent et ils crurent, et ils ne furent ni moins contents, ni moins affectueux que les premiers. Un très petit nombre avait promis de ne jamais croire, même à l'évidence; ils se cachèrent.

Ils se cachèrent !... Aux temps de David, leurs semblables « ne voulaient pas comprendre, pour n'avoir pas à bien faire ». Dites après cela, que l'incrédulité n'est pas inventive?... Autrefois elle refusait de *comprendre* : aujourd'hui elle refuse même de *regarder*.

Elle se cache (1).

(1) Voir, aux pièces justificatives, n° 14, le certificat du médecin.

V

GUÉRISON SUBITE
D'UNE PÉRITONITE CHRONIQUE, DÉCLARÉE
INCURABLE

AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, le 22 août 1879

La relation de ce beau miracle est adressée à Mgr l'Évêque de Nancy, et nous la tenons d'une personne très autorisée, amie intime de la famille, et digne de toute confiance.

Monseigneur,

Le 18 du mois d'août 1879, une pauvre malade de Buissoncourt (canton de Saint-Nicolas-de-Port), Sophie Boulin, qui gardait le lit depuis 10 ans, était transportée avec tous les soins que réclamait son état, à la gare de Varangeville, pour attendre le train des pèlerins de Saint-Dié qui se rendaient à Paris, pour, de là, se diriger sur Lourdes. Comme il lui arrivait souvent de tomber en faiblesse quand on était obligé de la lever ou de la mouvoir, plusieurs, en la voyant transporter en wagon avaient dit : « Celle-là n'arrivera pas. » (Témoignage du facteur Hacher et d'un employé du chemin de fer.)

Cependant le 28 du même mois, cette même malade,

de retour de Lourdes, rentrait dans son village, au milieu d'une population vivement émue qui n'avait pas osé croire à la parole du télégraphe. Elle descendait de voiture sans aucun secours ; elle proclamait sa guérison et la prouvait par toutes ses démarches.

Elle était vraiment guérie. L'étonnement et la joie furent grands ce jour-là à Buissoncourt et aux environs.

Au premier moment d'enthousiasme ont succédé le calme et les commentaires. Bien des interprétations ont dû être faites et ont été faites en effet ; bien des explications ont été données : des doutes mêmes se sont élevés. Cependant aujourd'hui, 15 décembre, celle qui avait été si longtemps malade, qui est revenue guérie et que plusieurs, peut-être, s'attendaient à voir retomber, est toujours bien portante. Elle travaille et vient tous les jours aux pieds des autels remercier l'Immaculée-Mère de DIEU qu'elle se plaît à appeler son insigne Bienfaitrice. Aujourd'hui, 15 décembre (par un froid de 17°) elle assistait à un service des Congréganistes défuntes, à 7 heures du matin ; elle communiait et prolongeait son action de grâces aussi longtemps que les autres personnes qui l'avaient accompagnée à la Sainte-Table. Le 8 décembre, par un froid extrême (23°), elle avait aussi communié à la messe de 7 heures.

J'ai attendu, pour parler, le calme dans les pensées et dans les cœurs, ainsi que l'épreuve du temps. Mais je crois, Monseigneur, que le moment est venu de prévenir Votre Grandeur des faits qui se sont succédé.

Sophie Boulin est la fille d'un pieux instituteur qui est mort en retraite, il y a 4 ans, laissant des regrets

unanimes. Elle est nièce d'un vénérable prêtre, retiré aujourd'hui du ministère et qu'elle a servi pendant de longues années. C'est assez dire qu'elle n'a pas de fortune. Elle vit avec sa mère et ses sœurs du produit de son travail. Je souligne volontiers ces derniers mots, parce que c'est aujourd'hui une des joies de sa vie de travailler et de rendre aux siens, au moins en bonne volonté et en reconnaissance, tout ce qu'ils ont fait si longtemps pour elle.

Elle a un peu plus de 38 ans. Je ne veux pas faire son éloge. Cependant je dois dire que l'on n'a jamais eu rien à lui reprocher. Elle est pieuse et s'approche fréquemment des sacrements.

En 1868, elle fut prise d'une toux opiniâtre, qui fut soignée d'abord comme tous les rhumes, mais qui persista malgré tout, et qui était accompagnée d'une telle prostration que la pauvre malade était obligée de se coucher souvent dans la journée. Elle se croyait phtisique.

Après quelques mois, elle dut garder le lit. De plus, son estomac commençait à se révolter ; il ne supportait que difficilement la nourriture. Des médecins (MM. Danis père et fils) jugèrent que les eaux de Plombières pourraient bien lui être utiles. La malade obtint une saison gratuite en 1870. Le médecin des eaux demanda une seconde saison. Mais la guerre survint et il fut impossible de donner suite à ce projet. Sophie revint chez elle, malade comme elle était avant son départ. Les docteurs Danis venaient la voir assez souvent, non plus exprès, car en ce moment ils avaient épuisé toutes les ressources de leur art. Mais chaque fois qu'ils venaient

l'un ou l'autre pour des malades, ils ne manquaient pas de lui faire visite. Cependant le mal empirait. De nouveaux phénomènes de plus en plus inquiétants se manifestaient. Les médecins sur leurs certificats en ont donné le détail ; mais ils ne pouvaient y apporter aucun remède (1).

Un des frères de la malade, instituteur, crut que la science médicale n'avait pas dit son dernier mot : « Je connais, disait-il, un médecin qui la sauvera. » Malgré les difficultés du voyage, Sophie fut envoyée à Baccarat. Le docteur Maugin la vit et la soigna avec science et dévouement, mais sans succès. Il avait même dit au frère atterré : « Il n'y a rien à faire. »

A cette époque, non seulement l'estomac de la malade ne supportait plus rien ; mais les vomissements, ainsi que les déjections, étaient accompagnés de matières purulentes et de sang. Les forces semblaient épuisées et l'anémie, complète. Elle reçut avec résignation et piété, je dirai plus, avec joie, le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle espérait voir la fin de son long martyre. Or, il faut bien le dire, au milieu des souffrances physiques, les souffrances morales n'avaient pas renoncé à leurs droits, et même, je crois bien que les unes grandissaient en raison directe des autres.

J'ai été témoin de tentations bien grandes et de dé-

(1) Voir, aux pièces justificatives, n° 12, le certificat du docteur Danis père, avant le départ pour Lourdes.

faillances plus faciles à comprendre qu'à vaincre. Que de fois n'ai-je pas lu dans les yeux de la malade les paroles de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » Et pourtant elle ajoutait toujours le dernier cri sublime et divin : « Que votre volonté soit faite ! »

Du reste, ce n'était pas pour se soustraire aux souffrances que la pauvre martyre souhaitait la mort : « Je suis à charge à tout le monde, disait-elle ; je les rends tous malheureux ; je ne leur laisse pas un instant de repos. » Telles étaient ses plaintes.

Cependant, je dois le dire, l'affection sincère et profonde des siens pour elle devait écarter ces tristes pensées. Jamais je n'ai vu famille plus unie. Ses trois frères et ses quatre sœurs auraient tout sacrifié pour la sauver ; non seulement pour la sauver, mais pour la garder même malade au milieu d'eux. Jamais je n'ai assisté à scène plus déchirante que le jour où après qu'on l'eut administrée, j'ai cru qu'elle allait retourner à DIEU.

Sophie ne mourut pas comme tous s'y attendaient. Il y eut même, à dater de ce jour, un mieux relatif. En effet, après qu'elle eut reçu les derniers sacrements, je lui avais présenté quelques gouttes d'eau de Lourdes à boire comme suprême consolation. C'était le jour de l'Immaculée-Conception. Son œil sembla s'illuminer ; elle pressa sa main sur son cœur. Elle éprouva, me dit-elle après, un bien-être inconnu. Depuis lors, elle ne vomit plus. Et si ce n'eût été l'enflure persistante du ventre, elle aurait pu, pour un moment, se croire guérie. Elle essaya de se lever ; elle put même, soutenue par

une de ses sœurs, aller communier à l'église. Mais la marche était aussi difficile qu'auparavant; les douleurs causées par la locomotion étaient toujours intolérables. Mais aussi, à partir de ce moment, la confiance en Notre-Dame de Lourdes entra profondément dans son cœur. Elle n'était pas guérie, et cependant il lui avait été dit, croit-elle, dans le plus intime de son âme, qu'elle serait guérie. Les neuvaines, les messes et les communions se succédaient, comme antérieurement, à chaque fête de la Sainte-Vierge. La malade était toujours sur son lit; mais un mystérieux espoir animait sa pensée et éclairait son regard. Elle ne parlait plus que de Lourdes; aller à Lourdes, tel était le point de mire de sa vie. Je ne pouvais m'expliquer ce violent désir chez celle que j'avais vue si résignée, je dirai plus, si contente de mourir. Elle semblait s'être fait un devoir de guérir.

Après chaque neuvaine, loin de se décourager de la persistance de ses douleurs, elle parlait de plus en plus de son espoir dans la bonté de MARIE.

J'avais accepté, je l'avoue franchement et humblement, la pensée du voyage de Lourdes comme une éventualité impossible. Je m'étais rangé tout bonnement et tout humainement à l'avis du docteur Danis, lequel, du reste, me paraissait et me paraît encore aujourd'hui très rationnel, au point de vue naturel et humain, bien entendu. Il fallait en effet, obtenir d'abord un vrai miracle, que j'appellerais volontiers un miracle préliminaire, celui de pouvoir arriver à Lourdes, et je regardais cette prétention comme tellement téméraire que je n'osais y penser sérieusement.

Cependant la malade ne parlait toujours que du voyage ; elle persistait dans sa pensée, et son désir semblait grandir avec les difficultés. Le moment approchait et tout le monde s'agitait autour de moi. On semblait me reprocher mon apathie. Il fallut donc à la fin me remuer aussi.

J'écrivis pour consulter, pour demander, pour implorer. Le T. R. Père Picard, de Paris, et l'excellent abbé Noël, de Saint-Dié, me donnèrent toute leur bonne volonté. J'obtins une place gratuite. Mais la malade ne pouvait partir seule. Une de ses sœurs et une cousine de Harancourt devaient l'accompagner. Un des frères de la malade donna 100 francs, qu'il avait gagnés à la sueur de son front. Il ne fut pas possible d'obtenir un matelas dans le wagon. Enfin, après bien des pourparlers, tout s'arrangea et le voyage se fit.

Que se passa-t-il en route et à Lourdes ? Je vais laisser parler la malade, qui a répondu elle-même à de saintes impatiences en remerciant ses bienfaiteurs.

« ... J'ai été très mal tout le temps que le voyage a duré. Arrivée à Paris, je suis restée couchée toute la journée, jusqu'au moment du départ. Je n'avais pas la force de prononcer une parole. De Paris à Poitiers, j'ai pu avoir un matelas. A Poitiers, je suis restée encore couchée tout le temps dans l'hospice de Sainte-Radegonde à côté de la Basilique. Près d'Angoulême, je me suis trouvée si mal que l'on m'a transportée des troisièmes dans les deuxièmes. Arrivée à Lourdes, on m'a portée à la Grotte et, après la sainte communion, j'ai senti un grand mieux. On me porta à la piscine... et, en sortant, j'étais tout à fait guérie !! L'enflure avait

disparu ; mes vêtements devenus trop larges ne tenaient plus. J'ai pu monter tout de suite à la Basilique pour rendre grâces au bon DIEU et à la Sainte-Vierge. Au retour, les oreillers que j'avais emportés ont été placés au fourgon. Depuis, ma guérison se maintient (21 octobre). Je marche très bien, je mange, je dors bien, je travaille sans ressentir aucune douleur. »

A son retour à Paris, Sophie Boulin alla remercier, avec les autres malades guéris, Notre-Dame du Salut, à son sanctuaire de la rue François I^{er}, et fit constater une première fois, par le médecin de l'OEuvre des pèlerinages, la réalité de sa guérison.

Aussitôt rentrée à Buissoncourt, l'heureuse pèlerine, (je copie encore et je puis certifier la véracité du récit), s'empressa de faire visite au médecin qui l'avait soignée pendant sa longue maladie. (M. Danis qui habite Saint-Nicolas-de-Port, à sept kilomètres.) Celui-ci fut extrêmement surpris de voir devant lui son ancienne malade. Il ne pouvait, disait-il, en croire ses yeux. Cependant il ne voulut pas donner de certificat de guérison, sans un nouvel examen très sérieux. Il se rendit donc lui-même et exprès à Buissoncourt plusieurs jours après et, son examen fait, il eut la loyauté de déclarer officiellement, le 8 septembre, que « cette guérison subite et inattendue, après des souffrances vives et aiguës pendant onze années, sortait des règles de la pathologie médicale habituelle, et qu'une intervention divine était seule capable de produire de pareils résultats (1). »

(1) Voir le certificat, aux pièces justificatives, n° 13.

De son côté, le docteur Maugin, de Baccarat, qui a également soigné la malade, a déclaré, avec la même franchise, qu'il fallait « s'incliner en présence de cette guérison mystérieuse, et penser que ce merveilleux résultat est dû à une intervention surnaturelle (1). »

Les forces de Sophie Boulin semblent grandir encore tous les jours ; elle a retrouvé ses couleurs, et elle travaille beaucoup soit dans les champs, soit à la maison.

Buissoncourt, 10 mai 1881.

(1) Voir le certificat, aux pièces justificatives, n° 14.

VI

GUÉRISON SOUDAINE
D'UNE POITRINAIRE INCURABLE

AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, le 22 août 1879

Le même jour encore, toujours au pèlerinage national, la Vierge Immaculée de Lourdes opérait un autre grand miracle, en faveur d'une pauvre ouvrière de Besançon. Les *Annales de Lourdes* résumement ainsi la relation qu'en donne la *Semaine religieuse* du diocèse de Besançon.

Mademoiselle Clémence Dordon, âgée de trente ans, habite Besançon. Orpheline à quatorze ans, elle a été adoptée par de pieuses filles, dont la sollicitude et le dévouement lui font oublier son isolement dans ce monde. Bonne et pieuse, elle sait changer les croix en mérites.

Dès l'âge de sept ans, la souffrance la clouait au lit ; elle a dû souvent le quitter et le reprendre, pendant vingt-trois ans. Le médecin, distingué et courageux, qui l'a soignée toute sa vie, M. le docteur Lebon, de Besançon, atteste qu'elle a été constamment souffrante. « Elle a eu plusieurs érysipèles à la tête et au moins trois pneumonies, à plusieurs reprises des crachements

de sang, suite d'une toux aussi opiniâtre que permanente, due à des tubercules. Enfin, en juillet dernier, est survenue une colique néphrétique, qui a amené une péritonite suraiguë, laquelle avait achevé d'altérer une constitution depuis longtemps ébranlée. » M. le docteur Lebon déclare, avec un de ses confrères, que mademoiselle Clémence était incurable.

A l'âge de treize ans, elle essayait d'entrer en apprentissage pour la couture. L'apprentissage fut long et souvent interrompu par la fièvre et par la toux qui déjà la consumait. Un jour, elle dut entrer à l'hôpital Saint-Jacques ; les médecins prédirent sa fin prochaine. Clémence, qui avait souffert toute sa vie, avouait naïvement que la mort lui devenait un attrait.

On lui parla alors de Notre-Dame de Lourdes et de ses guérisons miraculeuses. Elle accueillit froidement cette pieuse communication. « Sa dévotion, disait-elle, n'allait pas de ce côté-là. » Dans un autre temps, elle avait supplié Notre-Dame de Lourdes pour qu'elle lui gardât sa mère ; et la mort la lui avait ravie au dernier jour de la neuvaine.

Cependant les forces diminuaient. Son médecin avait eu la franchise de ne lui laisser aucune illusion ; il lui avait avoué sans détour que désormais la science ne pouvait plus rien.

C'est en ce moment, en août dernier, que s'organisait notre huitième pèlerinage franc-comtois à Lourdes. Les demandes avaient été si nombreuses que nous avons dû de bonne heure clore la liste des adhésions. Clémence sentit alors un vif désir d'aller à Notre-Dame de Lourdes, qu'elle venait de prier beaucoup. Plusieurs

personnes essayaient de l'en détourner, prétextant l'insuffisance de ses forces. Elle alla de nouveau trouver son médecin, qui s'inclina devant sa résolution, avouant encore que les ressources de la nature ne sauraient la guérir, l'épuisement touchant à ses dernières limites.

La jeune ouvrière vint donc nous demander un billet de pèlerinage. En la recevant, nous fûmes frappé par son état maladif, qu'accusaient une extrême pâleur, une toux sèche et une parole oppressée. N'ayant pas de voitures spéciales pour nos malades, nous crûmes devoir lui dire qu'elle ne supporterait pas les fatigues d'un si long voyage. Elle insista; mais la prudence nous faisait un devoir de maintenir notre refus.

Notre surprise fut grande, quand, au jour du départ, Clémence Dordon, nous rejoignant à la gare, vint nous dire qu'elle partait avec nous et que « la Sainte-Vierge la guérirait. » Elle avait su, dans l'intervalle de sa visite, tellement supplier l'un de nos pèlerins, qu'il avait consenti à lui céder son billet.

Le voyage fut pénible. A une extrême fatigue s'étaient jointes des coliques néphrétiques; ne pouvant rester assise, elle avait dû se tenir étendue sur le parquet d'un wagon de troisième classe, se tordant dans une douleur sans trêve. Elle crut mourir en route, et nous n'étions qu'à mi-chemin!... Pourtant sa foi en Notre-Dame de Lourdes ne l'abandonnait pas : « Si elle pouvait arriver, nous disait-elle, la Très Sainte-Vierge la soulagerait; » et, entre deux crises, elle priait avec une ineffable piété.

Enfin, après trente-six heures de voyage, nous arrivâmes le 20 août. Il était tard. Malgré l'heure avancée

et la froidure des Pyrénées en cette saison, la pauvre fille se fit porter devant la Grotte. Sa prière fut courte : elle succombait à l'épuisement, et elle dut promptement rentrer en ville, et prendre du repos. Toutefois, sa confiance augmentait : elle était à Lourdes, et elle éprouvait cette suave fascination qui saisit le pèlerin, quand il foule cette terre des miracles et qu'il espère...

Le lendemain, dès les six heures du matin, Clémence Dordon retournait à la Grotte. Elle se rendit d'abord à la Basilique; elle communia, demanda à la Sainte-Vierge de guérir ou de mourir et redescendit vers la piscine. Laissons-la parler elle-même :

« Quand j'entrai dans la piscine, le froid me saisit violemment et je subis comme une sorte de crampe qui ressemblait à une paralysie. Mes membres s'étaient entre-choqués, puis restaient immobiles. J'eus peur et je disais avec effroi : « O Notre-Dame de Lourdes, si je » dois être percluse et devenir incapable de tout travail, obtenez-moi de mourir. » Cette raideur persistant, un affreux doute traversa mon esprit. Pour le combattre, je me plongeai de nouveau dans la piscine, avec un violent effort : le soulagement se produisit et il fut immédiat.

» Ne voulant point me croire guérie, je disais à la personne qui m'accompagnait : « Si j'étais guérie pour » tout de bon ! » Je ne voulais pas le croire et j'essayais de me persuader que je souffrais encore. La journée se passa dans un mieux réel : je n'avais pas dormi depuis sept mois, j'eus bon sommeil, l'appétit me revint, je pus suivre tous les exercices du pèlerinage et j'éprouvais à vivre un certain bonheur. Je me disais en moi-

même : « Mais je suis guérie ! serait-ce donc bien » vrai ? »

» Cependant, il me restait dans tous les membres comme une sorte de fatigue indéfinissable et je supposais que peut-être je devais à la joie du magnifique spectacle dont j'étais témoin, — les chants, les processions, les miracles qui se succédaient, — ce mieux réel que ma foi chancelante n'osait appeler miraculeux.

» Le lendemain, je retournai à la piscine. L'encombrement était grand ; je dus longtemps attendre. En voyant plusieurs malades sortir sans que leur prière fût exaucée, je pensais qu'il en serait ainsi pour moi, qui étais moins digne qu'eux des faveurs divines. Mon tour vint ; je ressentis pendant l'immersion un soulagement si complet que je sortis bientôt en confirmant ma guérison aux personnes qui m'accompagnaient. Toute lassitude avait disparu, j'éprouvais un immense bien-être, j'avais faim, j'étais heureuse et je disais à tous ceux qui étaient surpris de ma joie : « Mais je suis bien » guérie ! »

» Tout le reste du temps fut consacré à l'action de grâces, que nulle appréhension ne vint plus troubler ; et ce ne fut pas sans tristesse que je vins, à l'heure de notre départ, saluer la bonne Mère qui venait de me guérir, et lui promettre que désormais toute ma vie se passerait à l'aimer et à la faire aimer. Mon retour s'accomplit sans fatigue, et tandis que les plus vaillants se plaignaient, j'éprouvais un bonheur intime que rien ne troublait plus.

» Depuis mon retour, mes forces s'augmentent, mes nuits sont excellentes et j'ai pu sans interruption, re-

prendre mon travail. Trois livres de pain par semaine suffisaient amplement à me nourrir, et, sauf quelques légumes et du lait, mon estomac ne supportait rien ; aujourd'hui tout régime m'est bon et je me sens re-naitre à un état dont je n'avais pas conscience (1). »

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 15, le certificat du médecin.

VII

GUÉRISON DE MADEMOISELLE ÉLISE HUCHOT
INSTITUTRICE DE DEUIL (du diocèse de Versailles)

AU PÈLERINAGE NATIONAL

Lourdes, le 24 août 1879

Encore un triomphe de la Sainte-Vierge. C'est un témoin oculaire qui le raconte dans *l'Univers* (3 septembre) dont il est rédacteur.

« Des circonstances particulières, écrit M. Rastoul, me mettent à même de donner des renseignements précis sur une des guérisons qui viennent d'avoir lieu à Lourdes. Je me fais un devoir de les communiquer aux lecteurs de *l'Univers*, persuadé que ces détails, dont je peux garantir l'exactitude absolue comme témoin oculaire et auriculaire, les intéresseront.

» Mademoiselle Elise Huchot dirigeait avec sa mère l'école communale des filles à Deuil (Seine-et-Oise). Sa frêle santé ne lui permit pas de continuer, et elle dut se retirer. Après une première maladie des plus graves, la santé lui revint en partie; toutefois, elle ne marchait qu'avec peine, en boitant, et la plus courte marche lui causait une grande fatigue et de la souffrance.

» Une seconde maladie la laissa incapable de marcher, sa jambe gauche était comme paralysée et insensible; elle ne sortait que traînée dans une petite voiture; il fallait la descendre, comme une enfant, de l'étage qu'elle habitait; à peine pouvait-elle se traîner quelques pas à l'aide de béquilles, et il fallait une personne derrière elle pour la soutenir; sans appui, elle risquait de tomber en arrière. En même temps elle souffrait de très vives douleurs dans la région des reins, et, à la moindre émotion, à la moindre fatigue, elle perdait connaissance.

» Elle resta pendant deux ans dans cet état, acceptant ses souffrances avec une résignation toute chrétienne. Le fait est à la connaissance de tout le monde à Deuil; on considérait l'état de mademoiselle Huchot comme incurable, et certaines paroles du médecin qui la soignait n'étaient pas de nature à donner confiance. On la disait atteinte d'une maladie de la moelle épinière.

» Mademoiselle Huchot et sa mère, n'ayant pas d'espoir du côté de la science humaine, songèrent à Notre-Dame de Lourdes; elles décidèrent qu'elles prendraient part au grand pèlerinage des malades qu'organise chaque année le Comité central des pèlerinages. Des grâces remarquables obtenues par des pèlerins du village leur donnaient confiance. Une neuvaine fut faite avant le pèlerinage; le curé dut porter la communion à mademoiselle Huchot, incapable de se rendre à la Table sainte. Cela seul suffit pour indiquer son état.

» Quelques jours avant le départ, madame et mademoiselle Huchot, celle-ci dans sa petite voiture, ren-

contrèrent la mère du médecin, qui, ne pouvant les détourner du voyage à Lourdes, engagea au moins mademoiselle Huchot à ne pas entrer dans la piscine, l'eau froide ne pouvant qu'aggraver son état. La malade répondit que, du moment qu'elle allait à Lourdes, son intention bien arrêtée était de se plonger dans la piscine où tant de malades avaient recouvré la santé. Elle avait confiance et ne s'arrêterait pas à mi-chemin. Le jour du départ, en voyant hisser dans le wagon mademoiselle Huchot, le chef de station dit à une des personnes présentes : « Cette mère est folle ; elle va rendre » sa fille plus malade. » La sagesse humaine ne pouvait parler autrement.

« Le voyage fut pénible ; mademoiselle Huchot, malgré les précautions prises, souffrit beaucoup, surtout pendant l'arrêt à Poitiers. Dès l'arrivée à Lourdes, elle se sentit comme débarrassée d'une sensation de froid qui ne la quittait jamais ; il lui fallait des chauffettes, même dans des journées chaudes : elle put s'en passer. Le samedi, elle entra pour la première fois dans la piscine ; on l'en retira grelottante ; ses dents claquaient. Malgré cela, il lui semblait qu'elle était mieux. Le lendemain dimanche, dans la matinée, deuxième immersion ; l'amélioration fut sensible, car elle put, sans ses béquilles et appuyée seulement sur le bras d'une personne charitable, se rendre à la Grotte, où elle s'agenouilla. Dans la soirée, troisième immersion, pendant laquelle elle sentit une commotion dans tout son être. Cette fois, c'était la guérison ; les béquilles furent laissées à la Grotte, et mademoiselle Huchot suivit à pied la procession dans les lacets de la montagne. Quand

elle regagna son hôtel, sa petite voiture la suivait vide, et les enfants venaient lui demander si ce n'était pas elle qui jusque-là était traînée dans cette petite voiture.

» Mademoiselle Huchot est revenue de Lourdes sans même avoir son matelas, au grand effroi de sa mère, qui craignait pour elle les fatigues d'une si longue route. Lorsqu'elle est arrivée à la gare de Deuil, on n'était pas prévenu du changement qui s'était opéré. Son frère, venu pour la descendre de wagon, la cherchait dans le compartiment, alors qu'elle était déjà descendue toute seule : on comprend son émotion. Le chef de station qui avait taxé la mère de folie, suivit mademoiselle Huchot pendant plusieurs minutes. Il se demandait s'il rêvait ; il s'imaginait peut-être qu'elle faisait des efforts pour marcher devant lui, mais qu'elle ne tarderait pas à reprendre sa petite voiture. Il put voir cette petite voiture reléguée aux bagages. Devant ce spectacle qui le confondait, il s'écria : « Faut-il donc croire ? »

» Oui, il faut croire, et l'on croirait volontiers s'il s'agissait d'une foi spéculative, n'entraînant aucune conséquence pratique. Mais qui croit, doit, s'il est logique, pratiquer, et cela répugne aux passions et à l'orgueil humain. Un apologiste disait que si les axiomes sur lesquels repose la géométrie et que tout le monde accepte, gênaient les passions, l'incrédulité humaine aurait bientôt découvert des objections. Cet apologiste avait bien raison. Une jeune fille que l'on considère comme incurable fait un pèlerinage pénible ; elle se plonge dans une piscine d'eau froide ; cela devait aggraver son état, et elle revient guérie. Quoi de plus simple ! Et cepen-

dant, la première surprise passée, on a commencé à ergoter.

» Des esprits forts de village découvrent, les uns que mademoiselle Huchot n'était pas gravement malade, quoique tout le monde connût son état; les autres, qu'elle a joué la comédie pendant deux ans et affecté une maladie qui la rendait impotente; d'autres, plus malins, qu'on lui a donné une petite mécanique qui la fait marcher. Nos académiciens libres-penseurs ne seraient pas plus ingénieux.

» Mais trêve à ces sottises; un double fait reste : j'ai vu la jeune fille l'année dernière et cette année; on la traînait dans sa petite voiture, à peine pouvait-elle se traîner quelques pas avec des béquilles et il fallait qu'on la soutint par derrière. Je l'ai vue de nouveau ces jours-ci; j'ai passé à côté d'elle dans la rue, et si je n'avais pas été prévenu, je ne l'aurais pas reconnue, tant j'étais surpris de l'état dans lequel je la voyais; elle marchait seule; elle était plus forte que jamais. Et cela à quelques jours de distance, après un voyage fatigant, même pour une personne bien portante.

» Voilà les faits que je peux affirmer comme témoin oculaire et que nombre de personnes pourront affirmer avec moi. Que les libres-penseurs les expliquent. »

Gloire et amour à la Sainte-Vierge Immaculée, dont la miséricorde éclate à la face du monde, pour la consolation des fidèles, et pour la conversion ou la confusion de ceux qui ont le malheur de ne pas croire!

VIII

GUÉRISON MERVEILLEUSE

DE M. LE CURÉ DE SAINT-VANDRILLE (Seine-Inférieure).

Septembre 1879

M. l'abbé Chevals, curé de Saint-Vandrille, âgé de trente-huit ans, écrivait, en juin 1880, aux Pères de Lourdes :

« ... Après une fluxion de poitrine dont je fus atteint, il y a onze ans, et dans laquelle j'avais perdu beaucoup de sang par abus de sangsues, je fus pris, pendant ma convalescence, d'une phlébite (inflammation de la membrane interne des veines) qui me fit horriblement souffrir pendant six semaines ; et, quand je me relevai, je fus obligé, pendant quelque temps, de me servir de béquilles pour marcher.

» En 1870, je contractai la petite vérole auprès des nombreux malades que j'avais à visiter. De plus, je fus atteint du pourpre au bas des jambes. Puis vint une plaie, petite d'abord, à la jambe gauche ; mais, en peu de temps, le trou creusé dans les chairs était assez profond pour contenir une grosse fève.

» Après cette première plaie, il en vint une deuxième à l'autre jambe, exactement à la même place, puis une

troisième, puis une quatrième. Je fus obligé de garder le repos le plus complet pendant plusieurs mois de suite ; et la douleur était vive. La suppuration était même parfois si abondante, que le cuir intérieur de mes chaussures en était imprégné, malgré les linges et les doubles bas que je portais continuellement.

» Au moment où je partis pour Lourdes, en août dernier, j'avais quatre plaies, une de chaque côté de la cheville du pied, et chacune avait bien de 12 à 15 centimètres. Jamais aucun des nombreux médecins dont j'ai suivi le traitement, parmi lesquels se trouve le directeur de l'École de médecine de Rouen, n'avait pu réussir à en fermer une seule. Tous au contraire m'ont dit que mes plaies étaient des ulcères variqueux dont je ne guérirai jamais.

» J'avais fait vœu d'aller à Notre-Dame de Lourdes, où j'arrivai le samedi 23 août. Le pèlerinage national s'y trouvait depuis la veille. Le grand désir de trouver de suite ma guérison à la Grotte me fit faire une imprudence. A peine arrivé, je voulus m'y rendre malgré tout, à pied, de mon logement qui était assez éloigné ; et tout en sueur je voulus quand même prendre un bain de pieds dans l'eau si froide de la piscine.

» Un de ces Messieurs qui se dévouaient, avec les bons Pères de l'Assomption, au soin des infirmes, m'aida à me déchausser et à retirer l'onguent et les linges qui couvraient mes plaies, et il m'encourageait à avoir une grande confiance en MARIE Immaculée ; ce que je goûtais beaucoup. Mais quand il eut découvert toutes mes plaies il fit un mouvement de tête qui signifiait bien que, pour lui, la guérison d'ulcères de cette

sorte n'était pas chose facile. Comme je lui objectais que j'avais entrepris ce voyage de six cents lieues, uniquement poussé par ma confiance en MARIE et que le miracle pouvait venir pour moi comme pour les autres : « Comme cela, me dit-il, je comprends; mais sans » miracle, c'est bien difficile. »

» Enfin, je plongeai mes jambes dans l'eau froide en récitant tout haut et de tout mon cœur les Litanies de la Sainte-Vierge, auxquelles on répondait. Je me crus un moment guéri; mais la nuit, je fus pris d'une indisposition qui me tint jusqu'au lendemain au soir.

» Après un second bain, je fus obligé de quitter Lourdes sans être guéri, mais non découragé. Je rentrai donc à mon presbytère, en Normandie, bien fatigué, mais plein de confiance, car j'avais bien prié là-bas et je rapportais de l'eau de la Grotte.

» Je fus obligé de me remettre au lit pendant huit jours et je commençai une neuvaine à notre bonne Mère, en prenant chaque jour un peu de cette eau précieuse, et récitant auparavant trois fois l'*Ave Maria* et l'invocation : « O MARIE conçue sans péché... »

» A la fin de cette neuvaine, en retirant les linges qui couvraient mes quatre plaies, *j'enlevai aussi ces mêmes plaies qui étaient comme collées aux linges*, et, à la place, il n'y avait plus rien que de la chair et de la peau ordinaires : j'étais guéri!!!...

» Jugez de ma joie lorsque je pus constater en me tenant debout et en marchant dans ma chambre, que toute douleur avait disparu!... Et voilà de cela sept mois, et jamais depuis, même pendant les grands froids de l'hiver, je n'ai souffert de mes jambes; et moi qui

depuis dix ans ne pouvais vaquer à mon ministère qu'avec bien de la peine, je me sens aussi agile que si je n'avais jamais rien eu.

» Aussi, reconnaissance toute ma vie à MARIE Immaculée, à Notre-Dame de Lourdes que je ne me laisserai jamais d'aimer et de faire aimer autour de moi... »

L'abbé CHEVALS,

Curé de Saint-Vandrille, près Caudebec (Seine-Inférieure) (1)

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 16, l'avis du docteur Vergez.)

IX

GUÉRISON TOUT A FAIT EXTRAORDINAIRE
D'UNE PAUVRE RELIGIEUSE FRANCISCAINE
DÉFIGURÉE PAR UNE MALADIE DE PEAU

Lourdes, le 7 octobre 1879

Parmi les faveurs obtenues, dans les premiers jours d'octobre 1879, par le pèlerinage de la Vendée et du Maine, les *Annales de Lourdes*, rapportent la guérison très curieuse de la Sœur Marie de la Visitation, Religieuse franciscaine au Mans. Voici l'extrait de la lettre qu'écrivait celle-ci, le 28 octobre, à M. le Chanoine Albin, organisateur du pèlerinage.

« Depuis environ un an, j'étais atteinte d'une maladie de la peau, que le médecin appelait ecthyma. Mon corps était couvert de croûtes épaisses et suppurantes ; mon visage surtout était affreusement défiguré. Je me trouvais repoussante... Combien plus l'aurais-je été aux personnes qui m'approchaient, sans leur ardente charité!... Mes souffrances étaient continuelles ; elles devenaient cruelles par moments.

» Sur l'ordre du médecin, j'ai pris quelque temps des bains sulfureux, du sirop antiscorbutique ; tous ces remèdes et beaucoup d'autres n'amènèrent aucun résultat. Nous avons prié, demandé ma guérison ; à mon

grand chagrin, mon mal était aussi fort, ma laideur aussi horrible.

» Depuis assez longtemps, je nourrissais le désir de faire le pèlerinage de Lourdes : il me semblait que je ne pouvais guérir que là... Mais comment en parler ? Tout à coup j'appris qu'on organisait un pèlerinage pour le 29 septembre. Ma première pensée fut de m'adresser à M. le Chanoine Albin, pour obtenir un billet gratuit. La faveur demandée fut accordée avec une bienveillance parfaite. Le 26, j'avais mon cher billet. Quelle joie !... je présentais ma guérison...

» On me donna une Sœur pour m'accompagner ; on me recommanda de mettre un voile sur mon visage, tant j'étais défigurée ! et je partis par le premier train. Le voyage me fut bien pénible ; tout me faisait souffrir. Le 30, j'arrivai à Lourdes dans un fort triste état. Ma fatigue était grande ; l'air vif avait fortement irrité les plaies de mon visage, ce qui me causait un surcroît de douleur. Un moment je songeai à y mettre de la pomade ; mais je ne le fis pas.

» A peine arrivée, je me rends à la Basilique, j'entends la sainte messe et je communie. Après l'action de grâces, je descends à la piscine, et je m'y plonge. Puis je vais à la Grotte... Il m'est impossible de faire d'autres prières que celle-ci : « O ma bonne Mère, guérissez-moi... » Comme j'avais emporté quelques adoucissants pour mes plaies, il me semble que ma confiance en MARIE n'est pas suffisante, et, sans raisonner plus long, je les jette dans le Gave, en disant : « Ma bonne Mère, c'est à vous de me guérir. » Dès ce moment, je n'ai plus usé d'aucun remède naturel. Deux fois encore je suis entrée

dans la piscine, et je me lavais fréquemment avec l'eau de la source miraculeuse.

» Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous parler de mes arrangements avec la Sainte-Vierge. Quelque chose me disait que je serais guérie. D'un autre côté, j'avais peur qu'une guérison subite ne m'attirât une certaine ovation. Alors je demandais à Notre-Dame de Lourdes de me guérir peu à peu, d'une manière insensible. C'est ce qui est arrivé. Chaque fois que je suis descendue à la piscine, j'en suis sortie mieux portante. Les croûtes tombaient les unes après les autres. Le samedi, 4 octobre, une de mes joues était guérie, et, le mardi, 7, tout le mal avait disparu de tout mon corps, sans même laisser la moindre trace de cicatrice.

» Le sommeil et l'appétit sont revenus ; je me porte à merveille ; tout mon corps est aussi sain, aussi frais que si je n'avais jamais été malade, et je n'ai pas la moindre crainte que la maladie puisse revenir.

» Gloire, amour à DIEU et à MARIE Immaculée ! A vous aussi, monsieur le Chanoine, merci.

» Votre très respectueuse et très humble servante.

» SŒUR MARIE DE LA VISITATION. »

X

ADMIRABLE GUÉRISON
DE MADEMOISELLE BERTHE D'ABBADIE

Lourdes, le 18 octobre 1879

La relation du beau miracle dont mademoiselle d'Abbadie a été l'objet à la piscine de Lourdes est extraite du journal *l'Univers*. Un écrivain dont nul ne songerait à récuser le témoignage, transmettait à ce journal les détails suivants qui s'étaient passés sous ses yeux :

« Il s'est passé à Lourdes, le 18 octobre dernier, alors que j'y étais présent avec ma fille aînée, un fait qui demande à être porté à la connaissance des catholiques. En attendant que l'Église prononce son jugement, les cœurs en recevront l'impression. J'en parlerai avec la bonne foi d'un témoin scrupuleux et avec la réserve d'un chrétien soumis à la décision des Supérieurs.

» Mademoiselle Berthe d'Abbadie était arrivée la veille à Lourdes, accompagnée de sa sœur et de sa tante. Ces demoiselles sont les nièces de feu M. l'abbé du Luc, en son vivant secrétaire-général de Mgr Lanneleec, Évêque d'Aire. Ces dames avaient rencontré à Lourdes le R. P. du Bourg, de la Société de Jésus, actuellement à la résidence de Pau, mais qui, à l'origine des faits qu'on va rapporter, habitait la ville d'Aire, où il était en relations

suivies avec la famille d'Abbadie, durant l'espace de trois années.

» Mademoiselle Berthe d'Abbadie, il y a onze ans, en se précipitant pour fermer une porte ouverte, tomba rudement sur le genou. Cet accident, qui n'avait pas entraîné de fracture, fut traité, malgré de sages recommandations, avec l'insouciance et la vaillance naturelles à la jeunesse; le mal ne tarda pas à s'aggraver et à prendre des proportions redoutables; en dépit d'un repos absolu et d'une médication énergique, on ne pouvait plus compter sur une guérison humaine. Pendant ces onze années, tous les efforts que peut tenter la plus énergique et plus industrielle tendresse fut mis en œuvre vainement. On trouvera, au dossier qui sera constitué, le témoignage des plus fameux docteurs du pays, d'Aire, de Mirande, de Tarbes et de Barèges, où elle fit deux saisons sans obtenir de résultat. La consultation de l'illustre Nélaton, de Paris, n'était pas faite pour donner plus d'espérance.

» Au reste, ces renseignements, qu'il convient de donner dans un récit, étaient bien inutiles pour ceux qui la voyaient arriver à Lourdes, traînée dans une petite voiture, la jambe étendue et maintenue par un appareil en fer pour lui éviter le contre-coup de secousses qu'elle n'aurait pas pu supporter: toute la jambe était douloureuse depuis le genou jusqu'à l'extrémité du pied, et la sœur de la malade la soutenait de ses mains pendant que deux hommes la mettaient en voiture au départ et la descendaient à l'arrivée.

» Voilà dans quel état cette femme chrétienne se faisait conduire à la Grotte au milieu même de sa messe.

d'action de grâces, pressée qu'elle était par sa confiance en la Mère de DIEU.

» Elle pénètre dans la piscine, accompagnée seulement de sa sœur, pendant que sa tante et le P. du Bourg se mettent en prières dans la Grotte même. Il lui fallut descendre, assise et en se soutenant par les poignets, les trois marches qui conduisent au niveau de l'eau : elle y entre, elle sent une chaleur qui saisit le membre malade, il lui semble qu'elle y ressent une vigueur soudaine, elle essaye de plier le genou, et l'articulation condamnée à une si invincible immobilité obéit sans effort ; elle se lève debout ; elle remonte seule les trois marches et se jette dans les bras de sa sœur en lui disant : « Je suis guérie ! »

» Elle l'était, en effet, au point de pouvoir se rendre seule à la grotte, où les personnes présentes entonnèrent le *Magnificat*. Ce n'est pas la première fois qu'en des circonstances semblables je l'entends chanter dans ce sanctuaire béni. On peut y voir à partir d'aujourd'hui les appareils impuissants de la science humaine qu'elle y a laissés pour rendre témoignage à DIEU. Pour la première fois, depuis onze années, elle s'est prosternée sur ce genou malade qui ne pouvait supporter aucun contact. Elle s'est relevée elle-même. Elle a pris d'un pas assuré et affermi le chemin long et rapide qui conduit jusqu'à la maison des Pères, située sur la hauteur au-dessus de la Basilique. Elle y a signé d'une main ferme les renseignements qui lui ont été demandés et qui ont été confirmés par les témoins.

» Elle est descendue ensuite avec la même marche, facile et paisible, par le *Chemin des lacets*, jusqu'à la

Grotte, où nous avons pu la voir et lui parler ; et lorsque, après ce parcours qui ne serait point indifférent à une personne ordinaire, on lui a offert de la reconduire dans la voiture qui l'avait amenée, elle a répondu simplement : « Je vous remercie ; je ne veux pas faire cette injure à la Sainte-Vierge. » Elle est donc partie et arrivée à pied au couvent, dont chacun connaît la distance.

» Voilà les faits que j'ai voulu porter à la connaissance des lecteurs de l'*Univers*, pour la joie et pour l'édification de leur âme. Chacun d'eux, je n'en saurais douter, aurait voulu y être présent, et j'espère qu'avec la grâce de DIEU, il le deviendra dans son esprit et dans son cœur, sur cet humble récit d'un témoin sincère.

» Veuillez agréer, etc.

» ANTONIN RONDELET,

» Professeur de philosophie à l'Université catholique de Paris. »

Voici le même prodige, raconté avec d'autres détails par la *Semaine religieuse* d'Auch :

« Mademoiselle Berthe d'Abbadie, de Barcelone (Gers), était percluse et étendue dans son lit ou sur sa chaise-longue depuis le mois de juillet 1868, c'est-à-dire depuis plus de onze ans. A la suite d'une chute, elle souffrait au genou des douleurs atroces, qu'aucun médecin ne pouvait soulager.

» Le vendredi, 17 octobre, on la conduisit à Lourdes. Les employés du chemin de fer, qui aidèrent à la transporter, disaient ensuite : « Si celle-là revient guérie,

» elle devra une fameuse chandelle à la Sainte-Vierge ! »
Le lendemain, on la porta à la crypte, où elle entendit la messe dite par le R. P. du Bourg, jésuite, venu de Pau tout exprès. Après la messe, on la descendit à la Grotte et on la plongea dans la piscine, d'où, au bout de deux minutes, elle sortit guérie.

» Elle monta alors à la maison des Missionnaires, où elle se trouva en présence de Mgr Langénieux, Archevêque de Reims. Là, le procès-verbal de sa guérison fut dressé par l'un des Missionnaires et signé par le R. P. du Bourg, par la miraculée, ainsi que par sa tante et sa sœur, ses compagnes de pèlerinage.

» Les trois heureuses pèlerines partirent de Lourdes le dimanche soir, 19 octobre, pour se rendre à Aire (Landes).

» Lorsque le train arriva en gare de cette petite ville, il y avait là plus de six cents personnes qui attendaient pour voir sortir du wagon celle qu'on savait avoir été si infirme. Quand on la vit descendre elle-même sans aucun appui et marcher d'un pas ferme, il s'échappa de toutes les poitrines ce cri mille fois répété : *Vive Notre-Dame de Lourdes!*

» On conduisit la miraculée en triomphe jusqu'à la maison de sa tante, en chantant le *Magnificat* et des cantiques à la Vierge.

« L'heureuse jeune fille, m'écrivait dernièrement M. le curé de la paroisse, parcourut à pied, sans fatigue, aux yeux émerveillés de tous, la distance de plus

de 1 kilomètre qui sépare la gare de son hôtel. Quelques jours plus tard, elle vint remercier Notre-Dame du Mont-Carmel, Patronne de mon église, de l'insigne faveur que la Sainte-Vierge lui avait accordée ; et, depuis cette époque, son état de santé, aussi parfait qu'à l'instant où elle se sépara de la Grotte bénie, défie toutes les objections. »

XI

GUÉRISON MERVEILLEUSE D'UNE PAIENNE
EN MANDCHOURIE

Le 25 décembre 1879

Un Missionnaire apostolique de Mandchourie adressait, au commencement d'avril 1880, au Père Supérieur de Lourdes, la relation très curieuse d'un beau miracle, opéré par Notre-Dame de Lourdes sur une pauvre mère de famille encore païenne, qui n'hésite pas, non plus que toute sa famille, à y voir une éclatante intervention divine : l'Évêque-Missionnaire, Vicaire apostolique de Mandchourie, a revêtu cette relation de l'autorité de sa signature.

Le Missionnaire saisit cette occasion pour recommander sa laborieuse mission aux prières de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Lourdes. Nous savons que dans le monde entier, et jusque dans nos missions les plus lointaines, la Vierge Immaculée, Mère du Sauveur, donne fréquemment des marques de sa puissance royale et maternelle.

« Ing-tze, 5 avril 1880.

» Mon Très Révérend Père,

» Tant pour manifester la puissance et la miséricorde de la Très Sainte-Vierge, que pour recommander l'humble mission de Mandchourie, avec son Évêque, ses prêtres et ses néophytes, aux prières des nombreux et fervents pèlerins de Notre-Dame de Lourdes, je vous

adresse aujourd'hui la relation de la guérison bien extraordinaire d'une femme païenne obtenue par le moyen de l'eau de Lourdes dans la chrétienté de *T'oung-Kiafang-Chen*, bourgade sise à dix lieues ouest de notre capitale nanchoe *Chen-iang* ou Moukden.

» Le lundi qui suivit la fête de Noël de l'année dernière 1879, je me transportai dans cette chrétienté pour la visite annuelle de cette partie de mon district. On m'informa immédiatement de la grâce insigne obtenue par une femme païenne. Je fis une enquête sérieuse soit auprès des membres de la famille païenne, soit auprès des chrétiens, et voici le résultat de cette enquête.

» La famille païenne *Leou* jouit d'une fortune assez considérable par rapport aux autres habitants du village. Elle se compose du père, de la mère, de trois fils, tous mariés, et d'une jeune fille. Elle est atteinte d'une sorte de lèpre depuis une année. Cette maladie lui a été communiquée par une de ses brues qui, elle-même, l'a reçue de sa famille nommée *Kouo*, au commencement de l'année 1879. La famille *Kouo* habite non loin de là, au village de *Ta min t'ouen*. Actuellement tous les membres de la famille *Leou* souffrent de cette infirmité, mais celle qui en était le plus gravement affectée est la maîtresse de la maison *Leou-T'ang-Che*, âgée de quarante-sept ans. Cette maladie occupe tout le corps, la figure seule reste intacte. Elle se manifeste par des plaques jaunâtres qui suppurent une liqueur de même couleur, puis la peau se dessèche et tombe.

» Dans les premiers jours de décembre 1879, la femme *Leou-T'ang-Che* eut au côté droit de la lèvre supérieure

un furoncle ou clou qui produisit bien vite une terrible inflammation. Cette inflammation occupa toute la cavité buccale, et la langue tuméfiée et noirâtre ne permit plus à la malade de prendre aucune nourriture ; bientôt même elle ne put articuler aucune parole.

» On va chercher un médecin au gros village de *Sin-min-t'ouen*. Celui-ci commence par pratiquer l'acuponcture en perçant une cinquantaine de fois la langue de la patiente. Rien ne sort, ni sang ni pus. Les trous faits par l'aiguille restent béants. Il se retire en déclarant son impuissance.

» La famille invite alors un autre médecin de sa parenté, nommé *Ouang*, du village de *Siao-Cha-ling*. Quand ce médecin arriva, la malade semblait être à l'agonie. Il lui prend le bras, qui ne donne plus de pulsations. La sueur perle au front de ce médecin, tant il craint de voir cette infortunée trépasser entre ses mains. C'est alors que la jeune fille de la malade dit à sa mère : « J'ai vu chez les chrétiens un enfant (le » petit T'oung) près de mourir et qui a recouvré la » santé en buvant de l'eau miraculeuse de la *Sainte-* » *Mère*. Je ne sais pas ce qu'est cette eau, mais dési- » rez-vous en prendre? » Elle fait signe qu'elle veut bien. Le chef de la famille y consent, et c'est à ce moment qu'on va chercher la vierge chrétienne, Agnès T'oung, qui habite le même village.

» C'était le 23 décembre, au soir. La vierge chrétienne arrive, exhorte la malade à mettre sa confiance dans la Sainte-Vierge, et lui introduit dans la bouche deux cuillerées d'eau de la Grotte de Lourdes. L'eau avalée, la malade se trouve mieux, se met sur son séant, peut ré-

pondre aux questions qu'on lui fait et boit une tasse d'eau ordinaire. Depuis bien des jours elle n'avait pu reposer : elle dort d'un sommeil paisible et eut une sueur abondante. Dans l'après-midi, la famille toute joyeuse veut accélérer la guérison et prie le médecin de lui administrer quelques remèdes. Celui-ci prépare sa drogue et la lui fait prendre. La médecine avalée, tout change ; la patiente est plus malade qu'auparavant, la langue enfle de nouveau, le mal empire toute la nuit, le 24, au soir, elle entre en agonie.

» 24 décembre. — La vierge chrétienne, rappelée en toute hâte, arrive de nouveau, exhorte la malade, et l'engage à faire le vœu d'être chrétienne si la Sainte-Vierge la guérit. Assentiment de la part de la malade qui prend encore deux cuillerées d'eau de Lourdes. Immédiatement elle se trouve beaucoup mieux, s'assied, cause avec les personnes présentes, ne ressent plus de mal, et rit de bon cœur avec tout le monde. Elle prend deux tasses de bouillon de riz.

» 25 décembre. — La malade n'éprouve plus aucun malaise jusqu'au soir. Mais sa famille, sous le prétexte de maintenir cette guérison, lui fait encore prendre une potion médicale. Rechute immédiate. La patiente paraît rendre le dernier soupir. On appelle en hâte la vierge, Agnès T'oung, qui dit à la famille : « Je veux » bien lui faire prendre de l'eau miraculeuse de la » **SAINTE-MÈRE**, mais c'est à la condition que vous ne lui » présenterez plus de médecine. Vous voyez bien que » la **SAINTE-MÈRE** veut seule la guérir. » Tous les membres de cette famille païenne y consentent et mettent leur confiance en la Très Sainte-Vierge.

» La malade prend encore deux cuillerées d'eau de la Grotte de Lourdes. La vierge chrétienne lui passe au cou son crucifix et son scapulaire ; et la privilégiée de MARIE se lève, s'habille, dit qu'elle est guérie et remercie à haute voix sa Bienfaitrice, notre bonne Mère à tous. Son mari ému plus qu'on ne peut le dire, oublie son paganisme et ses démons, se jette à genoux et rend des actions de grâces à la Très Sainte-Vierge.

5 janvier 1880. — Je viens de voir deux des brues païennes de la famille Leou. Elles viennent au nom de leur belle-mère dans notre modeste chapelle remercier la Vierge Immaculée. Leurs maris sont aussi venus me rendre visite, et, malgré leur paganisme, reconnaissent parfaitement le côté prodigieux d'une telle guérison. Quant à la femme *Leou-Fang-Che*, leur mère, sa guérison se maintient, elle n'éprouve plus que la faiblesse provenant d'un jeûne forcé d'une quinzaine de jours. La peau noirâtre et corrompue qui recouvrait sa langue a disparu, aussi bien que la lèpre qui recouvrait son corps. Encore quelques jours et cette intéressante catéchumène viendra elle-même remercier son insigne Bienfaitrice et demander l'onde salutaire qui fera disparaître l'horrible lèpre qui souille sa pauvre âme.

» Cet événement a produit une immense sensation dans la contrée qui est complètement païenne. Tous, chrétiens et païens, y voient une intervention divine. Nous espérons beaucoup de conversions.

» Priez, mon Très Révérend Père, et faites prier à cette intention. Tout en offrant nos actions de grâces à la Vierge Immaculée dans son sanctuaire de prédilection, demandez-lui sa toute-puissante protection pour notre

Mandchourie et une bénédiction spéciale pour le pauvre missionnaire de *T'oung-Kia-Flang-Chen*.

« **A. RAGUIT,**
Missionnaire apostolique de Mandchourie.

Je soussigné, Évêque de Bobina, Vicaire apostolique de Mandchourie, atteste que le récit de l'événement ci-dessus exposé est parfaitement exact et en tout conforme à la réalité.

† C. DUBAIL
Évêque de Bobina, Vicaire apostolique de Mandchourie.

ANNÉE 1880

Victoire Coupel. — Sœur Marie-Lucie. — Marie Laffay. — Miss Mary, à Singapore. — Monseigneur Reynolds, Evêque d'Adélaïde.

I

GUÉRISON SOUDAINE DE VICTOIRE COUPEL AU PÈLERINAGE DE RENNES

Lourdes, le 12 mai 1880

Les *Annales de Lourdes* résumant ainsi le récit, très naïf et très pieux, que mademoiselle Coupel fait elle-même de sa maladie et de sa merveilleuse guérison.

Je suis née, en 1854, au bourg de Piré (Ille-et-Vilaine). Mon père, modeste tailleur, a fait élever ses dix enfants par les Frères et les Religieuses de Piré.

A dix-neuf ans, j'entrai dans la Communauté des Sœurs de la Providence, de Ruillé-sur-Loir. Après quinze jours de séjour au couvent, je fus atteinte d'une bronchite chronique, compliquée de névralgie et d'une affection à la vessie. Tout mon corps s'enfla.

Le docteur, après avoir vainement essayé de tous les remèdes, conseilla de m'envoyer prendre l'air natal. Ce

fut pour moi une grande douleur ; je désirais mourir Religieuse et il me fallut revenir dans le monde. Mais je conservais l'espoir de guérir et de revenir au couvent. Je priais et je faisais prier le bon DIEU et la Sainte-Vierge de me rendre assez de santé pour pouvoir suivre ma vocation.

Après huit mois, je me trouvai mieux et j'obtins des Religieuses la permission de rentrer au couvent. Mais mes parents voulurent me faire attendre encore une année. J'en eus un grand chagrin et je retombai malade.

Cette fois, le Seigneur sembla sourd à mes prières : mon mal, au lieu de diminuer, augmenta peu à peu ; et bientôt je ne pus plus travailler. Je perdis l'appétit et le sommeil. Cet état dura trois ans ; les remèdes n'y faisaient rien. Enfin, au mois de septembre 1876, je ne quittais plus le lit. J'avais au côté gauche un épanchement d'eau, qu'on combattit, pendant trois ans et demi, par plus de quarante vésicatoires. Je ne pouvais plus supporter la nourriture. Une opération, qui réussit mal, ne put m'enlever de violentes douleurs d'entrailles. J'étais tourmentée par le hoquet, qui résistait à tous les remèdes ; et quand il cessait, il était remplacé par la toux et par des vomissements.

Mon confesseur m'engageait à prier pour ma guérison. Je lui répondais que je désirais mourir, que mes prières étaient seulement pour les pécheurs et pour la réparation des outrages faits au bon DIEU.

Cependant, au mois de mai 1879, une pieuse famille de Piré me proposa de m'envoyer à Lourdes. J'acceptai avec reconnaissance ; mais le projet ne put se réaliser de

cette année. Mon confesseur me dit de m'adresser à Notre-Dame de Lourdes ; j'obéis alors et nous fîmes, à cette intention, neuvaines sur neuvaines ; mais je n'obtins pas d'amélioration. Le bon DIEU m'accorda du moins une douce résignation ; et la tendresse de mes parents pour moi adoucissait mes souffrances.

Cette année, 1880, au mois d'avril, j'entendis dire qu'il se préparait à Rennes un pèlerinage pour Notre-Dame de Lourdes. J'annonçai cette heureuse nouvelle à la bonne famille qui désirait m'y envoyer. Elle eut la charité d'y consentir, et je priai mes parents de permettre à ma mère de m'accompagner. Mais personne ne voulait me laisser partir, ni mes parents, ni mon curé, ni mon confesseur. Enfin tous les obstacles furent levés cinq jours avant le départ ; et après m'y être préparée par des prières redoublées, je partis le 10 mai.

La pieuse famille qui m'envoyait à Lourdes me fit porter en voiture jusqu'à Rennes. Je crus mourir pendant ce trajet ; mais la confiance me soutint. De Rennes à Lourdes, ce furent de grandes souffrances ; j'étais tourmentée par le hoquet, les vomissements de sang et une soif ardente qui mettait ma poitrine en feu. Je ne prenais que de l'eau, sauf à Bordeaux, où je bus un peu de lait, que je vomis à l'instant ; mais je ne me plaignais pas, craignant qu'on ne me laissât en route. J'arrivai ainsi à Lourdes, le mardi soir, 11, exténuée de fatigue, écrasée de souffrances.

Les bonnes Sœurs, qui m'accueillirent, me prodiguèrent leurs soins et appelèrent un médecin. Je ne pus prendre que de l'eau de la Grotte ; j'en bus seulement

jusqu'à minuit, voulant rester à jeun afin de communier le lendemain.

De bonne heure, je me présentai à la Sainte-Table, accompagnée de ma mère, d'une des Religieuses et d'un homme, qui m'avait portée à la Crypte. Le prêtre hésita à me donner la communion à cause des vomissements. Il y consentit sur les instances de la Religieuse ; et DIEU me fit la grâce de ne pas vomir d'une demi-heure.

De la Crypte, on me porta à la Grotte, toujours sur mon lit. J'étais là depuis quelque temps lorsqu'on m'annonça qu'une Religieuse venait d'être guérie à la Basilique. J'entendis du bruit et je perdis connaissance. Je ne sais plus ce qui se passa autour de moi. On m'a raconté depuis que les assistants disaient : « Elle va mourir ; elle meurt ! »

Cependant on chantait le *Magnificat*. Vers la fin, je me lève, je regarde autour de moi et je m'écrie : « Et moi aussi, je suis guérie ! je suis guérie ! » Je venais de recouvrer ma voix, éteinte depuis deux ans et demi. Je marchai en chancelant vers le rocher, que je baisai. Revenue près de mon lit, je me mis à genoux. Nous chantâmes un nouveau *Magnificat*, puis un cantique ; ensuite nous dîmes un chapelet d'action de grâces. On me prêta des chaussures pour rentrer à pied au couvent. Je déjeunai avec appétit, et je pus suivre, comme les autres, la procession et tous les exercices du pèlerinage.

Depuis ce jour béni, je jouis d'une santé meilleure encore que celle que j'avais avant ma maladie ; je mange et dors très bien ; et je travaille tous les jours, grâce à

DIEU et à Notre-Dame de Lourdes, qui m'ont comblée de faveurs malgré mon indignité.

Je prie ceux qui liront ces lignes de prier pour moi, afin que je sois une véritable enfant de **MARIE** Immaculée...

VICTOIRE COUPEL,

Enfant de **MARIE** (1).

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 17, les certificats de deux médecins.

II

GUÉRISON INSTANTANÉE DE SOEUR MARIE-
LUCIE

AU MÊME PÈLERINAGE DE RENNES

[Lourdes, le 13 mai 1880]

Nous citons l'excellent récit des *Annales* :

Sœur Marie-Lucie de la Congrégation des SS. Cœurs de JÉSUS et de MARIE, dans le monde, Rosalie Haye, est née à Avranches. Elle est âgée de quarante-quatre ans. Depuis l'âge de onze ans, elle a vécu dans les Communautés, soit comme élève, soit comme Religieuse. Elle a vingt ans de profession et, depuis quelques années, elle est Supérieure de la Communauté de Bonnemain (Ille-et-Vilaine). Ses directeurs nous disent qu'elle s'est toujours distinguée par sa ferveur religieuse, son obéissance et sa charité pour les malades et pour les pauvres. Ils racontent à ce sujet quelques faits intéressants.

« Il y a quelques années, écrit l'un d'eux, Sœur Marie-Lucie, allant soigner ses malades dans la campagne, trouva sur le bord de la route un pauvre homme qui avait été saisi par le froid et qui était tombé sans connaissance. Aussitôt elle quitta ses bas et les vêtements qu'elle put lui céder, l'enveloppa et fit si bien qu'elle le rappela à la vie. Une voiture passait, se dirigeant vers la ville

voisine. Sœur Marie-Lucie demanda et obtint qu'on transportât ce pauvre homme à l'hôpital et s'esquiva aussitôt. En interrogeant le vieillard, les voyageurs découvrirent l'acte de charité accompli par la bonne Sœur. Ils en donnèrent le récit aux journaux.

» Lorsque Mgr Saint-Marc, Archevêque de Rennes, nous dit ce même prêtre, demanda des Religieuses à la Congrégation de SS. Cœurs de JÉSUS et de MARIE, pour les ambulances de Versailles, pendant la guerre de 1870, Sœur Marie-Lucie fut la première à demander de partir. Elle se distingua si bien par son intelligence et son activité, elle devint si populaire, que les autorités civiles firent des démarches pour la retenir dans une Communauté de la ville...

» Français et Prussiens, elle soignait tout le monde avec une égale charité. Mais elle était éminemment Française. Un jour, des officiers supérieurs prussiens la complimentant sur la manière dont elle tenait sa salle, l'un d'eux lui tendit la main ; elle la refusa, disant qu'elle ne donnerait jamais une poignée de main en France à un ennemi de la France. — Quelques jours après, elle fit évader un prisonnier français. Dénoncée, elle avoua le fait, mais refusa de faire connaître la manière dont l'évasion s'était opérée, afin de ne compromettre personne. Elle fut condamnée à être fusillée et conduite en prison, les mains liées derrière le dos. La sentence cependant ne fut pas exécutée ; on la relâcha quelques jours après. »

Sœur Marie-Lucie était douée d'une très forte constitution et jouissait en général d'une santé parfaite. Mais un jour, allant visiter un pauvre malade, sur une mau-

vaïse petite charrette conduite par un jeune homme inexpérimenté, elle fut précipitée dans une carrière profonde. La chute fut très grave, surtout à cause d'une inflammation intérieure qu'elle détermina et qui mit ses jours en danger. Après quatre années de soins et de prières, elle se croyait délivrée et guérie, quand elle se sentit atteinte d'un mal plus terrible encore. Au mois de décembre 1879, le docteur Robert, de Dol en Bretagne, reconnut et déclara que Sœur Marie-Lucie était atteinte de gravelle bien caractérisée. Les crises étaient fréquentes et très violentes. Plusieurs fois on avait craint pour sa vie. Le mal empirait toujours. Vers la fin du mois d'avril, le médecin se déclara impuissant et lui conseilla de se rendre à Paris ou à Vichy pour subir une opération. A son avis, c'était la seule ressource.

Sœur Marie-Lucie, dès le premier moment de sa maladie, avait envisagé son état en véritable Religieuse. Elle avait adoré et béni la main de DIEU qui la frappait, et elle était disposée à souffrir et résignée à mourir. Mais la Communauté, mais les malades avaient besoin d'elle. Il fut résolu que tous les membres de la Congrégation des Saints-Cœurs de JÉSUS et de MARIE s'uniraient dans une même prière pour demander sa guérison par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes ; et Sœur Marie-Lucie reçut l'ordre de s'unir à cette prière et de demander, elle aussi, le rétablissement de sa santé. La décision du médecin, en lui faisant entrevoir toute une perspective de soins qui épouvantaient sa délicatesse, rendait son désir de guérir plus ardent et ses prières plus ferventes. Or, à mesure qu'elle priait, elle se sentait prise d'un irrésistible désir d'aller à Lourdes. Un

secret instinct lui disait qu'elle obtiendrait là sa guérison. Elle s'en ouvrit simplement à ses Supérieurs, qui demandèrent à y réfléchir devant DIEU. Sœur Marie-Lucie cependant se tenait dans une parfaite indifférence. Enfin, il fut décidé qu'elle se rendrait à Notre-Dame de Lourdes avec le pèlerinage de Rennes, le 10 mai 1880. Cette décision, qu'elle n'osait espérer, lui donna la certitude de sa guérison.

Huit jours avant son départ, elle eut une crise épouvantable. On crut qu'elle allait mourir ; son confesseur fut appelé dans la nuit. Le danger présent disparut, mais tout le monde la déclarait incapable de supporter le voyage de Lourdes et lui conseillait de le remettre à une autre époque. « J'ai l'autorisation de mes Supérieurs, dit-elle, je partirai ; si je meurs en route, ce sera aller plus tôt vers la bonne Mère du Ciel. » Elle partit ; mais à peine en chemin de fer, elle fut saisie de souffrances atroces qui ne la quittèrent plus. Cependant sa confiance n'était pas ébranlée. A tous elle disait : « J'en suis sûre, je serai guérie. »

Elle arriva à Lourdes excessivement fatiguée. Le lendemain, elle se fit conduire à la Basilique, à sept heures, pour la messe du pèlerinage. Elle fut très souffrante pendant toute la durée de la messe. Sa vue se troublait, elle n'en pouvait plus. Plusieurs fois elle fut sur le point de demander à sortir. Au moment de la communion, on la conduisit, ou mieux on la porta à la Sainte-Table. Après avoir communié, se trouvant trop faible pour retourner à sa place, elle s'arrêta et s'assit au premier rang. Soudain, elle fut saisie d'un tremblement violent et elle perdit connaissance. On s'empressa autour d'elle

et on allait la transporter hors de la Basilique, quand tout à coup elle s'écria : « Laissez-moi, je suis guérie. » Et elle se dressa, marcha toute seule à sa place.

Elle raconta ensuite qu'essayant de faire son action de grâces, elle avait éprouvé tout à coup un saisissement intérieur, suivi d'une douleur déchirante, indicible, qui lui avait traversé le corps ; mais qu'aussitôt après, elle s'était sentie dans un bien-être inexprimable. C'était la guérison, et elle était complète.

Depuis ce moment en effet, Sœur Marie-Lucie put se mouvoir, marcher, manger sans éprouver la moindre douleur. De retour à Bonnemain, elle reprit aussitôt ses courses et ses visites des malades, comme si elle n'avait jamais éprouvé aucun mal. Le médecin, le docteur Robert, l'examina très sérieusement et lui dit enfin : « Ma Sœur, je vous félicite. Je ne sais pas comment la guérison s'est opérée ; *mais quand ce serait le diable qui vous aurait guérie*, je dois attester que vous êtes très bien portante. »

La Sœur Marie-Lucie nous écrivait dernièrement : « Depuis que la bonne Mère de Lourdes m'a guérie, je n'ai pas ressenti la plus légère indisposition ; ma santé est parfaite ; à peu près chaque jour, je vais voir les pauvres malades et quelquefois il me faut faire une longue route à pied. Je n'éprouve aucune fatigue. Gloire et amour à Notre-Dame de Lourdes. »

En action de grâces de cette guérison, on a bâti au couvent de Bonnemain une petite grotte de Notre-Dame de Lourdes, où les pieux fidèles vont prier et faire brûler des cierges (1).

(1) Voir, aux pièces justificatives, n° 18, le certificat du médecin.

III

GUÉRISON INSTANTANÉE D'UNE PAUVRE
MOURANTE

AU PÈLERINAGE BOURGUIGNON

Lourdes, 24 septembre 1880

Le pèlerinage bourguignon a été béni par la Sainte-Vierge d'une manière très éclatante, en la personne d'une pieuse jeune fille de Digoin, Marie Laffay. — Voici la belle relation de sa guérison soudaine, toute surnaturelle, telle que le rapporte le *Pèlerin* du 19 mars 1881.

Marie Laffay, jouissant d'une parfaite santé et âgée de 17 ans, entra en mai 1879 au noviciat des Religieuses de Saint-Gildard, à Nevers, d'où elle était obligée de sortir dès le 14 juillet de la même année ; son état de santé la faisait renvoyer pour quelque temps. De retour à Digoin, elle se mettait au lit, qu'elle garda jusqu'au 1^{er} mai 1880. Du 23 février au 1^{er} mai, elle ne put rien prendre, ou vomissait le peu qu'elle prenait. Au mois de juillet 1880, elle perdit complètement l'usage de ses membres. De nombreux crachements de sang l'avaient épuisée.

Au mois d'août, étant plus malade, elle fit promettre à ses parents de la conduire à Lourdes, « lors même, ajoutait-elle, que je n'aurais pas ma connaissance ».

Les deux médecins de Digoin l'avaient abandonnée depuis longtemps. Son état se compliquait de gastralgie, de gastrite et d'une affection grave à la moelle épinière.

Enfin, arrive le moment du départ pour Lourdes ; c'était le 22 septembre. A grand'peine, on la transporte à la gare de Digoin, où elle a une crise des plus terribles. On blâme ouvertement les parents. Sa mère et sa sœur l'accompagnaient. Durant le trajet, elle eut plusieurs crises épouvantables. A Agen, on la croit agonisante. Deux personnes qui étaient dans son compartiment en sortent « pour ne pas, disaient-elles, assister à sa mort à Lourdes. » On la transporte au magasin des Cercles catholiques, où j'avais retenu plusieurs chambres. Le bon DIEU lui réservait de dures épreuves. En effet, la maîtresse d'hôtel, voyant l'état pitoyable où elle était, refuse de la loger, et donne à M. l'abbé Philibert, vicaire de Digoin, une demi-heure pour lui trouver un autre gîte. L'abbé Philibert va frapper à l'hospice : là, tous les lits étaient occupés. Il va frapper à la porte d'une maison particulière, qui veut bien s'ouvrir. C'est moi-même qui l'ai descendue de la chambre où on l'avait déposée provisoirement, et qui l'ai remontée inanimée dans la chambre du nouveau logement.

Mais tandis qu'elle était dans la première chambre, un médecin bien connu à Lourdes vint la voir, et m'affirma qu'elle n'avait plus que quelques minutes à vivre, engageant la maîtresse à la renvoyer le plus tôt possible si elle ne voulait point la voir mourir chez elle. Cependant le cocher de la voiture que nous fûmes obligés de prendre, déclara qu'il ne la mènerait plus, ne voulant

pas s'exposer à avoir une morte dans sa voiture. La nuit fut bien mauvaise. Le vendredi matin dès six heures, la malade voulut être portée à la Grotte, et comme elle passait devant la piscine, elle demanda à y être plongée de suite, avant même de voir les roches Massabielle. Là encore, sa foi fut mise à l'épreuve, car cette première immersion ne fit qu'augmenter ses souffrances, à tel point, que, quand on la porta à la Grotte, elle avait tous les symptômes de la mort. Tout d'abord, on fit beaucoup de difficultés pour la laisser porter sous le rocher; enfin, sur mes instances et supplications, les portes s'ouvrirent. En ce moment se trouvait à la Grotte M. l'abbé de la Houssaye, Chanoine de Quimper. Je m'approchai de lui et le priai de bénir notre malade, ce qu'il fit avec beaucoup d'émotion et en me demandant si elle était administrée. Sur ma réponse affirmative, ce bon prêtre, les yeux pleins de larmes, ajouta : « Pauvre enfant ! elle n'a que quelques instants à vivre. »

A ces paroles, je me retourne vers la foule : « A genoux, mes frères, prions les bras en croix, baisons la terre, la malade se meurt et cependant il nous faut sa guérison. *Parce, Domine, parce populo tuo.* » Le pèlerinage breton était sur son départ; mais, à ma voix, plus de cinq cents pèlerins se mettent à genoux, les bras en croix. Jamais je n'oublierai cette scène. Tout le monde pleurait. Nous récitâmes ainsi plusieurs chapelets, toujours entrecoupés par le chant du *Parce* et les cris de la malade. Plusieurs prêtres entrèrent en ce moment dans la Grotte, et tous s'informaient si la malade était administrée.

Bientôt les crises augmentent. Je me mets à genoux

à côté du brancard de la malade, et je lui dis : « Mon enfant, ayez confiance, vous guérirez ; je vais aller dire ma messe pour vous à la Basilique, à l'autel de Saint-Joseph ; » puis je fis sur son front le signe de la croix : je pleurais, mais j'espérais.

Il était neuf heures lorsque je quittai la malade, pour célébrer. Arrivé à la Basilique, je ne pus commencer ma messe qu'à dix heures. Or, à la même heure, sans aucune entente, la malade demanda à être plongée dans l'eau miraculeuse. Dix heures sonnaient ; les prières s'élevèrent plus ferventes, le *Parce* retentit avec plus de force lorsque la malade est portée à la piscine. A peine a-t-elle touchée l'eau, qu'elle pousse un cri tellement perçant, qu'on l'entendit sur l'esplanade de l'église. Mais aussi, à peine son pied a-t-il touché le fond de la piscine, que, se tournant vers les personnes qui la soutenaient, elle leur dit tout simplement : *Je suis guérie*. En effet, elle était guérie ; et, sans le secours de personne, elle s'habilla ; et celle qui tout à l'heure ne pouvait faire le moindre mouvement, courut à la Grotte, s'y tint agenouillée durant le temps du *Magnificat*, à la fin duquel elle monta chez les Pères Missionnaires où, à onze heures, je la rencontrai. Je ne dépeindrai pas l'enthousiasme des pèlerins à la nouvelle de cette guérison ; quant à la miraculée, toute la journée elle fut debout. Le soir même, elle plongeait trois personnes dans les piscines ; le samedi, elle en plongeait onze, et le dimanche, trois. J'ajoute que dès le moment de la guérison, elle put manger. D'ailleurs, tous les pèlerins, durant leur retour, purent à leur aise la voir manger, causer, marcher comme si elle n'avait jamais été malade. On se

disputait l'honneur et le bonheur de causer avec elle. A Digoïn, son pays, tous les jours elle parcourt les rues à la stupéfaction des incrédules, « qui ont des yeux pour voir et ne voient pas », mais à la joie des personnes profondément chrétiennes, qui chantent au fond de leur cœur le *Magnificat* de la reconnaissance.

Voilà l'effet de tant de prières. Oh ! que l'on prie bien à Lourdes ! La prière n'a pas cessé le vendredi ni le samedi, depuis six heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Commencée le dimanche dès six heures du matin, elle n'a fini qu'à six heures du matin le lundi !!!

Veillez agréer, etc.

L'abbé Marie-Joseph-Laurent VACHIA.

Curé de La Motte-Saint-Jean, par Digoïn (Saône-et-Loire).

IV

**MERVEILLEUSE GUÉRISON D'UNE RELIGIEUSE
AGONISANTE****▲ SINGAPORE, EN MALAISIE (Extrême-Orient)***Le 8 novembre 1880*

La relation si touchante de ce miracle a été envoyée aux Pères Missionnaires de Lourdes, par Mgr Gasnier, Évêque d'Eucarpie, Vicaire Apostolique de Malaisie.

» Singapore presqu'île de Malacca, 25 novembre 1880.

» Mon Révérend Père,

» Pour procurer la plus grande gloire de DIEU, pour rendre un hommage de gratitude à MARIE Immaculée, pour exciter de plus en plus la confiance que l'on doit avoir dans la bonté toute maternelle de Notre-Dame de Lourdes, je vous écris ces quelques lignes de l'extrême partie-sud du Continent asiatique. La capitale de la Malaisie se nomme Singapore ; cette ville est le centre du gouvernement civil et la résidence du Vicaire-Apostolique. Une Communauté de Dames de la congrégation du saint Enfant-Jésus, dite de Saint-Maure, y prend soins des écoles, orphelinats, asile, refuge.

Vers le commencement de cette année 1880, la Supérieure de l'Établissement avait fait un voyage en France pour y retrouver quelque peu de ses forces, épuisées par vingt années de séjour dans un climat si débilitant. Mais, dans son zèle infatigable, au lieu de jouir à Paris, dans la Maison-Mère, d'un repos si bien mérité, elle passe en Angleterre pour y recruter quelques sujets parlant anglais et faciliter à la Communauté de Singapore l'enseignement d'une langue absolument indispensable dans le chef-lieu d'une colonie anglaise. Heureuse au delà de toute espérance, madame la Supérieure se prépara, dans les premiers jours du mois d'août, à quitter Paris pour se rendre à Marseille, avec dix-sept jeunes aspirantes.

L'une d'elles, miss Mary, était une convertie de deux ans. Appelée de DIEU à renoncer au protestantisme, elle avait trouvé dans sa famille la plus vive opposition ; elle était si rigoureusement surveillée, que, pendant bien longtemps, elle ne put recevoir d'instruction religieuse que par lettres. Le jour où elle entra dans l'Église catholique, elle fut impitoyablement chassée de sa famille.

Miss Mary, qui n'avait jamais été malade, fut, quelque temps avant son départ, atteinte de vomissements de sang. Le médecin y vit l'indice de la formation d'un abcès dans l'estomac. Mais, après quelques jours de traitement, tout symptôme alarmant avait disparu et miss Mary eut le bonheur de quitter la Maison-Mère avec ses seize compagnes, la Supérieure de Singapore et deux Religieuses professes ; ce qui formait pour la Malaisie une colonie de vingt personnes. Elles s'embarquè-

rent à Marseille, le 22 août ; miss Mary n'avait plus éprouvé un seul moment d'indisposition.

Mais elle avait à peine quitté le port que les vomissements de sang reparurent avec une violence extrême. Le docteur du bord attribuait cet état à l'action de la mer. Voyant enfin que tous les remèdes étaient inutiles, il parla sérieusement de la débarquer à Naples. La Supérieure n'y consentit pas plus que la malade. Il est plus facile de comprendre que de décrire les souffrances de ce voyage de vingt-huit jours : manque d'air, manque de sommeil, manque de nourriture ; car ce pauvre estomac ne pouvait rien garder.

Enfin, le 17 septembre, elle débarquait plus morte que vive à Singapore. Le trajet du port au couvent, qui est de quatre kilomètres et qui se fit en voiture, lui occasionna de nouvelles souffrances et des vomissements encore plus réitérés. A peine arrivée, elle dut gagner sa chambre. Le lendemain, elle fut amenée à la chapelle, communia avant la messe et fut obligée de sortir aussitôt. Elle parut un instant dans la salle où l'on fêtait le retour de la digne Supérieure ; malgré sa bonne volonté et tout son courage, il lui fallut regagner sa cellule. Depuis ce temps-là, elle ne suivit aucun des exercices de la Communauté.

Le médecin de l'établissement lui prodigua les soins les plus intelligents et les plus assidus ; il s'aida, plusieurs fois, des conseils d'un de ses confrères. Tous les remèdes furent impuissants ; les vomissements qui devenaient plus fréquents et les signes extérieurs ne laissèrent plus de doute sur l'existence d'un abcès dans la région du foie et de l'estomac.

Miss Mary était admirable de courage et de résignation. Les Supérieures lui suggérèrent, outre les prières ordinaires, une grande dévotion envers la Très Sainte-Vierge et une confiance toute spéciale en Notre-Dame de Lourdes. On lui présenta de l'eau miraculeuse; elle en but une fois. — C'était un acte de complaisance.

Cette convertie, qui avait surmonté tant de difficultés pour s'instruire; qui avait tout quitté pour entrer dans l'Église véritable; que nous trouvons si ferme devant la douleur, n'avait pas encore triomphé d'un préjugé d'éducation. Elle comprenait à merveille que la Mère de Notre-Seigneur possède un grand crédit auprès de son divin Fils; mais elle ne pouvait s'imaginer que MARIE pût lui obtenir des faveurs corporelles. Etrange reste de cette religion qui étouffe et défend même toute confiance en la Mère du Sauveur du monde!

Heureusement miss Mary eut la franchise de faire connaître son doute et l'énergie de le dissiper par l'étude et par la prière. Malgré sa faiblesse, qui allait croissant chaque jour, malgré les souffrances qui devenaient plus grandes à mesure que l'abcès se développait, elle entreprend la lecture d'un livre sérieux sur le culte et les privilèges de la Sainte-Vierge. Un nouvel horizon s'ouvre devant son âme; cette dévotion lui semble de plus en plus consolante; elle prie. La lecture d'un livre sur Notre-Dame de Lourdes fait disparaître ses derniers doutes et la remplit d'une confiance sans bornes. Elle crut enfin, comme tous les enfants de l'Église, que MARIE peut soulager les corps aussi bien que les âmes, que MARIE est véritablement le « Salut des infirmes ». A partir de ce moment, elle demande pardon à la Très

Sainte-Vierge d'avoir douté de sa puissance. Elle s'adresse à Notre-Dame de Lourdes ; elle prie son directeur et les Supérieures de lui obtenir de DIEU, par l'entremise de Notre-Dame de Lourdes, la grâce d'être guérie, si telle est sa sainte volonté. « Elle ne désire » cette santé, disait-elle, que pour être capable, après » avoir tout quitté et être venue si loin, de travailler » quelque peu pour la plus grande gloire de DIEU. »

Cette fois, la conversion était complète, mais la santé ne venait pas...

Il fallut bientôt abandonner les livres et l'étude ; soixante jours de traitement n'avaient produit aucune amélioration ; l'inflammation avait pris des proportions si considérables que l'art humain ne gardait plus d'espoir. Les docteurs commencèrent à parler d'opération, comme de la seule chance qui restait ; encore n'osaient-ils affirmer que cette chance fût bien grande !... On avertit donc la malade, que son état était désespéré ; qu'elle ne pourrait vivre longtemps et que, d'après les médecins, elle pouvait être emportée en quelques minutes, si, comme tout le faisait craindre, l'abcès venait à se percer à l'intérieur.

Cette nouvelle fit réfléchir la malade, elle ne l'épouvanta pas. Elle sentait elle-même s'en aller tous les jours une vie que le sommeil et la nourriture n'entretenaient plus et que la souffrance dévorait. N'était-il pas naturel qu'elle désirât la fin d'une existence si pénible ? La Supérieure, qui voyait lui échapper une enfant qu'elle avait amenée de si loin, priait, demandait des prières à tous, avait déjà fait des promesses à Notre-Dame de

Lourdes. La chère malade se joignait à elle avec toute sa confiance, avec tout son cœur.

Mais Notre-Dame de Lourdes voulait sans doute éprouver la foi des uns et des autres. Le 24 octobre, vers les sept heures du soir, la maladie avait fait de tels progrès qu'on jugea nécessaire d'appeler le confesseur; et, le 29 au soir, dans la crainte que la malade ne fût emportée pendant la nuit, on lui administra l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière *in articulo mortis*; elle avait reçu le Saint-Viatique dans la matinée. Le docteur insista sur la nécessité d'une opération. Le 2 novembre, le médecin qui avait soigné miss Mary à bord du steamer, étant revenu à Singapore, vint au couvent pour la voir; après une longue consultation avec les deux médecins de l'endroit, l'opération fut, à l'unanimité, déclarée nécessaire.

« Après le départ des docteurs (je cite la relation de » la malade), la Supérieure vint me dire de me soumet- » tre avec grande simplicité, de prier beaucoup et de » mettre ma confiance en DIEU. Je sentis que je préférerais » la mort à cette opération. Cependant, pour être obéis- » sante, je n'osai pas murmurer. A deux heures de » l'après-midi, je demandai qu'on allumât deux cierges; » je me mis à prier la Sainte-Vierge comme je ne l'avais » jamais fait auparavant; j'engageai les deux Sœurs qui » étaient près de moi, à s'agenouiller et à prier pour » moi et avec moi. Je bus un peu d'eau de Lourdes, sup- » pliant l'Immaculée qui avait fait jaillir la source mira- » culeuse de ne pas permettre que cette opération me » fût imposée. Le moment fixé était trois heures. Les » deux docteurs se présentent; après s'être consultés

» quelques instants, tous les deux se retirent, sans parler d'opération.

» C'était la seconde fois que je prenais de cette eau, la première que j'en prenais avec foi et confiance... L'abcès se rompit le lendemain et je fus soulagée pendant deux jours. Mais le troisième jour, la douleur reparut plus violente. Le docteur déclara qu'il y avait peu d'espoir; que, si je guérissais, ce serait l'œuvre de DIEU et non la sienne, attendu que ses remèdes ne pouvaient qu'amortir la douleur. Guérir! je sentis que je ne guérirais jamais et je confiai à la chère Mère Maîtresse quelques intentions particulières dont elle me promit de se charger.

» On priait beaucoup pour moi; la messe et les communions était offertes à mon intention; mon directeur venait tous les jours; on me veillait le jour et la nuit; toutes les demi-heures, on me faisait prendre une médecine très forte, qui contenait beaucoup de chloroforme. Combien de fois je remerciai DIEU de m'avoir donné un si grand nombre de vrais amis! Combien de fois je remerciai la Bienheureuse Vierge d'avoir exaucé ma pauvre prière!... La fièvre était revenue très forte; une transpiration abondante baignait tout mon corps, de la tête aux pieds; je ne pouvais dire que peu de mots, à voix basse, et, quoique je fusse toujours sans sommeil, mes facultés étaient endormies.

» Le dimanche, 7 novembre, quand le docteur vint, après ma communion, il dit à la Mère Supérieure qu'à une heure après-midi, il reviendrait avec un de ses confrères; que l'abcès, dans son nouvel état, avait

» pris une autre direction et qu'une opération *pourrait*
» me sauver. Ils arrivèrent en effet à une heure. Je sus
» que l'on m'endormirait avec le chloroforme ; je refusai.
» Notre Mère m'assura que j'étais libre de décider pour
» moi. Je lui déclarai que je préférerais ne pas subir cette
» opération ; que si DIEU voulait mettre fin à mes souf-
» frances, je voulais sa sainte volonté ; qu'il saurait
» bien me guérir ; si c'était dans ses desseins. Je me
» mis à prier, uniquement pour connaître la volonté de
» DIEU et pour l'accomplir. Les médecins partirent,
» disant que le lendemain j'aurai changé d'opinion. Le
» soir, notre Mère m'annonça qu'elle allait à la chapelle
» faire un vœu à la Sainte-Vierge, lui promettre, si elle
» voulait me guérir, une neuvaine de messes et une
» communion générale. Pauvre Mère ! que d'angoisses
» je lui ai causées !... Mon directeur promit de parler
» aux docteurs le lendemain. La nuit fut très mau-
» vaise.

» Le lundi, on m'apporta le Saint-Viatique. Ma vue
» était très faible et ma langue tellement desséchée,
» qu'il fallut me donner un peu d'eau qui m'aidât à re-
» cevoir la sainte Hostie. Je ne pris plus rien ; je n'avais
» ni faim ni soif, mais un grand besoin de tranquillité
» absolue. A deux heures de l'après-midi, je perdis en-
» tièrement l'usage de la parole, je n'entendais plus
» distinctement. Je fis comprendre que je désirais voir
» mes compagnes ; elles vinrent prier un peu avec moi
» et je leur fis mes adieux... je demandai qu'on allumât
» les bougies près de l'image de la Sainte-Vierge ; je
» priai qu'on me mit entre les mains une gravure de
» Notre-Dame Consolatrice des affligés. Le docteur vint

» me voir à quatre heures ; j'eus beaucoup de peine à le
» reconnaître, et il me fut impossible d'articuler une
» parole, quoique j'eusse envie de lui dire quelque
» chose. Les Sœurs et notre Mère Supérieure ne me quit-
» taient pas et priaient beaucoup.

» A six heures quarante minutes, tout me semblait
» épouvantablement sombre. Je n'ai plus un souvenir
» distinct des sentiments intérieurs de mon âme ; je me
» rappelle que les noms de JÉSUS, MARIE, Joseph étaient
» prononcés, mais comme si c'eût été loin, bien loin, à
» une grande distance de moi. Tout à coup une petite
» voix me dit de prendre un peu d'eau de Lourdes. Je
» fis quelques faibles signes ; on finit par me comprendre
» et l'on m'en donna, en priant Notre-Dame de Lourdes.
» Je bus ; tout aussitôt d'une voix claire et distincte, je
» dis : « Je vous remercie » et j'ajoutai : « J'ai soif !... »
» On récitait les prières des agonisants ; je me sentais
» guérie...

» Le jour suivant, j'écrivis à mon directeur ; je man-
» geai un œuf avec un peu de pain et de beurre. Le se-
» cond jour, je pus marcher. »

Ici, je cesse de me servir de la relation de miss Mary. Le troisième jour, elle reçut le médecin, assise dans un fauteuil et fit plusieurs fois le trajet de sa chambre à la chambre de la Supérieure, pour en obtenir l'habit de postulante. Elle avait, bien entendu, visité la chapelle et elle s'était répandue en ferventes prières d'actions de grâces aux pieds de Notre-Seigneur et devant l'image de la Mère de DIEU. Les jours suivants, elle parcourut l'établissement qu'elle n'avait pu voir, et alla au-devant du docteur, qui n'en croyait pas ses yeux ; elle assista

à la messe de Communauté, vint me faire visite avec la Mère Supérieure et se promena longtemps en voiture. Enfin, le mercredi, clôture de la neuvaine faite à son intention, elle assista et communia à la messe d'actions de grâces. Depuis ce temps, elle suit les exercices de la Communauté.

Une guérison si extraordinaire ne put être tenue secrète. Un journal de la localité, quoique protestant, en parla dans les termes les plus convenables. Les docteurs n'essayèrent pas de réclamer; ils m'ont avoué eux-mêmes leur impuissance à sauver miss Mary.

Mon Révérend Père, je me suis contenté de relater les faits; je les ai relatés par un motif de reconnaissance envers l'Auteur de tout bien et en particulier envers l'Immaculée Vierge MARIE. Cette guérison que je ne juge pas comme premier pasteur (1), est un grand encouragement pour nos jeunes postulantes; une leçon bien précieuse pour nos enfants; une grande consolation pour la digne Supérieure et toutes ses bonnes Religieuses; un motif de confiance pour tous nos catholiques, entourés de protestants. Elle est pour moi une occasion de renouveler mes actions de grâces pour les faveurs que j'obtins à Lourdes, le 27 septembre 1876, lorsque j'eus le bonheur de m'y trouver avec le pèlerinage angevin.

Je profite de cette occasion, pour vous prier de déposer aux pieds de Notre-Dame l'hommage de tous les cœurs des Missionnaires de Malaisie, priant cette Reine

(1) M. le Docteur Vergez déclare ce fait surnaturel.

des Apôtres de nous accorder la conversion d'un grand nombre de païens.

Je me dis, mon Révérend Père, votre très dévoué en
JÉSUS-CHRIST.

† EDOUARD,

Evêque d'Eucarpie, V.-A. de Malaisie.

V

GUÉRISON INSTANTANÉE
D'UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

DANS LA PISCINE DE LOURDES

Le 24 novembre 1880

Mgr Reynolds, Évêque d'Adélaïde, en Australie, envoie lui-même au Père Supérieur des Missionnaires de Lourdes, le récit de son admirable guérison.

« Dublin, le 11 mars 1881.

» Révérend et cher Père,

» Je regarde comme un devoir indispensable de vous faire connaître comment il a plu à la miséricorde de DIEU de me rendre la santé par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes.

» Je vous aurais envoyé ce récit plus tôt, mais j'ai pensé que ce serait contribuer davantage à la gloire de DIEU, d'attendre un certain temps, afin que les faits de ma guérison miraculeuse fussent plus concluants. Je sais en effet que certains hommes, pour expliquer ces interventions de Notre-Dame, en attribuent les résultats à des déterminations préconçues d'âmes pieuses ou à des excitations de natures trop enthousiastes.

» Pour faire mieux comprendre ce récit, permettez-moi de revenir deux années en arrière. Je quittai l'Australie, bien malade. Toute l'année précédente, j'avais souffert d'une maladie interne très grave. Les médecins l'attribuaient à un excès de travail d'esprit et de fatigue de corps et me disaient que le repos me rétablirait bientôt. Pendant le voyage, je ressentis moins certains effets désagréables de ma maladie, mais les souffrances internes furent aussi vives ; elles devenaient de plus en plus aiguës.

» Tout le temps que je restai à Rome en janvier, février et mars, j'étais dans une complète prostration. Après Pâques, je fus obligé de me rendre à Naples et pendant plusieurs semaines je fus sous le coup des mêmes souffrances internes, de la même prostration. Je fus obligé de cesser toute espèce de travail ; on pensait que j'allais devenir phtisique, tant j'étais épuisé par la souffrance. Pendant les mois d'août et de septembre, je me conformai ponctuellement aux ordonnances des médecins qui avaient déclaré que la cessation absolue de tout travail et une vie tranquille sur les bords de la mer étaient mon seul remède. Ce fut en vain.

» En octobre, j'étais tout à fait malade, et pour la première fois, on me laissa comprendre le véritable état de ma santé. Il n'y avait pas d'espoir de guérison. Les médecins de Paris et de Londres étaient d'accord. Je restai trois semaines à Paris pour suivre un traitement ; mais mes forces diminuaient tous les jours, et avec mes forces, mes espérances. Au commencement de novembre, mon médecin ayant dit à un de mes amis in-

times qu'il n'y avait pas pour moi espoir de guérison, celui-ci tâcha de me faire comprendre l'impossibilité où j'étais de supporter le long voyage d'Australie. Dès lors je commençai à penser sérieusement à ma mort.

» Le jour de l'Octave de la Toussaint, jour anniversaire de ma première communion, pendant la sainte messe, je résolus de visiter la nouvelle Bethesda de MARIE Immaculée, la Grotte de Lourdes et d'implorer le secours de Celle que l'on n'invoque jamais en vain. Je partis : mais arrivé à Bordeaux, je ne pus aller plus loin, tant j'étais épuisé et affaissé par ma terrible maladie. Je pris quelques jours de repos, pendant lesquels, chaque matin, j'allai à l'église de Notre-Dame pour entendre la sainte messe.

» Alors, pour la première fois, je me demandai si mon intention d'aller à Lourdes était bien conforme à la volonté de DIEU. « Pourquoi aller à Lourdes pour demander *absolument* la guérison ? N'était-ce pas imposer sa volonté au Tout-Puissant ? » Je dois l'avouer, cette pensée me mit dans de telles anxiétés que je fus sur le point d'abandonner mes espérances et de revenir sur mes pas.

» Mais pendant une visite à l'autel de la Très Sainte-Vierge, je me sentis pénétré d'une nouvelle lumière, fortifié par de nouvelles espérances. « Oui, je visiterai Lourdes, je demanderai à Notre Mère Immaculée ma guérison ou, s'il n'est pas dans les desseins de DIEU que je recouvre la santé, une parfaite conformité à la volonté divine, quelle qu'elle soit d'ailleurs. Après tout, que sommes-nous ? Vivants ou morts, en santé ou dans la maladie, ne sommes-nous pas toujours entre les mains de DIEU ? »

» Ayant ainsi résolu de demander seulement ce qui plairait davantage au Seigneur, j'éprouvai un grand calme. Le train devait quitter Bordeaux de bonne heure, trop de bonne heure pour un malade. Je demandai à Notre-Dame de Lourdes de m'obtenir la force nécessaire pour me lever à temps et faire le voyage. Je regarderais cette grâce comme une marque de sa maternelle protection.

» Qu'il me suffise de vous dire que tout se passa au gré de mes désirs. Je me réveillai de très bonne heure et reposé. Malgré le froid et l'humidité, je quittai Bordeaux par le premier train. Le voyage me fatigua beaucoup ; mais arrivé en vue de la Grotte, une douce joie pénétra mon cœur. Tombant à genoux dans le wagon, j'envoyai mon premier acte d'amour à Notre-Dame de la Grotte. Une heure ne s'était pas écoulée, que j'étais prosterné dans ce béni Sanctuaire, et je résolus de commencer immédiatement ma neuvaine, m'abandonnant complètement entre les mains de DIEU, au sujet de ma santé et de ma maladie.

» Pour plusieurs raisons, je gardai d'abord *l'incognito*. Je commençai la neuvaine le jour de la fête de la Présentation, ou mieux la veille, après les premières vêpres de la fête. Ce fut avec de grandes difficultés que je pus aller à pied à la Grotte ce jour-là, et je dus faire des efforts inouïs pour monter les lacets.

» Le 24, au matin, pendant que je célébrais le Saint-Sacrifice, je me sentis pressé d'un grand désir de me plonger dans la piscine. J'entendais comme une voix qui me disait de le faire. La matinée étant très froide, j'éprouvais une certaine répugnance. Après la messe,

pendant que je finissais mon action de grâces à la Grotte, je me sentis pressé encore par la même voix intérieure. A dix heures et demie, j'entrai dans la piscine, invoquant Celle qui est le Salut des Infirmes, mais toujours ne demandant que ce qui plairait à DIEU davantage.

» Grand DIEU ! Pourrais-je oublier jamais cette mémorable matinée !... Après avoir prié, je me plongeai dans l'eau. Pendant quelques instants, ce fut comme si j'étais tombé dans un tas de verres cassés. A cette première impression succéda une sensation indicible. Comment l'exprimer ? C'était comme si une *vie liquide* entraît dans mes reins, comme si un courant de chaleur vivifiante pénétrait tous mes membres. Gloire à DIEU et à la Vierge Immaculée de Lourdes ! J'étais guéri.

» Je dis mon premier *Te Deum* dans la petite cabine. Je retournai immédiatement à la Grotte ; et quelques instants après, je montais, ou mieux je courais à travers les lacets vers la Basilique, pressé que j'étais de répandre mon âme en actions de grâces devant JÉSUS au Très Saint-Sacrement, pour toutes les faveurs qu'il venait de m'accorder par l'intercession de sa sainte et Immaculée Mère.

» Je continuai ma neuvaine, non comme un acte de supplication, mais comme une action de grâces. Et cependant, mes forces augmentaient chaque jour. Vous vous le rappelez, mon Révérend Père, vous vous étonniez de ma force, le jour de la Fête de l'Immaculée-Conception et les jours suivants.

» Naturellement, vous me demandez comment je me suis trouvé depuis. Voilà plus de trois mois écoulés ;

j'ai subi un hiver très rigoureux, j'ai été accablé de travail, et cependant, grâce à DIEU, je suis fort, vigoureux, et je n'a plus ressenti le plus léger symptôme de mon ancienne maladie.

» Je suis heureux en un sens d'avoir tardé de vous écrire, puisque ce délai me permet de vous parler plus au long et en termes précis de cette intervention spéciale de notre très douce et très tendre Mère, la Vierge Immaculée de Lourdes, en faveur du plus indigne, mais du plus reconnaissant de ses enfants.

» Faites l'usage que vous voudrez de ce récit de la miséricorde de notre Mère Immaculée, et ayez la charité de demander à vos pèlerins une prière pour moi et pour le vaste diocèse qui est confié à mes faibles mains.

» Croyez-moi, cher et Révérend Père, votre bien dévoué en N. S. J.-C.

» † C.-A. REYNOLDS, *Év. d'Adélaïde.*

Le vénéré Prélat, ajoutent les *Annales*, va repartir pour l'Australie. Il emporte une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes, qu'il bénira solennellement après une neuvaine d'actions de grâces. Il espère commencer, cette année, la construction d'une église dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

ÉPILOGUE

I. — *Les premiers pèlerinages nationaux.*

En apparaissant à sa chère petite Bernadette, la Vierge Immaculée avait dit en toutes lettres : « Je veux qu'on vienne ici en procession. » Cet ordre formel n'avait encore été exécuté que partiellement et d'une manière fort restreinte.

De saints Religieux, Directeurs de plusieurs Œuvres de foi et de prière, guidés et animés par un des plus admirables prêtres de notre siècle, le Père Emmanuel d'Alzon, prirent à tâche de réaliser sur une vaste échelle le pèlerinage du sanctuaire de Lourdes; et la Sainte-Vierge montra par les faits que cette pensée venait du Ciel, et répondait aux vœux de son cœur. Sous l'impulsion de la foi ardente des Pères et des Frères Augustins de l'Assomption, dont le Père d'Alzon était et le fondateur et le premier Supérieur-général, la France catholique s'ébranla bientôt, et l'on vit avec étonnement d'abord, puis avec admiration, des voyages d'un nouveau genre, d'étranges convois de chemin de fer s'organiser par toute la France, et susciter pour ainsi dire de toutes parts le surnaturel et le miracle.

Le premier de ces pèlerinages fut organisé à Paris et inauguré le 6 octobre 1872, avec la bénédiction et l'Indulgence plénière accordée tout spécialement par Pie IX, le grand Pape de l'Immaculée-Conception. Pendant quatre jours, la France est venue à la Grotte de Lourdes, pour y accomplir, au moyen d'une supplication éclatante et universelle, un des actes les plus étonnants et des plus beaux de sa vie religieuse. « Jamais peut-être, même au temps des croisades, le peuple chrétien ne fut entraîné par un mouvement plus irrésistible et plus divin. Jamais peut-être, en aucun lieu de la terre, les prodiges n'ont été multipliés avec une si prodigieuse miséricorde. La plupart des pèlerinages lointains remportent de Notre-Dame de Lourdes quelques-uns de leurs malades entièrement guéris. Les pieux et héroïques Vendéens ont vu, en moins de trois heures, quatre de leurs malades ou infirmes subitement rendus à la santé.

» Mais aussi, quelle foi et quelle confiance dans ces masses populaires agenouillées à la Grotte ! On présente à la Sainte-Vierge les pauvres malades amenés de si loin ; on la supplie de jeter sur eux son regard de miséricorde ; on la conjure, on la presse, on pleure. Un cri s'échappe du sein de la multitude : « Miracle !... Miracle ! » Un infirme de cinq ans, un malade de dix ans sont guéris tout à coup devant ces milliers de témoins, dont plusieurs les connaissent depuis des années. Des médecins, qui se trouvent là, sont tout émerveillés ; l'un d'eux est rayonnant de joie, un autre pleure à chaudes larmes. Mais les foules à genoux prient toujours, remerciant, entonnant un *Magnificat* que des

milliers de cœurs et de voix font monter jusqu'au Ciel. De vieux pécheurs demandent à se confesser; une protestante ne veut pas qu'on diffère son baptême; toutes les âmes sont ivres de reconnaissance et d'amour. Evidemment le doigt, la main, le cœur de DIEU sont là (1) ! »

Depuis lors on organisa, chaque année, un grand pèlerinage national au sanctuaire de Lourdes. Celui de 1873 eut lieu en septembre, pour les fêtes de la Nativité, et à l'occasion de l'inauguration des grandes orgues de la splendide Basilique. Ces orgues étaient l'offrande de la France à « l'Immaculée-Conception ».

Le pèlerinage national de 1874 eut lieu au mois d'août. Il compta plus de douze cents pèlerins, partant de Paris, et en rencontra près de six mille devant la Grotte, Il fut signalé et accompagné par de splendides miracles, entre autres pas la merveilleuse guérison de mademoiselle Angèle Lesbroussart, du diocèse de Beauvais, que nous avons racontée plus haut.

En 1875, le pèlerinage national de Paris eut lieu dans les premiers jours de septembre. Il eut un caractère tout à fait spécial. Ni paroissal, ni diocésain, il était composé des éléments les plus divers, de groupes étrangers les uns aux autres, mais animés d'une même foi, d'une même espérance, et d'une ardeur de prière qui attira sur lui d'admirables bénédictions.

(1) *Annales de Lourdes*, septembre et octobre 1872.

Deux trains avaient réuni près d'un millier de pèlerins, depuis Boulogne-sur-Mer et même le Duché de Luxembourg, jusque bien loin en dessous de Paris. Les Pères de l'Assomption avaient ouvert des souscriptions charitables pour payer le voyage à des malades pauvres, et ils en avaient amené une quarantaine (1). Cette année encore, Notre-Dame de Lourdes voulut récompenser cette foi si confiante et cette touchante charité par des grâces toutes particulières.

II. — *Le cinquième pèlerinage national.*

En 1876, le pèlerinage national conduisait à Lourdes, toujours sous l'intelligente et infatigable direction des Pères de l'Assomption, douze cents pèlerins, dont deux cents prêtres et un nombre très considérable de malades. Des personnes charitables avaient voulu se charger de défrayer les voyages de soixante-dix de ces malades.

Trois belles guérisons furent la récompense immédiate du flot de prières, de communions et d'hommages de tout genre qui furent offerts, en ces jours de grâce, à la Vierge Immaculée.

Une pieuse fille de Reims, enfant de MARIE, mademoiselle Maria Jaspierre, était, depuis sept ans, atteinte de trois maladies mortelles : péricardie, phthisie pulmonaire et péritonite chronique. Sa voix éteinte avait peine à articuler quelques mots; depuis quatorze mois, elle était retenue dans son lit. — On la porte sur une

(1) *Annales de Lourdes.*

petite voiture et sur des coussins. Dans les gares, elle excite la compassion des employés. — Dès l'arrivée à Lourdes, on la dépose à la Basilique, où elle reçoit la sainte Communion. Déjà elle se sent mieux, et peut descendre à la Grotte en s'appuyant sur les bras de deux personnes. On prie pour elle, elle recouvre la voix, elle se lève toute seule, elle marche d'un pas ferme, et, le soir, en tête de la procession, elle vient de la ville à la Grotte, pour revenir ensuite à la ville. Toute douleur avait cessé, les forces étaient revenues en quelques instants, et elle repartit en pleine santé.

Le soir du même jour, M. Constant Goudmand, de Levallois-Perret (Paris), atteint depuis plus de dix mois d'une demi-paralysie, qui provenait d'une double maladie interne très grave, s'est vu subitement guéri dans la piscine miraculeuse. — Ce malade avait dû son voyage à la charité d'un personnage haut placé, lequel devait bientôt obtenir, par cette charité, la grâce de recevoir les derniers sacrements, avec une foi et une piété qui contrastaient avec son passé.

Le lendemain, dimanche, 20 août, une troisième guérison soudaine avait lieu à la Basilique pendant la messe du pèlerinage. Mademoiselle Victorine Fourdin, de Lille, autre pieuse enfant de MARIE, était, depuis vingt-deux ans, atteinte d'une maladie de cœur qui s'était aggravée surtout depuis trois ans, et la réduisait souvent à une paralysie presque complète. — Après avoir saintement communié, elle demandait à DIEU la grâce d'une pleine résignation à sa volonté, lorsque,

tout à coup, elle sent dans sa poitrine comme un craquement qui ne lui cause aucune douleur, et en même temps il lui semble que son cœur s'élargit et se dilate : elle était guérie!... Elle put descendre à la Grotte, y réciter le Rosaire et suivre ensuite, sans la moindre fatigue, tous les exercices du pèlerinage.

Nul pèlerinage, peut-être, n'a prié avec plus de ferveur que ces pieux chrétiens que la charité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avait attirés là de plusieurs contrées de la France (1).

III. — *Le sixième pèlerinage national.*

« Au mois d'août 1877, les Pères de l'Assomption ont réuni 1,200 pèlerins de Paris et du Nord. Dans ce nombre, il y a deux cents malades ; la charité chrétienne les envoie presque tous gratuitement à Notre-Dame de Lourdes. Il y a parmi eux beaucoup d'incurables, et même des mourants ; on a dû en absoudre plusieurs durant le pénible voyage. C'est une sainte audace de la charité de traîner à travers quatre cents lieues cet hôpital ambulante de toutes les infirmités humaines.

» Après la messe de communion générale, le Révérend Père d'Alzon, avec l'esprit et le cœur qu'on lui connaît, ouvre toutes les âmes à la confiance par le récit d'un miracle qu'il a recueilli, la veille, à son passage à Bordeaux. « Une personne guérie, il y a un an, à Notre Dame de Lourdes, est entrée dans une Communauté religieuse. Dans une chute effroyable, elle se démet la

(1) Voir *Annales de Lourdes*.

hanche, le genou et la cheville du pied. Le médecin déclare la guérison impossible à jamais. La malade, après huit mois de grandes souffrances, sera condamnée à l'immobilité, sa vie entière. Le docteur avertit charitablement la Supérieure de se défaire d'un sujet si peu utile. La bonne Sœur fait entrevoir à la malade la triste réalité. — « Mais si la Sainte-Vierge veut me guérir une » seconde fois, dit la pauvre patiente ? — La Sainte-Vierge peut tout. » — On commence une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes ; on se procure de l'eau de la Grotte. A peine la malade en a-t-elle bu, qu'elle s'endort d'un profond sommeil. A son réveil, elle ne sent plus aucune douleur. Elle essaye de se remuer : sa hanche fait entendre un grand craquement ; mais elle est guérie ; le genou et la cheville du pied sont aussi guéris. L'estropiée, condamnée à jamais, mais désormais agile, va demander un certificat au médecin, qui le refuse. On s'en passera. Il viendra aussi un jour où l'on se passera des médecins qui veulent se passer de DIEU. »

« Maintenant, dit le saint Religieux, il faut beaucoup prier pour nos deux cents malades, et aussi pour une autre grande malade, notre chère France. »

» La prière commença à la Grotte avec un caractère qu'elle n'avait pas eu jusqu'à ce jour. Le Rosaire était psalmodié à deux chœurs, sans relâche, aux pieds de la Vierge Immaculée. Les malades venaient ou étaient portés de la Grotte à la piscine, entre deux haies de pèlerins qui priaient toujours. La prière éclatait autour de la piscine avec un accent qui faisait fondre les cœurs et pleurer tous les yeux. Des centaines de personnes ont

été là pendant trois jours et trois nuits presque entières, ne cessant pas de redire des Rosaïres, de chanter des hymnes et des cantiques. C'étaient bien les gémissèments inénarrables par lesquels l'Esprit prie en nous. Des prêtres et en particulier les Pères et les Novices de l'Assomption étaient là toujours, dirigeant et réchauffant ces supplications et ces chants, entretenant autour de la piscine comme une atmosphère de prières et de charité. Pendant qu'on priait au dehors, des Religieuses, des dames, quelques messieurs, étaient dans la piscine, prodiguant leurs soins aux pauvres malades qu'on plongeait dans l'eau de la Sainte-Vierge.

» Rien ne résiste à la prière ; elle a paru ici, pendant trois jours, multiplier les prodiges d'une manière inouïe. On a parlé d'un nombre énorme de guérisons extraordinaires ; il a été impossible de les recueillir toutes.

En voici quelques-unes qui nous ont frappé davantage :

« Madame Stéphanie Duperne, Religieuse de l'*Educacion chrétienne* à Loos-lez-Lille (Nord), est âgée de trente-trois ans. Depuis plus de sept ans, elle souffre d'un rhumatisme chronique, causé par un refroidissement. Un docteur de l'Université catholique de Lille a déclaré qu'elle pouvait bien être soulagée, mais non guérie. Elle a souffert, pendant le voyage, d'atroces douleurs, qu'elle a supportées d'un cœur ferme et d'un visage souriant ; elle priait et souffrait pour les pécheurs.

» Portée à la Basilique dans une voiture à bras, elle a pu communier, soutenue par sa mère et sa sœur. On l'a

ensuite descendue à la Grotte, où elle se trouvait encore à midi, n'ayant pris aucune nourriture, priant toujours sans être soulagée. Il lui semble alors que la Sainte-Vierge lui demande un sacrifice pour les âmes du Purgatoire ; elle promet de faire dire cent messes pour leur soulagement. Plongée dans la piscine, elle en sort guérie, à l'exception d'un pied, dont elle souffre encore. Elle entre dans l'eau une seconde fois, et elle en sort entièrement guérie. Depuis ce moment, elle s'occupe avec une admirable activité à soigner les autres malades ; elle a passé la nuit à la Grotte et à la piscine, dans ce charitable et pénible labeur.

» La Révérende Mère Marie-des-Anges, Supérieure de la maison du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique, à Boulogne-sur-Mer, est âgée de quarante-huit ans, et Religieuse depuis quinze ans. Il y a plus de trois ans, une entorse du genou provoqua un épanchement de synovie et une enflure énorme, qui la faisait beaucoup souffrir. Venue à Lourdes, sans le désirer, par un ordre formel de la Supérieure-générale, elle a éprouvé dans le voyage de cruelles souffrances. Deux Religieuses, ses compagnes, l'ont plongée deux fois dans la piscine, sans qu'elle éprouvât aucun soulagement. Plongée une troisième fois, elle s'est trouvée guérie ; la douleur et l'enflure avaient totalement disparu.

» Sœur Maria-Joseph, Religieuse de la Sainte-Enfance de MARIE, est âgée de vingt-neuf ans. Elle habite le couvent de Thierville, dans la Meuse. Depuis quatre ans, elle était atteinte d'une maladie de poitrine arrivée au

troisième degré. Toux sèche, crachement de sang, sueurs et insomnie continuelles, visage pâle avec pommettes rouges, voix éteinte : ces symptômes avaient fait déclarer au médecin qu'elle n'irait pas loin. Elle avait gardé le lit pendant six semaines depuis la Fête-Dieu. La bonne Religieuse avait fait le sacrifice de sa vie ; elle n'était pas disposée à demander sa guérison. L'obéissance lui fit un devoir de la demander ; elle obéit, mais avec une certaine crainte, insistant pour que la volonté de DIEU se fit en elle.

» Depuis sa prière, elle s'est trouvée moins mal, et elle a pu se joindre au pèlerinage lorrain. Le voyage a été pour elle un vrai supplice, au milieu de faiblesses et d'étouffements fréquents.

» Portée en voiture à la Basilique, elle a éprouvé une émotion extraordinaire de bonheur, comme si elle entrait dans le Paradis. Dès ce moment, elle n'a pas cessé de verser des larmes ; elle a longtemps pleuré à la Grotte, cachée dans un coin, demandant des grâces spirituelles. Plongée enfin dans la piscine, elle s'est sentie attirée à demander sa guérison dans le but d'obtenir ainsi la conversion des pécheurs. Elle a récité le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Souvenez-vous*. Son cœur battait violemment ; elle demandait à la Vierge Immaculée de daigner arrêter sur elle un regard de miséricorde. En ce moment, il lui semble « qu'on lui enlève le mal de la poitrine et qu'elle » est une autre personne ». Elle sort de la piscine, le visage comme transfiguré. D'une voix claire et forte, elle chante deux fois le *Magnificat*, et elle a continué à chanter dans les cérémonies du soir et du lendemain.

» Germain Vigneroux, de la paroisse de Saint-Martin, commune de Brousse, dans l'Aveyron, est âgé de neuf ans. Depuis bientôt deux ans, il a au genou une grosse tumeur blanche, qui est devenue une plaie, de laquelle sont sortis des vers. Il ne peut marcher qu'avec des béquilles. Venu avec le pèlerinage d'Albi, on l'a porté à la piscine, où on l'a plongé deux fois. La première fois, il lui a semblé qu'il avait plus de force. Au second bain, sa mère lui a dit de se lever et de marcher; l'enfant, obéissant et guéri, est venu sans béquilles à la maison des Missionnaires. — « Sa plaie, me dit un témoin oculaire, était hideuse et infecte. Les linges qui l'enveloppaient, étaient rempli de gros vers, et quand le pauvre enfant sortit de son second bain, l'eau était devenue tellement trouble et si pleine de vermine, qu'on fut obligé de vider la piscine et de la nettoyer entièrement. Ce fut tout un événement; car il fallait une heure et demie pour remplir de nouveau la piscine. Mais la plaie avait disparu. Je l'ai vu de mes yeux.

» Une dame de Paris, dont on nous prie de taire encore le nom et l'adresse, âgée de vingt-neuf ans, avait à l'aîne, depuis huit mois, deux tumeurs, plus grosses que le poing, qui lui causaient de grandes souffrances. Elle était obligée de porter une ceinture et elle ne pouvait marcher. Venue avec le pèlerinage national, elle est restée évanouie plusieurs heures à Bordeaux; un instant on avait pensé la laisser dans cette ville. Plongée dans la piscine, elle a éprouvé un saisissement et s'est immédiatement sentie guérie. Les tumeurs avaient disparu et elle marchait sans peine.

» Justine Lepelletier, de Lille, âgée de trente-quatre ans, souffrait depuis dix ans d'un rhumatisme goutteux qui avait atteint ses pieds, ses jambes et ses mains. Les os cariés étaient prêts à sortir et à former des plaies. Un docteur, après avoir interrogé la malade sur son état antérieur, a déclaré le cas incurable. Elle a pris à la piscine trois bains, se trouvant mieux chaque fois. Aujourd'hui ses jambes et ses pieds sont parfaitement guéris et l'enflure a totalement disparu. Les doigts de la main et du pied droit, enchevêtrés par la maladie, ont à peu près repris leur mobilité; mais la main reste encore un peu contrefaite. Elle a suivi sans fatigue le long parcours de la procession aux flambeaux.

» Victorine Loth, de Paris, avenue Friedland, 22, âgée de vingt-sept ans, avait depuis l'hiver, un ganglion sous-maxillaire, qui la gênait et la faisait souffrir beaucoup. Le ganglion a subitement et complètement disparu, le 21, à dix heures, après un bain à la piscine.

Madame Girard, de Niort, était malade, depuis quatre ans, d'un cancer rongeur intérieur, avec hémorragie. Elle est venue de Niort, à petites journées, à cause des douleurs qu'elle souffrait. Plongée dans la piscine, elle a éprouvé une suffocation et elle a cru mourir. Revenue de cette première émotion, elle a passé un quart d'heure dans la piscine; en sortant de l'eau, elle s'est écriée : « Je suis guérie. »

C'était un spectacle émouvant de voir une partie de l'esplanade couverte d'aveugles, d'estropiés, de para-

lytiques, de toutes les victimes des infirmités humaines. Plusieurs, couchés sur des lits, avaient l'air de vrais cadavres.

» Lorsqu'une personne guérie sortait de la piscine, c'étaient des exclamations et des larmes de joie ; on entonnait le *Magnificat* ; on conduisait triomphalement la personne miraculée, d'abord à la Grotte pour remercier la Sainte-Vierge, ensuite à la maison des Missionnaires pour faire constater la guérison, et l'on revenait à la piscine se mêler aux rangs pressés de ceux qui priaient ou chantaient toujours.

Il est impossible de ne pas reconnaître ici une manifestation extraordinaire d'une force surnaturelle qui souvent guérit complètement, d'autrefois soulage, toujours fortifie et console ceux qu'elle n'a pas guéris. Il faut remarquer aussi que les guérisons sont plus nombreuses au milieu des grandes foules des pèlerinages, que la Sainte-Vierge a demandés. La ferveur, la persistance et la solennité des prières qui, durant ces jours de prodiges, demandaient les guérisons, nous rappelle la loi à laquelle DIEU a soumis la concession de ses grâces. « Demandez et vous recevrez... Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé. »

IV. — *Le septième pèlerinage national.*

Au mois d'août 1878, les Pères de l'Assomption amenèrent à Lourdes douze cents pèlerins, parmi lesquels on comptait jusqu'à *cinq cents* malades. Jamais on n'en avait vu un si grand nombre, et c'est ce qui fit donner au pèlerinage national de cette année le nom de « pè-

lerinage des malades ». Sur ces cinq cents, *trois cent quatre-vingt-huit* étaient pauvres et amenés à Lourdes par la charité chrétienne.

Il fallait, disent les *Annales*, une sainte audace de foi et de dévouement pour assumer les fatigues et la responsabilité d'une telle entreprise. DIEU l'a évidemment béni. Aucun accident n'est arrivé à ces malades, dont quelques-uns étaient presque mourants. Beaucoup ont été guéris; les autres ont été soulagés, fortifiés, consolés. Soixante-dix-neuf procès-verbaux de guérisons ont été rédigés, au retour à Paris. Au départ de Paris, il avait fallu porter deux cents malades dans les wagons; en quittant Lourdes, *quinze* seulement ont dû être portés.

Quoi qu'il en soit, ce pèlerinage des malades fut un grand acte de foi, de confiance et de dévouement, et obtint des résultats magnifiques. Pendant trois jours, ce fut un spectacle des plus émouvants : l'esplanade et l'intérieur de la sainte Grotte étaient devenus comme un hôpital-général qui réunissait toutes les maladies et toutes les infirmités. Le Saint-Sacrifice était offert, chaque jour, dans cette vaste infirmerie. Les supplications ou les accents de la prière n'y cessaient jamais, ni le jour ni la nuit. On priait très souvent les bras étendus, comme le Sauveur sur la croix et comme les *orantes* de la primitive Eglise. Des Prêtres, des Religieux, des Religieuses, des dames, des hommes du monde, tous infirmiers volontaires, se multipliaient pendant des journées et des nuits entières, avec un dévouement infatigable, au service des malades. De temps en temps, la parole sainte s'unissait à la prière pour fortifier et le

malades et les infirmiers ; et chaque soir, le R. P. Picard racontait les guérisons de la journée, et ranimait ainsi le feu divin de la prière.

Les Ces guérisons furent, en effet, aussi belles que nombreuses. Outre les trois magnifiques que nous avons citées plus haut. — Marie-Catherine Papalini, Louise Gimer, et James Tronbridge, — nous indiquerons brièvement les suivantes, d'après les *Annales* :

« Mademoiselle Claudine Chedal, de Dijon, âgée de trente ans, était atteinte d'une péritonite chronique, qui la clouait sur son lit depuis cinq ans et demi. Son médecin avait déclaré la maladie incurable. Il ne voulait pas la laisser venir à Lourdes, disant qu'elle n'arriverait pas vivante, même à Paris. Le voyage a été pénible ; de Dijon à Paris, elle s'est évanouie *dix-huit fois*. Dès l'arrivée du train, on l'a portée à la Grotte, on a dû immédiatement lui donner la sainte communion en viatique. Aussitôt, avec la conviction intime qu'elle était guérie, elle s'est levée et s'est mise à genoux : toute souffrance avait disparu. Depuis cinq ans, elle ne prenait que des fruits et de l'eau fraîche ; quelques instants après sa guérison, elle a pris un bouillon et bientôt toute espèce de nourriture.

» Mademoiselle Mathilde Franchomme, née à Lille, âgée de vingt-quatre ans, est lingère à Paris. Elle était atteinte d'un ulcère à l'estomac, avec un engorgement pulmonaire. Le jour de l'Ascension, elle a eu une hémorragie foudroyante à la suite de laquelle elle est restée cinq jours sans connaissance. Son médecin la voyant

partir, a dit qu'elle ne reviendrait pas vivante. A Poitiers, on a été sur le point de lui donner l'Extrême-Onction. Transportée à la Grotte, elle a assisté à la messe, couchée sur un matelas. Au moment de la Consécration, elle s'est levée tout à coup; on l'a obligée de rester assise, jusqu'à la communion. Après la communion, elle s'est levée de nouveau, complètement guérie. Le soir, à la procession aux flambeaux, elle portait la bannière.

» Mademoiselle Emilie-Louise Paillard, de Paris, âgée de trente-un ans, est venue de la Salpêtrière, hospice des incurables. Elle était atteinte, depuis quatre ans, d'une myélite chronique. Elle était comme « un chiffon », incapable de se soutenir. Au moment de la communion, on l'a portée sur une chaise devant la grille de la Grotte. Aussitôt après la communion, son pied droit qui était tourné, s'est redressé; un frisson a parcouru tout son corps, et elle s'est levée guérie. Quelques instants après, elle arrivait, seule et sans secours, à la maison des Missionnaires.

» Mademoiselle Tan, en religion Sœur Maria, Religieuse de l'Education Chrétienne, née à Argentan en 1844, était malade depuis trois ans, d'une arthrite sèche, à la suite de laquelle le genou droit s'était ankylosé et la jambe raccourcie. Elle ne marchait qu'avec des béquilles, et très difficilement. Sa maladie avait été déclarée incurable. Après avoir communié à la Grotte, elle a pu se rendre à la piscine sans béquilles; mais l'ankylose n'avait pas disparu. Dès qu'elle a été dans la

piscine, un craquement s'est fait entendre, elle est tombée à genoux : elle était parfaitement guérie.

» Mademoiselle Clémence Chaussier, d'Etampes, âgée de trente-un ans, était atteinte d'une affection des centres nerveux reconnue incurable par les médecins. Pendant trois ans, elle avait été incapable de s'habiller. A la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, elle avait pu s'habiller et faire quelques pas, aidée d'un bâton et de sa mère. Arrivée à la Grotte, elle n'a pas pu s'approcher de la sainte Table pour communier. On lui a porté la sainte Eucharistie à sa place. Dans l'après-midi, on l'a plongée dans la piscine. Elle a éprouvé une grande impression de frayeur ; mais aussitôt elle s'est écriée : « Je suis guérie ! » En effet elle s'est levée et elle a pu marcher seule et très facilement.

» Mademoiselle Esther Arquemann est âgée de quarante-deux ans ; née à Orléans, elle reste à Paris, chez les Carmélites, avenue de Saxe, 26. En 1863, elle fut atteinte d'un rhumatisme au cœur ; et depuis lors, elle a été toujours malade ; sa respiration était très gênée et tout mouvement lui était très pénible. M. le docteur Menne caractérise ainsi sa maladie. « Elle est atteinte » d'une affection organique du cœur, avec un gonflement hémateux des jambes. » Sept médecins, parmi lesquels les docteurs Alorge, Renou, Mac-Carty, Fodéré et Menne, ont déclaré sa maladie incurable. Mademoiselle Arquemann s'était alitée le 1^{er} janvier ; et, le 15, elle avait été administrée. Depuis lors, elle communiait tous les huit jours en viatique. Quinze jours avant son

départ pour Lourdes, la science avait déclaré tout soulagement impossible.

» Abandonnée des médecins, mademoiselle Arquemmann, qui a toujours eu une grande dévotion à la Sainte-Vierge, se tourne avec une entière confiance vers Notre-Dame de Lourdes. Tertiaire de Saint-François, elle demandait à sa bonne Mère de la guérir, afin qu'elle pût suivre la règle du Tiers-Ordre dans toute son austérité. Elle est arrivée à Lourdes avec le pèlerinage de Notre-Dame du Salut. Le voyage lui fut très pénible. Le mardi, 20, elle communia, assise, à la chapelle de la Crypte. Le mercredi, 21, après avoir longuement prié à la Grotte, elle put, par d'héroïques efforts et avec des souffrances intolérables, arriver près de la piscine. Là, se détournant un peu, elle jeta sur sa poitrine un verre d'eau de la source miraculeuse. Elle ressentit une sensation terrible, qui dura quelques instants. Aussitôt, elle eut la conviction qu'elle était guérie. Immédiatement elle partit seule par le chemin des lacets et arriva sans fatigue à la Basilique. Pour essayer ses forces, elle monta en courant le grand escalier qui conduit à l'église; elle était à peine essoufflée. La guérison paraissait complète, les jambes étaient désenflées, toute douleur avait disparu. Mademoiselle Arquemmann a suivi le soir la procession aux flambeaux; elle a passé la nuit à la Grotte. Elle nous télégraphiait, le 20 septembre, que sa guérison est complète.

» Mademoiselle Marie Guyonnet habite Paris, rue de la Chaise, 14. Elle a trente-sept ans. Dans le certificat du médecin, M. le docteur Paul Gaye, nous lisons :

« Elle est délicate de poitrine et a une tumeur du côté » gauche. » Elle a cette tumeur depuis neuf ans. Il y a huit ans, elle subit une opération qui n'amena qu'un soulagement momentané. Elle était en proie à des souffrances continuelles. Le côté gauche était si sensible qu'il lui était impossible de se coucher sur ce côté; le poids d'une montre, des habits, était pour elle une souffrance. A cela s'ajoutait de grandes difficultés de digestion et des douleurs de tête si violentes qu'elle ne pouvait supporter la lumière du jour.

» Cependant elle faisait neuvaines sur neuvaines à Notre-Dame de Lourdes pour demander sa guérison. Sa joie fut grande quand elle sut qu'elle était admise au pèlerinage national. Elle dit à tous qu'elle serait guérie; et telle était sa conviction, qu'en partant de Paris, elle pria ses amies de lui chercher une place afin qu'elle pût se rendre utile aussitôt après son retour.

» Mademoiselle Guyonnet souffrit beaucoup pendant le voyage. Le mardi, ses douleurs furent particulièrement violentes; mais sa confiance en MARIE ne faiblissait pas. Le mercredi, elle communia à la Grotte. Pendant l'action de grâces, elle ressentit en elle quelque chose d'extraordinaire; elle pleura longtemps; ses souffrances avaient considérablement diminué. Quelque temps après, elle se plongea dans la piscine. Pendant qu'elle était là à genoux, priant la Sainte-Vierge de toute son âme, elle a senti comme un feu qui s'échappait de tout son corps. Depuis ce moment, plus de douleur; la tumeur avait disparu. Mademoiselle Guyonnet a la conviction d'être guérie. Comme mademoiselle Ar-

quemann, elle a suivi, le soir, la procession aux flambeaux et elle a passé la nuit à la Grotte. Elle télégraphiait, le 21 septembre, qu'elle est parfaitement guérie, et qu'elle entre, ce jour-là même, en Communauté.

» Madame Duval demeure à Paris, 80, rue de Varrennes. Par suite d'un coup, une tumeur blanche suppurante s'était formée au coude gauche. Ce mal passé à l'état chronique suivant l'attestation du docteur Cotin, ne pouvait pas être vaincu par les ressources de la médecine. « Si la tumeur guérit, avaient dit les médecins, il vous restera toujours l'ankylose de l'os. » Or, dans la piscine de Lourdes, la tumeur a presque entièrement disparu, et, malgré les verdicts de la science, la liberté des mouvements du bras témoigne que l'os n'est point ankylosé.

Les incrédules veulent, quelles que soient l'évidence des faits et la valeur des témoins, des certificats des médecins. Voici le certificat d'un de nos plus honorables médecins qui, *au nom de la science*, apporte aux miséricordes de la Sainte-Vierge le plus net et le plus courageux témoignage.

Certificat

Je soussigné, docteur de la faculté de médecine de Paris, demeurant rue de Grenelle, 89, certifie que madame Duval, s'est présentée à moi vers le 10 août 1878 à l'effet de constater le mal dont elle était atteinte avant son départ pour Lourdes.

J'ai constaté chez elle l'existence au coude gauche d'une tumeur blanche caractérisée par un gonflement considérable à l'articulation, difficulté très grande à la plier, en dedans de l'olécrâne une

concavité suppurante dans laquelle on aurait pu loger une noix de moyen volume. Cette maladie s'était développée cinq ans auparavant à la suite d'un coup et suppura depuis deux ans. Plusieurs médecins l'avaient soignée sans succès, probablement aussi par suite de l'interruption des traitements. Il y avait à présumer que la guérison ne pourrait s'opérer qu'à la faveur d'une ankylose.

Visitée en cet état à la date indiquée, madame Duval s'est présentée à moi le 11 septembre avec sa plaie complètement fermée, la concavité bouchée, ne portant plus qu'une cicatrice linéaire et en un seul point une petite croûte d'une étendue d'un demi-centimètre à peine en tout sens et ne fournissant aucune suppuration ni sérosité.

On peut conclure de ces faits à la guérison complète et inespérément rapide d'une maladie qui, d'après les lois ordinaires de la médecine, devait demander plusieurs semaines ou plusieurs mois pour se guérir, en supposant qu'elle se fût guérie, la marche de la maladie n'annonçant pas de tendance à la guérison et pouvant faire craindre la nécessité d'une amputation.

En foi de quoi nous avons délivré à madame Duval le présent certificat dont nous attestons la sincérité.

Paris, 13 septembre 1878.

H. COTIN.

Le huitième pèlerinage national.

En 1879, la pensée charitable de conduire gratuitement à la chère Notre-Dame de Lourdes des malades pauvres, est de plus en plus accueillie avec enthousiasme ; les dons abondent, et plus de cinq cents malades indigents vont être amenés à la Grotte. D'autres malades se joindront à eux, et la nouvelle piscine de Siloé se verra, le même jour, environnée d'un millier de malades et d'infirmes. Le nombre des pèlerins s'élève, cette fois, à trois mille cinq cents !

Mais que de difficultés et d'obstacles pour les y ame-

ner ! Il faut traverser deux fois des distances immenses, transporter ce grand hôpital ambulante au milieu des encombrements des gares et des dangers des chemins de fer, dans la chaleur étouffante du jour et le froid des nuits. Plusieurs de ces malades sont incurables et quelques-uns mourants. Dans la semaine qui précède le départ, dix malades, qui avaient obtenu des places gratuites, sont morts. Combien en mourra-t-il en chemin ? Et quelle responsabilité !

Les médecins s'opposent à cette témérité. C'est une folie, c'est un homicide, dit la presse incrédule, impie, hostile. Mais DIEU a envoyé la pensée et l'argent ; DIEU a créé les infirmiers, des Religieux et des Religieuses, des Messieurs et des Dames du monde, qui seront tous, pendant une longue semaine, des Frères de Saint-Jean-de-DIEU et des Filles de la Charité.

La vapeur emporte donc toutes ces infirmités, toutes ces plaies et toutes ces douleurs. Le monde s'étonne et admire ; les employés des chemins de fer se découvrent, pleurent et se font eux-mêmes infirmiers.

On s'arrête à Poitiers. La ville de saint Hilaire et de sainte Radegonde est heureuse de donner l'hospitalité à cette immense infirmerie. Son Éminence le Cardinal Pie adresse aux pèlerins une de ces homélies que recueillent tous les catholiques. Il loue les pèlerins de leur foi et de leur charité ; il les félicite d'aller à Lourdes, d'où il vient lui-même.

A Angoulême, le saint Évêque va assister au passage des malades pour les bénir, eux, leurs infirmiers et leurs compagnons de pèlerinage. Ainsi, l'Église approuve et

bénit cette sainte audace ; c'est un gage assuré de la bénédiction de la Très Sainte-Vierge.

Enfin, après deux jours de laborieux voyage, on débarque à Lourdes. Les wagons des malades sont visités avec anxiété. Premier et touchant prodige : Aucun n'est mort ! On en a sans doute administré en route ; mais tous sont là, pleins de confiance et de joie.

Peu de temps après, les malades étaient devant la Grotte ou dans les piscines ; et la grande prière avait commencé.

Jamais le monde ne vit un spectacle plus touchant et plus beau. Pendant trois jours et trois nuits, des centaines, des milliers de chrétiens étaient là, devant la Grotte et autour des piscines, ordinairement à genoux, souvent les bras en croix, baisant tous la terre à un signal donné, récitant des rosaires et des litanies, chantant des hymnes ou la supplication gémissante *Parce, Domine, parce populo tuo*, ne cessant jamais, s'obstinant dans la prière et dans les larmes, pendant que leurs frères transportaient les malades et les plongeaient dans la piscine salutaire.

Des foules venaient de loin pour contempler ce spectacle inouï de la prière. Les plus indifférents étaient émus ; de grosses larmes montaient à leurs yeux ; et se mettant à genoux, ils se joignaient à cette prière qui faisait fondre leur cœur.

La Vierge Immaculée était touchée de tant de foi et de tant d'amour. On voyait, pendant les messes célébrées à la Grotte, souvent après la sainte communion, des infirmes, couchés sur des grabats, se lever tout à coup en disant : « Je suis guéri ! » D'autres portés à la

piscine, en sortaient heureux, et allaient se jeter à genoux à la Grotte, où le *Magnificat* éclatait joyeux de toutes les poitrines.

Ceux qui ont vu ce spectacle ne l'oublieront jamais. Dès six heures du matin, l'esplanade de la Grotte commence à se couvrir de sièges et de grabats. Les messes, les communions et les prodiges commencent ; une de ces messes est célébrée par un Évêque missionnaire qui ne peut contenir son admiration et ses larmes.

Le soir, depuis sept heures jusqu'à onze heures de la nuit, par une soirée délicieuse, et au milieu d'une illumination magnifique, douze mille pèlerins, réunis des quatre vents du ciel, firent une des plus splendides processions aux flambeaux qui ont ici arraché des larmes et des cris d'admiration. La même charité et le même enthousiasme donnaient à cette masse de voix une puissance merveilleuse qui faisait retentir au loin la vallée et la montagne.

Le Révérend Père Picard fit un résumé rapide des merveilles de guérisons obtenues dans ce beau jour. Il remercia avec effusion les pèlerins d'avoir préparé ces prodiges par leurs ferventes prières.

Jamais, en effet, le précepte de la prière ne fut mieux accompli, qu'en ce mémorable pèlerinage. Depuis leur arrivée à Lourdes, le vendredi, 22 août, jusqu'au moment du départ, le lundi matin, les pèlerins donnèrent cette édification magnifique qu'on n'oubliera jamais.

Le pèlerinage national de 1879 a été aussi appelé le pèlerinage des guérisons. Ce nom est bien mérité. L'organisateur et directeur de cette franche manifestation de

foi et de piété, le Révérend Père Picard télégraphiait, deux jours après le retour des pèlerins :

« Paris, le 28 août »

« Nous sommes arrivés tous parfaitement bien. Les malades sont pleins d'enthousiasme, comme les biens portants. Nous avons eu, hier matin, une magnifique séance. Nous avons fait *cent sept* procès-verbaux de guérisons complètes et améliorations considérables. — Bénissons MARIE Immaculée ! »

Parmi ces cent et quelques guérisons qui ont présenté un caractère plus frappant d'intervention divine, et qui ont été constatées avec un soin plus scrupuleux, nous prenons pour ainsi dire au hasard dans le *Pèlerin* car, sur une telle quantité de merveilles, comment choisir ?

Camille-Jean Bénito, 27 ans, blessé d'un éclat d'obus en 1870, n'avait jamais guéri ; il avait une fistule, une carie des os, une large plaie de 23 centimètres et une autre moindre.

Le train de pèlerinage l'a pris à l'hôpital Necker, où il gisait depuis dix-sept mois et où le docteur Bouilly, en d'habiles opérations, lui avait enlevé de longs morceaux d'os de la cuisse, à cause de la carie. Il y a quinze jours, il était couvert, dans les régions malades, d'un affreux érésipèle.

Il se décida à se faire porter à Lourdes, l'obtint, et un instant après avoir été plongé dans la piscine, il sortit vigoureux, la grande plaie cicatrisée. Trois médecins

étonnés l'examinèrent à Lourdes et déclarèrent qu'il ne reste aucune trace de l'affection ; l'ankylose même avait disparu. Le lendemain, la petite plaie achève de se cicatriser comme la grande.

Il ne cesse, pendant tout le pèlerinage, de porter des malades sur des brancards.

Gaston-Joseph Toussaint, 14 ans 1/2, est un petit apprenti de Saint-Dié, atteint à la jambe d'une maladie du périoste, avec carie et suppuration. Il recommençait à marcher avec des béquilles, et c'était une amélioration.

Le certificat faisait cette réserve : « peut guérir à la longue ; » mais la Sainte-Vierge lui a rendu l'usage de ses jambes sans délai à la piscine de Lourdes. Il s'est aperçu qu'il pouvait marcher sans ses béquilles, et, quoique boitant encore, il les a portées triomphalement à la Grotte, et il a réjoui le train pendant tout le retour par ses joyeuses allées et venues dans les wagons des pèlerins de Saint-Dié.

Quelques jours après l'arrivée du jeune Toussaint à Saint-Dié, on écrivait à la rédaction du *Pèlerin* :

« Notre petit Gaston Toussaint est bien plus guéri que ne le porte votre procès-verbal : outre la jambe, il avait un bras ankylosé et un œil malade ; tout cela a disparu. »

Mademoiselle Augustine L'huillier, 18 ans, rue de Chartres, 24, à la Chapelle, Paris. Maladie de la moelle épinière et paraplégie des deux jambes et des reins.

Depuis un an, souffrait beaucoup. Sortie de l'hôpital Lariboisière pour être portée au chemin de fer.

On pria autour d'elle dans le train à cause de sa souffrance. En arrivant, on l'a portée à la Grotte sur un matelas, et on lui donna la sainte communion sur ce lit de douleur. Puis, pendant qu'on continuait la communion des autres, elle a fait un effort pour se mettre à genoux et s'est sentie guérie.

Depuis ce temps, elle marche librement; elle a pu suivre les processions, elle n'a cessé de chanter et de prodiguer ses forces nouvelles au soin des malades.

Huit jours après, le *Pèlerin* revenant sur cette guérison déjà si émouvante, ajoutait ce qui suit :

« Augustine L'huillier, dont nous avons relaté la guérison il y huit jours, et que son père nous a ramenée cette semaine, en pleurant de joie, non seulement avait été prise malade à l'hôpital Lariboisière, mais s'y trouvait dans un état désespéré; elle avait été administrée, et on avait cessé tout traitement.

» Elle fut portée chez les Carmélites à Poitiers, qui lui donnèrent l'hospitalité; son état parut si grave dans le wagon qu'on l'administra de nouveau.

« La guérison étant absolument complète et facile, à constater, à Paris, dans une honnête et loyale famille d'ouvriers, il n'était pas inutile d'ajouter des circonstances qui disent plus complètement la faveur dont elle a été l'objet. »

Amélie-Marie Gouget-Duval, 36 ans, 18, rue Belzunce, Paris.

Malade depuis 25 ans (c'est-à-dire depuis l'âge de 11 ans) de la moelle épinière, elle avait une tumeur fibreuse tenant au cœur, et était devenue hydropique par suite de la maladie, en sorte qu'elle était énorme (taille de 1 mètre).

Avant d'entrer dans la piscine, elle perd connaissance, et sa mère, qui la baigne, la croit morte ; mais, dans la piscine, elle sent quelque chose d'inexprimable, « comme si ma tête se consolidait » (sa tête était inclinée, et il fallait la soutenir) ; et, après une seconde immersion qu'elle peut faire elle-même, elle est guérie, désenflée de son hydropisie, en sorte que ses vêtements ne tiennent plus ; néanmoins, elle veut de suite suivre le Saint-Sacrement, qu'on reporte à la Basilique par les lacets.

Louis Rocu, 9 ans. Passage de la Forge-Royale, 22, à Paris (11^e arrondissement).

Petit enfant qui s'éteignait d'anémie, ne pouvant plus digérer, et, de plus, avait une tumeur purulente au pied ; il traînait ce pied malade en une sorte de savate.

Pressée par les Sœurs, sa mère l'a confiée à madame Bigot, malade guérie l'an dernier en des conditions extraordinaires, et qui revenait à Lourdes en actions de grâces.

Pendant le voyage, il souffrit, dans le membre malade, de violents élancements, produits sans doute par la fatigue ; et en arrivant à Lourdes, il ne pouvait plus traîner le pied, il fallut le porter à la Grotte.

« Je ne demande pas à être guéri, disait le pauvre

enfant, mais à pouvoir un peu travailler pour moi et maman » (sa mère est chargée de famille).

En plongeant le pied dans la piscine le deuxième jour, il le vit désenfler, et, en le retirant, il chercha la plaie : elle était complètement cicatrisée, comme le constatèrent deux médecins, et il s'écriait : « Je suis guéri ; je cours ! »

Il n'a pas cessé depuis.

Au départ, un ouvrier avait dit en le voyant infirme : « S'il est guéri, je paye un litre de 20 sous... mais s'il ne l'est pas, faut que la mère m'en paye deux. « La mère accepta ce singulier pari, qu'elle vient de gagner.

Espérons qu'elle a surtout gagné l'âme du parieur.

Nous nous arrêtons ici ; et si le lecteur veut bien se rappeler que nous avons déjà rapporté précédemment et avec toutes sortes de détails, cinq splendides guérisons de ce même pèlerinage : celles de Marie Rosnay, de Châteaudun ; — de Marie Lefèvre, de Mandray, au diocèse de Saint-Dié ; — de Sophie Boulin, de Buissoncourt, au diocèse de Nancy ; — de Clémence Dordon, de Besançon ; — et d'Elise Huchot, de Deuil, près Paris, il trouvera sans doute, comme nous, que ce grand pèlerinage national de 1879 a bien mérité son nom de « pèlerinage des guérisons ».

Le neuvième pèlerinage national, août 1880.

L'année dernière, la charité avait amené cinq cents malades à Notre-Dame de Lourdes ; elle en amène, cette année, *neuf cent dix-sept* ; plus de *neuf cents* autres

malades sont venus à leurs frais ; les malades du pays se joignent à eux, et l'on peut voir, à certains moments, deux à trois mille malades, sollicitant devant la Grotte, le regard de l'Immaculée Mère de Dieu. Toutes les infirmités sont là. Il y en a de repoussantes, que la charité seule est capable d'embellir ; il y en a de touchantes, auxquelles la souffrance et la résignation donnent une nouvelle grâce. C'est une ambulance gigantesque, dont la seule idée trouble la raison, mais qu'enveloppe un dévouement surnaturel qui revêt toutes les formes et qui ne connaît aucune limite.

Ceintes de leurs tabliers de service, les Religieuses de l'Assomption et les Dames du Salut croisent les foules, un bol de bouillon ou de café à la main : l'une d'elles a payé le voyage et l'entretien de vingt malades, et elle les sert à genoux, le long du chemin et durant tout leur séjour. Les employés du chemin de fer ont eu les plus grands égards pour nos pèlerins et se recommandaient à leurs prières. L'an dernier, un soldat montrait à un médecin de Paris une blessure qui le faisait beaucoup souffrir et qui l'alarmait encore davantage ; il en recevait cette réponse : « Faites ce que vous voudrez, allez où vous voudrez : vous ne guérirez pas. » Le médecin est mort ; le soldat guéri à Lourdes et devenu novice de l'Assomption, est un de nos plus infatigables brancardiers : il s'appelle le frère Bénito.

Quelles prières, pendant ces trois jours et ces trois nuits ? On prie devant la Grotte, on prie devant les piscines, on prie partout, on prie toujours. Tantôt c'est le cri plaintif de la supplication, tantôt c'est le cantique de la reconnaissance pour une guérison. Non seulement

on prie de cœur et de bouche, mais voici la prière vraiment grande, totale, semblable à celle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : tous les bras se mettent en croix !... Et l'on ne voit pas sans une vive émotion tous les malades, qui le peuvent, étendre, eux aussi, leurs pauvres bras sur leur lit de douleur. « Nous priions ainsi des heures et des heures entières, sans nous apercevoir de la fatigue, me disait au retour un de ces généreux pèlerins ; presque toute la nuit y passait, sans repos mais aussi sans fatigue. JÉSUS et MARIE étaient évidemment avec nous ; et cette prière incessante, infatigable, a été regardée par un grand nombre comme un vrai miracle de ce grand, de cet incomparable pèlerinage ! »

Faut-il s'étonner que le miracle déborde là où DIEU est ainsi présent ? Le miracle, c'est que de tous ces *neuf cent dix-sept* malades pauvres dont plusieurs, au dire des médecins les plus sérieux, « ne devaient point, en demeurant paisiblement dans leur lit passer la semaine sur terre, pas un seul n'est mort ni en route, ni à Lourdes, ni au retour ! » Et cela, malgré les fatigues de tout genre, malgré une installation improvisée, insuffisante ! Quel est l'hôpital de mille malades, qui ait une aussi bonne semaine ? Mieux que personne, l'excellent Père Picard et ses généreux collaborateurs doivent savourer la parole de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST à son Père : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez confiés. »

Mais enfin y a-t-il eu des guérisons vraiment miraculeuses ? Sans nous départir de la réserve que commande l'Église, nous pouvons dire qu'à la rentrée du pèlerinage national à Paris, *cent cinquante* procès-verbaux

de guérison ou d'amélioration notable ont été rédigés. Parmi les malades guéris, figurent des aveugles, des sourds, deux sourdes-muettes dont une sourde-muette de naissance.

Il y a parmi ces pauvres malades un souffle de charité vraiment prodigieux, un désintéressement qui, lui aussi, tient du prodige. « Vers neuf heures du matin, dit la *Semaine religieuse* de Saint-Dié, la Sœur Marie-Eugène, du Sacré-Cœur de MARIE, de Nancy, sortait de la piscine avec une santé renouvelée de fond en comble comme par une seconde création. Par un heureux hasard, nous l'avons rencontrée ; nous ne pouvions en croire nos yeux. A côté de nous se trouvait une de nos infirmes les plus intéressantes, et nous lui avons dit : « Vous voyez que vous pouvez tout espérer. » Elle nous a répondu avec une vive émotion : « Oh ! cela neme fait plus rien d'être guérie. Tout ce que je demande, c'est que ce soit M. X*** (son compatriote, estropié de la façon la plus misérable). — Et comment cela ? — Il est plus malheureux que moi ; et sa conversion ferait un bien meilleur effet chez nous. »

La conversion d'une âme est, en effet, le miracle des miracles ; c'est plus que la résurrection d'un mort. « Or ici, dit le *Pèlerin*, le nombre des conversions éclatantes a de beaucoup dépassé le nombre des guérisons, et il y a eu plusieurs actes de foi, même dans le monde médical. » On cite entre autres un personnage, qui vivait loin de DIEU depuis de longues années, et une Juive qui avait promis de se faire catholique si telle malade était guérie : elle l'a suivie partout, elle l'a suivie toujours. La malade a été guérie, et la Juive se fait instruire.

Parmi les guérisons les plus extraordinaires, et disons-le carrément, les plus évidemment surnaturelles de ce grand pèlerinage, nous ne pouvons nous empêcher de citer, au moins en abrégé, et avec toutes les réserves de droit, les relations suivantes :

Marie Berteaux, âgée de dix-sept ans, demeurant à Fourmies (Nord), était sourde-muette de naissance. Ouvrière en filature, elle est particulièrement connue dans son pays.

Ce n'est que le dimanche soir, à dix heures, qu'elle peut enfin entrer dans la piscine. A l'instant, elle perçoit le son de la voix. L'ouïe est très délicate : le moindre bruit ne peut lui échapper, pas même celui d'une montre.

Marie Berteaux ne sait pas encore parler, on le conçoit ; mais elle s'efforce de répéter les phrases qu'on lui dit. Des personnes de son pays ont attesté son état antérieur. Un habitant de Fourmies, qui ne pratiquait pas, la voyant partir pour Lourdes, avait dit en raillant : « Si celle-là revient guérie, je donne mille francs aux pauvres et j'irai à la messe. »

On nous écrit à son sujet, à la date du 15 septembre 1880 :

« Sa guérison est *radicale* ; il ne lui manque plus que le don des langues pour satisfaire les exigences d'un certain monde toujours disposé à trouver de l'imperfection dans les œuvres si parfaites de DIEU et de la sainte et immaculée Vierge de Lourdes. Cette enfant n'a reçu aucune instruction avant sa guérison, par consé-

quent tout est à faire ; avec de la patience nous en viendrons à bout... Elle a l'oreille très délicate ; aussi a-t-elle beaucoup souffert, au retour, du bruit que faisait le chemin de fer et des sifflets de la locomotive auxquels elle n'était point habituée. Deux fois aussi depuis son retour, elle est tombée en défaillance aux éclats du tonnerre qui lui étaient inconnus. »

Quinze jours plus tard, M. le curé de Fourmies écrivait au Père Lerin :

« Fourmies, le 30 septembre 1880.

» Marie Berteaux, ma paroissienne, qui a pris part au dernier pèlerinage de Lourdes, est née sourde-muette. Cette jeune fille, aujourd'hui âgée de dix-sept ans, était employée comme épétisseuse dans la filature de MM. Divry-Hermant et C^e qui affirment, ainsi que le contremaître et les ouvriers, le fait de la surdité et du mutisme de la jeune Marie. Aujourd'hui j'atteste avec toute ma paroisse qu'elle entend parfaitement, même le tic tac d'une montre. Sa langue commence à se délier ; elle articule les paroles qu'on prononce devant elle, et déjà elle peut nommer plusieurs objets. Personne ici ne conteste le fait de la guérison. Seulement les libre-penseurs l'attribuent à des causes naturelles, tandis que les gens de bonne foi et de bon sens y voient la puissante intervention de la Très Sainte-Vierge.

» Vous pouvez faire tel usage qu'il vous plaira, de ma lettre : elle est l'expression de la vérité.

» Veuillez agréer, etc.

» SOUFFLET, curé. »

Léontine Lescure, âgée de douze ans, demeure à Paris, rue Lappe, 24. Elle n'était pas, comme la précédente, sourde-muette de naissance. Le certificat du médecin atteste qu'elle l'est devenue à l'âge de treize mois, à la suite de violentes convulsions. Elle a été conduite à Lourdes par une personne qui elle-même y avait trouvé la guérison, il y a trois ans. A Poitiers, au tombeau de sainte Radegonde, la guérison fut commencée. Léontine éprouva une douleur dans les oreilles, puis elle entendit chanter. On juge de son étonnement. A Lourdes, le mieux a continué, et l'ouïe est devenue excellente : elle perçoit aussi le mouvement d'une montre. Diverses épreuves ont rendu ce fait évident pour tous.

La charitable personne qui avait conduit à Lourdes Léontine Lescure, veut bien nous informer que la guérison a été complète et qu'elle se maintient : « La chère petite va très bien, écrit-elle le 15 septembre ; son ouïe se fortifie de plus en plus. Il n'est plus nécessaire de lui parler très fort pour se faire entendre ; il suffit de lui parler comme à tout le monde. »

Gabrielle Legrand, âgée de quatorze ans, née à Saint-Quentin, habite Paris, 116, rue du Chemin-Vert.

A la suite d'une fièvre typhoïde contractée, il y a cinq ans, elle était restée aveugle (un certificat du docteur Laplaigne constate une *cécité complète*). C'est à peine si, en plein soleil, elle pouvait distinguer d'une manière très confuse le jour de la nuit. Elle éprouvait aussi, à certains jours, de vives souffrances dans le fond de l'œil, des deux côtés, ainsi que dans les régions périor-

bitaires. Sa mère, femme d'une grande foi, a pu enfin la conduire à Lourdes. C'est encore]à Poitiers que la guérison a commencé. Le matin, en se levant, et comme sans s'en apercevoir, Gabrielle a pu se guider seule dans la chambre. L'heureuse mère, qui l'observait avec émotion, a eu dès lors le pressentiment et comme la certitude d'une guérison complète. Néanmoins tout le reste du voyage, l'enfant avait encore recours au bras de sa mère.

Arrivée à la Grotte, le vendredi 20, elle s'est empressée d'aller laver ses yeux à l'eau de la fontaine. Elle a éprouvé un grand saisissement. Mais dès ce moment, elle a vu clair et a pu se passer de guide. On l'a vue, pendant toute la durée du pèlerinage, marcher à côté de sa mère, se détournant parfois pour considérer certains objets ou pour cueillir des fleurs au bord du chemin. — En reconnaissance de cette faveur, la mère a promis de faire à pied, l'année prochaine, le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes (1).

Henri-Louis Briand, âgé de trente-cinq ans, est ouvrier maçon et demeure à Paris, rue Marcadet, 370. Il s'était cassé la jambe en 1876. La consolidation de la fracture étant vicieuse, il s'en était suivi un développement exagéré des veines superficielles de la peau, et cet

(1) Elle l'a fait cet été (1881), par une chaleur atroce, aller et retour, par les seules ressources de la charité. Plus d'une fois, me disait-elle, le 6 novembre dernier, on a été jusqu'à me refuser un verre d'eau ; mais je priais N.-D. de Lourdes et presque aussitôt elle me faisait rencontrer une source dans les champs que je traversais. Les yeux de sa bonne fille, que j'ai vue à la même date, ne laissent rien à désirer. (J. Ch. D.)

état variqueux donnait au derme une teinte violacée spéciale. C'est aussi à ces mêmes varices qu'il faut attribuer les douleurs continuelles qu'éprouvait le patient, douleurs qui étaient encore exagérées par la pression. Une ordonnance du médecin prescrivait de tenir constamment la jambe dans une gouttière, afin de faciliter la circulation de retour. Le malade éprouvait de vives douleurs dans la marche et ne pouvait se passer d'un appui.

A Poitiers, il a mis trois heures à parcourir une distance d'un kilomètre environ. Arrivé à Lourdes, il a été transporté à la Grotte en voiture. Le samedi, il y a communiqué. Après la communion, il a éprouvé des contractions très vives dans le membre fracturé, avec une sensation de brûlure du côté de la peau. Un trouble étrange se produit dans tout son être, et un état de pâleur voisin de la syncope se manifeste aussitôt. Revenu à lui, Briand se fait transporter à la piscine. Au sortir de l'eau, il veut essayer sa jambe. Toute douleur avait cessé, les taches livides avaient disparu. Il était ferme et marchait facilement. Toute la journée, il a suivi les divers exercices du pèlerinage, comme si jamais il n'avait eu aucun mal. La guérison était radicale et complète.

Briand avait amené avec lui sa femme, Louise-Estelle, et ses deux enfants, dont l'aîné est âgé de quatre ans. Cette pauvre famille excitait la compassion et le plus vif intérêt. Le mari estropié guidait sa femme complètement aveugle ; celle-ci portait dans ses bras son second enfant, tandis que l'aîné, avec l'insouciance

naturelle à son âge, folâtrait autour de ses parents. La malheureuse mère n'avait jamais vu ses enfants. Atteinte d'une conjonctivite chronique oculo-palpébrale avec opacité de la cornée, elle avait complètement perdu la vue en mettant au monde son fils aîné. Le vendredi, 20, elle lava à la piscine ses yeux injectés de sang. Aussitôt, un objet frappa sa vue : c'était le ruban de la baigneuse qui l'assistait. L'opacité de la cornée avait déjà diminué. Le dimanche, le mieux était sensible, la transparence de la cornée était presque complète, mais l'injection de la conjonctivite était encore considérable.

On nous écrit de Paris, à la date du 11 septembre 1880 : « La jambe de Briand continue à aller *très bien*, et il a recommencé à travailler, cette semaine, sans trop de fatigue. Quant à sa femme, ses yeux, quoique toujours un peu malades, gardent l'amélioration sensible qui s'est produite à Notre-Dame de Lourdes, amélioration qui lui permet de se conduire et de faire son petit ménage... Cette famille est pleine de reconnaissance envers la Très Sainte-Vierge, et les bienfaits de cette bonne Mère l'ont rapprochée de ses devoirs envers DIEU en ranimant sa foi. »

Madame Delmas, âgé de soixante et un ans, est concierge au n° 14 du boulevard Saint-Germain, à Paris.

Depuis cinq ans, un affreux cancer lui dévorait le sein gauche. Le médecin avait déclaré qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison. Plusieurs traitements avaient été essayés sans résultat ; les chirurgiens, tout en proclamant la nécessité d'une opération, déclaraient aussi

qu'ils ne pouvaient garantir une guérison ; cette déclaration fut recueillie par plusieurs témoins, la veille même du départ pour Lourdes. Ce cancer jetait toujours, et il en fut ainsi pendant tout le voyage ; l'odeur était insupportable. En outre, la pauvre malade souffrait beaucoup des yeux et ne pouvait supporter la clarté du jour. En se mettant en route, elle souffrit davantage, et la hideuse plaie rejeta des matières très foncées.

Arrivée à Lourdes, Madame Delmas, après la communion, but de l'eau de la fontaine et en appliqua sur son mal : la douleur parut augmenter. Mais le soir du second jour, après plusieurs bains et de ferventes prières, un mieux se déclare, le cancer se ferme, les glandes se désenflent, toute douleur cesse. Au retour, les croûtes qui recouvraient encore le mal tombent, et la guérison paraît complète. Les yeux avaient aussi été entièrement guéris ; la guérison persévère.

Madame veuve Theissonnier, âgé de cinquante-huit ans, demeure à Boulogne-sur-Seine. Elle avait été guérie à Lourdes, l'année dernière, d'une paralysie incomplète de tout le côté droit. Une large plaie s'était formée depuis à la suite d'une varice ulcérée qu'elle avait à la jambe gauche ; cette plaie la faisait cruellement souffrir et l'empêchait de marcher. En venant rendre grâce pour la faveur obtenue l'année dernière, elle venait en même temps demander la guérison de cette plaie. Trois fois, elle était entrée dans la piscine, toujours sans résultat, lorsque le dimanche, vers midi, ayant gravi péniblement le sentier du Calvaire, elle trouva par hasard

une pièce de monnaie qu'elle donna à un mendiant. Plus loin, près du grand Christ, elle aperçut un flacon d'eau, oublié là sans doute par quelque pèlerin. Comme elle était seule en ces lieux, elle se mit à laver avec cette eau (c'était de l'eau de la Grotte) sa jambe malade ainsi que la plaie. A l'instant et comme par enchantement, la plaie disparaissait, ne laissant à la place qu'une trace légère, comme si elle avait été cicatrisée déjà depuis longtemps. Le soir, de nombreux témoins ont pu constater ce fait merveilleux.

Elise Bėjoutet, âgé de trente-quatre ans, habite Bordeaux, 91, cours d'Aquitaine. Il y avait *vingt-deux ans* qu'elle était alitée par suite d'une affection de la moelle épinière, survenue après une fièvre typhoïde. Impossible de la lever, même un seul instant. Dans les dix-huit derniers mois surtout, elle avait eu des crises fréquentes, accompagnées de vomissements de sang. Plusieurs fois, on lui avait administré les derniers sacrements, et, avant de monter auprès d'elle, le docteur qui la visitait demandait souvent si Elise n'était point morte. C'est le docteur lui-même qui avait dit à sa femme, laquelle s'occupé de bonnes œuvres : « Qu'on choisisse Elise pour Lourdes ; car il n'y a que la Sainte-Vierge qui puisse la guérir. » C'était aussi l'avis d'autres médecins. Quand on s'occupait de transporter la paralysée, les voisins étaient à leur fenêtre, assistant à cette pénible opération.

Après un second bain à la piscine, la malade a éprouvé comme un craquement dans son corps. A l'instant elle s'est sentie complètement dégagée de ses souff-

frances. Elle a pu marcher sans appui et monter les escaliers. De retour à Bordeaux, alerte et tout heureuse, elle a dû se prêter à toutes les exigences d'une multitude de visiteurs. Le docteur lui-même, en ce moment à la campagne, s'est empressé de venir la voir. Cette guérison extraordinaire, nous écrit Elise, l'a vivement impressionné; et, dans son certificat, il n'hésite pas à y reconnaître « tous les caractères d'une guérison surnaturelle » (1).

Marie Planchon, âgée de vingt-sept ans, était depuis quatre ans à l'Asile départemental de Bourges (maison des Incurables). Elle y fut admise en 1876, à la suite d'une coxalgie du côté droit, contractée l'année précédente. Elle ne pouvait marcher qu'avec grande difficulté et à l'aide de deux bâtons; le plus souvent elle restait couchée, cette position étant moins pénible. Les médecins étaient unanimes à déclarer que la guérison ne serait jamais complète et qu'il resterait toujours une claudication grave.

Depuis trois ans, Marie Planchon sollicitait la faveur d'être transportée à Lourdes; enfin son désir a pu se réaliser. Portée à la Grotte en voiture, elle y a passé toute la journée du vendredi, 20. Ce n'est que le lendemain qu'elle a pu entrer dans la piscine, toujours à l'aide de ses deux bâtons. Mais bientôt elle se relève seule, marche et imprime à la jointure tous ses divers mouvements. Elle était guérie. Dans la journée et pendant toute la durée du pèlerinage, on l'a vu faire, sans fatigue et sans aucune gêne, diverses promenades. Le

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 19, le certificat du médecin.

soir, elle suivait la longue procession aux flambeaux en tenant un des cordons de la bannière.

Un vénérable Religieux de Bourges écrit à la date du 28 août : « Je viens de revoir avec le plus grand bonheur notre miraculée de Lourdes, Marie Planchon, de l'hôpital de Bourges. Elle marche parfaitement ; tout le monde est étonné. Ce matin, elle est allée à son hôpital des Incurables. Le médecin a d'abord voulu railler ; mais quand il a su que la guérison a été instantanée, il a paru interdit. A l'asile, toutes les Religieuses et les compagnes de Marie l'ont entourée et ne voulaient plus la laisser partir.

» Elle va retourner dans sa famille. »

C'est du sein de sa famille, d'Amigny, par Sancerre (Cher), que Marie Planchon nous écrit, à la date du 10 septembre 1880.

« Je puis vous dire que depuis le 21 août, jour de ma guérison, je n'ai pas ressenti une seule fois les douleurs qui ne m'avaient pas quittée depuis cinq ans. Avant ma guérison, dix minutes de chemin étaient de trop pour moi ;... à mon retour, je suis passé par Bourges ; j'ai fait beaucoup de courses à pied et je suis rentrée dans ma famille, le 28 août. Amigny est environ à une lieue de Sancerre, notre paroisse. Voilà déjà plusieurs fois que j'ai parcouru ce chemin (aller et retour). — Je dois ajouter cependant que ma jambe gauche conserve encore un peu de raideur, mais qui n'est pas apparente et qui ne me fait point souffrir. Les bâtons ne me sont plus nécessaires ; et je ne regrette point de les avoir laissés à la Sainte-Vierge. »

Marie Mahy, couturière, âgée de vingt-huit ans, demeure à Fourmies (Nord). Elle était atteinte, depuis sept ans, d'une affection de la moelle épinière, déclarée incurable par le médecin qui la soignait et qui, après six mois d'un traitement infructueux, l'avait complètement abandonnée. Apprenant qu'un certain nombre de personnes de la localité se disposaient à faire partie du Pèlerinage national, elle eut la pensée d'aller demander, elle aussi, sa guérison à Notre-Dame de Lourdes. Elle fit part de son projet au pasteur de la paroisse. Le vénérable prêtre, avec la prudence qui le distingue, hésita d'abord et lui représenta toutes les difficultés auxquelles l'exposait son extrême faiblesse. « Les difficultés ne seront que pour l'aller, répliqua la malade. » Cette parole de foi et de confiance ébranla le digne prêtre, et le voyage fut décidé. Mais ce ne fut pas chose facile de la conduire jusqu'au train. Il fallut des précautions infinies pour l'installer dans le wagon avec l'aide de deux employés de la gare.

Arrivée à Lourdes, elle fut transportée sur un matelas jusqu'à la Grotte, où elle fit la communion et où elle resta jusque vers deux heures de l'après-midi. Ce n'est qu'à cinq heures du soir qu'elle put être plongée dans la piscine. Elle en sortit complètement guérie. Depuis lors cette guérison ne s'est pas démentie un seul instant. On nous écrit en effet à la date du 15 septembre : « Marie Mahy marche parfaitement et supporte sans aucune fatigue les travaux du ménage ; en un mot, elle se porte comme avant sa maladie, qui durait depuis sept ans et la retenait au lit la plupart du temps. »

Madame Gérard, d'Elize, était atteinte d'une affection des yeux, de myélite chronique et d'un état maladif général. Nous laissons ici la parole à M. le curé de La Grange-aux-Bois, qui écrit au *Pèlerin* :

« La Grange-aux-Bois, près Sainte-Menehould (Marne),
30 août 1880.

» Mon cher *Pèlerin*, nous venons de recevoir la visite de madame Gérard, mère de notre instituteur, la première miraculée du grand pèlerinage du 17. — Comme le bruit de sa guérison l'avait devancée ici, nous étions tous dans une vive attente, nous demandant si cette guérison était bien réelle et jusqu'à quel point. Est-ce la vue seule qui lui est rendue ? Elle ne désirait que cela. Est-ce encore la parole ? Puis, peut-elle se mouvoir et faire usage de ses bras ? Et son corps tout endolori et qu'on ne pouvait toucher sans faire crier la patiente, a-t-il reçu également sa part de faveurs ? En un mot, ce foyer de souffrances, qui dure depuis des années, est-il bien éteint ?

» Ces questions, qu'une pareille nouvelle faisait naître au milieu de nos populations insouciantes, étaient accueillies fort différemment : par des sourires d'incrédulité chez les uns ; chez d'autres, par des dispositions meilleures, mais encore empreintes de quelques doutes.

» Pour leur donner une réponse sans réplique et qui devait produire chez tous une impression profonde, il fallait la présence de la miraculée.

» Nous venions de la voir clouée sur un lit de dou-

leur, sans savoir comment s'y tenir ; elle ne parlait pas, à présent elle parle ; elle ne voyait pas, elle voit ; elle ne pouvait se mouvoir, elle se meut. La voici chez son fils, accueillant elle-même les visiteurs et se plaisant à leur raconter, d'une manière bien émue, les merveilles dont elle vient d'être témoin.

» La voici à l'église assistant à la sainte messe et y communiant en action de grâces, et, après treize jours de grandes fatigues, présidant le dîner qui réunissait à la même table ses parents et ses amis, venus pour célébrer le joyeux événement que nous pouvons, à juste titre, appeler une résurrection ; événement dû d'abord à Notre-Dame de Lourdes, puis à toi, mon cher *Pèlerin* Aussi tu n'a pas été oublié en cette circonstance..... Les oreilles ont beau être dures, quand ta voix raconte un miracle et sonne comme le clairon, chacun lève la tête et écoute.

» A des populations redevenues païennes, il faut plus que des raisonnements ; il faut des faits. En les recueillant avec tant de soin et en les propageant, tu fais l'œuvre de la Providence.

» FR. HENRI THOMAS, curé. »

Trois mois plus tard, à la date du 7 décembre, le bon curé écrivait encore : « Ici on ne doute nullement du surnaturel de la guérison de madame Gérard. Le médecin a voulu en plaisanter ; mais il n'a pas trouvé d'échos autour de lui. On s'est borné à lui répondre : « Puisque cette guérison était chose si facile, pour-

» quoi ne l'avez-vous pas faite ? Vous êtes bien coupable
» d'avoir laissé votre pauvre cliente souffrir si fort et si
» longtemps. » J'ai vu plusieurs fois madame Gérard de-
puis son voyage à Lourdes. La guérison se maintient. »

Denyse Boitel, femme Dunel, âgée de trente-quatre ans, habite Paris, 29, avenue des Champs-Élysées. Elle avait été opérée, il y a trois ans, à l'hospice Laënnec, rue de Sèvres, d'une tumeur dans les fosses nasales. A la suite de cette opération, la malade avait éprouvé des douleurs très vives dans diverses parties du corps, notamment du côté de la tête et de la face. La sensibilité du membre supérieur gauche avait disparu. Elle ne pouvait supporter aucun aliment ni recevoir la sainte communion, même avec une parcelle d'hostie. On lui faisait prendre du lait froid et un peu d'eau rouge ; encore fallait-il, disait-elle, avoir recours à une sonde œsophagienne. Mais cette opération était pour elle si douloureuse, qu'on devait l'endormir au moyen du chloroforme. « Cette malade, écrit le docteur Legroux, médecin de l'hôpital Laënnec, pour laquelle beaucoup de traitements ont été mis en œuvre sans résultats curatifs très appréciables, se trouve dans une situation des plus malheureuses : ne pouvant avaler en raison des accès de toux que le mouvement de déglutition détermine, sa nutrition est en grande souffrance ; elle maigrit et perd ses forces. »

Arrivée à Lourdes, madame Dunel fut plongée dans la piscine. Quelques instants après, elle éprouva des tiraillements dans le membre gauche anesthésié ; puis l'eau lui venant aux lèvres, elle l'a aspirée plusieurs fois

avec une très grande confiance. La déglutition du liquide ne lui a causé aucune douleur. C'est alors qu'elle s'est sentie guérie. Elle l'était en effet ; car elle avouait, le dimanche 22, que depuis ce moment elle s'était bien dédommagée de ses longues privations. Elle mangeait d'un très grand appétit et toujours sans souffrance. La figure avait repris un air de santé. A son retour à Paris, elle a fait l'admiration de tous ceux qui l'avaient connue, et elle nous annonce même que cette guérison aurait déterminé la conversion de plusieurs personnes qui depuis longtemps vivaient éloignées de DIEU. Aujourd'hui en possession d'une santé parfaite, elle a repris ses fonctions de concierge aux Champs-Élysées. Elle a un petit garçon de dix ans. Son grand désir serait de le voir se consacrer au service de DIEU et de Notre-Dame.

Emile Brunel, âgé de quatorze ans, demeure à Elbeuf, 57, rue du Cours. Depuis deux ans, il était affligé d'une paralysie incomplète de la vessie et ne pouvait remplir les fonctions naturelles qu'à l'aide de médications externes, devenues chaque jour plus nécessaires et plus impuissantes. Il avait été traité sans résultat, même par l'électricité, à Rouen et à Paris. La figure de l'enfant, d'un teint particulier, accusait de grandes souffrances et avertissait que la fin ne devait pas être éloignée. Les privations du voyage l'avaient cruellement éprouvé ; mais l'espérance le soutenait, et il essayait encore, malgré ses vives souffrances, de sourire à ses parents en leur disant : « Patience jusqu'au bout ; au retour, je serai guéri. »

A Lourdes, il communie à la Grotte en arrivant, boit

de l'eau de la Fontaine. Dès ce moment, il cesse de souffrir. Les fonctions naturelles reprennent leur cours normal. Le troisième jour, la guérison était complète, et l'enfant, heureux et reconnaissant, avait repris un teint frais et coloré qui le rendait méconnaissable. Sa mère, tout en nous donnant des nouvelles de l'excellente santé d'Emile, nous adresse le certificat d'un des médecins. Nous sommes heureux de mettre ce certificat sous les yeux de nos lecteurs :

Je, soussigné, docteur-médecin, chirurgien en chef de l'hospice général de Rouen, certifie que le jeune Brunel (Emile), d'Elbeuf, vient aujourd'hui me faire constater sa guérison d'une paralysie incomplète de la vessie, pour laquelle j'é lui ai donné des soins sans résultat, depuis le mois de septembre 1879.

La guérison est survenue subitement à Lourdes, le 20 août 1880.

Rouen, le 6 septembre 1880.

Paul HELLOT.

Le lecteur nous pardonnera de terminer ces citations déjà peut-être un peu longues, par le récit plus détaillé de quatre beaux miracles que la Sainte-Vierge Immaculée a daigné opérer tout récemment à Lourdes en faveur des pèlerins de Lorraine, qui avaient voulu se joindre au grand pèlerinage national de cette même année 1880. Nous en trouvons le texte, soit dans les *Annales* de Lourdes, soit dans une brochure publiée à Saint-Dié.

I

GUÉRISON INSTANTANÉE
DE SOEUR MARIE-EUGÈNE

DU SAINT-CŒUR DE MARIE, DE NANCY

Lourdes, le 20 août 1880

C'est la miraculée elle-même qui va nous faire le récit de sa maladie et de sa guérison. Écrit sous les yeux des Supérieurs de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, il offre les plus hautes garanties de la plus scrupuleuse exactitude et il a déjà paru dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Saint-Dié, du 26 novembre. Nous nous bornerons à résumer ce récit et nous y ajouterons quelques particularités, fournies par plusieurs témoins aussi dignes de foi que la narratrice elle-même :

« En 1865, je fus condamnée par le médecin comme atteinte d'une maladie de poitrine et obligée de retourner dans ma famille, à Douai. Alors je fis neuvaines sur neuvaines à Notre-Dame des Victoires. J'eus même le courage de boire du sang de bœuf!... A tout prix, je voulais devenir Religieuse du Saint-Cœur de Marie. Cette faveur me fut accordée enfin ; je fus reçue de nou

veau dans la Congrégation l'année suivante et, en 1868, je fis ma profession.

» Ce fut en 1870 que se déclara la tuberculose universelle qui m'a tant fait souffrir et qui m'aurait emportée, si Marie Immaculée n'était miraculeusement venue à mon secours. Le médecin constata que les tubercules s'étaient formés non seulement dans la tête et dans les entrailles, mais encore dans les reins, dans l'estomac et dans les poumons. Les douleurs allaient sans cesse en augmentant. En 1878, les crises devinrent si fréquentes et si douloureuses qu'il fallait deux personnes pour me soutenir tant qu'elles duraient.

» A cela vinrent s'ajouter une fièvre très forte, une sueur qui, pendant plus d'un an, transperçait les draps, les couvertures de mon lit et jusqu'au matelas qu'on changeait deux fois par jour, des vomissements fréquents, des vomissements de sang et d'humeur toutes les nuits. Tous les deux ou trois jours, je rendais un tubercule ; ce qui m'occasionnait les plus vives douleurs et me mettait dans l'impossibilité de prendre aucune nourriture le jour suivant. Durant toute ma maladie, je n'ai pu ni supporter aucun aliment gras, ni me tenir levée. Tous les huit jours au plus, habituellement tous les quinze jours, on faisait mon lit ; j'avais peine à rester dix minutes étendue sur un fauteuil. Les crises duraient quinze jours et parfois trois semaines ; elles étaient si violentes, qu'on me croyait à la mort. Dans le cours de ma maladie, j'ai reçu trois fois les derniers sacrements.

» Depuis trois ans, je demandais la grâce d'aller à Lourdes. Mais comment supporter un pareil voyage ?

On me l'avait toujours refusé. Cependant, malgré les crises, qui devenaient plus fréquentes et plus cruelles, j'espérais toujours. Je commençai une neuvaine de mille *Ave Maria* par jour, pour obtenir la faveur de faire ce pèlerinage et d'y être guérie.

» J'en étais à mon troisième jour, lorsque, à ma grande et joyeuse surprise, notre bonne Mère vient m'annoncer que M. le Supérieur consent à mon départ. Alors je supplie Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge de ne pas me laisser partir, si je ne dois pas obtenir ma guérison. Le dernier jour arrive, un obstacle que je ne soupçonnais pas est providentiellement levé; je fais mes préparatifs avec une confiance absolue.

» Le lundi, 16 août, était le jour fixé pour le départ. Le trajet de notre maison à la gare fut déjà très pénible et me rendit encore plus malade. Des vomissements répétés me mirent à bout de forces. Quand je fus en wagon, étendue sur un matelas, en proie à d'atroces douleurs, je me demandai un instant si j'arriverais au terme...

» J'eus le bonheur de communier à Notre-Dame des Victoires de Paris et à Issoudun; mais je faisais pitié à tous. Il fallut m'installer dans un compartiment où je serais seule avec les deux Sœurs qui m'accompagnaient (1). Je croyais arriver à Lourdes sans changer de train; il n'en fut pas ainsi. A Limoges, on remarqua qu'un essieu de notre wagon était sur le point de se rompre, et il fallut descendre. Quel moment! tout le monde disait que j'avais les sueurs de la mort; des ecclésiastiques

(1) Par suite de la maladie, son corps exhalait une odeur de putréfaction très sensible.

voulaient me donner la dernière absolution. Remise en wagon, je perdis toute connaissance, et mes compagnes perdirent presque tout espoir. Combien de fois notre chère Sœur Suzanne me tâta le pouls, afin de s'assurer que je n'avais pas rendu le dernier soupir ! Je revins à moi et j'essayai de dire : « Si nous n'allions » pas à Lourdes, je croirais que je vais mourir, tant » je souffre... Qu'il me tarde d'arriver ! Je suis sûre » que je serai guérie !... Au retour, je soignerai les ma- » lades en action de grâces. »

» Enfin nous arrivons à Lourdes. On me transporte directement à la Grotte. Quand je me trouve là, en ce lieu béni où la Sainte-Vierge s'est montrée tant de fois à Bernadette, où tant de grâces ont été obtenues, où tant de miracles se sont opérés, un profond saisissement s'empare de moi. Je renouvelle mon vœu d'aller quêter pendant trente-trois mois, en l'honneur des trente-trois années que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a passées sur la terre, pour faire bâtir une chapelle à notre Maison-Mère de Nancy, qui en a tant besoin, mais de laisser le produit de la quête des trente-trois premiers jours à la Basilique du Vœu national ; je promets de m'employer au soin de nos malades, dans les intervalles de ces quêtes : le tout avec la plus entière soumission à la volonté de mes Supérieurs. Je promets de travailler, coûte que coûte, à devenir une bonne Religieuse du Saint-Cœur de Marie. Je recommande de tout cœur à Notre-Dame de Lourdes les personnes qui se sont engagées à se convertir si j'obtiens ma guérison. Je tâche de n'oublier rien, ni personne.

» J'entends la messe, je communie. Après la com-

munion, il me semble qu'une voix intérieure me presse d'aller immédiatement à la piscine. Bientôt, en effet, vers huit heures et demie, on m'y transporte. Je suis plongée dans l'eau, c'est une souffrance atroce : il me semble qu'on déchire tout mon corps. Au bout de quelques secondes, je sens une vigueur soudaine, je dis aux personnes qui me soutiennent : « Ne me touchez plus. » Je me jette à genoux dans la piscine et, les bras en croix, je m'écrie : « Merci, ma bonne Mère ! » Trois fois, en l'honneur de la Sainte-Trinité, je me plonge seule tout entière, y compris la tête, dans l'eau miraculeuse. A mesure que je plonge ma tête dans l'eau, il me semble qu'on m'ôte une calotte de fer. En un instant, mes douleurs ont entièrement disparu. Je m'habille toute seule ; toute seule, de mon pied, je me rends à la Grotte.

» Je fais ma prière à genoux, les bras en croix. Tout à coup je m'interromps en disant : « J'ai faim ! » On m'apporte à manger. A dix heures, j'accompagne le Saint-Sacrement qu'on reporte à la Basilique. J'assiste à la grand' messe du pèlerinage lorrain. A midi, moi qui, depuis dix ans, ne pouvais supporter le moindre aliment gras, je fais, chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception, un copieux repas de viande, de pain et de vin et ne m'en trouve nullement incommodée. Je retourne, à pied, à la Grotte, où je passe le reste du jour à prier et à remercier Notre-Dame de Lourdes.

» Le lendemain, après la communion, je demande à rentrer dans la piscine. Mes pauvres jambes, un peu chancelantes, étaient d'une maigreur extrême qui avait fait disparaître complètement la chair des mollets et

n'avait plus absolument laissé que la peau sur les os. Pourquoi Notre-Dame de Lourdes ne leur aurait-elle pas rendu les chairs et les forces naturelles qui leur manquaient ? Elle m'exauça pleinement.

» Il fallut enfin dire adieu à la Grotte bénie. Quelle peine j'eus à m'en arracher !... Je pris le chemin de la gare. On ne me fuyait plus ; chacun aurait voulu m'avoir dans son-compartiment. Aux gares, où il y avait des arrêts plus prolongés, je me faisais un devoir bien doux de porter un mot de consolation aux pauvres malades, qui n'avaient pas eu le même bonheur que moi. Je suis revenue sans beaucoup de fatigue, j'étais une des plus vaillantes.

» Depuis le 20 août, je n'ai plus ressenti aucune douleur. Mes forces et mon appétit ne laissent rien à désirer. A me voir, on ne croirait jamais que j'ai été si malade. Je suis en tout le train de la Communauté. Mon bonheur dépasse toute expression. Je ne crains qu'une chose, c'est de n'être pas assez reconnaissante envers ma céleste Bienfaitrice.

» SŒUR MARIE-EUGÈNE. »

II

GUÉRISON INSTANTANÉE
DE MADEMOISELLE LIBAIRE PHILIPPE

Lourdes, le 21 août 1880

Dans la lettre suivante, mademoiselle Philippe, du Ménil, raconte elle-même sa guérison à M. l'abbé Noël, directeur du pèlerinage lorrain :

« Monsieur l'abbé,

» Je me fais un bonheur de vous écrire le récit de ma maladie, de mon voyage à Lourdes et de ma guérison.

» Ma maladie date de plus de six ans. J'avais alors vingt ans et je n'avais jamais souffert. Une frayeur que j'éprouvai au mois de juillet 1874, détermina de fréquents battements de cœur et une langueur continue. Cet état dura jusqu'à l'année suivante ; aucun médecin ne fut appelé. Un jour du mois de mai, je travaillais dans les champs avec ma plus jeune sœur Scholastique ; tout à coup, sans avoir ressenti aucune indisposition et sans m'y attendre aucunement, je tombai évanouie et l'on fut obligé de me rapporter à la maison. Ce fut la première de ces crises nerveuses qui m'ont

tant fait souffrir pendant mes six années de maladie. Ce jour-là, elles se répétèrent trois fois et depuis elles ne m'ont pas laissé en repos plus de quinze jours.

» Alors je consultai M. D..., médecin en renom de Saint-Amarin, en Alsace. Il constata chez moi un appauvrissement complet du sang, avec un tempérament très nerveux. Je suivis ses prescriptions pendant une année entière. J'éprouvai un certain mieux ; mais comme une distance considérable me séparait de mon médecin et ne me permettait de traiter avec lui que par correspondance, je cessai pendant quelque temps de prendre des remèdes.

» Je les repris en 1877. Cette fois, je m'adressai à un docteur-médecin du Thillot, notre chef-lieu de canton, que j'ai toujours consulté depuis. Dans le courant de février, la paralysie survint, dans la main gauche, tout d'abord. Les ongles s'enfonçaient tellement dans les chairs que je fus obligée d'y tenir constamment des bouchons de liège. Toutes les frictions furent vainement employées. Enfin, après avoir été électrisée plusieurs fois, ma pauvre main revint à son état naturel, au mois d'avril. Mais, pendant l'hiver, le côté gauche fut entièrement paralysé ; et, durant plusieurs mois, je n'eus pas d'autre mouvement que celui qu'on m'imprimait. En même temps, je fus prise d'une extinction de voix, qui résista à tous les traitements, même à l'électricité. Je me tournai alors vers Notre-Dame de Lourdes et je fis une neuvaine, pendant laquelle je prenais de l'eau de la source miraculeuse. Quand elle fut terminée, la voix me revint. Le docteur s'en attribua le succès ; je l'attribuai à Notre-Dame de Lourdes.

» Au printemps de l'année 1878, le médecin remarqua au-dessous de la gorge deux glandes cancéreuses dont je ne m'étais pas aperçue ; il m'en avertit et en fit aussitôt l'opération. Le mois de juillet amena le pèlerinage au tombeau du Bienheureux Pierre Fourier, à Mattaincourt. J'y allai et j'en revins, non pas guérie, mais bien soulagée. La guérison complète, je l'espérais à Lourdes l'année suivante. Je n'eus personne pour m'accompagner, je ne pus réaliser mon désir. Alors je me rendis en Suisse, à Notre-Dame des Ermites. N'était-ce pas aussi un sanctuaire de la Sainte-Vierge ? La Sainte-Vierge ne pouvait-elle pas me guérir là, aussi bien qu'à Lourdes, où je ne pouvais aller ?... J'étais pleine de confiance... Hélas ! ce fut à partir de ce pèlerinage que la vie sembla se retirer de moi peu à peu.

» Depuis la première opération de mes cancers, le dessous de ma gorge n'était plus qu'une vaste plaie. Ils reparurent plus compliqués dans le flanc gauche, un peu au-dessus du cœur. Il fallait les opérer presque tous les huit jours. Les vomissements de sang m'épuisaient. Une nouvelle extinction de voix fut rebelle à l'électricité. C'était fini. Je le sentais ; je n'avais qu'un désir, qu'une prière : conserver assez de force pour aller à Lourdes et y mourir... Le médecin n'avait pas meilleure opinion de mon état. Il s'en expliqua à ma sœur Scholastique, mais avec défense de me le redire : « Je ne veux plus donner de remèdes à Libaire ; c'est » inutile ; elle est perdue. Dans peu de temps elle peut » mourir sans qu'elle s'en doute et sans que vous vous » en aperceviez vous-même. »

» Enfin j'allais partir pour Lourdes!... La veille de l'Assomption, je me levai et je me confessai. Le lendemain, je communiai à la première messe; puis une crise me cloua sur mon lit le reste de la journée. Le lundi, qui était le jour du départ, j'assistai à la messe et je communiai de nouveau. Mais, brisée par la douleur, je ne pouvais plus me tenir debout. J'avais la pâleur d'un cadavre. Je dis adieu à ma famille et à mes amis; bien persuadée que je ne les reverrais plus; et c'était mon vœu le plus cher. Le voyage fut bien pénible pour moi. A Issoudun, j'eus encore une crise; ce fut la dernière.

» Arrivée à Lourdes le vendredi matin, je priai de tout mon cœur. Je ne demandais pas ma guérison, je voulais obtenir la grâce d'une bonne mort. Je passai la première nuit devant la Grotte. Le samedi, nouvelle journée de prières. Le soir venu, je demandai à M. le curé du Ménil la permission de passer encore cette seconde nuit en veille aux pieds de Notre-Dame de Lourdes. Après bien des difficultés, il me laissa libre. Deux de mes compagnes voulurent rester avec moi.

» Il était vers onze heures de la nuit. Je m'étais agenouillée au milieu de la foule; mes compagnes m'invitaient à me placer un peu à l'écart. Tout à coup je sens mes nerfs se tendre horriblement. Est-ce ma crise? Est-ce enfin la mort si demandée?... Je tombe, en me cramponnant à la jambe de mon plus proche voisin. Puis, sans savoir ce que je fais, ni ce que je dis, moi, dont la voix était complètement éteinte, je m'écrie à pleins poumons: « Guérie! Je suis guérie!... » J'en-

tonne le *Magnificat*; la foule répond; je chante sans fatigue jusqu'à la fin.

» La plaie de mes cancers avait disparu. La peau était redevenue lisse; quelques petites taches rougeâtres indiquaient la place qu'ils avaient ravagée. Le lendemain, je porte la bannière, sans fatigue, pendant une heure, à la procession. Le retour a été un chant continu d'action de grâces. Je ne me sens plus aucun mal. Mon appétit est redevenu ce qu'il était au temps de ma meilleure santé. On avait dit que ma guérison ne se maintiendrait pas; elle se maintient. Je suis guérie, guérie parfaitement.

» Gloire à Notre-Dame de Lourdes! que son Nom soit béni à jamais!

» LIBAIRE PHILIPPE. »

M. le docteur Vergez, agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier, nous communique les observations suivantes sur la guérison de mademoiselle Libaire Philippe.

« Dans cette observation, il ne faut pas tenir compte des accidents nerveux... C'est sur la lésion matérielle que doit se concentrer l'attention. Quelle qu'en soit la nature, cancéreuse ou scrofuleuse, scrofuleuse probablement, sa guérison, comme toutes les guérisons des affections diathésiques, exigeait un temps considérable. La cicatrisation instantanée des plaies, ou plutôt la régénération subite de tous les éléments constitutifs du derme et de l'épiderme, ne saurait appartenir au domaine des forces de la nature. »

III

ADMIRABLE GUÉRISON DE MADAME ANDRÉ

DE SAALES (LORRAINE FRANÇAISE ANNEXÉE)

Lourdes, le 20 août 1880.

Cette guérison fut la première du groupe lorrain.

Joséphine Fongond, née et domiciliée à Saales, est âgée de trente-huit ans. Mariée à Joseph André, bon ouvrier et bon chrétien, de la même paroisse, elle en a eu trois enfants ; deux vivent encore.

Une fluxion de poitrine assez grave avait fini par disparaître sans conséquences plus fâcheuses qu'à l'ordinaire. Mais, trois ans après, au printemps de 1879, madame André éprouva subitement un malaise étrange dans tout son corps et spécialement dans la tête et le côté gauche ; puis, au moment où elle se croyait un peu mieux, la paralysie se déclara.

Tout le côté gauche était envahi, depuis la tête jusqu'au pied.

L'œil, obscurci, ne discernait plus que des contours nébuleux et incertains ; l'oreille ne percevait plus que des bruits sourds ; la jambe se traînait misérablement par terre, tout en soutenant encore un peu la pauvre

impotente. Le bras avait perdu tout ressort et tout mouvement; la main et l'avant-bras n'avaient plus ni vie ni sensibilité, et les piqûres les plus profondes ne produisaient pas la plus légère douleur.

Le médecin, appelé dès le premier jour, avait mis en œuvre tous les moyens indiqués par la science. Tous furent inutiles; l'électricité elle-même suscitait à peine une sensation vague et sourde dans la partie supérieure du bras et dans l'épaule tant que durait l'opération; elle n'amena pas une ombre d'amélioration dans l'état général.

Au bout d'un an, la malade laissa peu à peu les remèdes, dont elle constatait l'inutilité. Le médecin ne la visitait plus que par occasion et ne la pressait pas de reprendre un traitement plus énergique et plus suivi. C'est que, dans la pensée de tous, cette hémiplegie était un funeste héritage, que madame André avait reçu de sa mère et qu'elle-même avait déjà communiqué, avec les suites les plus fatales, à l'une de ses enfants !... Sa mère était morte, après avoir languie quinze années dans une paralysie incurable. A l'âge de dix ans, sa fille aînée était emportée dans l'espace d'un an, par une paralysie survenue à la suite d'une fluxion de poitrine.

Placée entre ces deux cercueils, madame André pouvait mesurer toute la gravité de sa situation. Elle voyait son mari, obligé de la remplacer dans le ménage, de la soigner et de gagner en même temps de quoi entretenir toute la famille. Elle pleurait sur ses enfants... Tout le monde, à Saales, s'apitoyait sur une mère si éprouvée. La municipalité voulut faire les frais d'une tentative suprême : elle résolut de l'envoyer à la Clinique de

Strasbourg. Son médecin et un de ses confrères se rendirent chez madame André avec M. le maire et M. l'instituteur, pour se consulter et prendre une décision. Que décidèrent-ils ? La malade l'entrevit peu de temps après dans la réponse de Strasbourg : « Il n'y a pas de place à la Clinique. » Ce qui signifiait : « Votre mal est sans remède ; ne venez pas. »

La désolation fut profonde. Une Sœur infirmière, la Sœur Pauline, qui la visitait souvent, voyant que la médecine était impuissante à la guérir, lui fit entrevoir la possibilité de prendre part au pèlerinage qui devait s'organiser pour Lourdes, l'année suivante. Madame André avait invoqué la Sainte-Vierge bien des fois ; elle connaissait les innombrables guérisons que MARIE opère à Lourdes. Mais, pauvre et infirme comme elle l'était, elle n'avait jamais eu la pensée d'un pareil pèlerinage. C'était sa dernière espérance ; elle s'y attacha avec une suprême énergie. Elle fit neuvaines sur neuvaines, en se lotionnant avec l'eau de la Grotte.

Présentée avec les meilleures recommandations au comité de Saint-Dié, sa demande fut d'autant mieux accueillie qu'elle venait de compatriotes que la séparation nous a rendus plus chers et plus dignes d'intérêt. Madame André était admise gratuitement dans le convoi des infirmes et des malades. Sa confiance dès lors fut sans bornes. La veille de son départ, le jour de l'Assomption, elle se traîna à l'église pour se confesser et pour communier ; le trajet, qui était de dix minutes autrefois, dura plus d'une heure !... Le lendemain, elle embrassa son mari et ses enfants qui pleuraient et espéraient, comme elle, et elle partit.

Quel ne fut pas son bonheur, en se trouvant, pendant le voyage, dans la compagnie et sous la garde maternelle de la Sœur Pauline, qui avait été la cause première de cette faveur inespérée ! Elle correspondit à cette grâce par une foi, une confiance et une ferveur qui ne se démentirent pas un seul instant et qui furent pour tous un sujet d'édification.

A peine arrivée à Lourdes, le vendredi matin, 20 août, elle fut transportée et installée à la Grotte en face de la statue de MARIE. Monseigneur le Coadjuteur du Cardinal-Archevêque de Tolède célébra la première messe. Un Religieux porta la communion aux infirmes assis ou couchés sur l'esplanade. M. l'abbé Noël, directeur du pèlerinage lorrain, monta à l'autel après Monseigneur le Coadjuteur de Tolède. Les malades sont absorbés dans le recueillement d'une fervente action de grâces ; madame André paraît plus souffrante. Tout à coup, au moment où le prêtre descend de l'autel, elle pousse un cri perçant : « Sœur Pauline ! Sœur Pauline ! mes doigts remuent ! » La Sœur tressaille de surprise, regarde et voit : « Priez, priez, lui dit-elle : c'est votre guérison qui commence. »

Un Père de l'Assomption avait entendu cet échange de paroles. Pour détourner l'attention du public et seconder l'action de la grâce, il invite tout le monde à réciter le chapelet, les bras en croix. Madame André éprouve dans le bras et dans tout le côté malade une vive commotion, une douleur aiguë, une sorte de déchirement qui la jette dans une vague épouvante. Mais bientôt elle comprend que le mal lui fait son dernier adieu. Quand on récitait l'avant-dernier *Ave Maria* de

la première dizaine, cédant à un mouvement instinctif, irréfléchi, elle étend les bras comme les autres et garde quelque temps cette attitude en s'unissant à la prière commune.

Les doigts, la main, le bras se meuvent en tous sens, sans pesanteur, sans faiblesse ; il n'y a plus à douter, c'est la guérison. Madame André tombe à genoux et laisse couler ses larmes. « Mais si le bras est guéri, pourquoi la jambe ne le serait-elle pas ? peut-être faudrait-il en faire l'expérience ? C'est la pensée de la malade et de la Sœur Pauline. En effet, elle marche facilement, avec agilité. La guérison est bien complète !... La Sœur Pauline conduit la miraculée à la porte de la grille et elles entrent dans l'intérieur de la Grotte, pendant que la foule crie : « Miracle ! miracle ! » Un Religieux arrête sévèrement ces acclamations, qui pourraient être prématurées. On se dédommage en entonnant le *Magnificat*. C'était le premier de cette journée mémorable, qui nous en réservait tant d'autres.

Madame André entendit, à genoux, plusieurs messes à la Grotte, donnant un libre cours à ses larmes et aux sentiments de son cœur. Lorsque le Saint-Sacrement fut reporté à la Basilique, elle l'accompagna le long des lacets. Il était un peu plus de dix heures ; on allait célébrer la messe solennelle du pèlerinage lorrain ; madame André y assista sans fatigue. Elle redescendit encore à la Grotte. Enfin, cédant à des instances réitérées, elle se rendit à l'hospice de Notre-Dame des Sept-Douleurs pour y prendre un peu de nourriture. Mais un Monsieur, qui se tenait en sentinelle à la porte et qui la voyait arriver d'un pied fort agile, lui dit que les gens

qui n'étaient pas plus malades qu'elle, n'entraient pas, La timide paysanne se retira, sans insister.

Dans l'après-midi, on la conduisit près de la commission qui dressait les procès-verbaux des guérisons déjà nombreuses. Un des directeurs du pèlerinage national présidait, assisté de deux médecins. On la fit marcher et courir ; sa main saisit et remua les objets les plus lourds qui se trouvaient à sa portée ; elle leva en l'air à bras tendu une chaise ordinaire. On constata qu'elle avait retrouvé toute l'ancienne netteté de sa vue, toute la finesse première de son ouïe. La guérison fut unanimement reconnue parfaite.

Le temps n'a fait que lui apporter son indispensable confirmation. Pendant le séjour de Lourdes, madame André déploya une activité incessante, marcha sans relâche, passa les nuits à soigner les malades à l'hospice des Sept-Douleurs. Pendant le retour, elle mit au service des malades toute sa charité, les aidant à monter en wagon, à descendre, portant leurs sacs, parfois très pesants, du bras gauche comme du bras droit, heureuse de faire pour les autres ce qu'on avait charitablement fait pour elle.

Une foule considérable l'attendait à la gare de Saint-Dié. M. André s'y était rendu ; il était debout, cramponné à la barrière. Sa femme l'aperçut, étendit son bras par la portière et, le lui montrant, l'agita avec vigueur. A cette vue, Joseph André sauta par-dessus la barrière dans la gare et courut embrasser sa femme en pleurant : le bonheur de l'un était doublé par le bonheur de l'autre... Son entrée à Saales fut une véritable ovation. La foule se pressait sur son passage, émue et

stupéfaite ; elle rentra dans son humble maison, portée en triomphe par les personnes de son quartier, mêlant ses larmes de joie à celles de ses parents et de ses amis.

Mais chaque triomphe a d'ordinaire ses voix discordantes... Un médecin était venu à la gare de Saint-Dié pour voir de ses yeux toutes ces guérisons miraculeuses et les réduire à néant!... Il soumit madame André à un examen en règle. Constatant chez elle une santé parfaite de tous points, il essaya de mettre en doute la réalité de la paralysie. Débusqué de cette nouvelle position et prié, à son tour, d'expliquer ce merveilleux changement, il balbutia que « c'était l'effet... du grand air !!! » Cette découverte lui valut parmi les pèlerins un succès, auquel il eut hâte de se dérober.

Deux *libres-discours* essayèrent d'attribuer cette guérison « à la vertu médicale très remarquable » de l'eau de Lourdes. Ils ne pouvaient plus mal tomber!... A Lourdes, après la guérison de notre paralytique, quelques-uns avaient parlé de lui faire prendre un bain dans la piscine, afin de mieux assurer le résultat obtenu. D'autres s'y opposèrent, et en particulier un prêtre qui dit : « Pourquoi se défier de l'œuvre de la Sainte-Vierge ? Ce que la Sainte-Vierge a fait, Elle le gardera... Il est bon que des guérisons s'opèrent sans le moyen de l'eau de la source miraculeuse, pour couper toute ressource aux incrédules qui veulent attribuer ces guérisons indéniables à je ne sais quelle vertu occulte mais naturelle, dont elle serait douée. » On croirait à une permission providentielle. La réponse avait été faite par avance aux explications des maladroits raisonneurs : elle était péremptoire.

Enfin, cette guérison éclatante ayant été tournée en dérision et traitée de *mômerie* par un de ces journaux où la haine de la Religion étouffe le bon sens, M. André répondit, dans l'*Impartial des Vosges* du 30 octobre, par une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

« Je n'ai qu'un mot à répondre : Je déclare sur ma foi d'honnête homme et de bon chrétien que ma femme, paralysée du côté gauche depuis dix-sept mois et ne pouvant plus vaquer à ses occupations ordinaires, m'est revenue de Lourdes parfaitement guérie. Depuis, elle n'a cessé de se porter très bien, à tel point qu'il me semble rêver en la voyant marcher, courir, soulever des fardeaux, bêcher, conduire la brouette, etc., comme si jamais elle n'avait été malade. S'il fallait des signatures pour attester le fait, je suis sûr que pas un honnête homme d'ici ne me refuserait la sienne. L'idée ne me serait jamais venue de demander au médecin un certificat de guérison ; mon bon sens me disait que ma femme le portait sur elle. »

IV

GUÉRISON MERVEILLEUSE
DE CLÉMENCE BONGARD

DE BUISSONCOURT

Lourdes, le 20 août 1880.

Mademoiselle Clémence Bongard est âgée de vingt-quatre ans. Le 24 août 1876, une fièvre typhoïde mit sa vie en danger. La convalescence fut longue et pénible. Une douleur sourde et profonde se déclara dans le côté gauche. Tout d'abord, le docteur, M. Dany père, n'en parut nullement étonné, sachant que, plus d'une fois, cette maladie laisse des traces pendant des années entières. Dix-huit mois s'écoulèrent, durant lesquels il déploya toutes les ressources de son art : tout fut inutile. M. Paul Dany, qui avait succédé à son père comme médecin cantonal, continua ou modifia le premier traitement sans obtenir de résultat. Au contraire, le mal empirait ; la malade ne supportait plus les remèdes de toutes sortes qu'on s'ingéniait à lui varier ; le sommeil était complètement perdu, malgré les sirops de chloral et de morphine ; et, en février 1877, une défaillance, qui dura sept heures, donna la mesure de sa

faiblesse ; on lui administra le Sacrement de l'Extrême-Onction.

Elle commença à ne plus espérer qu'en DIEU. Très édifiante au moment de sa première communion, elle était restée bonne et pieuse. Elle fit des neuvaines, elle réclama les prières des bonnes personnes qu'elle connaissait. On était arrivé au mois de MARIE ; les enfants se préparaient à leur première communion, et M. le curé leur recommandait sa pauvre malade. Une neuvaine plus fervente à Notre-Dame de Lourdes devait se terminer le jour même de cette solennité, qui coïncidait avec une fête de la Sainte-Vierge. Pendant la messe, elle éprouva une sensation étrange qui lui fit croire qu'elle était guérie. Elle demanda à sa mère la permission de se lever. On vit dans ce désir un signe de mort prochaine ; d'autant plus que, la veille, le médecin avait déclaré qu'elle pourrait encore vivre quelques jours, guérir, jamais. La mère, néanmoins, céda à ses instances. A partir de ce jour, la malade reprit assez de force pour sortir, aller quelquefois à l'église, circuler un peu. Ses douleurs étaient devenues très supportables. La Sainte-Vierge, disait-elle, lui avait accordé un répit ! il dura jusqu'au mois de septembre.

Les douleurs reparurent alors plus violentes que jamais. L'estomac se gonflait. Une grosseur s'était formée au côté gauche, soulevant plusieurs côtes, très apparente entre l'abdomen et l'estomac, si douloureuse que le contact même de la couverture lui était insupportable. Était-ce un abcès, une simple tumeur, un cancer ? La science et l'expérience du médecin étaient déconcertées. L'estomac ne souffrait plus d'autre nour-

riture que deux ou trois cuillerées de lait, le matin ; et, presque chaque fois, elle les rendait mélangées de pus et de sang. Les faiblesses devenaient plus longues, plus effrayantes : la nourriture était insuffisante, et les vomissements, continuels !... On ne comprenait même pas qu'elle pût vivre avec si peu de sang, et un sang si appauvri... Pour comble de misère, la pauvre malade, toujours couchée sur le dos, avait de bonne heure senti se former dans cette partie du corps une large plaie, très douloureuse, bientôt purulente, que rien ne put cicatriser ni même calmer un peu. Enfin la paralysie gagna la jambe gauche, lui enleva toute sensibilité avec le mouvement et affecta le côté gauche tout entier.

Le docteur Duprez, qui soigna mademoiselle Clémence après les docteurs Dany père et fils, tenta vainement de combattre tous ces maux aussi graves que divers. Vers le mois de juin 1878, M. le docteur Marchal, après l'avoir examinée très attentivement, déclara qu'elle avait un cancer et que dans six mois elle serait morte. La trouvant en vie un an après, il ne sut plus qu'en dire ; mais, lorsqu'il fut question du voyage de Lourdes, il refusa tout certificat, sous prétexte de ne pas en prendre, même indirectement, la responsabilité.

Pourtant l'épreuve n'était pas encore complète. Le père de Clémence mourut en 1878... Tous les appuis manquaient à la fois ; et la médecine ne donnait plus des espérances qu'elle ne conservait pas elle-même.

Il n'y avait plus d'espoir que du côté du Ciel.

Clémence était convaincue qu'elle était redevable à la Sainte-Vierge du mieux momentané, survenu trois

années auparavant. Elle nourrissait dans son cœur le désir d'aller à Lourdes et le pressentiment qu'elle y trouverait sa guérison. Les neuvaines succédèrent aux neuvaines, les communions devinrent plus fréquentes. Lorsque les douleurs devenaient intolérables, elle prenait quelques gouttes de l'eau miraculeuse et jamais elle ne les rendit. Le pèlerinage de 1879 ramena, à Buissoncourt, Sophie Boulin, merveilleusement guérie; et Clémence, en la voyant, ressentit plus vivement que personne l'émotion profonde qui se produisit dans la paroisse. Parfaitement résignée à la volonté de DIEU, prête à faire le sacrifice de sa vie pour la conversion des pécheurs, la malade n'avait plus qu'un désir au cœur, un nom sur les lèvres : Lourdes.

Enfin on annonça l'organisation d'un pèlerinage lorrain et une souscription pour emmener gratuitement des malades et des infirmes. Aussitôt Clémence rédigea elle-même sa demande; M. le curé de Buissoncourt y joignit une recommandation; le comité de Saint-Dié l'accueillit. S'il avait exactement connu l'extrémité où elle se trouvait, jamais il n'aurait accepté la malade; il en avait refusé d'autres dont la mort en chemin était moins à redouter.

Le 16 août était le jour du départ. Il fallut deux personnes et trois heures pour faire sa toilette de voyage. Tout le village était là, quand on la porta en voiture; elle se trouva mal. A Varangéville, on refusait de la recevoir au chemin de fer; tout le monde criait que c'était de la folie. A Nancy, M. le curé de Saint-Nicolas ne put s'empêcher de lui dire : « Mais, ma pauvre enfant, vous mourrez en route ! » — « Priez pour moi, lui ré-

pondit-elle. » Tous étaient dans une véritable stupeur. Les Sœurs infirmières, dont on connaît la foi et l'intrépidité, ne se défendirent pas d'un violent murmure intérieur contre une témérité si prodigieuse. En arrivant à Paris, Clémence était dans un état de complet anéantissement. Un de ses cousins, qui la vit à la gare de l'Est, entra dans un véritable transport d'indignation : « C'est de la folie, s'écriait-il ! Il est évident qu'elle ne peut pas aller plus loin !... Il faut que j'écrive à Buissoncourt. » Mais on se rassurait vaguement, on se répétait que le pèlerinage de Lourdes ne tue aucun malade et, machinalement, on la portait dans le wagon qui servait d'infirmier. Le train s'ébranlait, au chant de *l'Ave maris stella*.

Pourtant, de Paris à Issoudun, la catastrophe parut imminente ; plus de battements apparents du poulx ni du cœur, les yeux fixes et ternes, les dents serrées... Un miroir, placé tout près des lèvres, indiqua seul qu'un léger souffle lui restait. L'alarme était partout, la prière redoubla. Lorsque, arrivée à Issoudun, on la descendit de wagon, il n'y eut qu'un cri : « Elle est morte ! » — « Non, répondit une Sœur, pas encore, et elle ne mourra pas. » — « Allons, dit M. l'abbé Noël, un grand acte de foi ! » Ce fut l'ordre du jour. Deux ecclésiastiques se chargèrent de la porter à bras ét, au milieu des larmes et de la ferveur générale, la déposèrent aux pieds de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

L'Avocate des causes désespérées se laissa toucher enfin. A peine déposée là, à son autel, Clémence rouvrit les yeux, reconnut l'image de Notre-Dame du Sacré-Cœur et sourit doucement. Après s'être un peu re-

cueillie, elle demanda la sainte communion, qu'on lui donna en viatique. Elle fit une longue action de grâces et pria avec une sensible piété. Elle eut quelques moments de repos, prit jusqu'à trois cuillerées de chocolat, montra même çà et là quelques éclairs de bonne humeur. « Ah ! mademoiselle, lui disait un directeur du pèlerinage, quelles angoisses vous nous avez faites ! Si nous vous ramenons en vie seulement, ce sera un bien grand miracle. » — « Mais, monsieur, répondit-elle en souriant, je serai guérie. » Le reste du voyage fut relativement heureux.

La voilà enfin à Lourdes, à la Grotte, en face de l'Immaculée-Conception !... Elle communie presque aussitôt. A midi, elle est transportée devant la piscine. Là survient une crise de la dernière gravité. L'un des deux prêtres, qui s'étaient constitués ses porteurs et ses gardiens habituels depuis Issoudun, demande à la personne qui présidait à l'introduction des malades, qu'on veuille bien devancer le tour de sa protégée. Madame de Pierrefitte le lui accorde. Mais quand elle voit ce qu'on lui présente, elle demeure interdite : « Mais c'est une mourante !... On reçoit bien ici les malades, mais les agonisants ?... Vous feriez mieux de lui administrer l'Extrême-Onction. — Quoi, madame, l'Extrême-Onction, ici, dans ce lieu de prodiges ! Non, ce serait manquer de foi et de confiance en Notre-Dame de Lourdes. D'ailleurs cette personne a dû être administrée avant son départ. »

La piscine était devenue libre, et Clémence y est introduite, portée sur son matelas. Les Sœurs, à leur tour, s'épouvantent : « C'est impossible, s'écrient-elles ;

jamais on n'a rien vu de pareil ! » L'une d'elles sort et vient demander à M. l'abbé « si elle-même a formellement demandé à être plongée dans la piscine, » — « Oui, elle-même a formulé et signé la demande. » — Y a-t-il quelqu'un pour l'accompagner ? » — « Oui, il y a une personne de son pays, qui a été spécialement chargée de la conduire à Lourdes. » — « Alors faites-la venir. » Françoise Collet s'approche et donne les mêmes assurances.

Pendant on hésite encore et l'on revient dire à M. l'abbé : « C'est impossible, on ne peut pas même la déshabiller. » M. l'abbé leur répond : « Plongez-la comme elle est. » Elles se résignent, et, après lui avoir ôté seulement sa robe de dessus avec une peine infinie, elles la couchent, complètement inanimée, dans l'eau glaciale. Il faut l'y soutenir de tous côtés : c'est un véritable cadavre... Autour de la piscine, tous les bras sont en croix, on baise la terre, on pleure. Dans l'intérieur, l'émotion et les sanglots suffoquent les bonnes et héroïques infirmières. « Notre-Dame de Lourdes... ne la laissez pas mourir ! Notre-Dame de Lourdes... sauvez-la ! Notre-Dame de Lourdes... guérissez-la ! »

Dix minutes s'écoulent de la sorte...

Enfin la prière et MARIE triomphent. Clémence sort de sa léthargie, rouvre les yeux, reprend ses sens... Un mouvement étrange circule dans la jambe et dans tout le côté affectés de paralysie. La tumeur se fond, disparaît. La parole revient :

« Je suis guérie !... » Ce fut son premier mot.

La stupeur des infirmières change de nature. Elle arrive à son comble, lorsqu'elles lui ôtent la chemise

affreusement collée à cette plaie du dos, large, profonde et rebelle à tous les traitements : sous leurs yeux, sous leurs doigts, l'affreuse plaie s'évanouit, les chairs et la peau sont parfaitement reconstituées, laissant une petite trace, nuance rose, un peu rougeâtre. Les Sœurs éprouvent, à palper ainsi le miracle, une espèce de terreur divine. L'une d'elles sort, pour dire à M. l'abbé à voix basse : « Que c'est beau ! Elle est parfaitement guérie !... Elle s'habille toute seule ; elle va sortir !... »

Clémence, en effet, sort d'un pas ferme, avec l'allure de la vigueur naturelle à son âge. C'est la résurrection et la vie ; c'est la plénitude de la santé et de la force. Un médecin et un canoniste eussent été les mal venus à contester le miracle. Les plus sages comme les plus étourdis ne pouvaient qu'imiter saint Augustin et son peuple, témoins dans l'église d'Hippone, d'un fait qui n'avait pas été, à beaucoup près, aussi émouvant. Les prêtres réveillent la confiance des autres malades par l'exemple de cette guérison ; un cortège se forme, le chant du *Magnificat* éclate avec enthousiasme. Clémence y prend part d'une voix claire et assurée. Introduite dans la Grotte, elle s'agenouille auprès de l'autel et, les yeux fixés sur la blanche statue, elle offre à MARIE Immaculée l'hommage de la plus douce et de la plus vive reconnaissance.

Notre-Dame de Lourdes y avait bien droit ! Il n'y eut pas dans le pèlerinage de cette année de guérison plus rapide et plus complète. A peine guérie, Clémence boit et mange, sans que rien l'incommode. Son pas est sûr : l'un de ses porteurs, qui n'avait pas assisté aux scènes précédentes, la rencontre en chemin et est frappé

d'une telle surprise, qu'il se trouve mal et qu'il tombe. Dès le premier soir, elle jouit d'un long et pénible sommeil. Le jour et la nuit, elle put se livrer à tous les exercices, comme les pèlerins les plus infatigables.

Un télégramme avait été envoyé à M. le curé de Buissoncourt ; il ne fut remis que le lendemain. Deux heures auparavant, madame Bongard recevait la lettre indignée du neveu de Paris qui avait vu Clémence à la gare de l'Est. N'osant l'ouvrir, elle attendit longtemps ; puis elle alla prier M. le curé d'en prendre le premier connaissance. Le télégramme venait d'arriver. Une dépêche de Lourdes ne pouvait qu'annoncer la mort ; personne n'en doutait, la pauvre mère moins que toute autre ; elle fut atterrée. Le télégramme contenait la nouvelle la plus récente : on ouvre ce pli le premier ; on lit : « Clémence absolument guérie, sans traces de plaies. » L'émotion fut peut-être plus profonde qu'à Lourdes même. La bonne de M. le curé courait çà et là, sortait et ne savait que répéter : « Mon DIEU ! mon DIEU ! » Enfin l'heureuse nouvelle, répandue comme l'éclair dans la population, y fut accueillie par des cris unanimes d'admiration et de reconnaissance.

Le 26, au matin, Clémence descendait à la gare de Varangéville, au milieu de la stupéfaction de tous ceux qui l'avaient vue partir mourante, dix jours auparavant. Sa mère l'y attendait ; toutes les larmes que peut contenir un cœur de mère, elle les versa dans l'excès de son bonheur. Un des médecins qui avaient soigné la malade, allait à la gare pour la voir descendre du train. Il était en retard ; il la croisa dans la rue sans la reconnaître. Clémence l'appela par son nom et le salua gaie-

ment. Le docteur l'invita avec sa mère à déjeuner et put admirer le superbe appétit qu'elle rapportait de son pèlerinage. A Buissoncourt, tout le monde était sur pied, les larmes étaient dans tous les yeux. M. le curé, l'homme calme par excellence, ne put pas dire un seul mot. Mais on remarquait entre tous le voiturier qui l'avait conduite à Saint-Nicolas et qui avait tant répété qu'elle n'en reviendrait jamais. La miraculée leur apparaissait comme accompagnée de la Sainte-Vierge Elle-même.

Depuis Lourdes, mademoiselle Clémence Bongard n'a plus ressenti aucun malaise. Elle est aussi bien portante qu'elle a été malade : on ne peut rien dire de plus exact ni de plus fort.

CONCLUSION

Nous ne saurions mieux terminer ces belles relations, si frappantes, si péremptoires, qu'en écoutant, une dernière fois, la science médicale, en la personne de deux médecins contemporains, qui se sont, tous deux, fortement occupés des miracles de Lourdes. L'un n'y croit pas ; l'autre y croit sans hésiter.

A l'occasion du dernier pèlerinage national, où la foi des Lorrains avait été couronnée par les admirables miracles que nous venons de résumer, la *Semaine religieuse de Saint-Dié* racontait l'incident suivant :

« Un docteur-médecin, qui a la manie de papillonner autour des miracles dont il affecte d'être l'adversaire décidé, nous attend à la gare de *** Il avise une de nos Sœurs infirmières, et l'apostrophe bruyamment :

« Eh bien ! vous avez des miracles ? — Quelques-uns. — Vous savez ; je ne crois que ce que je vois. Je voudrais bien voir ! — Vous pouvez, sans courir bien loin, vous payer ce plaisir. Tenez : voici une femme qui est partie entièrement paralysée d'un côté, avec la jambe et le bras tout à fait hors de service. Examinez et jugez. — Voyons, voyons ! »

» Il la fait marcher, il lui fait manœuvrer le bras, la main, les doigts de toutes les manières; mais il ne se hâte pas trop de porter son jugement.

« Eh bien ! monsieur le docteur, qu'en pensez-vous ?
» Qu'en dites-vous ? — Est-ce bien vrai qu'elle était
» paralysée ? Moi, je ne le crois pas. — Allez vous en
» informer à S..., où tout le monde l'a vue dans cet état,
» et sait ce qu'il en était. Demandez aux pèlerins qui
» l'ont vue pendant tout le voyage. Au surplus, elle a
» un certificat de la Faculté qui le constate. — Alors
» c'est... c'est... l'effet du grand air. (Eclats de rire sur
» toute la ligne). — Comment, monsieur le docteur, re-
» prend l'infirmière, n'avez-vous pas deviné plus tôt un
» remède aussi simple ? Désormais, pour guérir vos
» paralytiques, vous leur ferez prendre le grand air. »
— Le dialogue finit-là.

» L'auteur du certificat en question en avait donné un autre à une autre malade pauvre de la même localité ; et il avait eu l'étourderie de dire : « Si l'une ou l'autre revient guérie, je croirai aux miracles. »

» En revoyant la paralytique guérie, il se mordit les doigts ; il aurait bien voulu s'être coupé le bout de la langue. Alors il balbutia qu'il ne l'avait pas précisément déclarée incurable (quoiqu'il n'eût rien pu lui faire avec toute sa bonne volonté et toute sa haute science) ; que cette guérison était l'effet du chemin de fer (et le grand air ?) ou bien des émotions morales du pèlerinage ; de tout ce qu'on voudrait, pourvu que ce ne fût pas du miracle.

» Ils sont charmants, ces médecins incrédules. Ils perdent toutes leurs pilules et tout leur latin après tel

et tel malade, et ne réussissent qu'à le conduire méthodiquement et sûrement aux portes de la mort. Le malade, en désespoir de cause, se tourne vers la Sainte-Vierge, va lui demander à Lourdes une guérison miraculeuse, et l'obtient parfaite en un instant; et Esculape confondu, mais non déconcerté, s'écrie : « Mais, rien de plus simple : c'est le grand air! c'est » l'eau froide! c'est le changement de climat! c'est l'imagination! ce sont les trépidations du chemin de » fer ! ce sont les émotions mystiques!... Nous avons » des pilules qui produisent des effets aussi énergiques, » aussi surprenants, etc., etc. »

» Voilà comme ils parlent ! Et pareils au singe qui a vu cent fois allumer du feu et n'en allumera jamais lui-même, jamais non plus ils ne songeront, ils n'apprendront à sauver un phthisique en le plongeant dans une eau glaciale, à ressusciter un mourant en l'envoyant faire trois cents lieues dans un wagon de troisièmes, à réduire une ankylose par l'imagination.

» C'est ainsi que DIEU se plaît à convaincre d'ineptie une prétendue science insurgée contre lui, et à couvrir de ridicule ces tristes sots qui croient s'honorer beaucoup en le reniant.

» Lors donc que DIEU, du haut du ciel, fait retentir sur la terre la voix tonnante du miracle, l'unique pisaller qui reste aux blasphémateurs et aux sophistes est de baisser la tête et de se taire. »

Après le médecin qui refuse de croire, voici le médecin qui croit et qui s'en fait gloire.

« Une longue expérience des malades, dit le docteur

Constantin James, de la Faculté de Paris, m'a appris que, dès l'instant où il s'agit de la santé, la croyance aux miracles fait tellement partie intégrante de notre être, qu'elle survit à tout autre sentiment et ne s'éteint qu'avec nous.

» C'est que tout malade, quelle que soit la gravité de son état, a l'espoir de guérir. Si les secours humains l'abandonnent, il en appellera à l'intervention divine ; jusqu'à sa dernière heure il espérera.

» C'est à ce sentiment qu'obéissent de même la plupart des nombreux pèlerins qui, chaque année, se rendent à Lourdes. Eux aussi sont atteints de souffrances contre lesquelles la nature et l'art ne peuvent rien. Ils le savent ; ils le sentent ; vainement on essaierait de le leur cacher, et cependant il y a quelque chose en eux qui leur dit qu'ils pourront guérir.

» Dès lors, comment s'étonner qu'ils se dirigent là où il paraît constant que la Vierge manifeste avec le plus d'éclat sa bonté et sa puissance ? Il leur semble presque qu'elle-même les y convie par les prodiges qu'elle opère à tout instant sur des cas analogues aux leurs. Ils se décident donc à entreprendre le voyage. Qu'importent les fatigues de la route ! Elles seront promptement oubliées si la guérison est au bout.

» Mais comme il a été dit que la prière en commun a plus d'effet que la prière isolée, et que d'ailleurs elle se prête mieux aux épanchements de l'âme, les malheureux que la maladie rapproche se concerteront pour que leur départ ait lieu aux mêmes jours et aux mêmes heures. Au besoin, ils s'entendront avec les chemins de fer pour qu'un train spécial leur soit réservé ; de cette

manière, rien ne viendra troubler leur recueillement ; de plus, ils n'attristeront personne par la vue de leurs souffrances et de leurs misères.

» Voilà donc le pèlerinage organisé ; chacun se rend à son poste, et le convoi se met en marche.

» Ils arrivent enfin à la fontaine, objet de tant d'espérances. Qui pourrait dépeindre alors l'émouvant spectacle qui y est offert ? C'est à qui en approchera ses lèvres, à qui plongera dans la piscine la partie malade ; les moins valides s'y font porter. Tous les âges et toutes les conditions y figurent ; toutes les souffrances y sont représentées ; on dirait une sorte d'exhibition générale des misères humaines.

» Mais, parmi les misères, combien seront soulagées ! et combien seront guéries ! Demandez-le aux pèlerins ; personne ne le sait mieux qu'eux.

» J'ajouterai que, moi aussi, j'en sais quelque chose. Ainsi j'ai visité Lourdes avec le même esprit d'observation et avec la même réserve que j'ai apportés dans toutes mes excursions aux stations balnéaires. Or, pour ne parler que des faits qui me sont personnels, je veux dire qui se rattachent à ma propre clientèle, J'AFFIRME AVOIR VU DES MALADES EN REVENIR GUÉRIS, alors que mes confrères et moi avions jugé leur état complètement au-dessus des ressources de la nature et de l'art.

» Il suffit, du reste, de jeter les yeux sur la liste des guérisons que publient les comptes rendus et les bulletins, pour voir que, dans le nombre, il en est beaucoup qui méritent le nom de miracles.

» Il ne s'agit pas d'un point médical ou canonique à établir ; il s'agit simplement d'un fait personnel, qui

ne regarde que l'intéressé, et pour lequel il est seul compétent. Voilà un individu qui souffrait, et qui ne souffre plus ; qui n'entendait pas, et qui entend ; qui ne voyait pas, et qui voit ; cela lui suffit. Mais, vous, cela ne vous suffit pas. De quoi vous mêlez-vous ? Et, s'il lui plaît d'appeler sa guérison un miracle, qu'est-ce que cela vous fait ?

» Mais je vais plus loin, et je dis : lors même que la fontaine de Lourdes n'agirait que sur l'imagination, — chose que je nie, — elle rendrait encore de réels services : car enfin, supposons un malade imaginaire et un guéri imaginaire ; le premier cessera d'avoir les maux qu'il croyait sentir ; le second cessera de sentir les maux qu'il a réellement.

» A cela comment répond-on ? On répond par des injures, et des plus grossières. Ainsi, pour nos matérialistes et nos athées, tout pèlerin est un clérical, c'est-à-dire un imposteur et un fourbe ; ses maladies sont simulées, leur guérison une farce.

» De toute cette diatribe, je ne relèverai qu'un mot, c'est celui-ci : « Les maladies sont simulées. »

» Veuillez donc me dire comment on simule un cancer au sein, comment on simule une ulcération de la langue, comment on simule une carie, une nécrose, une tumeur blanche, toutes maladies qui, d'après les derniers relevés, ont obtenu leur guérison à Lourdes ? Or, si c'étaient des maladies *réelles*, — et il fallait bien qu'elles le fussent, — leur guérison doit être regardée comme un miracle, PUISQUE JAMAIS ON N'A VU AFFECTIONS DE CETTE ESPÈCE GUÉRIR SPONTANÉMENT. »

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1

CERTIFICATS DES MÉDECINS

Je soussigné, docteur en médecine, certifie que mademoiselle Marie Revest, en religion Sœur Gabriel; âgée de vingt ans, née à Oraison (Basses-Alpes), après avoir éprouvé pendant plusieurs années des douleurs et de la faiblesse dans les jambes et les membres inférieurs, a vu sa maladie s'aggraver progressivement et prendre le caractère d'une affection de la moelle épinière bien prononcée. La douleur et la faiblesse musculaire, qui s'étaient manifestées dès le début aux membres inférieurs seulement, ont gagné peu à peu le tronc et les membres supérieurs, tout en augmentant d'intensité. La malade avait beaucoup de peine à porter avec la main le verre à la bouche et à élever ses bras au-dessus de la tête; quant à ses jambes, elles étaient incapables de supporter le poids du corps et de permettre la station verticale.

Sœur Gabriel, alitée pendant dix-neuf mois consécutifs, était arrivée à un tel degré de faiblesse qu'il fallait la lever en poids pour la changer de lit; elle ne prenait que fort peu de nourriture, à cause du dégoût pour les aliments et de la difficulté de déglutition; son état, en un mot, était devenu assez grave pour nécessiter l'administration des derniers Sacrements et pour faire craindre un résultat fâcheux.

Inutile de dire que divers moyens thérapeutiques avaient été

dirigés contre la maladie pendant dix-huit à dix-neuf mois sans succès, ou du moins avec des améliorations passagères et sans résultat définitif lorsque le mal a cessé brusquement, vers les deux heures du matin, dans la nuit du 7 au 8 septembre 1874.

Sœur Gabriel s'est trouvée tout à coup délivrée de ses douleurs et de sa paralysie, après avoir, dit-elle, senti quelque chose d'insolite sur son dos, quelque chose comme le poids de deux mains qui pesaient fortement sur ses épaules, et dès ce moment, elle a pu se lever, se tenir debout sur ses jambes et marcher sans le secours d'aucun aide.

En foi de quoi j'ai signé la présente attestation.

Marseille, 21 octobre 1874.

BRENGUES.

P.-S. — Sœur Gabriel a repris ses occupations habituelles dans la Communauté et je crois qu'elle pourra continuer, comme si elle n'avait jamais été malade.

BRENGUES.

..

Je soussigné, docteur en médecine, certifie avoir visité en passant et à l'occasion d'une pensionnaire malade que j'allai voir par ordre de ses parents, Mademoiselle Marie Revest, aux Sœurs de la Retraite Chrétienne, rue Villeneuve, en religion Sœur Gabriel, que je trouvai atteinte d'une *affection de la moelle épinière* bien caractérisée, avec paralysie des membres inférieurs, et que cette même Sœur vient de me faire l'honneur de me rendre visite à mon cabinet, accompagnée de Sœur Marie-Félicité Meslin, délivrée complètement de sa paralysie et en pleine santé.

En foi de quoi j'ai délivré la présente attestation.

Marseille, 23 octobre 1874.

J. GASTAL, d.-m.

Je soussigné, médecin, déclare et affirme avoir visité, en 1869, vers le milieu de juillet, dans la maison de la Retraite de Saint-Barnabé, la Sœur Marie-Gabriel, pour des douleurs sur divers points de l'épine dorsale, et avoir diagnostiqué une *maladie de la moelle épinière*. Elle resta peu soumise à mes soins et fut transférée

dans la maison du même Ordre à Marseille, rue Villeneuve, et là, sa maladie s'aggrava tellement que dans l'ordre des choses humaines toute guérison paraissait impossible. Pourtant aujourd'hui Sœur Marie Gabriel se porte aussi bien que si elle n'avait jamais été malade. Partant, je ne puis considérer sa guérison que comme surnaturelle et c'est dans cette pensée que je délivre le présent.

• Saint-Barnabé, le 25 octobre 1874.

CAUVIN.

N° 2

CERTIFICAT

Je soussigné, docteur en médecine, certifie la parfaite exactitude de la narration ci-contre. Témoin de toutes les douleurs de ma petite-nièce Jeanne Holagray, témoin de l'impuissance de toutes les consultations, de tous les remèdes, et de nos soins dévoués, j'ai eu le bonheur d'assister à sa guérison instantanée et miraculeuse dans la Grotte bénie de Lourdes.

L. PATER.

Bordeaux, le 21 juillet 1875.

CERTIFICAT

Je soussigné, docteur en médecine, rue des Ayres, 37, ai pris part, en août 1874, à la dernière consultation faite pour Mademoiselle Jeanne Holagray.

On y rappela tout d'abord la longue série d'accidents qui avaient affligé pendant cinq ans cette jeune et intéressante malade, puis on s'occupa de son état présent, devenu alarmant. La paralysie, limitée jusque-là aux membres inférieurs, avait gagné l'œsophage et rendait la nutrition presque impossible. Ce nouvel accident était d'autant plus grave que la malade avait déjà perdu son appétit et ses forces. Il fut alors déclaré que la médecine n'offrait dans l'espèce aucun remède directement efficace. Nous insistâmes sur l'alimentation par la voie ordinaire, malgré les difficultés de la déglutition, difficultés qui seraient surmontées avec la sonde œsophagienne, si le mal allait croissant.

C'est dans ces tristes conditions que Madame Holagray, désespérant des moyens humains, méthodiquement mais inutilement employés, tourna ses regards vers Lourdes et s'y rendit avec sa chère et malheureuse fille. Là, dans ce sanctuaire privilégié, dès leurs premières invocations à la Vierge, toute souffrance cessa ; la jeune Holagray se meut librement et accuse un vif sentiment de bien-être et de faim. J'en suis instruit par le télégraphe, et huit jours après, je peux, à Bordeaux, le constater *de visu*.

Je me plais à certifier ce fait extraordinaire, merveilleux, disons le mot, *miraçuleux*, et qui serait sans conteste accepté comme tel, si la science moderne, uniquement guidée par le sensualisme, ne défendait de croire à DIEU, ou tout au moins à son intervention providentielle dans le monde qu'il a créé.

G. CASSOULET, d.-m.

Bordeaux, le 22 juillet 1875.

N° 3

CERTIFICAT DE M. LE DOCTEUR BOUNEAU

Sur la demande de M. Gaye, curé-doyen de Grenade-sur-l'Adour, qui désirait avoir des renseignements sur le fait de la guérison du nommé Sébie (Laurent), de Grenade, qui avait recouvré la vue à Lourdes, où il était allé en pèlerinage,

Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, domicilié à Grenade-sur-l'Adour, certifie que :

Le nommé Sébie (Laurent), de Grenade-sur-l'Adour, âgé de soixante-six ans, père de famille, journalier, qui recevait les soins ordinaires de mon confrère M. le docteur Jaymes, me fit demander, il y a dix années environ, mes conseils sur une *conjonctivité oculo palpébrale* avec écoulement sanieux et contraction permanente des paupières des deux yeux.

Je vis le malade, et constatai que la vision se faisait quand j'avais écarté les paupières, ce qui se faisait avec beaucoup de difficultés.

Le malade ne réclama pas longtemps mes soins.

Le 26 mai 1875, Sébie allait en pèlerinage à Lourdes, et cinq

jours après, il se présentait chez moi avec les paupières mobiles, et voyant de l'œil droit, comme avant sa maladie. — Cet homme me rapportait aussi, qu'avant d'être malade, il ne voyait pas aussi bien de l'œil gauche que de l'œil droit, et que depuis sa guérison à Lourdes, il lui semblait que la vue de l'œil gauche s'était améliorée.

Je certifie en outre que ce certificat est conforme à la vérité.

Grenade-sur-l'Adour, le 21 juin 1875.

Ed. BOUNEAU, d.-m. P.

N° 4

CERTIFICAT

Je soussigné Xavier Heuchel, docteur en médecine, domicilié à Cernay (Haute-Alsace), certifie l'entière vérité du récit qui va suivre :

Catherine Knop, née à Bollevilles en juillet 1830, mais habitant Cernay depuis sa première enfance, se porta bien jusqu'en 1846; à cette époque, elle éprouva une vive frayeur par suite de l'incendie du clocher de l'église dans le voisinage de laquelle elle demeurait; il en résulta un aménorrhée de près d'une année avec des malaises divers, assez sérieux à ce qu'il paraît; bien constituée du reste, d'un tempérament lymphatico-sanguin, elle retrouva pourtant la santé, et ayant perdu il y a environ vingt ans sa mère qui succomba à l'âge de cinquante-trois ans à la suite d'une gastro-hépatite-chronique, elle aida à subvenir aux besoins du ménage en travaillant comme couturière jusque vers 1862, tandis que sa sœur unique était occupée dans un tissage mécanique de notre ville. Vers cette dernière époque, elle dut consacrer des soins plus assidus à son père, qui depuis quelque temps souffrait d'une bronchite chronique avec emphysème pulmonaire; je soignai longtemps le père, qui mourut en janvier 1864; pendant le cours de cette maladie, j'avais vu la santé de Catherine s'altérer également, et à la mort de son père elle était déjà trop souffreteuse, pour pouvoir l'accompagner à sa dernière demeure. Des ménorrhagies répétées la fatiguaient tous

Les quinze jours, en même temps qu'il se déclarait sur l'une des vertèbres lombaires une douleur très circonscrite, permanente, augmentée par les divers mouvements du corps, exaspérée surtout par la pression directe du doigt sur ce point, pression qui provoquait des spasmes dans tout l'organisme, sans que à la vue extérieure la place douloureuse fût signalée par aucune rougeur, ni tuméfaction, ni déformation. A la même date environ, c'est-à-dire en 1863, la malade fut prise d'une toux nerveuse avec spasme de la glotte, en sorte que quand elle parlait, ce qu'elle ne pouvait faire que d'une façon très saccadée, les mots étaient entrecoupés de quintes de toux convulsives, très fatigantes pour la malade et très pénibles à entendre pour tout son entourage, sans autre trêve que de rares instants de sommeil, avec une expectoration peu abondante, claire, de nature muqueuse.

Je suivis ainsi la malade pendant plusieurs années, employant pour la soulager tous les remèdes calmants et anti-spasmodiques connus, ainsi que des révulsifs répétés sur le point douloureux de l'épine dorsale, que je regardais comme le point primitif du mal. Ce fut en vain ; ce que voyant, je ne crus pas en conscience devoir occasionner d'autres frais à cette pauvre fille, que j'engageai à la patience, ne lui faisant plus que des visites assez rares, et cessant même entièrement de la voir pendant près de deux ans, que la malade consacra à consulter d'autres médecins, qui ne furent pas plus heureux dans leur médication.

Pendant l'hiver dernier, je revis, à la demande de M. le Curé de l'endroit, une seule fois la patiente et je constatai que son état général s'était aggravé ; l'épuisement avait fait des progrès, la douleur spinale persistait au même point, la toux était plus convulsive qu'autrefois, entremêlée de sifflements gutturaux très bruyants au point de constituer par moments un véritable aboiement ; à l'avant-bras droit, je remarquai une pronation exagérée avec écarquillement et raideur tétanique des doigts, dirigés dans des directions variées, ce qui rendait l'usage de la main impossible ; à la jambe droite, il y avait également des contractures musculaires partielles, et la malade ne pouvait s'appuyer dessus sans provoquer des spasmes généraux dans tous le corps ; le côté gauche présentait aussi des symptômes de contracture, mais à un faible degré. La malade ressentait des fourmillements aux deux extrémités pelviennes, et parfois des tiraillements pénibles dans tout le corps, qui constituaient de véritables crises accompagnées d'une sensation plus douloureuses dans le dos, de cyanose et d'al-

gidité du côté droit, d'exacerbation des contractures déjà existantes. Les ménorrhagies antérieures avaient fait place à une leucorrhée abondante, continue, et depuis plusieurs années, les menstrues n'avaient plus apparues que tous les deux printemps. La malade se trouvait dans un état d'agitation nerveuse générale, qui par moments paraissait troubler son intelligence. Néanmoins, les organes digestifs fonctionnaient encore passablement, et je ne constatai ni paralysie, ni atrophie musculaire ; j'avais cherché à l'ausculter, mais les sifflements produits dans toute la poitrine par la toux convulsive, presque continue, empêchaient de distinguer nettement l'état des organes pulmonaires, où la malade accusait une grande fatigue avec sensation de gonflement intérieur.

Convaincu de l'impuissance des remèdes pharmaceutiques sur l'état de Catherine Knop, je fis une prescription anodine et la perdis de nouveau de vue pendant plusieurs mois ; aussi ne fus-je pas médiocrement étonné en la voyant ces jours derniers entrer chez moi toute calme et tout heureuse, se disant complètement guérie ; elle me raconte qu'en désespoir de cause elle a entrepris avec sa sœur un voyage pénible à Lourdes, que, retardée en route par les inondations du Midi, elle n'est arrivée au but si désiré que le 1^{er} juillet courant ; elle s'est plongée le lendemain dans la piscine une première fois ; en y entrant, elle a éprouvé une grande sensation de froid avec fortes crispations nerveuses, dans tout le corps ; peu à peu, la chaleur est revenue et elle y est restée trois quarts d'heure, ressentant à sa sortie une légère amélioration de son état antérieur. Le 3 juillet, elle prit un second bain d'une heure, qui lui occasionna au début la même sensation de froid, suivie, au bout de quinze minutes environ, d'un bien-être inexprimable, d'une espèce de frôlement très doux et très agréable sur toute la surface cutanée ; en même temps la douleur spinale cessait, les quintes de toux s'arrêtaient, les contractures des membres disparaissaient, la malade se sentit et se dit guérie.

J'examine sa colonne vertébrale, je presse du haut en bas sur toutes les vertèbres du rachis, sans provoquer la moindre sensibilité ; elle se sert de ses bras et de ses jambes comme si jamais elle n'y avait souffert ; je cause avec elle pendant plus d'une heure sans l'entendre une seule fois tousser ; à l'auscultation, je perçois une légère obscurité du bruit respiratoire au sommet du poumon gauche, avec quelques petits râles très fins, la voix est restée un peu rauque. La physionomie respire un air de santé et

de satisfaction entières ; tout son être est très calme, et son intelligence parfaitement nette.

Fait à Cernay, le 24 juillet 1875.

D' HEUCHEL.

Je soussigné, curé de Cernay, certifie que le rapport ci-dessus, fait par le docteur Heuchel, est conforme à la vérité.

Catherine Knop avait une maladie telle que je n'en avais jamais vu. Les médecins de la ville et de la contrée l'ont médicamentée pendant dix ans et essayé tous les remèdes, mais en vain.

Le mal empirait, et les hommes de l'art, jugeant la maladie incurable, abandonnèrent la malade.

Catherine Knop entreprend le 21 juin 1875 le pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, se plonge le 1^{er} et le 2 juillet dans la piscine merveilleuse, et après ces deux bains, elle est entièrement guérie.

Le 19 juillet, elle est de retour à Cernay, et tout le monde, en la revoyant, est dans la stupéfaction. Elle avait recouvré la santé qu'elle n'avait plus depuis l'an 1846 et que l'art n'a pas pu lui rendre. Elle la doit à Notre-Dame de Lourdes.

Le curé de Cernay

WIRTH.

Je soussigné, curé de Bréchaumont, canton de Dannemiare, certifie par la présente que j'ai visité, chaque semaine, comme vicaire de Cernay, depuis l'an 1865 jusqu'au 1^{er} juillet 1873, la demoiselle Catherine Knop, souffrant d'une maladie nerveuse et ayant les membres contractés. Son rétablissement subit, à Lourdes, ne peut être attribué qu'à un miracle.

Ant. WALTZER, curé.

N° 5

CERTIFICAT

Je soussigné, docteur Le Duc, médecin à Tréguier, certifie que la Sœur Saint-François-de-Sales, Fille de la Croix, affectée depuis quatorze mois de troubles digestifs rebelles, par suite d'un affaiblissement considérable, a reçu mes soins et subi une médication sérieuse et variée, sans aucun succès; que le traitement, depuis quelque temps, avait été laissé comme inutile: que, d'une manière subite et inattendue, la malade s'est trouvée sans souffrance et assez forte pour faire sans fatigue des travaux pénibles, et qu'un changement de cette nature est extraordinaire.

Le Duc, médecin.

Tréguier, le 10 novembre 1875.

N° 6

CERTIFICATS

Je soussigné, Payan (Pierre-Scipion), docteur en médecine, membre correspondant de l'Académie de médecine, etc., certifie que la demoiselle Marie Vachier, âgée de quarante-huit ans était atteinte, depuis dix-huit années, à la suite d'une fièvre grave et longue, d'une faiblesse paralytique de la région des reins et des membres inférieurs, telle qu'elle ne pouvait marcher ni même se tenir seule debout, ce qui la mettait dans la nécessité de rester presque continuellement étendue sur son lit ou sur une chaise-longue. — Je certifie, en outre, que des traitements variés par les remèdes pharmaceutiques, par des bains médicamenteux, par les eaux thermales de Lamalou pendant deux étés, par des applications de l'électricité méthodiquement faites, etc., avaient été tentés sans résultats curatifs et même sans amélioration durable, ce qui semblait avoir marqué ce pénible état du cachet de l'incubilité, lorsque, ayant eu l'été dernier, la pensée et la volonté de se faire transporter à Lourdes, elle y recouvra presque spontanément.

ment dans les quelques jours qu'elle passa dans cette localité, avec la cessation de ces symptômes paralytiques, l'usage de ses jambes et la faculté de marcher librement, des prières et une ou deux immersions dans la piscine de l'eau de la Grotte ayant été les agents mystérieux de cette remarquable guérison, qui ne s'est point démentie depuis un an qu'elle a été obtenue.

En foi de ce, j'ai délivré le présent.

PAYAN, *docteur-méd.*

Aix, le 9 juin 1876.

Mademoiselle Vachier fut atteinte, à l'âge de vingt-sept ans, d'une fièvre typhoïde. Durant la période aiguë de cette grave affection, il s'était produit, au tronc et dans les membres, des douleurs vives, avec sensation de *gonflement dans les mollets*. Cet état ayant cédé, spontanément, au bout de six semaines, la malade se trouva *paraplégique*, dès qu'on voulut essayer de lui faire quitter son lit. La station et la marche étaient devenues totalement impossibles, tandis qu'à la faiblesse de la moitié inférieure du corps, venaient s'ajouter un sentiment de fatigue et d'abattement général, ainsi qu'une sensation de froid habituel dans les cuisses et aux genoux et comme d'une sorte de *bouillonnement* dans les articulations *tibio-tarsiennes*.

La malade ne pouvait se hisser, étant dans son lit; mais le mouvement devenait assez libre dans les extrémités atteintes, *lorsqu'elle était couchée*; la sensibilité ayant été, nous dit-on, conservée et les douleurs étant disparues.

Notons que les membres supérieurs, demeurés indemnes pendant deux ans et demi, seraient devenus, vers cette époque, le siège d'une faiblesse et d'une gêne qui ne permettaient plus à la malade, soit d'écrire, soit de se livrer à un travail manuel quelconque. Les diverses fonctions s'exécutaient, d'ailleurs, d'une manière à peu près normale; mais la malade était devenue anémique.

Ajoutons qu'à force de temps, de patience, d'exercice et de bon vouloir, Mademoiselle Vachier avait fini par pouvoir circuler un peu, dans sa chambre, *en marchant sur ses genoux*.

C'est en 1861, après trois ans de maladie, que Mademoiselle Vachier fut envoyée aux eaux de Lamalou (l'ancien). Cette première cure aurait un peu réveillé les forces de la malade qui aurait pu, dès lors, se coucher et se lever, seule (en s'appuyant

sur ses genoux). Nouvelles saisons, à cette station thermale, en 1862, 63, 64 et 65.

Les mouvements, toujours *possibles* tant que la malade était couchée, semblaient traduire un léger retour des forces. La sensibilité tactile était, alors, intacte et toutes les fonctions s'exécutaient encore normalement, lorsque, vers cette époque (1865), se manifesta, dans la partie inférieure du tronc, un sentiment de constriction pénible et qui empêchait la malade de se retourner dans son lit. Ce sentiment, aussi gênant que douloureux, dura depuis trois à quatre mois, lorsqu'il céda, d'une manière aussi complète qu'instantanée, à la suite d'une séance de *paradisation cutanée*.

Durant l'été de 1866, Mademoiselle Vachier se trouvant à la campagne, un violent orage éclata durant la nuit et l'eau du torrent ayant renversé les murs du jardin attenant, envahit la pièce dans laquelle la malade était couchée. De là, grande et vive émotion ; refroidissement consécutif, et, surtout, récurrence grave ; accidents fébriles, devenus opiniâtres ; douleur spinale, aiguë, à la région cervico-dorsale ; séjour forcé au lit, et, bientôt après, impossibilité absolue de se tenir assise ; enfin, *eschares et paralysie complète des sphincters*.

Il serait trop long d'énumérer, ici, toutes les péripéties que présenterait l'histoire de cette maladie, surtout depuis l'année 1866 jusqu'à la fin de 1875. Douleurs physiques, peines et émotions morales, tout semblait concourir à aggraver la maladie et la position de la malade.

Mais dans le courant du mois de juin dernier, Mademoiselle Vachier, que nous avons vue plusieurs fois, dans son lit, en passant à B..., arrive à Lamalou, pour y accompagner une de ses sœurs. Elle marche, aujourd'hui, et peut se tenir assise, comme tout le monde, après *dix-huit ans de paresie* d'origine *spinale*, ses *eschares* ont disparu ; la *paralysie des sphincters* n'existe plus, et nous avons été heureux de constater ce retour imprévu à la santé.

L. PRÉVAT.

A Lamalou-les-Bains, le 15 juillet 1876.

N° 7

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je soussigné, Jules Mascarel, docteur médecin en chef de l'Hôpital de Châtelleraut, chevalier de la Légion d'honneur, certifie que mademoiselle Valentine Creuzé, domiciliée à Châtelleraut, était retenue, non seulement à la chambre, mais au lit, par une névrose générale, localisée dans l'estomac et les entrailles. Les accidents étaient tels que, pendant cinq années consécutives, aussitôt qu'on voulait faire lever Mademoiselle Creuzé, ou même la faire asseoir sur son lit, elle était prise de vomissements incoërcibles, qui se prolongeaient souvent pendant vingt-quatre heures en lui donnant la fièvre.

Ces accidents, pendant cinq ans, ont résisté à tous les moyens possibles et imaginables, tels que : le fer, le feu, l'eau, et tous les calmants de la pharmacie. Enfin, après une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, le 16 juillet 1876, tous les accidents ont cédé instantanément; et depuis cette époque, non seulement il n'y a plus de vomissements, mais Mademoiselle Creuzé a repris toutes les habitudes de la vie ordinaire; elle va, vient, travaille et se porte très bien. Il y avait aussi flexion de la jambe gauche, et impossibilité de l'allonger.

Châtelleraut, le 16 décembre 1876.

Jules MASCAREL, d.-m. p.

N° 8

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je soussigné, Joseph-Raymond Martel, docteur en médecine, résidant à Béziers, certifie avoir donné des soins à la nommée Marie Moreau, Sœur Oblate au Sacré-Cœur de MARIE, à Béziers, connue sous le nom de Sœur Jeanne.

Cette Religieuse, d'un tempérament lymphatique et d'une cons-

titution scrofuleuse, a eu, il y a huit ans environ, des abcès multiples à la région cervicale gauche, qui tous (au nombre de six), se sont successivement ouverts à l'extérieur et ont fourni un pus abondant et de bonne nature.

Après l'épuisement de ces foyers de suppuration, il est survenu un engorgement des glandes mésentériques avec douleurs d'entrailles, qui obligeaient la malade à se courber en avant et rendaient la marche lente, pénible et douloureuse.

Pendant la durée de ces douleurs abdominales, est survenu au sein droit une tumeur bosselée et inégale avec des douleurs lancinantes qui rendaient les mouvements du corps et particulièrement ceux du bras droit très limités et douloureux. A la suite du travail inflammatoire dont il était le siège, le sein droit s'est ouvert à l'extérieur, il y a environ huit mois, et a donné issue à une scorie ichoreuse et d'une odeur particulière. Les douleurs lancinantes siègeant dans la tumeur, l'odeur *sui generis* du pus qui en sortait, le teint jaune paille de la malade, tous ces signes réunis me firent craindre l'existence d'un cancer au sein. Peu de jours après, confirmé dans le même diagnostic, je proposai l'ablation de la tumeur à la dame qui m'accompagnait aux visites des malades de l'établissement. Je n'insistai pas pour l'exécution de l'opération projetée, dans la crainte que la malade ne pût supporter les suites de l'opération, vu sa grande faiblesse, produite et par les dérangements des voies digestives et par les désordres qu'entraîne inévitablement la présence d'un cancer.

Depuis cette époque, il y a environ six mois, jugeant le mal sans remède, et une mort certaine et à bref délai devant terminer cette vie de souffrance, je ne prescrivis d'autre traitement que les soins de propreté qu'exigeait la tumeur.

Le 14 août de cette année, me rendant pour une autre Religieuse à l'infirmerie des Sœurs Oblates, je fus surpris en entendant Sœur Jeanne, naguère si malade, m'appeler et me dire avec l'accent de la conviction : « Je suis guérie ! Oui, je suis guérie ! C'est l'eau miraculeuse de Notre-Dame de Lourdes qui m'a guérie ! »

Je ne pouvais le croire d'abord, et ma réponse fut qu'elle n'était pas digne d'être le sujet d'un miracle. Je constatai néanmoins, après un examen attentif, et à mon grand étonnement, que ce que Sœur Jeanne avançait était réellement vrai. L'écoulement de la scorie avait tari : l'ouverture par laquelle il se faisait au dehors, était fermée et présentait une cicatrice linéaire et de

fraîche date. Les douleurs du sein et celles du ventre avaient disparu. La malade, la veille courbée sur son côté, avait une pose naturelle. Elle se donnait des coups sur la poitrine pour prouver qu'elle ne souffrait pas.

En un mot, elle était réellement guérie, comme elle l'affirmait.

Aujourd'hui, 10 septembre, j'ai de nouveau constaté la persistance du même état de guérison.

La soudaineté de guérison dans le cas que je viens de rapporter suffit pour prouver que ces faits s'écartent de l'ordre de la nature. On peut les ranger, sans crainte de se tromper, parmi ceux qui possèdent pleinement et d'une manière évidente, le caractère du surnaturel.

MARTEL, docteur.

Fait à Béziers, le 10 septembre 1876.

N° 9

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, certifie que Mademoiselle Philomène Méré, d'Angers, atteinte à la suite de crises névropathiques rebelles, d'une anémie profonde est revenue du pèlerinage de Lourdes dans un état de santé sensiblement amélioré. Il y a eu chez elle comme un réveil soudain de la synergie fonctionnelle qui, pour constituer une guérison complète, avait besoin de l'épreuve du temps. Depuis neuf mois, la santé de Mademoiselle Méré ne laisse rien à désirer.

Dr E. QUINTARD.

Angers, 12 juin 1877.

N° 10

CERTIFICAT DU DOCTEUR A. LABBÉ

Appelé à donner mes soins à Mademoiselle Marie-Catherine Papalini, dite *Salignon*, j'ai constaté qu'elle était atteinte d'une *paraplégie*, maladie qui consistait en un affaiblissement extrême du sentiment et du mouvement des deux jambes, dû à l'iméabilité du fluide nerveux dans la moelle épinière obstruée ou blessée au bas du dos ou à la région lombaire, maladie que la médecine est impuissante à guérir et qui presque toujours occasionne la mort.

Je constate aujourd'hui sa parfaite guérison, que je ne puis m'empêcher de croire surnaturelle.

A. LABBÉ,

15, rue du Pont-Louis-Philippe.

Paris, le 24 septembre 1878.

CERTIFICAT DU DOCTEUR H. VERGEZ

Mademoiselle Papalini, de Paris, tombe sans connaissance et parcourt, en roulant comme une masse inerte, tout l'escalier d'un étage. Quelques minutes après, lorsqu'elle a repris ses sens, on constate que ses extrémités inférieures ont perdu le sentiment et le mouvement. Cette paraplégie, compliquée d'attaques épileptiformes, résiste plusieurs mois aux efforts assidus de la médecine, soit en ville, soit dans un hôpital de Paris. La malade est transportée à la Grotte de Lourdes où sa guérison s'opère, non pas suivant le mode naturel d'une manière lente et progressive, mais d'une manière soudaine.

La paralysie dépendant ici d'une cause évidemment matérielle, et sa résistance aux médications les mieux entendues étant manifeste, on ne peut s'empêcher d'accorder à cette guérison une place dans l'ordre des faits surnaturels.

H. VERGEZ.

Tarbes, le 12 janvier 1879.

N° 11

CERTIFICAT DU MÉDECIN

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, médecin du Monastère de Notre-Dame de Charité, rue Saint-Jacques, 193, déclare que Mademoiselle Agnès-Marie Bérest, en religion Sœur Marie Sainte-Agnès, âgée de trente-deux ans, née à Dinan (Côtes-du-Nord), était atteinte d'une masse ganglionnaire corviale et sous-maxillaire droite, de nature strumeuse, dont cinq ganglions ont été ouverts par moi successivement, que le dernier suppuraît depuis cinq semaines environ, lorsqu'elle fut guérie rapidement en trois jours après avoir commencé sa neu-vaine.

• Paris, le 7 octobre 1878.

» HALLÉ. »

N° 12

CERTIFICATS DU MÉDECIN

Je soussigné, Gustave Froidbise, docteur en médecine, etc., à Ohey, province de Namur (Belgique), déclare avoir examiné Mademoiselle Joachine Dehant, âgée de vingt-neuf ans, née à Wanfercée-Baulet, résidant à Gesves, et avoir constaté ce qui suit :

- 1° Une luxation de l'articulation coxo-fémorale du côté droit;
- 2° Rétraction permanente des muscles tibiaux-latéraux de la jambe droite, au point de produire un pied-bot varus accidentel ;
- 3° Un ulcère couvrant les deux tiers de la face externe de la jambe droite.

En foi de quoi, je lui ai délivré la présente déclaration.

Ohey, le 6 septembre 1878.

D^r G. FROIDBISE.

Je soussigné, docteur en médecine, etc., à Ohey, province de Namur (Belgique), déclare avoir examiné Mademoiselle Joachine

Dehant, âgée de vingt-neuf ans, née à Wanfercée-Baulet et résidant à Gesves, et avoir constaté que les lésions mentionnées dans le certificat ci-joint ont complètement disparu. Une simple rougeur indique la place de l'ulcère.

Gesves, 19 septembre 1878.

Dr G. FROIDBISE.

N° 13

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Nous soussigné, Grollemund Wast, docteur en médecine, en résidence à Saint-Dié (Vosges), ancien interne de l'Hôpital de Strasbourg, lauréat de la Faculté de médecine de Strasbourg, ancien médecin de la maison centrale de Haguenau (Bas-Rhin), certifie que Mademoiselle Marie Lefebvre, de Mandray (Vosges), est partie pour Lourdes il y a quinze jours, dans l'état suivant :

Depuis six ans au moins cette personne était sujette à des vomissements incessants ; le plus souvent elle vomissait des matières alimentaires, quelquefois des matières bilieuses, quelquefois aussi du sang en quantité assez considérable ; depuis plusieurs années elle était réduite à se nourrir avec du lait froid pris en petite quantité à la fois, et malgré cela elle en vomissait très souvent une grande partie. Douée d'une constitution très robuste primitivement, cette personne s'est affaiblie peu à peu, et depuis un an environ était survenue une semi-paralysie des extrémités inférieures. La malade marchait péniblement à l'aide de béquilles sur lesquelles elle s'appuyait et traînait les jambes.

Les autres fonctions s'exécutaient du reste normalement, et nous n'avons jamais surpris chez elle aucune des manifestations si bizarres dues à ce que l'on appelle l'hystéricisme.

Nous pensons donc que Marie Lefebvre a été atteinte pendant plusieurs années d'ulcères, sinon de cancer de l'estomac, et qu'en dernier lieu elle avait eu une semi-paralysie des jambes due à l'anémie médullaire, et nous estimons que ceux de nos confrères qui nous liront s'associeront à notre manière de voir.

Quoi qu'il en soit, Marie Lefebvre a été traitée sans succès

pendant deux ans par deux médecins des environs ; depuis quatre ans au moins elle s'est confiée à nos soins, et dans ce long intervalle nous avons mis en usage les traitements les plus divers, et nous osons dire les plus rationnels : vésicatoires volants au creux de l'estomac, régime lacté prolongé, eau gazeuse, eaux alcalines diverses, pepsine sous-nitrate de bismuth, calmants de nature différente extraits de l'opium ou de la belladone, etc., etc. Nous avons tenté de mettre la malade à la viande crue hâchée, enfin nous avons eu recours à l'hydrothérapie pratiquée à domicile au moyen du drap mouillé.

Nous n'avons obtenu aucun résultat ; la situation allait en s'aggravant, et nous éprouvions depuis un an à chaque nouvelle visite de la malade un sentiment amer dû à la conscience de l'impuissance de nos médications ; nous ne voulions pas cependant rebuter Marie Lefebvre et l'envoyer demander secours ailleurs, puisque d'autres n'avaient pas été plus heureux que nous.

C'est dans ces conditions que notre malade est venue nous annoncer son projet de départ pour Notre-Dame de Lourdes ; nous n'aurions pas voulu l'en détourner ; elle est partie, et huit jours après elle revenait chez nous d'un pas alerte nous annoncer sa guérison subite. Nous avons constaté qu'elle marchait très facilement, aussi facilement que nous, que son air de souffrance avait tout à fait disparu et fait place à cet air de contentement que que donne le bien-être à la physionomie. Nous avons su par ses propres affirmations et par celles d'autres personnes que, dès le jour de son arrivée à Lourdes, Marie Lefebvre avait eu très faim, qu'elle avait fait un repas très copieux et varié ; depuis son retour, il en est de même, elle a de la peine à satisfaire son appétit et digère toutes sortes d'aliments.

Nous laissons à d'autres le soin d'expliquer cette guérison, dont la science ne nous donne pas la raison.

Saint-Dié, 3 septembre 1879.

W. GRÖLLEMUND.

N° 14

CERTIFICATS DES MÉDECINS

« Je soussigné, François-Édouard Danis, docteur en médecine à » Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle), certifie que made- » moiselle Sophie Boulin, âgée de trente-huit ans, demeurant à » Buissoncourt, canton de Saint-Nicolas, est affectée depuis dix » ans de maladie de vessie caractérisée par une suppuration assez » abondante de la membrane muqueuse dans les organes, par de » la souffrance presque constante et par une dureté et un ballon- » nement considérable de tout le ventre, et que tous les moyens » de traitement ont échoué jusqu'à ce jour.

» Saint-Nicolas, 14 juillet 1879.

» DANIS. »

« Mademoiselle Sophie Boulin, âgée de trente-huit ans, céliba- » taire, habitant la commune de Buissoncourt, canton de Saint- » Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle), à laquelle j'ai fait remettre » le 15 juillet dernier, un certificat constatant son état de maladie, » a fait le pèlerinage de Lourdes le 19 août dernier malgré mon » avis contraire : Je craignais réellement pour sa vie. Elle est re- » venue de son voyage en *parfait état de guérison*.

» Le 31 août dernier Mademoiselle Boulin est venue me faire » une visite à Saint-Nicolas, elle m'a semblé en état de guérison » parfaite, malgré une pâleur très notable.

» Aujourd'hui, 8 septembre, j'ai voulu constater de nouveau » cette guérison, et après examen, je puis dire que les organes (ma- » lades) ont repris leurs fonctions normales sans laisser de traces » de lésion.

» Cette guérison subite et inattendue après des souffrances » vives, aiguës pendant onze années, sort des règles de la patho- » logie médicale habituelle. Elle permet de penser qu'une interven- » tion divine seule est capable de produire de pareils résultats, et » cependant je suis loin d'être un fanatique.

» Buissoncourt, le 8 septembre 1879.

» DANIS, doct-méd. à Saint-Nicolas. »

« Je soussigné, Auguste Maugin, docteur-médecin, domicilié à Baccarat, certifie que Mademoiselle Sophie Boulin, âgée de trente-huit ans, célibataire habitant la commune de Buissoncourt, canton de Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle), après avoir été soignée sans succès, pendant onze années consécutives par mon honorable confrère et ami le docteur Danis, de Saint-Nicolas, vint sur les conseils et les instances de son frère, le sieur Boulin, alors instituteur à Bertrichamps et également instituteur à Baccarat, me consulter plusieurs fois, espérant, comme tout malade aux abois, trouver sinon la guérison, tout au moins un peu de soulagement.

» La malade se plaignait d'éprouver, depuis de nombreuses années, des douleurs vives et très aiguës dans le ventre. Elle avait perdu l'appétit et ses digestions étaient très laborieuses. Elle avait déperî, était pâle, affaiblie et avait grand-peine à se traîner. L'ayant examinée attentivement, j'ai trouvé le ventre ballonné, météorisé, sonore à la percussion, très sensible à la pression ; en un mot, j'ai diagnostiqué une péritonite chronique avec lésion de la plupart des organes contenues dans l'abdomen. Je considérais cette affection aussi ancienne, ayant résisté à toute espèce de traitement comme tout à fait incurable.

» C'est alors que désespérée et tout à fait découragée, n'espérant plus rien du secours des hommes, elle osa entreprendre malgré son état alarmant, et l'avis contraire du docteur Danis, le pèlerinage de Lourdes qu'elle exécuta avec la foi la plus vive, le 18 août 1879. Le docteur Danis qui la voyait partir à regret, parce qu'il craignait pour sa vie, ne fut pas peu surpris lorsque, le 31 août, elle vint lui rendre visite revenue de son long voyage en un parfait état de guérison, que j'ai pu constater moi-même lorsqu'elle est venue me voir dans le courant d'octobre. Quoique pâle encore, elle était devenue très alerte, ne ressentant plus aucune douleur et pouvant se livrer à la marche et au travail sans éprouver trop de fatigue.

« A quoi attribuer une guérison si subite et si inespérée après onze années de souffrances vives et aiguës ? Cette guérison sort évidemment des règles de la pathologie médicale habituelle. Car la nature s'y prend autrement en général ; elle agit dans ses opérations avec une sage lenteur : et ici la guérison a été subite. Je ne serais point trop surpris de l'instantanéité de cette guérison et je la comprendrais si nous avions affaire à une malade atteinte de névrose ou d'hystérie ; mais ici nous étions en présence

d'une affection organique, rebelle à tous les agents médicaux, qui guérit instantanément à Lourdes, comme nous l'avons constaté, mon confrère et moi. Force nous est donc de nous incliner en présence de cette guérison mystérieuse dont nous ne pouvons nous attribuer le mérite et de penser que ce merveilleux résultat est dû à une intervention surnaturelle, au *Quid Divinum* pour parler le langage d'Hypocrate.

» En foi de quoi, j'ai délivré le présent certificat que je certifie sincère et véritable.

» Fait à Baccarat, le 12 décembre 1879.

» A. MAUGIN. »

N° 15

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je soussigné, François-Nicolas-Eugène Lebon, docteur en médecine de la faculté de Paris, chirurgien de l'asile départemental du Doubs, etc., demeurant à Besançon, Grande-Rue, 116, déclare être le médecin de Mademoiselle Clémence D..., demeurant rue..., depuis 1854; que, depuis cette époque, j'ai été chaque année nombre de fois appelé à lui donner mes soins, cette jeune fille ayant été constamment souffrante. Outre plusieurs érysipèles à la tête et au moins trois pneumonies, elle a eu des crachements de sang réitérés plusieurs fois, suite d'une toux aussi opiniâtre que permanente, due à des tubercules. Enfin, en juillet dernier, est survenue une collique néphrétique qui a amené une péritonite suraiguë laquelle avait achevé d'altérer une constitution depuis si longtemps ébranlée. Un de mes confrères, qui plusieurs fois m'a remplacé, avait la même opinion que moi sur cette malade; il pensait que tous nos efforts devaient tendre à prolonger son existence le plus longtemps possible, sans rêver une guérison impossible. La jeune D..., n'ayant pour vivre que le produit de ses journées, a dû plusieurs fois entrer à l'hospice Saint-Jacques; là encore elle a suivi le traitement des malades atteints de tubercules pulmonaires. Ayant été obligé, pendant le mois d'août de cette année, d'aller aux eaux du Mont-Dore, à mon retour je

fus très surpris de la trouver en bonne santé : lui ayant demandé qui l'avait si heureusement traitée en mon absence, elle me répondit qu'ayant été au mois d'août à Lourdes, elle en était revenue guérie.

Les faits de cette nature ne ressortissant pas du domaine médical, je n'ai pas à me prononcer sur cette question ; je ne puis que constater une chose, c'est qu'à la fin de juillet, Mademoiselle D... était dans un état regardé comme incurable : véritable champ pathologique depuis plus de vingt-cinq ans, la médecine ne pouvait songer à un rétablissement sérieux de sa santé, et le 8 septembre je la trouvais en parfaite santé. C'est un fait de guérison complète et surtout d'une rapidité telle que la médecine, à mes yeux, ne saurait en aucune façon l'expliquer.

Fait à Besançon, le 19 octobre 1879.

E. LEBON.

N° 16

AVIS DU MÉDECIN

Il est regrettable, dit M. le docteur Vergez, que la nature et l'étendue du mal ne soient pas relatées dans une attestation médicale, telle qu'elle est racontée par M. Chevals... Cette guérison possède pleinement et incontestablement le caractère surnaturel. Un repos de neuf jours, accompagné de faibles arrosements d'eau froide, ne saurait jamais suffire, en effet, pour guérir, avec régénération de tous les éléments anatomiques de la peau, des ulcères variqueux, vastes, profonds, et ayant dix ans d'âge.

N° 17

CERTIFICATS DES MÉDECINS

J'ai vu Mademoiselle Coupel au mois de juin 1875, et j'ai constaté chez elle, à cette époque, l'existence de tubercules au som-

met des deux poumons. Je l'ai revue depuis deux ou trois autres fois, jusqu'au 18 septembre 1876, époque à laquelle je lui ai donné une consultation pour la dernière fois. A cette date l'état de cette jeune fille me semblait toujours aussi grave.

J'ai revu depuis mademoiselle C. à son retour de Lourdes, cette année. Elle me déclara qu'elle était guérie, et tout dans son extérieur semblait en effet indiquer alors une santé parfaitement satisfaisante. Toutefois, l'examen de la poitrine fait avec soin à cette époque, le 17 mai 1880, me permit de constater encore au sommet du poumon droit les signes évidents d'une altération anatomique grave, — craquements humides, souffle à timbre caverneux étendu dans toute la fosse sus-épineuse, etc., en même temps qu'une matité évidente.

Aujourd'hui, 24 août 1880, Mademoiselle C. est revenue me voir. Elle se dit et paraît parfaitement portante. Elle a gagné en poids dix livres pendant les mois de juin et de juillet, et à l'auscultation je ne trouve plus ni râles, ni souffle caverneux. La respiration, du côté droit, en arrière et au sommet est peut-être encore un peu rude, voilà tout. Cette jeune fille me semble aussi bien que possible.

E. REGNAUD.

Rennes, 24 août 1880.

Je soussigné, médecin, résidant à Piré (Ille-et-Vilaine), déclare avoir donné des soins, au mois de novembre 1876 et bien antérieurement à différentes époques, à la nommée Victoire Coupel, demeurant au chef-lieu de cette commune, atteinte d'une bronchite chronique compliquée de chloro-anémie des plus prononcées, avec toutes les complications qui accompagnent cette funeste maladie. Elle portait, en outre, à la région cervicale bon nombre de ganglions fortement engorgés, de même que dans la région axillaire où il y en eut qui finirent par abcéder. Du reste, son tempérament laissait tout à désirer. L'appétit était presque nul et le peu qu'elle pouvait prendre était, la plupart du temps, rejeté par les vomissements. Le hoquet, qui par surcroît lui arrivait très fréquemment et lui durait presque des journées entières, la fatiguait horriblement. Enfin, tout cet ensemble de souffrances l'avaient réduite à un grand état de faiblesse et, depuis environ trois ans et demi, elle ne pouvait plus sortir du lit.

Elle est venue me voir le lendemain de son pèlerinage à

Lourdes, et, j'ai pu constater par moi-même que tout état maladif a entièrement disparu.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent que j'atteste sincère et véritable.

A Piré, le 18 mai 1880.

AUBRY DE MOHON, méd^o.

Vu pour légalisation de la signature de M. Aubry de Mohon apposée ci-dessus.

En mairie, à Piré, le 19 mai 1880.

Le Maire, CARRON.

N° 18

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, certifie avoir soigné, au mois de décembre 1879, Mademoiselle Rosalie Haye, en religion Sœur Marie-Lucie, atteinte de gravelle bien caractérisée? J'ai assisté deux fois à des crises très violentes qui se sont terminées par l'expulsion de sables uriques de la grosseur d'un petit pois.

J'ai revu ladite Sœur, six semaines après; elle avait encore des douleurs dans les reins, et le ventre était considérablement ballonné. Je lui donnai le conseil d'aller à Paris ou à Vichy.

Je la revois aujourd'hui, 7 juin 1880; elle est très bien. Bonne figure, pas de fièvre, le ventre est revenu à l'état normal.

En foi de quoi, je lui ai délivré le présent certificat pour valoir ce que de raison.

D^r ROBERT.

Dol, le 7 juin 1880.

N° 19

CERTIFICAT DU DOCTEUR E. LEGROS

Je soussigné, docteur en médecine, médecin honoraire du bureau de bienfaisance de Bordeaux, etc., etc.

Certifie connaître Mademoiselle Elise Bèjoutet depuis plus de trente ans. A cette époque elle jouissait d'une bonne santé.

Voici maintenant l'historique de cette intéressante malade.

Mademoiselle Elise Bèjoutet a trente-quatre ans. En 1859, à l'âge de treize ans, elle fut atteinte d'une fièvre typhoïde pour laquelle M. le docteur Paillon, médecin de sa famille fut appelé.

Pendant la convalescence, Mademoiselle Élise Bèjoutet ressentit des douleurs violentes dans la colonne vertébrale ; M. le docteur Paillon, conseilla un traitement approprié et fit appeler en consultation M. le docteur Gintrac père, dont personne ne mettra en doute ni le savoir, ni l'expérience. Ces messieurs déclarèrent que Mademoiselle Élise Bèjoutet était atteinte d'une myélite ; ils conseillèrent des vésicatoires et des cautères sur la colonne vertébrale.

Cette myélite, malgré le traitement énergique passa à l'état chronique. Ces messieurs déclarèrent alors que la maladie était incurable.

Depuis cette époque, 1859, mademoiselle Bèjoutet n'a pu se servir, en aucune façon, de ses membres inférieurs (paraplégie).

Pendant le cours de ces vingt et un ans, notre malade a eu, pendant dix-huit mois, des crachements de sang et des vomissements ; il lui était impossible de digérer le moindre aliment, à ce point, qu'elle ne pouvait supporter que quelques gouttes d'eau ; plus, des syncopes très fréquentes, lesquelles syncopes duraient plusieurs heures. Inutile de mentionner les divers dérangements et les cruelles souffrances qu'elle a pu éprouver pendant cette période de temps.

Aujourd'hui, nous pouvons constater l'état de Mademoiselle Bèjoutet :

- 1° Les vomissements, ainsi que les syncopes, ont cessé ;
- 2° Les digestions se font d'une d'une manière régulière ;
- 3° La paraplégie me paraît avoir complètement disparu, à ce

point que j'ai pu constater moi-même *de visu* que Mademoiselle Bèjoutet se lève et marche depuis son retour de Lourdes. Dès 7 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, elle agit. Pendant toute la journée, elle répond aux questions des nombreux visiteurs, qui sont heureux de constater sa guérison. Elle vit de la vie commune.

Pour moi qui la connais depuis longtemps, je suis heureux de pouvoir affirmer que son état présent offre tous les caractères d'une guérison surnaturelle.

En foi de quoi j'ai signé le présent certificat.

E. LEGROS, d.-m.

Bordeaux, le 8 septembre 1880.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Année 1874.

Mademoiselle Lesbroussard. — Thérésine Boudin. — Sœur Marie-Gabriel. — Madame Flipo Van Oost. — Mademoiselle Célestine Bon. — Jeane Holagray. — Mademoiselle Octavie Fabry. — Mademoiselle de Rothiacob. — Thérèse Verstracte.

- X. — Guérison subite de mademoiselle Lesbroussard, infirme depuis cinq ans : Lourdes, le 19 août 1874. 1
- XI. — Guérison subite d'une aphonie chronique : Lourdes, le 2 septembre 1874 19
- XII. — Guérison instantanée d'une paralytique mourante : Marseille, le 8 septembre 1874 22
- XIII. — Merveilleuse guérison d'une dame de Courtrai, paralysée depuis douze ans; à Oostaker, près de Gand (Belgique) : le 10 septembre 1874. 27
- XIV. — Double guérison d'une jeune poitrinaire, du diocèse d'Alby : Lourdes, 17 août 1873 et 12 septembre 1874. 36
- XV. — Guérison instantanée de Jeanne Holagray, âgée de quinze ans : Lourdes, le 12 septembre 1874. 42

XVI. — Guérison subite d'une plaie chronique et incurable : Lourdes, le 20 septembre 1874.	50
XVII. — Guérison subite de Mademoiselle de Rothiacob : Lourdes, le 29 septembre 1874.	54
XVIII. — Guérison subite d'une affreuse maladie chronique de douze ans, à Ingelmunster, près Courtrai (Belgique) : septembre 1874.	60

Année 1875.

Mademoiselle Angèle-Eulalie Bourge. — Pierre de Rudder. — Laurent Sébie. — Madame Arnulf. — Catherine Knopf. — Madame Léonie Munster. — Louisa Portalier. — Sœur Saint-François de Sales. — Marie Vachier.

I. — Guérison instantanée d'une phthisie tuberculeuse, compliquée d'une méningite également incurable : Le Mans, 5 janvier 1875.	63
II. — Merveilleuse guérison de Pierre de Rudder, ouvrier belge, à Lourdes-Oostaker, le 7 avril 1875.	69
III. — Guérison de Laurent Sébie, pauvre ouvrier, aveugle depuis dix ans : Grenade-sur-l'Adour, le 26 mai 1875.	75
IV. — Une mourante merveilleusement guérie : Nice, juin 1875.	86
V. — Admirable guérison de Catherine Knopf, du diocèse de Strasbourg : Lourdes, le 3 juillet 1875.	89
VI. — Madame Munster, de Vouvray, diocèse de Tours, merveilleusement guérie à la Grotte, le 15 août 1875	95
VII. — Guérison soudaine d'une terrible maladie incurable, racontée par le médecin de la malade, Lourdes, le 22 septembre 1875	102
VIII. — Guérison instantanée d'une Fille de la Croix : Tréguier, le 24 octobre 1875	107
IX. — Guérison d'une paralysie de dix-sept ans : Lourdes, le 4 novembre 1875	112

Année 1876.

Mademoiselle Annette Montagnon. — Charles Cabantous. — Madame Antonia, au Brésil. — Mademoiselle Constance Laurisson. — Madame Hérisson, née Marie Palisse. — Madame Marie Colle. — Madeleine Lancereau. — Mademoiselle Valentine Creuzé. — Sœur Jeanne. — Sœur Julie. — Philomène Méré. — Mademoiselle Louise de Peyronny.

- | | |
|--|-----|
| I. — Guérison subite d'une jeune hydropique, racontée par son médecin : Saint-Étienne, le 1 ^{er} janvier 1876. | 119 |
| II. — Guérison merveilleuse et instantanée d'un jeune mourant de treize ans : Bournazel (diocèse de Rodez), le 20 mars 1876. | 125 |
| III. — Guérison merveilleuse de la morsure d'un serpent, au Brésil; mars 1876 | 130 |
| IV. — Une jeune mourante instantanément guérie d'une bronchite tuberculeuse, à Lierre, diocèse de Maline (Belgique), le 7 avril 1876 | 132 |
| V. — Guérison subite d'un rhumatisme articulaire de trois ans : Lourdes, le 20 juin 1876. | 138 |
| VI. — Guérison instantanée d'une pauvre Dame de Lyon, infirme depuis quinze ans : Lourdes, le 2 juillet 1876 | 141 |
| VII. — Guérison subite d'une blanchisseuse de Poitiers, estropiée depuis dix-neuf ans : Lourdes, le 4 juillet 1876. | 144 |
| VIII. — Guérison merveilleuse et instantanée de mademoiselle Valentine Creuzé, de Châtellerault, le 16 juillet 1876. | 149 |
| IX. — Une Religieuse de Béziers subitement guérie d'un cancer, le 14 août 1876 | 160 |
| X. — Une sœur de Charité subitement guérie d'une maladie de la moelle épinière : Lourdes, le 14 septembre 1876. | 164 |

- XI. — Guérison soudaine de Philomène Méré : Lourdes
le 27 septembre 1876. 169
- XII. — Mademoiselle Louise de Peyronny subitement
guérie : Lourdes, le 25 novembre 1876 177

Année 1877.

Madame Sire. — Marie Brancourt. — Une petite sauvage, à
Nouméa. — Marie Foucras. — Auguste Bonnet. — Mademoi-
selle Maria Ragot. — Madame veuve Denyse Lopez.

- I. — Guérison instantanée de madame Sire, du diocèse
de Grenoble, le dimanche de Pâques, 1^{er} avril
1877 181
- II. — Merveilleuse guérison de Marie Brancourt, entiè-
rement paralysée depuis neuf ans et demi. Cha-
landry (diocèse de Soissons), le 18 août 1877. 190
- III. — Guérison miraculeuse d'une petite sauvage, à
Nouméa ; septembre 1877. 197
- IV. — Guérison subite de la fille d'un garde-champêtre,
paralytique et mourante. Lourdes, le 26 sep-
tembre 1877. 201
- V. — Guérison d'un jeune homme de seize ans ; Lour-
des, le 26 septembre 1877. 205
- VI. — Guérison subite de Mademoiselle Maria Ragot, au
pèlerinage de Dijon. Lourdes, le 28 sep. 1877 . 208
- VII. — Admirable guérison d'une pauvre Espagnole, in-
firme depuis trente ans ; pendant l'Octave de
l'Immaculée-Conception, 1877. 511

Année 1878.

Un prêtre portugais. — Marie-Catherine Papalini, dite Salignon.
— Louise Gimer. — James Tronbridge. — Sœur de Sainte-Agnès. — Joachine Dehant. — Sœur Marie-des-Anges.

- | | |
|--|-----|
| I. — Un prêtre portugais, aveugle depuis deux ans, recouvre subitement la vue : Lourdes, le 18 mai 1878. | 217 |
| II. — Guérison instantanée et radicale d'une jeune palytique, de Paris, au pèlerinage national; Lourdes, le 20 août 1878 | 220 |
| III. — Guérison admirable de Louise Gimer, de Paris, au pèlerinage national; Lourdes, le 20 août 1879. | 226 |
| IV. — Guérison instantanée de James Tronbridge, au pèlerinage national; Lourdes, le 21 août 1878. | 231 |
| V. — Guérison de Sœur Marie de Sainte-Agnès, au monastère de Saint-Michel; Paris, le 2 septembre 1878. | 240 |
| VI. — Admirable guérison de Joachine Dehant, au pèlerinage des Belges; Lourdes, le 14 sep. 1878. . | 244 |
| VII. — Guérison instantanée d'une pauvre Clarisse, au pèlerinage d'Agen : Lourdes, le 16 sep. 1878. | 257 |

Année 1879.

Une pauvre fille d'Iffendic. — Une femme de Meillac. — M. Engelbert Degreef. — Marie Rosnay. — Marie Lefebvre. — Sophie Boulin. — Clémence Dordon. — Mademoiselle Elise Huchot. — M. l'abbé Chevals. — Mademoiselle Berthe d'Abadie. — Une païenne, en Mandchourie.

- | | |
|--|-----|
| I. — Deux belles guérisons instantanées, au pèlerinage de Rennes : Lourdes, le 9 mai 1879, | 261 |
|--|-----|

II. — Guérison instantanée de M. Engelbert Degreef, au pèlerinage belge : Lourdes, le 7 juin 1879. . .	264
III. — Merveilleuse guérison de Marie Rosnay, au pèlerinage national; Lourdes, le 22 août 1879. .	267
IV. — Guérison non moins merveilleuse de Marie Lefebvre, de Mandray (diocèse de Saint-Dié), au pèlerinage national; Lourdes, le 22 août 1879. .	272
V. Guérison subite d'une péritonite chronique, déclarée incurable; au pèlerinage national; Lourdes, le 22 août 1879.	278
VI. — Guérison soudaine d'une poitrinaire incurable, au pèlerinage national; Lourdes, le 22 août 1879. .	287
VII. — Guérison de Mademoiselle Élise Huchot, institutrice de Deuil, diocèse de Versailles, au pèlerinage national; Lourdes, le 24 août 1879. . . .	293
VIII. — Guérison merveilleuse de M. le curé de Saint-Vandrille (Seine-Inf.). Septembre 1879.	298
IX. — Guérison tout à fait extraordinaire d'une pauvre religieuse franciscaine, défigurée par une maladie de peau : Lourdes, le 7 octobre 1879 . .	302
X. — Admirable guérison de mademoiselle Berthe d'Abbadie; Lourdes, le 18 octobre 1879.	305
XI. — Guérison merveilleuse d'une païenne, en Mandchourie, le 25 décembre 1879	311

Année 1880.

Victoire Coupel. — Sœur Marie-Lucie. — Marie Laffay, — Miss Mary, à Singapore. — Monseigneur Reynolds, évêque d'Adélaïde.

I. — Guérison soudaine de Victoire Coupel, au pèlerinage de Rennes; Lourdes, le 12 mai 1880. .	317
II. — Guérison instantanée de Sœur Marie-Lucie, au même pèlerinage de Rennes; Lourdes; le 13 mai 1880.	322

III. — Guérison instantanée d'une pauvre mourante, au pèlerinage bourguignon; Lourdes, le 24 septembre 1880.	327
IV. — Merveilleuse guérison d'une Religieuse agonisante, à Singapore, en Malaisie (Extrême-Orient); le 8 novembre 1880.	332
V. — Guérison instantanée d'un évêque missionnaire, dans la piscine de Lourdes, le 24 nov. 1880. . .	343
ÉPILOGUE.	349
I. — <i>Les premiers pèlerinages nationaux</i>	349
II. — <i>Le cinquième pèlerinage national.</i>	352
III. — <i>Le sixième pèlerinage national</i>	354
IV. — <i>Le septième pèlerinage national.</i>	361
V. — <i>Le huitième pèlerinage national</i>	369
VI. — <i>Le neuvième pèlerinage national. Août 1880</i> . . .	377
I. — Guérison instantanée de Sœur Marie-Eugène, du Saint-Cœur de MARIE, de Nancy : Lourdes, le 20 août 1880.	397
II. — Guérison instantanée de mademoiselle Libaire Philippe : Lourdes, le 21 août 1880.	402
III. — Guérison de madame André, de Saales (Lorraine française annexée): Lourdes, le 20 août 1880. . .	408
IV. — Guérison merveilleuse de Clémence Bongard, de Buissoncourt : Lourdes, le 20 août 1880	427
CONCLUSION	

FIN DE LA TABLE

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
112, rue de Rennes, à Paris

En envoyant en timbres-poste, ou mieux en un mandat sur la poste,
les prix annoncés, on recevra franco par retour du Courrier

I

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
PIÉTÉ

VIE DE SAINTE BRIGITTE
DE SUÈDE

ÉCRITE D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

PAR

UNE RELIGIEUSE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

APPROUVÉE PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MAYENCE

précédée

D'une PRÉFACE par Mgr DE SÉGUR

Deux très-beaux volumes in-12. Prix : 7 fr. 50 c.

PRÉFACE

Dans les temps désolants et désolés où nous vivons, c'est un vrai repos pour l'âme que de se reporter dans un passé où la foi a vaincu le monde alors exposé à des tempêtes plus violentes et, en apparence, bien plus dangereuses. Sainte Brigitte, de laquelle il ne faut point séparer sa digne fille sainte Cathe-

rine de Suède, a été une des merveilles de la grâce au quatorzième siècle.

L'Eglise et l'Europe étaient en proie à mille déchirements. Depuis le commencement du siècle, les Papes ne résidaient plus à Rome, mais à Avignon. De là, des rivalités de peuples à peuples, des querelles, des secousses quasi mortelles qui exposaient l'Eglise et le Saint-Siège aux plus graves dangers. C'étaient les préludes de la grande apostasie sociale dont nous sommes aujourd'hui les témoins et qui, selon toute apparence, prépare de loin l'avènement de l'Antechrist.

Sainte Brigitte, comme, peu d'années après, sainte Catherine de Sienna, fut suscitée de Dieu pour travailler au retour de la Papauté à Rome. A ce point de vue, comme à tous les autres du reste, sa vie est d'un intérêt palpitant. Quelle chose étrange, en effet, étrange et touchante à la fois, de voir une riche et belle princesse, d'abord mariée et mère de famille, morte au monde comme la plus austère des Religieuses cloîtrées, arrachée à ses aspirations de solitude et de silence par la volonté souveraine de Notre-Seigneur, obligée de quitter sa patrie, la Suède, de traverser toute l'Europe, exposée à tous les dangers, menant aux yeux des hommes une vie incompréhensible, entreprenant des projets gigantesques, reprenant, par l'ordre de Dieu, et les Papes, et les rois et les peuples, et guidée pas à pas jusque dans les moindres détails par la Très-Sainte-Vierge, qui l'avait choisie pour sa fille de prédilection, qui s'entretenait familièrement et fréquemment avec elle, lui donnant ses ordres, lui confiant les missions les plus délicates et les plus graves, l'envoyant à Rome et l'y employant à l'œuvre la plus grande, la plus difficile de ce siècle, le retour du Pape dans la Ville sainte! Que l'on joigne à cela une série presque non interrompue de révélations admirables que Notre-Seigneur lui ordonnait de consigner par écrit, des tribulations comme il s'en

rencontre peu même dans la vie des Saints, la pratique des vertus les plus héroïques et les plus nécessaires à proposer aux générations présentes, et l'on aura un ensemble de la vie de cette Sainte extraordinaire, qui, sous bien des rapports, ne ressemble à aucune autre. Les détails de la vie de sainte Brigitte ont en outre un caractère d'authenticité incontestable; ils ont été recueillis par les personnes qui l'accompagnaient toujours, entre autres par un vénérable et docte Religieux que Dieu lui-même avait préposé à la conduite spirituelle de sa grande et admirable servante, et qui fut également chargé de traduire, au fur et à mesure, en latin, ces fameuses révélations qui ont rendu le nom de sainte Brigitte si célèbre dans toute l'Eglise.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de la vie de sainte Brigitte, c'est que les détails en sont peu connus, fort instructifs, on ne peut plus édifiants, et mêlés à toutes les grandes questions qui agitèrent la France et l'Europe au moyen âge. Dans un temps comme le nôtre, où l'on connaît si imparfaitement les choses spirituelles, les quelques extraits des belles révélations qui sont ici offertes au lecteur, leur donneront des notions du plus haut intérêt sur les mystères de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère.

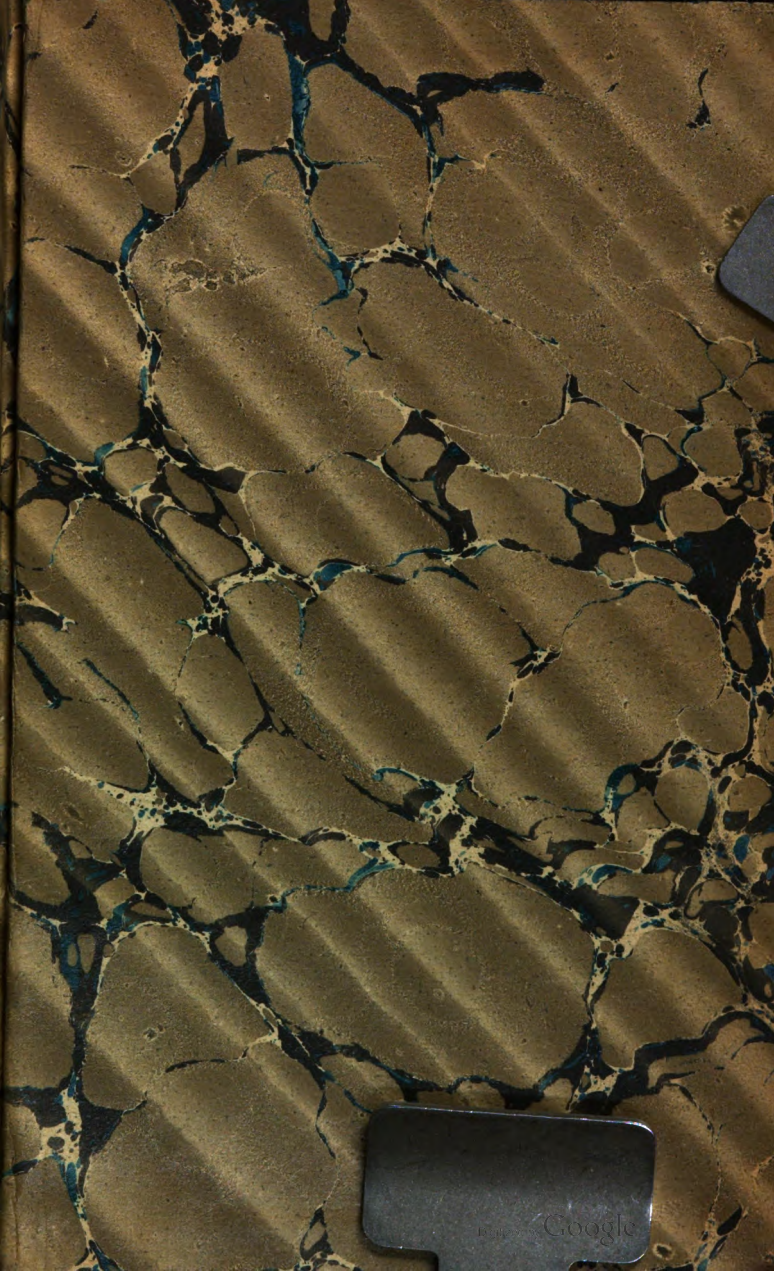
A tous ces titres, j'ose appeler l'attention du public éclairé et pieux sur cette vie de sainte Brigitte et sur les révélations qui s'y mêlent au récit des événements, comme de riches broderies d'or dans un beau tissu de soie.

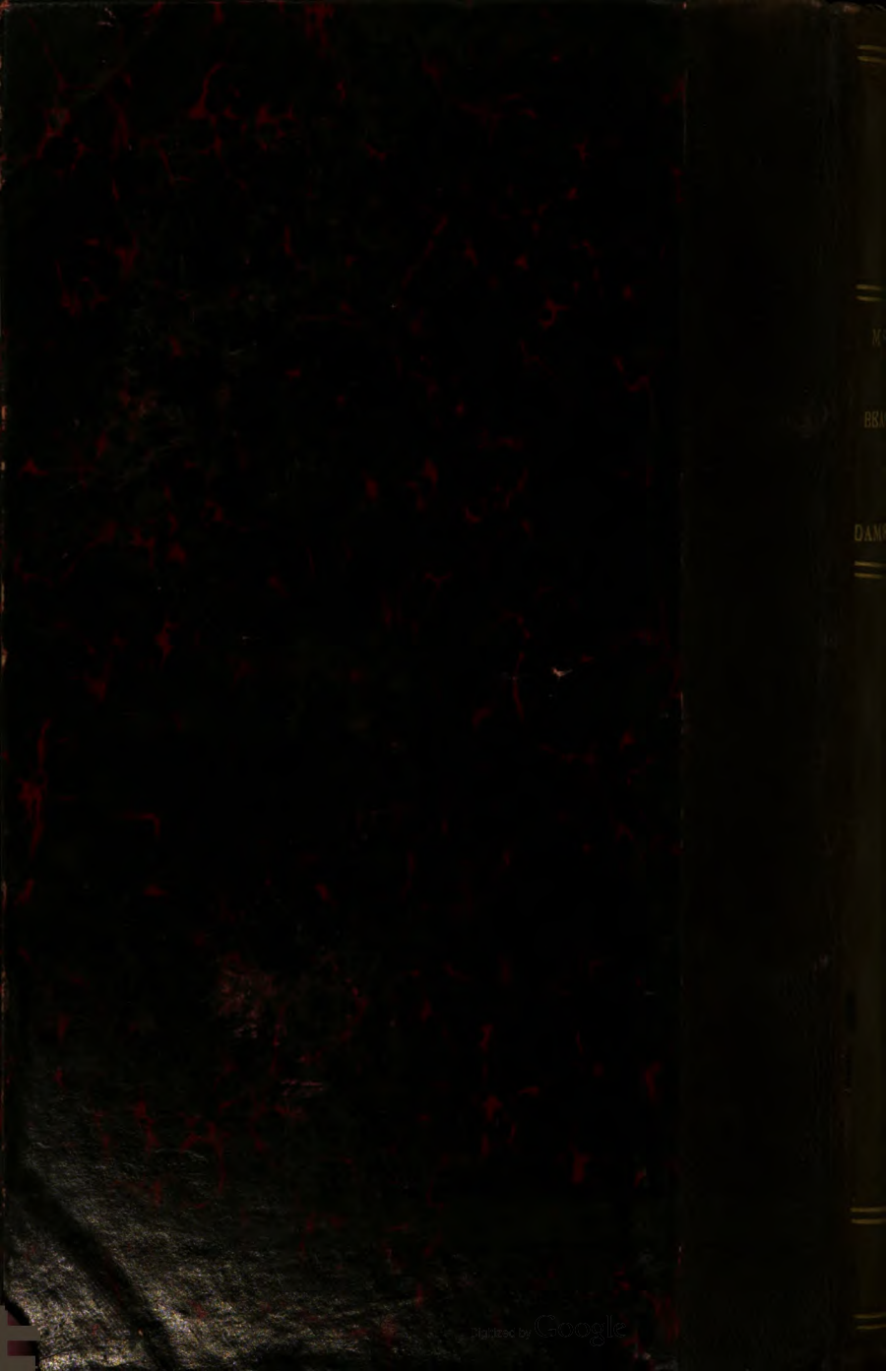
L'orthodoxie de ces révélations a été solennellement reconnue par le Concile de Bâle dans une de ses sessions œcuméniques, et, bien qu'elles n'exigent pas de notre part un acte de foi proprement dite, elles n'en sont pas moins d'une grande valeur, selon le témoignage du savant Pape Benoît XIV.

† L.-G. DE SÉGUR

Chanoine - Evêque de Saint-Denis







BB

DAM